

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

# **Flashpoint**

**Mainak Dhar**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

**MAINAK  
DHAR**

# Flashpoint

**roman traduit de l'anglais (Inde)  
par Laurent Bury**

**actes noirs**  
*ACTES SUD*

“ACTES NOIRS”  
série dirigée par Manuel Tricoteaux

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Scénario catastrophe d'une guerre située en 2009 mais parfaitement possible dès demain, *Flashpoint* est basé sur les réalités de la région mise en cause, qu'elles soient diplomatiques, militaires, stratégiques ou religieuses.

Depuis longtemps, imagine l'auteur, les Pakistanais ont infiltré au compte-gouttes des moudjahidin au-delà d'une frontière contestée. Un gouvernement intégriste obéissant à un imam caché dirige l'Arabie Saoudite, mais sauve encore les apparences sur la scène internationale. Le chef de l'Etat pakistanais, à la fois stimulé et pris en otage par les intégristes, va lancer les premiers attentats suicide dans les grandes villes d'Inde. L'armée indienne a du mal à s'imposer dans les montagnes mais tente de réagir en lançant des offensives terrestres dans le désert de Thar.

Des escarmouches aux vraies batailles rangées, dans un conflit fait de technologies avancées qui se joue sur écrans radars en mortels ballets aériens, aussi bien que de combats à l'arme blanche dans le silence de la nuit, le tableau tragique est complet. La mèche nucléaire a commencé à brûler.

Mainak Dhar sait non seulement mener un scénario haletant, mais aussi camper finement des personnages des deux bords – femme journaliste, ministres, officiers et simples soldats – conscients d'être lancés par les politiques dans un jeu de fous mais qui se doivent de rester fidèles à leurs engagements. Le récit passe des bureaux des dirigeants du Pakistan et de l'Inde aux montagnes du Cachemire, aux plaines du Rajasthan, au golfe d'Oman, aux émeutes dans les rues de Delhi, aux coups de force des unités spéciales infiltrées, à la solitude des taupes traquées...

# MAINAK DHAR

*Mainak Dhar est né en Inde en 1974. Cadre dans une grande société, il vit à Singapour. Flashpoint est son seul roman, mais il est l'auteur de trois recueils de poésie. Flashpoint est paru en Inde et aux Etats-Unis.*

Titre original :

*Flashpoint*

Editeur original :

Writer's Showcase, 2002

© Mainak Dhar / ACTES SUD, 2008

ISBN 978-2-330-02958-6

MAINAK DHAR

# Flashpoint

roman traduit de l'anglais (Inde)  
par Laurent Bury

*ACTES SUD*

*Flashpoint est dédié à la mémoire de la personne qui m'a appris  
à vivre : ma mère.*

*SUNANDA DHAR*

*(14 avril 1945-1<sup>er</sup> septembre 2001)*



*La mort est plus universelle que la vie. Tout le monde meurt,  
mais tout le monde ne vit pas vraiment.*

## Note de l'auteur

*Flashpoint* a eu pour point de départ un exercice dans le genre du *war game*. C'était un moyen de satisfaire mon intérêt pour les questions militaires. Mais à mesure que je concevais une intrigue, des idées ont commencé à me venir, et je me suis bientôt retrouvé en train d'écrire un roman à part entière. *Flashpoint* est une fiction : tous les personnages et tous les événements décrits sont entièrement le fruit de mon imagination. Pourtant, les problèmes technologiques et tactiques évoqués sont très proches de la réalité et montrent comment une guerre pourrait être menée sur le sous-continent indien. Parfois, j'ai pris certaines libertés avec la réalité, pour rendre mon récit plus palpitant ; c'est un roman, pas un traité d'art militaire. Par exemple, certaines unités, certaines bases sont réelles, glanées sur des sources accessibles à tous, sur Internet, comme l'excellent *bharatrakshak.com*. J'en ai inventé d'autres, purement et simplement.

Je voudrais remercier Puja, mon épouse, pour son soutien constant. Elle est, au sens le plus vrai du terme, ma muse et mon inspiration. Je voudrais également remercier toute l'équipe d'Actes Sud grâce à laquelle ce livre va connaître un nouveau public.

J'espère que vous éprouverez autant de plaisir à lire *Flashpoint* que j'en ai pris à l'écrire.

MAINAK DHAR,  
*Singapour, 2006.*

# PROLOGUE : L'HISTOIRE DU FUTUR

*Asie et Moyen-Orient : des troubles à prévoir ?*

*Briefing du Pentagone, 15 décembre 2007*

Le Moyen-Orient et le sous-continent indien sont considérés comme les “points chauds” les plus vraisemblables pour le prochain conflit de grande ampleur.

Le régime intégriste d'Arabie Saoudite, créé à la suite de l'arrivée au pouvoir d'Abou Saïd, dit l'Imam, constitue l'élément le plus déstabilisant pour le Moyen-Orient et l'Asie qui soit apparu au cours des trente dernières années. L'interprétation expansionniste de l'islam que donne Abou Saïd, combinée aux liens solides qui l'unissent aux forces fondamentalistes présentes dans toute cette partie du monde, est une grave source d'inquiétude pour la plupart des nations islamiques modérées. Abou Saïd a fait du chemin depuis l'époque où il se cachait dans les collines d'Afghanistan et où il menait la guérilla en Irak : il a hérité d'énormes réserves pétrolières et d'un arsenal conventionnel moderne, essentiellement entretenu par du personnel pakistanais. Depuis son arrivée au pouvoir, les combattants afghans et irakiens propageant le djihad ont accru leurs activités, et l'on parle d'unités actives en Bosnie, en Palestine, dans les anciennes républiques soviétiques, au Cachemire et dans la province chinoise du Sin-kiang.

Protégé de Ben Laden, Abou Saïd a très clairement présenté ses objectifs dans son livre *Les Vérités*, considéré comme l'équivalent de *Mein Kampf*. Saïd a déjà accompli les deux premières missions énoncées dans ce texte : libérer les Lieux saints de la présence des “infidèles” et renverser le gouvernement saoudien. Les autres tâches prescrites dans *Les Vérités* sont plus alarmantes encore pour les Etats-Unis : propager la sainte parole et anéantir les “infidèles”. Abou Saïd semble croire que le monde s'avance inexorablement vers un affrontement entre ses forces et les forces du mal incarnées par l'Occident. Principal danger pour la stabilité de la planète : Saïd est prêt à répandre sa propre version de l'islam par la force, comme le prouvent les activités des militants en Egypte et en Algérie. Autre complication : nous ne disposons de pratiquement aucune information en provenance d'Arabie Saoudite, où la plupart des ressources du renseignement occidental ont été écartées ou neutralisées après le coup d'Etat.

Ce serait une grossière erreur que de sous-estimer Abou Saïd comme un “terroriste fou”, à la manière d'une certaine presse populaire. Depuis qu'il a usurpé le pouvoir en Arabie Saoudite, il fait preuve d'un grand pragmatisme et de réelles qualités d'organisation.

1. Il n'est pas directement membre du conseil dirigeant, de sorte que le gouvernement saoudien peut toujours prétendre ne pas être responsable des actions attribuées à Saïd.

2. Il a limité l'action terroriste ciblant directement les intérêts occidentaux, car cela entraînerait des représailles militaires contre le régime saoudien. En revanche, il a renforcé l'aide financière versée aux groupes activistes du monde entier, dans l'espoir de déstabiliser les gouvernements et d'accroître sa sphère d'influence avant de s'en prendre plus ouvertement à l'Occident.

3. Il n'a pas essayé de s'opposer à l'exportation du pétrole du Golfe. Cela n'est peut-être que provisoire, et il pourrait s'y attaquer dès lors qu'il s'estimera assez puissant. Nos études indiquent qu'un conflit armé autour du pétrole est presque inévitable au cours de la prochaine décennie.

4. Il est resté pratiquement invisible. Quelques jours après avoir pris le pouvoir, il a systématiquement chassé du royaume tous les agents du renseignement occidental. Il séjourne dans divers endroits tenus secrets, dispersés dans toute cette zone, ce qui rend sa capture virtuellement impossible.

Jusqu'à présent, la sphère d'influence d'Abou Saïd se borne surtout aux mouvements fondamentalistes des pays islamiques voisins, et il s'agit là d'une menace contrôlable. Cependant, Saïd a remporté une victoire majeure avec l'apparition au Pakistan d'un nouveau gouvernement dont il est le principal appui. Le nouveau régime n'a pour le moment annoncé aucun virage politique décisif mais, comme l'indiquent des sources au Pakistan, cela pourrait très vite changer si Abou Saïd le juge nécessaire.

L'évolution récente du Pakistan nous inspire de sérieuses inquiétudes. Le nouveau gouvernement a été porté au pouvoir par le deuxième coup d'Etat militaire de cette nation depuis 1999 et, contrairement au précédent régime, celui-ci semble très indulgent envers les fondamentalistes. Comme noté plus haut, cela tient probablement à l'aide officielle ou clandestine qu'Abou Saïd a pu apporter aux actuels dirigeants de ce pays.

Le plus préoccupant est l'éventualité que le nouveau régime pakistanais mette son armement nucléaire à la disposition d'Abou Saïd. Cela ajouterait une dimension entièrement neuve à la situation. Cette hypothèse est confirmée par la situation économique qui se dégrade de plus en plus au Pakistan. Nos sources évoquent fréquemment la possibilité d'un accord "bombe contre dollars" avec l'Imam, mais aucune preuve n'a été découverte jusqu'à présent.

L'Inde, principal voisin du Pakistan, est de plus en plus traitée par les Etats-Unis comme une puissance majeure, en particulier à la suite de la visite historique de Bill Clinton. Depuis 2000, les Etats-Unis ont

adopté des positions pro-Inde lors des litiges avec le Pakistan, en usant de leur influence sur ce pays pour agir contre les groupes militants opérant hors du territoire. Des divergences persistent néanmoins, notamment au sujet des missiles et du programme nucléaire. On estime que, d'ici à 2010, l'Inde émergera en tant que véritable superpuissance asiatique, dotée d'une marine de haute mer, d'une supériorité militaire conventionnelle sur le Pakistan et d'une capacité nucléaire qui constituerait une menace crédible pour la Chine.

Pourtant, l'instabilité actuelle du Pakistan et les litiges perpétuels concernant le Cachemire rendent le sous-continent extrêmement explosif. Au Cachemire, l'Inde a pris des mesures pour tenter de réduire l'activité des militants, notamment en facilitant l'accès au pays pour les groupes de défense des droits de l'homme et en conférant une plus grande autonomie au gouvernement local. La question centrale n'a pourtant jamais été résolue : le soutien actif aux militants provenant de l'autre côté de la Ligne de contrôle. Début 2002, après l'attentat suicide perpétré contre le Parlement indien, les deux nations ont frôlé le conflit armé. La médiation des Etats-Unis a permis d'éviter la guerre mais n'a rien fait pour s'attaquer au cœur du problème. Le Cachemire reste une poudrière qui pourrait s'embraser d'un instant à l'autre. L'arrivée au pouvoir d'Abou Saïd a relancé l'intérêt des Occidentaux pour cette région. Afin de le comprendre, il est essentiel d'examiner les objectifs plus larges que Saïd poursuit selon nous, et le rôle que pourrait y tenir le Cachemire.

Nous pensons que les ambitions suprêmes d'Abou Saïd se manifesteront lors d'une bataille finale contre Israël et, par extension, contre ses appuis américains. Mais Saïd sait que l'équilibre militaire actuel ne joue pas en sa faveur. Une guerre contre Israël (même une attaque-surprise comme en 1973) menée par une coalition d'Etats arabes, au premier rang desquels on trouverait la Syrie, l'Irak et bien sûr l'Arabie Saoudite, risquerait fort d'être gagnée par les Israéliens, grâce à leur supériorité en termes de formation et d'équipement. Pour avoir une chance de réussite, Saïd devrait rallier dans son camp l'Egypte, l'Iran et les Emirats arabes unis, qui ont les armées les plus modernes et les mieux entraînées parmi les pays arabes. Pour l'heure, ces gouvernements se méfient d'Abou Saïd et ne lui ont apporté qu'un soutien prudent, bien conscients des forces fondamentalistes qui attendent leur heure dans leurs propres pays.

Dans ce contexte, il nous semble que le sous-continent indien devient crucial pour les objectifs suprêmes d'Abou Saïd. Non seulement il a besoin de l'aide pakistanaise pour obtenir des armes de destruction massive, mais il pourrait aussi envisager d'utiliser le Cachemire comme nouvel appel au ralliement des Etats arabes au sein d'une coalition efficace, susceptible de se tourner ensuite contre Israël.

Cette interprétation est confirmée par le rôle actif de son organisation lors du coup d'Etat pakistanais.

Recommandations :

1. Renforcer le renseignement au Pakistan et tenter de le rétablir en Arabie Saoudite.

2. Maintenir au moins deux flottes de soutien à proximité du Moyen-Orient, et ce jusqu'à nouvel ordre.

3. Surveiller les éventuels points d'explosion qui pourraient indiquer un changement dans la politique d'Abou Saïd en direction d'un militarisme plus actif. Les zones les plus préoccupantes sont la Cisjordanie et le Cachemire.

*Le général qui remporte une bataille fait beaucoup de calculs dans son temple avant de mener la bataille.*

SUN ZE, *L'Art de la guerre.*

Les cinq hommes se déplaçaient en silence et rapidement dans la nuit alors qu'ils se voyaient à peine, vêtus de treillis noirs. Ils avaient l'habitude de ce genre de terrain, même si, à mesure qu'ils avançaient, ils sentaient que ce côté-ci de la frontière était un peu plus rocailleux. Cela ne les gênait pas, puisqu'ils avaient passé toute leur enfance en terrain bien plus accidenté.

Leur chef, Ghulam, fit signe aux autres de s'arrêter en arrivant devant une petite colline. Avec des gestes sûrs, mille fois répétés, Ghulam escalada les rochers pour atteindre le sommet. Il détacha de son épaule une paire de jumelles et scruta l'obscurité. Il n'aperçut aucun mouvement, mais une lueur attira son attention. C'est là que l'armée avait des chances de se trouver, et les soldats devaient avoir allumé un feu pour se réchauffer.

Les autres le rejoignirent en veillant bien à ne faire aucun bruit. Ghulam évalua la distance le séparant du campement à environ trois cents mètres. Dans peu de temps, il serait en position.

Ghulam et ses hommes rampaient maintenant sur la piste si souvent utilisée, qui menait au campement. De toute évidence, cette piste était empruntée par de nombreux troupeaux, vu le nombre de bouses séchées à terre. A une centaine de mètres, Ghulam s'immobilisa. Il prit de nouveau ses jumelles. Il sourit. Ce n'était pas un campement, mais une simple patrouille de quatre hommes qui devaient s'être arrêtés pour passer la nuit dans une petite grotte à flanc de colline. Sans doute des bleus qui s'étaient perdus.

En les observant, Ghulam comprit que ce n'étaient pas des soldats réguliers. Leurs vieux fusils 303 les trahissaient de façon flagrante. Ils devaient appartenir à la police ou à quelque force paramilitaire.

Ghulam secoua la tête en pensant à la situation. Ce n'était guère une cible digne d'un homme qui, à quinze ans, avait combattu la crème de l'armée soviétique et qui, plus tard, avait affronté les Américains en Irak, mais il faudrait bien s'en contenter pour ce soir. Il savait que bien d'autres proies s'offriraient à lui avant que tout soit fini. Il tendit la main vers la kalachnikov qu'il portait au côté, mais il s'interrompit. Non, cela aurait vraiment rendu dérisoire ce qui ne ressemblait déjà que trop à un pétard mouillé.

Dans la grotte, le *lance-naik1* Ajeet commençait à trouver ses hommes exaspérants. Il avait juste demandé à l'un d'eux de guider le groupe en utilisant leur carte détaillée, et ils avaient quand même réussi à se perdre complètement. Ajeet avait établi le contact radio avec le commissariat mais il avait renoncé à essayer de repartir dans le froid mordant de la nuit. En voyant l'*havildar* Santosh continuer à manipuler la carte, il ne put contenir davantage son irritation.

— Qu'est-ce que vous faites maintenant, pauvre imbécile ?

L'*havildar* leva les yeux d'un air penaud et murmura que la direction était pourtant bonne, ce qui inspira à Ajeet une explosion d'épithètes choisies. En se couchant, il demanda à l'*havildar* Pandey de monter la garde.

Le bedonnant Pandey parvint à rester éveillé une demi-heure, pendant laquelle il grilla un demi-paquet de cigarettes, mais monta bien peu la garde. Finalement, voyant son supérieur endormi, il décida de faire lui aussi un petit somme. Il s'allongea en marmonnant :

— Qu'est-ce qu'il y a à garder dans ce trou perdu ? Ce crétin avec sa carte ne doit même pas savoir de quel côté on est de la Ligne de contrôle !

Rampant toujours, les hommes s'approchèrent des policiers qui dormaient profondément.

Ghulam distinguait maintenant leurs traits à la lumière des flammes. Lorsqu'un policier remua, il se pétrifia sur place. Mais le dormeur se contenta de rouler sur le côté sans se réveiller.

Ghulam se trouvait à l'entrée de la grotte. Il tira de sa ceinture un long couteau de chasse courbe et pénétra dans la caverne, suivi de ses hommes.

Il saisit par les cheveux le premier policier et lui ouvrit la gorge. Le couteau émit un grincement écœurant en allant d'une oreille à l'autre, tranchant les os et les chairs. Les yeux s'ouvrirent alors que les mains se dirigeaient vers la gorge. La victime tenta de pousser un cri mais de sa bouche ne sortit qu'un jaillissement de sang. Dans son agonie, le policier renversa son fusil posé en équilibre contre le mur. Le bruit réveilla ses collègues, qui se levèrent en hâte pour affronter leurs assaillants.

Ils n'avaient aucune chance. L'homme qui se tenait à la droite de Ghulam tenta de se jeter sur lui mais fut accueilli par un mauvais coup qui faillit le décapiter. Lorsque Ghulam se retourna, les deux autres policiers étaient déjà morts, étendus dans de grandes flaques de sang.



Aussi silencieusement qu'ils étaient venus, les cinq hommes firent demi-tour et partirent, laissant les quatre Indiens morts dans la grotte, au milieu des ombres étranges que le feu projetait autour des corps.

Inch'Allah, *toutes nos attaques pourraient être aussi simples*, pensa Ghulam en regardant derrière lui. Le feu allumé dans la grotte était maintenant à peine visible dans le lointain.

\*

Il posa la main un instant sur la tour minutieusement sculptée puis la retira.

— Karim, échec et mat.

Le chef d'état-major de l'armée de l'air, au visage glabre, leva les yeux vers le Premier ministre qui, comme d'habitude, avait gagné.

— Monsieur, vous m'avez encore battu mais, un jour, j'aurai ma revanche.

Illahi Khan esquissa un sourire.

— Nous verrons. Karim, mon ami, vous avez toujours été intrépide, vous allez de l'avant, envers et contre tous. Moi, je suis plus prudent. Et j'imagine que cela se reflète dans notre façon de jouer aux échecs.

Illahi Khan appréciait ces parties d'échecs du jeudi soir avec le maréchal Ashfaq Karim. Intellectuellement stimulantes, elles chassaient de son esprit les soucis qui le dévoraient depuis plusieurs semaines. Une solide amitié unissait les deux hommes depuis le début de leur carrière militaire. Malgré de sérieux désaccords, surtout en matière de religion, malgré la vie qui les avait peu à peu éloignés l'un de l'autre, les parties d'échecs du jeudi soir restaient un lien avec leur passé.

— Monsieur, nous disputerons un jour une partie où la prudence ne sera plus de mise. Maintenant, il faut que je m'en aille car si je suis une fois encore en retard pour le dîner, ma femme commencera à se demander avec qui je passe réellement mes jeudis soir.

Illahi le regarda partir, non sans quelque jalousie. Karim entretenait sa forme physique, son ventre plat et sa stature parfaitement droite démentaient ses quarante-cinq ans. Illahi avait le même âge mais il avait beaucoup ramolli, surtout après avoir quitté le service actif. Il avait conservé ses yeux perçants, son regard de faucon, ainsi que sa barbe pointue caractéristique, mais son corps n'était plus aussi vigoureux qu'il l'avait été.

Illahi se leva et s'approcha de sa bibliothèque pour y prendre le vieux Coran tant de fois feuilleté, que lui avait offert son grand-père. Il n'avait jamais été un grand lecteur, mais le Coran n'était pas n'importe quel livre. Depuis l'enfance, il en lisait quelques pages presque tous les jours.

Il alluma ensuite son lecteur de CD pour écouter un peu de musique. Les harmonies paisibles des ghazals remplirent l'espace alors qu'Illahi s'installait pour lire. C'était une pièce assez spartiate, meublée d'un canapé très simple, d'un bureau et de deux séries d'étagères. Illahi n'avait jamais été très soucieux de confort matériel. Au même titre que ses parties d'échecs avec Karim, il goûtait chacun de ses moments de solitude, qui lui rappelaient qu'il avait encore une vie même lorsqu'il ne cherchait pas à comprendre et à gérer la pagaille qu'était son pays. Quand cette idée lui traversa l'esprit, il se réprimanda en silence.

*Qu'entends-tu par pagaille, Illahi ? C'est ton pays. Tu as décidé d'en endosser la responsabilité. Tu as fait tes choix. Maintenant, à toi de jouer avec les cartes qui t'ont été distribuées.*

La sonnerie du téléphone interrompit sa méditation. Il se pencha par-dessus le canapé pour décrocher.

En quittant la pièce, Karim entendit le Premier ministre prononcer seulement quatre mots : "Abou Saïd en personne ?"

\*

A plus de mille kilomètres de là, à New Delhi, Vivek Dwivedi venait de s'installer dans son salon, *Le Prophète* à la main. Khalil Gibran était depuis toujours un de ses auteurs préférés et le restait à chaque relecture ; Dwivedi trouvait toujours des propos pleins de sagesse et de réconfort dans le chef-d'œuvre de Gibran. Il feuilletait les pages cornées, un verre de scotch à la main. Contrairement à beaucoup d'hommes politiques indiens qui s'affichent comme des modèles de vertu et pratiquent dans l'intimité la plupart des vices connus, Dwivedi tenait à réduire au minimum la différence entre son existence publique et sa vie privée. Des années auparavant, les cadres de son parti l'avaient mis en garde : cette attitude ne le mènerait jamais loin dans la carrière. Eh bien, ils s'étaient tous trompés. A cinquante-huit ans, il était encore relativement jeune pour un homme politique indien et il avait atteint le sommet de la démocratie de son pays : il était Premier ministre.

Dwivedi avait été porté au pouvoir par le raz-de-marée électoral de 2007, après une année tumultueuse durant laquelle deux gouvernements s'étaient succédé à quelques mois d'intervalle. Pendant deux ans et demi, les conditions avaient été difficiles : il avait fallu jongler avec des alliés politiques peu fiables, essayer de promouvoir des réformes économiques malgré l'hostilité farouche de certains membres de son propre parti et faire face à une opposition qui profitait de la moindre occasion pour calomnier le gouvernement. Les plus grandes réussites de Dwivedi se situaient incontestablement dans le domaine économique, avec une libéralisation considérable dans de

nombreux secteurs. Dans l'arène politique, en revanche, tout n'était pas rose.

Le chemin avait été bien long et, parfois, Dwivedi avait du mal à accepter la distance parcourue depuis ses humbles origines. Né peu après l'indépendance de l'Inde en 1947, il venait d'une famille de réfugiés qui avait abandonné au Pakistan des biens ancestraux considérables pour fuir l'holocauste communautaire consumant le sous-continent. Ils étaient arrivés en Inde pratiquement sans un sou et avec la perspective décourageante de devoir tout recommencer à zéro. Le père de Dwivedi avait créé à Delhi l'entreprise familiale de commerce de textiles et, malgré les difficultés des premières années, la famille avait reconquis une grande partie de sa richesse passée en moins d'une décennie. Après un brillant cursus universitaire couronné par un doctorat d'économie, Dwivedi était entré en politique. La plupart des membres de son parti avaient des positions rigoureusement à droite et très communautaristes, mais les histoires que Dwivedi avait entendu son père lui raconter l'incitaient à faire tout son possible pour éviter un nouveau fratricide. A présent, il était en position d'agir.

La pièce était vaste et meublée avec goût, mais on y retrouvait le désordre que son équipe avait dû accepter comme étant la marque de sa personnalité. L'un des fauteuils était couvert de livres et de cassettes, et Dwivedi savait que la femme de ménage se plaindrait à nouveau le lendemain matin.

Il s'étendit sur le canapé et se mit à lire.

On frappa doucement à la porte et Dwivedi quitta le canapé pour aller ouvrir. Il avait en temps normal plusieurs domestiques dans sa résidence officielle mais, le samedi soir, il préférait rester seul autant que possible, afin de rattraper ses lectures en retard. Etant donné son emploi du temps frénétique, ces samedis étaient rares et il insistait d'autant plus pour qu'on le laisse en paix. Lorsqu'il se leva d'un bond, la douleur qui se réveilla dans son dos lui rappela qu'il devrait consulter un médecin au plus vite. *Tu vieillis, Vivek*. Dans sa jeunesse, il avait été très sportif et il était encore en très bonne forme pour son âge, mais il devait se résigner à certains des ravages liés aux années. Grand et mince, il avait fière allure et les journalistes remarquaient souvent qu'il était le plus beau Premier ministre que l'Inde ait connu depuis longtemps. La question restait discutable, surtout parmi ceux qui affirmaient que feu Rajiv Gandhi aurait été un fameux concurrent pour Dwivedi, côté physique.

Dwivedi ouvrit la porte avec méfiance et vit son secrétaire qui tenait une épaisse pile de dossiers.

— Bonsoir, monsieur. Excusez-moi de vous déranger. Voici le rapport quotidien du renseignement, et d'autres documents à signer.

Dwivedi prit les dossiers maintes fois consultés. C'étaient les chemises cartonnées du gouvernement, qui n'avaient guère changé en cinquante ans. *Au moins, maintenant, ils condescendent à imprimer des documents informatiques.* Jusqu'au milieu des années 1990, ces rapports étaient tapés sur des machines à écrire, dans des enveloppes brunes cachetées à la cire, à l'ancienne, avec le sceau du gouvernement indien. *Eh bien, il y a des choses dans la bureaucratie indienne que la technologie ne suffira pas à changer,* songea Dwivedi en brisant la cire brun-rouge du sceau familial.

Il prit le résumé en deux pages préparé par le service du renseignement et mit de côté les autres documents, qui évoquaient entre autres les manigances de l'opposition. Très idéaliste lors de son arrivée au pouvoir, Dwivedi avait protesté : le service du renseignement n'était pas censé espionner les membres de l'opposition. Mais, avec le temps, il avait fini par admettre qu'il faut parfois faire des choses que l'on n'aime pas forcément.

Dwivedi se rassit pour lire le rapport en diagonale. Il griffonna des notes et des rappels dans la marge. La situation semblait maîtrisée. Il y avait bien quelques meurtres au Cachemire, mais c'était devenu une habitude dans cet Etat septentrional litigieux. Du moins le terrorisme de grande ampleur était-il sur le déclin.

Un paragraphe attira cependant son attention. "Quatre policiers victimes de meurtriers non identifiés. Les quatre membres de la police d'Etat ont été tués à coups de poignard lors d'une patrouille régulière."

Cela lui parut surprenant. Pourquoi utiliser des poignards, à l'ère des fusées et des armes automatiques ? D'autres assassinats similaires avaient été perpétrés récemment, que beaucoup attribuaient à des mercenaires afghans. Ils franchissaient sans aucun mal la frontière pakistanaise et frappaient dans l'intention de semer la panique parmi la population locale et les forces de sécurité. *Il faudra vérifier cette histoire de mercenaires avec Joshi.*

Une fois les talibans chassés du pouvoir par les Etats-Unis après les attentats du World Trade Center, les combattants afghans avaient disparu. Pourtant, avec le triomphe d'Abou Saïd en Arabie Saoudite et son rôle actif dans la propagation de la terreur fondamentaliste, le besoin de tueurs à gages se faisait de nouveau sentir. Détail essentiel, Saïd pouvait promettre à ces mercenaires davantage que les vierges du paradis d'Allah. Son inspiration religieuse était soutenue par les pétrodollars. Beaucoup de ces moudjahidin, comme ils étaient désormais connus du grand public, s'étaient éparpillés dans tout le Moyen-Orient et plusieurs d'entre eux étaient apparus dans cette vieille blessure qui s'envenimait au flanc de la nation indienne : le Cachemire.

Dwivedi rangea les papiers et reprit son livre à la page où il s'était arrêté.

“Et si tu veux connaître Dieu, renonce à résoudre des énigmes. Regarde plutôt autour de toi et tu Le verras jouer avec tes enfants.”

Dwivedi se demanda pourquoi les hommes ne pouvaient accepter une vérité aussi simple, exposée par les Saintes Ecritures de toutes les grandes religions. Cela aurait sauvé des milliers de vies au cours de l'histoire de son pays.

\*

Une morosité presque tangible plombait l'atmosphère dans la salle de conférence tout en longueur. Illahi attendait que tout le monde soit assis. Devant lui se trouvaient les hommes qui, comme lui, pouvaient décider de l'avenir du Pakistan et qui, il l'espérait, l'aideraient à accomplir la tâche difficile qui le guettait.

C'était une réunion au sommet : les chefs d'état-major, le responsable du renseignement, le ministre de la Défense et le ministre des Affaires étrangères. Un seul manquait à l'appel, sans qui aucune conférence ne pouvait commencer, surtout celle-ci.

Illahi patienta encore cinq minutes. Il était sur le point de demander qu'on suspende la réunion tant que le membre tant attendu ne serait pas arrivé, lorsque la porte s'ouvrit.

L'homme qui entra avait à peine quarante ans. Il portait une robe ample, selon la coutume de son pays. Sa longue barbe et son ossature puissante trahissaient son origine, tout comme le pistolet automatique passé à sa ceinture.

— Je suis désolé, Illahi. J'étais coincé dans les embouteillages.

— Pas de problème, Abdoul. Veuillez vous asseoir.

L'homme s'installa au milieu des généraux et des bureaucrates.

Illahi se mit à parler, sachant qu'il prononçait sans doute le discours le plus important de sa carrière, qui déciderait non seulement de son avenir mais aussi de l'avenir de sa nation.

— L'Imam a téléphoné. Il se déclare satisfait de notre activité présente au Cachemire mais il veut que nous augmentions considérablement la pression.

Karim fut le premier à réagir, comme Illahi l'avait prévu. S'il y avait bien une chose qu'il n'aimait pas chez Karim, c'était cette tendance à poser trop de questions. Illahi l'interrompit au milieu d'une phrase.

— Tout est là-dedans. Veuillez lire ce document attentivement, puis je continuerai.

Illahi remit une simple feuille volante à chacun des membres de l'assemblée. A mesure qu'ils en découvraient le contenu, on entendit des murmures effarés.

— Mais, Illahi, quelle mouche l'a piqué, tout à coup ? demanda le général Shamsher Ahmed, chef d'état-major de l'armée de terre.

— Nous ne devrions pas parler ainsi de ce grand homme. Illahi, veuillez poursuivre, s'interposa le représentant de l'Imam au Pakistan, le dernier à être entré dans la pièce.

— Eh bien, c'est très simple. Il veut nous voir passer bientôt à l'action. Les moudjahidin sont à la frontière depuis près de six mois. Maintenant, l'Imam estime que l'heure est venue de passer à la vitesse supérieure et de prendre le contrôle d'une partie du territoire.

Le chef d'état-major de l'armée de terre n'allait pas capituler aussi facilement.

— Voyons, Illahi, nous avons le nucléaire, et les Indiens aussi. Pourquoi devrions-nous risquer la guerre à présent ?

— Vous ferez ce que j'ai dit !

Le mauvais caractère d'Illahi avait pris le dessus et le militaire eut toutes les peines du monde à se contenir. Lorsqu'il se renfonça dans sa chaise, son visage s'était empourpré et ses épaules larges se soulevaient d'indignation, mais il n'exprima pas le déplaisir que lui inspirait cette repartie.

Le représentant de l'Imam reprit la parole.

— Sa Sainteté ne souhaite pas que nous tentions de prendre le contrôle de tout le territoire, car il sait que nous ne sommes probablement pas encore prêts. Ce qu'il veut de nous, c'est un signe pour les indécis parmi nos coreligionnaires, et un avertissement sérieux pour les infidèles. Nous devons conquérir un territoire substantiel puis nous arrêter, pour montrer que nous sommes disposés à agir pour protéger les intérêts de notre foi. Et n'oubliez pas : il ne s'agit pas simplement de foncer avec nos chars d'assaut, il faut faire preuve d'intelligence et créer les circonstances qui serviront nos ambitions. L'un des principaux défis pour les Frères musulmans est maintenant de s'unir en vue de l'ultime bataille contre le Grand Satan. Mais auparavant, l'Imam, notre chef, a besoin d'une démonstration de sa puissance. C'est pour nous un privilège et une occasion de contribuer à cette cause sacrée. Si l'Imam veut que nous agissions, ne perdons pas de temps à débattre, cherchons le moyen d'agir.

Quand Abdoul se tut, Illahi vit le dégoût qui s'étalait sur le visage de la plupart des présents, surtout chez les chefs d'état-major. Tous militaires de carrière, ils n'avaient guère apprécié la quasi-usurpation du pouvoir par l'Imam. Mais l'expérience douloureuse leur avait appris à ne jamais exprimer ouvertement leur mécontentement. Illahi sentait qu'Abdoul, abrupt comme à l'accoutumée, avait sans doute été un peu trop sévère. *Il devrait se rappeler que ces hommes ne sont pas des tueurs afghans à sa botte, mais les soldats les plus professionnels au monde.*

Il adopta un ton plus conciliant pour tâcher de faire retomber la tension.

— Messieurs, vous avez toujours servi le Pakistan avec un dévouement et un patriotisme au-dessus de tout soupçon. Mais je vous demande maintenant de servir une cause encore plus noble, la cause suprême de notre nation islamique. L'Imam pense, et je suis de son avis, que si la nation islamique a beaucoup progressé du point de vue de la solidarité internationale, nous restons cependant un peuple trop fragmenté. Nous ne pouvons espérer triompher de l'impérialisme occidental et de l'expansionnisme indien tant que nous ne serons pas unis. Et voici que se présente à nous l'honneur d'accomplir la première tâche en nous unissant afin de former un front commun.

*Illahi a toujours été un excellent orateur, il faut le reconnaître.* Pourtant, Karim sentait encore dans la pièce une désapprobation vigoureuse alors que la réunion se terminait. Les chefs d'état-major n'étaient visiblement pas favorables à un renforcement des tensions militaires. Les dernières années avaient coûté très cher à l'économie pakistanaise et l'armée n'avait pas été épargnée. Le niveau de discipline et d'entraînement était resté très élevé, mais il devenait difficile de se procurer des pièces détachées et du nouveau matériel. Et Karim savait que pour gagner une guerre, il faut non seulement de la ferveur, mais aussi du sang et un bon équipement.

\*

Dans l'intimité de sa chambre, le Premier ministre du Pakistan n'était pas aussi belliciste. Il savait qu'il prenait un grand risque mais dans l'histoire, raisonnait-il, la fortune sourit toujours aux audacieux. En outre, il n'avait pas vraiment le choix.

Illahi Khan s'était emparé du pouvoir par un coup d'Etat militaire, avec la bénédiction des groupes fondamentalistes. Le précédent gouvernement militaire avait imposé quelques années de régime quasi autocratique mais s'était attiré l'antagonisme de la plupart des intégristes, notamment en soutenant ouvertement les Etats-Unis dans leur guerre contre l'Afghanistan visant à éradiquer les talibans et Al-Qaïda. Fondamentalisme religieux et effondrement économique forment un cocktail détonant et le nouveau coup d'Etat avait porté Illahi au pouvoir, cette fois avec l'appui de l'Imam et des forces islamistes de l'armée pakistanaise. Il avait restauré un semblant de stabilité économique et d'ordre social, et c'était tout à son honneur, mais au prix d'une répression draconienne et d'un gouvernement pratiquement autocratique.

Illahi savait pourtant que, dans sa quête du pouvoir, il avait vendu son âme. Et il ne le regrettait pas le moins du monde. Simple sous-

officier de l'armée pakistanaise, il n'aurait jamais rêvé d'atteindre les plus hautes fonctions politiques. Il s'était peu à peu élevé au sein de la hiérarchie militaire et avait été remarqué non pour son ingéniosité tactique, mais pour sa ferveur religieuse inébranlable, quasi fanatique. Très tôt, il était entré en contact avec les groupes fondamentalistes les plus durs, et grâce à son influence dans l'armée et dans les cercles religieux, il était devenu un candidat naturel au poste de meneur du coup d'Etat de 2005.

Illahi n'avait guère étudié mais il avait l'esprit vif et il ne se faisait aucune illusion. Il avait enfourché le tigre islamiste pour parvenir au sommet de l'Etat et ne pouvait désormais rien faire sans son approbation. Il n'était nullement indispensable et, s'il devenait trop indépendant, le tigre trouverait quelqu'un pour le remplacer.

La montée en puissance de l'Imam depuis deux ans n'avait rien arrangé. A la suite des soulèvements en Arabie Saoudite, celui qu'on appelait jusque-là Abou Saïd avait renversé la monarchie ; il s'était imposé comme leader politique et religieux des Saoudiens et, selon lui, de tout le monde musulman. La plupart des pays islamiques libéraux comme l'Egypte et l'Algérie résistaient à l'expansionnisme religieux de l'Imam et à sa vision terrifiante d'un cataclysme final opposant les forces de l'Islam et les autres. Pourtant, son influence augmentait de jour en jour ; il avait de nombreux alliés au Pakistan et, comme on ne le lui laisserait jamais le loisir de l'oublier, Illahi devait son irrésistible ascension en grande partie à l'argent et aux armes fournis par l'Imam. Pour couronner le tout, un représentant d'Abou Saïd, Abdoul, devait participer à toutes les réunions au sommet. Cela agaçait Illahi, mais il savait ravalier sa colère. Sa loyauté envers l'Imam ne venait pas simplement de considérations égoïstes et du désir de rester au pouvoir, mais aussi d'une véritable foi en l'homme et en ses propos. Illahi ne l'avait rencontré qu'à une occasion, mais il avait été abasourdi par son charisme et sa présence. Lui désobéir semblait impensable.

Et voilà que les exigences de l'Imam montaient d'un cran. C'était un acte audacieux et plein de danger qu'il exigeait mais, en cas de succès, il en sortirait conforté dans son rôle de leader du monde islamique, et Illahi dans celui de plus grand héros national que le Pakistan ait connu.

Oui, décida-t-il, il satisferait cette demande. Ses généraux étaient compétents et, surtout, ils exécuteraient ses ordres. Après le coup d'Etat, une série de purges avait garanti que tout officier désireux d'ébranler l'ordre établi verrait rapidement sa carrière brisée. Illahi s'était trouvé plusieurs alliés solides au sein de l'armée, notamment le général fanatique Tariq Ahmed, qui commandait une division d'élite du Groupe de sécurité spéciale. Durant la lutte pour le pouvoir, Tariq



et ses commandos triés sur le volet avaient joué un rôle décisif.

Tariq avait refusé d'être nommé chef d'état-major de l'armée de terre, préférant poursuivre sa "vocation" sur le terrain, mais il restait l'une des personnalités-clefs de la hiérarchie militaire et on lui avait confié la responsabilité de l'Inter Services Intelligence, la plus puissante des trois branches du renseignement pakistanais. Ses hommes allaient de nouveau s'avérer bien utiles, songea Illahi en s'asseyant. Illahi comprit aussi qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps.

Il ouvrit son tiroir et en sortit l'enveloppe brune, qu'il devait avoir ouverte un bon millier de fois au cours des six derniers mois, en espérant chaque fois que, par quelque miracle, le contenu en changerait. Il décida que l'appel de l'Imam était bel et bien un signe divin : maintenant, il pourrait du moins accomplir une haute tâche avant que son heure sonne.

Cette nuit-là, Illahi ne dormit pas. Il resta dans son bureau à concevoir ce qui deviendrait le noyau de son plan. Il disposait au maximum de huit mois pour le mener à bien, car la neige rendrait ensuite infranchissables la plupart des cols montagneux, mais il réussirait. Il savait qu'on ne lui laisserait pas de seconde chance.

<sup>1</sup> Les grades de l'armée indienne ont été conservés tels quels par le traducteur. Pour toute précision, le lecteur peut se référer au site <http://www.bl.uk/collections/oiofamilyhistory/family-glossary1.html>

La sonnerie ne s'arrêterait donc jamais. Neha tâtonna dans l'obscurité et fit bruyamment tomber son vieux réveil qui en avait vu d'autres. Cela la tira de son sommeil pour de bon. En se levant, elle considéra tous les mauvais traitements qu'elle avait fait subir à ce réveille-matin qui l'accompagnait depuis dix ans, avant même qu'elle ne commence ses études à la fac. Narquoise, elle remarqua que l'objet en question avait duré plus longtemps qu'aucun de ses fiancés.

Avant de faire quoi que ce soit d'autre, elle tendit la main pour saisir son portable et composa un numéro. Il n'y eut pas de réponse pendant plus d'une minute. Mais elle ne parut ni surprise ni inquiète : cela faisait partie de son quotidien, des phénomènes récurrents auxquels elle s'était vite habituée. Elle commença à compter mentalement, *une gueule de bois, deux gueules de bois.*

Lorsqu'elle atteignit *cinq gueules de bois*, une voix pâteuse répondit.

— Euh, c'est qui ?

— Bonjour, Rahul.

— Eh, patron, pas aujourd'hui. Vous aussi, vous étiez à la fête hier soir.

— Oui, Rahul, mais ce n'est pas moi qui ai décidé que tout l'alcool du monde devait disparaître et que tu devais tout boire en une nuit. Et puis il y a des fêtes tous les soirs, alors on oublie. Debout, on a du boulot.

— Esclavagiste !

— On se retrouve à 8 heures, esclave.

Neha remit son portable sur la table de chevet et bondit hors de son lit. Sa chambre était un modèle de désordre : les seuls endroits à ne pas être jonchés de vêtements ou de coupures de presse étaient l'énorme bibliothèque pleine à craquer et le bureau sur lequel trônait un PC. En tant que journaliste, Neha savait que deux choses étaient pour elle fondamentales : prévoir les événements avant qu'ils n'arrivent et s'instruire par des lectures sur tout l'arrière-plan afin de proposer une analyse solide quand l'information tomberait. Le reste de son appartement était tout aussi bohème : une cuisine et un petit salon équipé d'une télé. Elle n'avait jamais acheté de table de salle à manger, préférant manger à côté de son ordinateur, tout en surfant sur le Net.

Plantée devant le miroir de la salle de bains pour se brosser les dents, elle se rappela qu'elle devait acheter du dentifrice lorsqu'elle

dut appuyer de toutes ses forces sur le tube pour en extraire un peu de pâte. Elle prit sa douche et se lava les cheveux puis, en s'essuyant, se reprocha de n'avoir fait aucun sport depuis une semaine. Le travail, voilà à quoi se réduisait désormais sa vie. De temps en temps, sa mère lui téléphonait et la suppliait d'épouser un "bon garçon", sans préciser ce que cela signifiait. Neha n'avait pas envie de ressembler à la plupart de ses amies, pour qui le mariage était synonyme de routine, à quoi il fallait sacrifier parce qu'il "était temps", argument qu'elle avait toujours trouvé ridicule. Cela rendait le mariage à peu près aussi palpitant qu'un rendez-vous chez le coiffeur. Elle n'avait jamais manqué de soupirants. A vingt-huit ans, elle était évidemment séduisante, avec son corps élancé, son visage ciselé et ses longs cheveux noirs, et les hommes se retournaient sur son passage partout où elle allait. Mais elle avait découvert que la plupart des hommes se sentent menacés lorsqu'une femme combine beauté physique et ambition professionnelle. Il était hors de question qu'elle fasse des concessions sur le mode de vie dont elle rêvait. Riposte suprême de sa mère : le jour où elle rencontrerait l'homme idéal, il ne s'agirait plus de concessions mais d'amour.

Eh bien, elle attendait toujours. A vingt et un ans, elle avait débuté dans un grand quotidien. Quelques années plus tard, elle en était partie pour se lancer dans le monde apparemment plus prestigieux du journalisme télé. "Je veux être là où on fabrique l'information, au lieu d'écrire après coup sur ce qui s'est passé", avait-elle expliqué à son rédacteur en chef avant de remettre sa démission. Son père, journaliste retraité, s'était opposé à ce transfert vers "le plus sensationnaliste des médias", mais elle avait suivi son intuition et ne l'avait jamais regretté.

Neha enfila un jean et un tee-shirt blanc, puis descendit en hâte au parking. Il faisait encore relativement frais mais, à Bombay, même le plus rigoureux des hivers n'exige pas qu'on se couvre davantage.

Elle avait été embauchée par WNS, un conglomérat créé par la fusion de plusieurs chaînes d'information. Durant sa première année, elle s'était hissée au rang de grand reporter et disposait désormais de son caméraman attitré, Rahul. Indépendant, incontrôlable, génial : tels étaient les mots que tout le monde employait pour faire le portrait de Rahul. Un an auparavant, il s'était jeté dans un immeuble en flammes après un attentat à la bombe pour saisir cette actualité brûlante mais, en voyant les victimes qui hurlaient au secours, il s'était débarrassé de sa caméra et les avait aidées à s'échapper. Cela lui avait coûté son emploi, mais il s'en moquait éperdument. C'est alors que WNS l'avait engagé, à la demande pressante de Neha.

Neha gara sa vieille Fiat Uno devant l'immeuble de Rahul et composa son numéro sur son portable.

Avant qu'elle ait pu prononcer un seul mot, Rahul cria :

— Patron, lâchez-moi les baskets. Je descends dans une minute. Si vous voulez que j'aille plus vite, je vais devoir sauter par la fenêtre.

Neha vit Rahul descendre l'escalier quatre à quatre pour la rejoindre. Musclé et trapu, il n'avait qu'un an de moins qu'elle, mais il tenait à l'appeler patron. D'ordinaire, Rahul ne cachait pas son mépris pour toute forme de hiérarchie, mais cette appellation reflétait le respect sincère et l'affection que Neha lui inspirait. Il considérait que son travail consistait en partie à protéger ce petit bout de femme qui ne semblait jamais se soucier des ennuis qu'elle risquait de s'attirer.

Il s'affala sur le siège passager, vêtu comme d'habitude d'un vieux jean et d'un tee-shirt, surmontés de cheveux longs et d'une barbe de quatre jours. Chaque fois que Neha tentait vainement de le persuader de compléter sa garde-robe ou d'aller se faire couper les cheveux, il invoquait le complot planétaire des fabricants de jeans et des coiffeurs. Il était difficile de répliquer à pareille logique.

Neha démarra, heureuse que la voiture réagisse dès la première tentative. C'était un cadeau de son père et, même si elle ne l'aurait sans doute jamais avoué en public, son attachement pour ce véhicule était une façon de témoigner son amour envers lui, bien que leurs relations n'aient jamais été des meilleures. Son père avait toujours voulu la couler dans un moule de son choix et, peut-être à cause de cela, elle avait toujours fini par se révolter contre lui.

— Alors, quel gros lard on va pister, aujourd'hui ? demanda Rahul entre deux gorgées de Coca, boisson qui lui servait de petit-déjeuner depuis son entrée à l'université, au grand désespoir de sa mère.

Cette question était une vieille plaisanterie entre eux. Neha avait demandé à travailler pour le prestigieux service étranger mais, à la suite d'un imbroglio bureaucratique, elle s'était retrouvée aux affaires intérieures. Au lieu de couvrir l'actualité internationale, elle passait ses journées à traquer les hommes politiques indiens et leurs petites magouilles. Le chef de la rédaction lui avait promis de réparer cette erreur d'ici trois mois, mais l'échéance semblait bien lointaine.

— Ram Sharan.

— Génial. Gros lard *number one* !

Encore une gorgée de Coca. Neha éclata de rire en le regardant.

— Rahul, je ne comprends pas comment un être humain peut rester en vie en ne consommant aucun aliment solide. On devrait peut-être te mettre en cage dans un labo.

— C'est simple, patron. Le Coca me donne toutes les calories dont j'ai besoin, et l'alcool sert à tuer les microbes. En fait, c'est très bon pour la santé. Sérieusement.

Depuis une semaine, ils enquêtaient sur Ram Sharan, l'un des principaux ministres du nouveau cabinet. Ils n'avaient encore rien de solide mais leur source avait juré que Sharan touchait régulièrement des pots-de-vin, en liquide et en nature, en échange de faveurs prodiguées à de grandes entreprises. Il était le maillon faible d'un gouvernement par ailleurs relativement honnête, et sa nomination reflétait le genre de compromis électoraux auquel le pouvoir en place avait dû s'abaisser.

— On va où ?

— A l'hôtel Sea Princess. Tout droit vers la plage de Juhu.

Un quart d'heure de route séparait l'immeuble de Rahul à Bandra de l'hôtel où Sharan était censé séjourner. Quand la voiture entra dans le parking, Neha prit son bloc-notes où elle avait griffonné les informations transmises par sa source.

Ils sortirent du véhicule et s'installèrent sur un banc, à une vingtaine de mètres de l'entrée principale, à l'ombre d'un grand arbre.

— Alors, qu'est-ce qu'on cherche, patron ?

— Prépare-toi à mitrailler. Si ce qu'on nous a dit est vrai, on tient le plus grand scoop de l'histoire de WNS, ou du moins de notre carrière.

Rahul alla chercher à l'arrière de la voiture le petit caméscope et y glissa une cassette.

— Eh, Rahul ! On est arrivés à temps !

— Ouah, patron, c'est Karan Ambujee.

Indifférent à la présence de Neha et de Rahul à quelques mètres, le fils aîné de l'une des principales familles industrielles indiennes entra dans l'hôtel. Grand, élégant et très digne, il était prétendument l'incarnation de toute une nouvelle classe d'hommes d'affaires planétaires. *Eh bien, il faut croire que la corruption n'a pas de frontières*, songea Rahul alors qu'Ambujee disparaissait à l'intérieur du bâtiment.

— Il a quoi dans sa valise, d'après vous ?

— Selon la source, environ dix millions de roupies.

— Ouah ! Ça doit être un gros coup, pour que Karan Ambujee se déplace en personne. Mais c'est qui, la source ?

— Je n'en sais rien, et je m'en fiche. Sans doute un concurrent de l'un de ces deux guignols. C'est toujours comme ça, dans ce genre d'histoire.

Ils entrèrent à leur tour et demandèrent dans quelle chambre était descendu Sharan.

— Et maintenant, patron ? On ne peut pas simplement débarquer avec la caméra.

— Je ne sais pas. On va trouver quelque chose, il nous reste encore un étage à monter. On verra bien une fois là-haut.

Rahul s'était depuis longtemps habitué aux méthodes de Neha. Elle se précipitait dans n'importe quelle situation où l'actualité avait une

chance de se faire, mais elle refusait de préparer trop à l'avance. Cela convenait à Rahul, il n'était pas non plus très doué pour les prévisions à long terme.

\*

Ram Sharan se leva de son lit et contempla d'un air mélancolique la fille couchée à côté de lui. Elle dormait encore et s'agita un peu lorsque Sharan se pencha pour la caresser une dernière fois. Il pensa qu'il devrait se montrer très gentil avec les Ambujee. On ne tombait pas souvent sur une fille comme celle-ci. Il se regarda dans le miroir de la salle de bains et soupira à la vue de sa silhouette corpulente : il lui faudrait bientôt adopter ce régime dont il était tant question. Une vie passée à consommer sans retenue alcools et nourriture riche avait eu des effets dévastateurs sur sa forme physique.

Lorsqu'on sonna à la porte, il passa un peignoir pour aller ouvrir. Il s'attendait à rencontrer Karan Ambujee, mais fut salué par un garçon d'étage très baraqué qui arborait un sourire de travers.

— Oui, qu'est-ce que c'est ?

— Désolé de vous déranger, monsieur, mais je voulais juste faire le ménage dans la partie salon.

— Non, non. J'attends de la visite.

— Monsieur, ça ne prendra que quelques minutes.

Ne voulant pas perdre son temps à discuter avec un domestique, il finit par céder.

— Très bien, allez-y, mais dépêchez-vous.

Sharan retourna s'habiller dans la chambre, sans prêter beaucoup d'attention à cette interruption imprévue.

Il entendit la porte se refermer lorsque le garçon d'étage s'en alla, puis on sonna de nouveau, une minute plus tard. Lorsqu'il ouvrit, Karan Ambujee se tenait devant lui, souriant, une grosse mallette à la main.

\*

Rahul était maintenant revenu dans le couloir où Neha grignotait un biscuit en l'attendant. *Elle ne saute jamais le petit-déjeuner, elle.*

— Patron, c'est illégal, non ? On a déjà barboté un uniforme, un chariot pour le ménage et on s'est introduits dans un espace privé.

— Rahul, cet homme n'est pas n'importe qui. C'est un représentant élu. S'il couche à droite et à gauche et trompe la confiance des électeurs, nous avons le droit de le savoir. Qu'est-ce qui te fait sourire ?

— Rien, patron. J'adore quand vous vous mettez en colère. J'espère juste que vous garderez votre sens de l'humour quand on se fera jeter.

— Prépare-toi, tu vas bientôt devoir rejouer les garçons d'étage.

Moins de dix minutes après, Ambujee, Sharan et une ravissante jeune femme sortirent de la chambre. Rahul attendit trente secondes avant d'aller rechercher sa Handycam, qu'il avait cachée dans un vase alors qu'il "nettoyait" la chambre.

*Bingo.*

\*

Le sable tourbillonnant rendait presque impossible d'y voir à plus de trente mètres. Pour un observateur ordinaire, aucun individu sain d'esprit n'aurait pu se cacher en terrain aussi inhospitalier.

Le silence du désert fut ébranlé par ce qui ressemblait au rugissement de mastodontes préhistoriques, lorsque des moteurs puissants se mirent en marche. Puis de la brume émergèrent quatre monstres d'acier, fonçant à plus de cinquante kilomètres à l'heure malgré leurs cinquante tonnes.

— Canonnier, FEU !

Le colonel Vikram Rathore regarda par son viseur les chars ennemis grouillant sur le champ de bataille. Ses quatre tanks Arjun venaient de surgir de derrière deux grandes dunes. Il avait passé les cinq dernières minutes à attendre que l'ennemi gobe l'appât qu'il lui tendait, mais cela lui avait paru interminable. S'avancant vers les chars ennemis, il distinguait à peine les deux véhicules blindés BMP qu'il avait envoyés en guise de feinte. Le plan était simple : faire croire que les BMP étaient des éléments de la force principale, pour qu'ils entraînent l'ennemi dans un piège.

Lorsqu'un char ennemi apparut dans son viseur, il donna l'ordre de tirer et vit le feu atteindre le véhicule.

— Touché !

Le canonnier avait déjà choisi son prochain obus grâce au système de chargement automatique, lorsque Rathore identifia une nouvelle cible : un blindé de transport de troupes qui se trouvait à mille cinq cents mètres à peine.

— Feu !

— Touché !

Les chars ennemis les avaient à présent repérés et tournaient leurs canons pour attaquer la position de Rathore. Les quatre monstres de cinquante tonnes coururent vers l'ennemi tout en tirant. Le char de Rathore fit deux victimes supplémentaires avant que le combat ne cesse avec le repli de l'ennemi.

Rathore leur avait tendu une embuscade parfaite qui leur avait

coûté deux chars ; ses hommes avaient détruit neuf véhicules ennemis et émoussé l'attaque. Ce n'était qu'une simulation, dans le désert du Thar, pour qu'ils s'entraînent mais, dans une vraie guerre, les vaincus seraient morts. C'est cela qui rendait la leçon si profitable.

Les soldats sortirent des autres chars en poussant des cris de joie, mais furent obligés de rentrer pour se protéger du sable que le vent faisait tournoyer. Rathore, pour sa part, resta seul dans un coin, pour voir l'ennemi battre en retraite. Les rafales balayaient son corps et lui fouettaient le visage. Les sourcils et la moustache pleins de sable, le jeune officier n'avait qu'une pensée en tête : *J'en suis encore capable.*

\*

— C'est de la dynamite, Neha ! Bon sang, comment as-tu pu faire ?

— Tatata, patron, un magicien ne dévoile jamais ses trucs.

Fasciné, Rahul regardait la cassette tourner dans le magnétoscope du bureau tandis que le chef d'antenne écarquillait les yeux devant le téléviseur. On y voyait Sharan accepter une valise puis l'ouvrir, révélant des billets de cinq cents roupies soigneusement rangés. La bande-son était tout aussi dévastatrice : Sharan promettait à Ambujee des informations sur les offres avancées par des groupes concurrents pour les logements sociaux financés par le gouvernement, destinés aux habitants des bidonvilles de Bombay. Ce projet valait des milliards et Sharan ne voyait visiblement rien de mal à se servir un peu au passage.

Le chef d'antenne au crâne dégarni et au ventre rebondi, M. Dasgupta, sautait littéralement de joie.

— On le diffuse ce soir. Neha, c'est ton reportage qui ouvrira le journal.

Il décrocha son téléphone pour lancer à toute vitesse une série d'instructions qui se résumaient à *tout le reste peut attendre, on diffuse ça CE SOIR.*

Contenant à peine son enthousiasme, Neha se tourna vers Rahul et le vit siroter une nouvelle canette de Coca.

\*

En regagnant le mess, Rathore savait que les gars du 14<sup>e</sup> régiment de cavalerie seraient de mauvaise humeur. Ils étaient venus du QG de Bikaner pour s'entraîner avec eux et ils avaient été complètement écrasés dans les petites manœuvres de l'après-midi, dans l'étendue aride du désert du Thar.

Presque tous les yeux se tournèrent vers Rathore lorsqu'il entra. En



croisant le regard de ces hommes, il sut à quoi s'en tenir. Tous sans exception, ils reconnaissaient en lui l'un des meilleurs commandants de char de l'armée indienne. Et pourtant. Pourtant : tel était le mot auquel Rathore tentait de survivre depuis deux ans.

Grand et mince, il avait prolongé la tradition familiale en s'engageant dans l'infanterie pour rejoindre le corps des blindés. Il avait d'abord été en poste dans un T-72, un de ces chars de fabrication russe dont il avait "abattu" trois exemplaires lors des manœuvres. Ses premières années dans l'armée s'étaient déroulées impeccablement, jusqu'à cette soirée fatale dans le désert.

Il avait fallu du temps pour remonter la pente, et ses blessures n'étaient pas encore guéries.

Rathore s'efforça de refouler cette idée au fond de son esprit alors qu'il se dirigeait vers sa chambre. Pourtant, il se demandait si sa vie et sa carrière redeviendraient un jour ce qu'elles étaient auparavant.

\*

Dwivedi tressaillit, incrédule, en voyant les images défiler sur l'écran du téléviseur de son bureau.

— Oh mon Dieu !

Il se redressa brusquement. Il aurait juré avoir ressenti une véritable décharge électrique. Ce mouvement soudain propulsa son dîner à terre, mais il avait désormais bien d'autres chats à fouetter que les taches sur la moquette.

— Une exclusivité de Neha Mehta, pour WNS.

A peine le reportage fut-il terminé que Dwivedi saisit son téléphone pour appeler son ministre de l'Intérieur.

— Vous avez regardé le journal sur WNS ? Eh bien alors, allumez donc votre poste !

C'est d'une voix nettement tremblante que le ministre de l'Intérieur répondit. C'est en grande partie à cause de lui que Sharan était devenu membre du cabinet, malgré les vives réticences de Dwivedi.

— Vivek, je n'avais pas la moindre idée...

Dwivedi lui coupa la parole.

— Je vous avais dit que je ne voulais avoir aucune relation avec ces escrocs. Je réunis le cabinet demain matin, et je veux une déclaration officielle : Sharan est révoqué et la justice suivra son cours.

— Vivek, nous devrions discuter de...

— Pas question. Vous m'avez entendu. Vous n'allez pas m'obliger à répéter, j'espère.

Après avoir raccroché, Dwivedi se laissa retomber sur son canapé.

— Bon sang, ça ne pourrait pas être pire, s'exclama-t-il.

Il se trompait lourdement.

Le *naik* Subeer Singh reprit ses jumelles de vision nocturne, mais ne vit rien de plus que la première fois. Il savait que c'était sans doute de la paranoïa, mais il sentait quelque chose d'anormal. A y bien réfléchir, c'était l'anarchie depuis un mois, à la frontière. Les incursions et les fusillades avaient toujours fait partie de la routine, mais elles avaient pris une dimension nouvelle, ces derniers temps : les tirs de l'armée régulière pakistanaise étaient devenus moins fréquents, alors que les incursions par des mercenaires afghans lourdement armés étaient désormais quotidiennes. Bien différents des terroristes cachemiris que Singh et ses hommes combattaient depuis des années, ces moudjahidin étaient des fanatiques endurcis par les combats, qui voulaient exporter leur djihad vers l'Inde. Depuis l'attaque du World Trade Center, le mythe de leur invincibilité avait été sérieusement remis en cause, puisqu'ils avaient choisi de s'enfuir et de se cacher, sans même essayer d'affronter la puissance écrasante de l'armée des Etats-Unis. *Sauf qu'à présent ces salauds ont l'air de jaillir tout à coup de leurs grottes*, songea Singh.

*Eh bien, qu'ils viennent donc.* Singh éprouvait le plus profond mépris pour les terroristes. Issu d'une famille dont les membres appartenaient à l'armée indienne depuis cinq générations, il avait du mal à concevoir qu'on puisse devenir un assassin rémunéré qui attaque des civils sans armes. Lors des affrontements, l'armée indienne avait jusqu'ici eu le dessus sur les moudjahidin, mais ceux-ci avaient fait des ravages dans les rangs d'une police locale peu entraînée et parmi les forces paramilitaires.

— Prêts, murmura Singh à ses soldats lorsqu'il aperçut un mouvement dans les rochers.

Il retira la sécurité de son fusil et visa l'endroit où il croyait avoir distingué des silhouettes. Il se prépara mentalement à entendre le cliquetis éloquent d'une kalachnikov, l'arme préférée des moudjahidin. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que, pour une fois, les moudjahidin auraient pu utiliser autre chose que des fusils d'assaut vieux d'une vingtaine d'années. Cette erreur s'avérerait fatale.

Tout à coup, le silence de la nuit fut troué par deux missiles antichars chinois, des Flèche rouge fabriqués par Norinco, qui traversaient le ciel en direction du poste de l'armée indienne.

Ces missiles étaient conçus pour percer le blindage le plus résistant. Ils passèrent à travers les sacs de sable et les pierres du bunker de Singh comme deux aiguilles chauffées à blanc dans du beurre, et explosèrent à l'intérieur, saupoudrant le poste de fragments d'acier brûlants. Singh eut à peine le temps de se baisser quand les fusées frappèrent.

Lorsqu'il se remit debout, quatre de ses six hommes étaient morts, et les deux survivants étaient grièvement blessés. A force de volonté, Singh tenta d'oublier la douleur et la chaleur humide qu'il sentait le long de sa joue lorsqu'il redressa son fusil, baïonnette au canon. En levant les yeux, il vit courir vers son poste six individus munis de pistolets-mitrailleurs. S'il n'avait pas été assourdi par les explosions, il aurait entendu les coups de feu accompagnés de ce cri : "*Allahu Akbar.*"

Singh se ressaisit et visa. S'il devait mourir, il entraînerait quelques-uns de ces salauds avec lui en enfer.

*C'est du caractère de la position de notre adversaire que nous pouvons tirer des conclusions quant à ses desseins et donc agir en conséquence.*

KARL VON CLAUSEWITZ, *De la guerre.*

— Y a-t-il d'autres mauvaises nouvelles pour aujourd'hui ?

La question du Premier ministre indien parut superflue. Depuis deux jours, il dormait à peine, comme le montraient ses yeux injectés de sang. Il savait que cela valait aussi pour tous les membres du Conseil de sécurité nationale, rassemblés à cette table devant lui.

— Les moudjahidin ont perpétré quatre nouvelles incursions au cours de la semaine dernière, annonça le chef d'état-major de l'armée de terre. Nous avons perdu une douzaine d'hommes ce week-end et cela ne paraît pas ralentir.

Le Conseil de sécurité savait que Dwivedi était d'humeur exécrable. Il arpentait toute la longueur de la pièce, en émettant de temps à autre un claquement de langue caractéristique qui ne signifiait pas grand-chose, sinon qu'il était plongé dans ses pensées.

— Mais qu'est-ce qui se passe, à la fin ? Illahi a-t-il perdu la tête ? Pourquoi diable voudrait-il la guerre à présent ? cria presque le Premier ministre.

Le chef du renseignement, Shireesh Joshi, homme érudit et à la voix douce, prit alors la parole.

— Dans une guerre conventionnelle, nous aurions forcément le dessus, et jusqu'ici, leur seul atout était la menace de représailles nucléaires. Mais s'ils avaient utilisé des missiles, nous en aurions fait autant, et nous étions donc dans une belle impasse. Leur belligérance actuelle n'a de sens que si une donnée fondamentale a changé, au point de bouleverser cette équation.

Le chef d'état-major de l'armée de l'air intervint à son tour :

— La seule explication serait que les Pakistanais ont acquis une capacité de première frappe efficace ou un système antimissile fiable. Or ce n'est absolument pas le cas.

— Ce n'est pas le cas à *notre connaissance*, Sen. La nuance est de taille.

Dwivedi leva les yeux en entendant cette remarque du chef du renseignement. Outre la tâche déjà ingrate de Premier ministre de la démocratie la plus vaste au monde et de loin la plus complexe, il détenait également le portefeuille de la Défense. Le ministre, un vieux dur à cuire, avait soudain été frappé par des complications cardiaques

et, en attendant de lui trouver un remplaçant adéquat, Dwivedi portait les deux casquettes. *Et les deux couronnes d'épines*, pensait-il.

— Bien vu, Joshi. Faisons en sorte de ne pas nous laisser prendre au dépourvu. Je veux que nos forces soient en état d'alerte renforcée. Je veux une étude de la corrélation des forces, et je la veux pour demain matin.

Les chefs d'état-major échangèrent des regards résignés, car ils savaient qu'avec leurs équipes, une nuit blanche les attendait. Mais ils étaient également soulagés. Après avoir vu des dizaines de politiciens s'élever au rang de ministre de la Défense sans avoir la moindre connaissance des questions militaires, et sans grande sympathie pour la cause des soldats, Dwivedi apportait un vent de renouveau. Bien qu'il n'ait jamais porté l'uniforme, et même si le progrès économique était la priorité de son programme, il était persuadé qu'aucun compromis n'était possible en matière de sécurité nationale. En quelques mois, il s'était familiarisé avec les questions militaires, ainsi qu'avec les systèmes d'armement et la tactique. Son importante bibliothèque incluait la plupart des classiques dans ce domaine, de Sun Ze à Clausewitz, en passant par les derniers numéros des magazines spécialisés les plus pointus.

Dwivedi se tourna vers son ministre des Affaires étrangères.

— Guha, appelez-moi Illahi dès que possible. Joshi, cherchez aussi s'il aurait dans la manche quelque chose dont nous ne savons rien.

Et le Premier ministre quitta la pièce.

Les membres du Conseil de sécurité nationale se levèrent en se demandant pourquoi il avait justement fallu que cela arrive un vendredi soir.

\*

Le vice-amiral Ramnath avait bien des soucis. A cinquante-neuf ans, il se trouvait un peu trop âgé pour repartir jouer les cow-boys, mais il n'avait pas le choix. Avec sa barbe poivre et sel et son uniforme d'un blanc impeccable, il correspondait au stéréotype du marin. Il avait une expérience personnelle et directe du combat et il était assez vieux pour savoir qu'aucun film de guerre ne pourra jamais rendre la terreur et la montée d'adrénaline que provoque la guerre. Il y a plus de trente ans, jeune pilote de la marine, il avait fait décoller des hélicoptères Seahawk depuis l'[INS Vikrant](#), le porte-avions indien, pour attaquer des cibles situées au Pakistan-Oriental. Il se rappelait encore ce cocktail grisant d'effroi et d'exaltation alors qu'il zigzagait au-dessus des étroites rivières du Bangladesh, tirant sur les canonnières, frétilant dans son cockpit quand les balles traçantes s'approchaient de lui, hilare quand ses tirs faisaient mouche.

Il commandait aujourd'hui l'orgueil de la marine indienne, l'INS *Vishaal*, acheté deux ans auparavant à la Russie, où il avait porté le nom d'*Amiral Gorchkov*. Le *Vishaal* était un navire puissant : cette énormité de quarante-quatre mille tonnes était de loin le navire le plus gros de toute l'Asie. Ses redoutables défenses aériennes et ses chasseurs MiG-29K auraient suffi à donner des cauchemars à n'importe quel adversaire. Son acquisition avait été un processus long et complexe qui avait plus d'une fois risqué de tourner court, noyé dans la paperasserie, au milieu de la confusion caractérisant toute négociation avec ce chaos qu'était devenue l'industrie russe de la Défense jadis tant vantée. Ramnath avait joué un rôle décisif en menant le rachat jusqu'à son terme, et il était convaincu que l'avenir de la guerre résidait dans le contrôle des voies maritimes.

Ramnath et sa force d'intervention se trouvaient actuellement à environ trois cents kilomètres au large de Karachi, le principal port du Pakistan. Ils participaient à des exercices de routine lorsqu'un câblogramme leur avait demandé de renforcer le niveau d'alerte. Face à la tension croissante au Cachemire, le gouvernement indien souhaitait ne rien laisser au hasard. Ramnath espérait que la guerre n'éclaterait pas ; l'Inde et le Pakistan ayant un arsenal nucléaire, ce n'était pas une perspective réjouissante. Mais si l'on en arrivait là, il voulait être sûr que son navire et lui seraient prêts.

— Bien, faisons encore un exercice GASM, nous avons bien failli être tués au dernier, grommela Ramnath à l'adresse de l'officier des opérations de guerre anti-sous-marin.

Le jeune homme s'inclina et retourna devant son écran. Ramnath savait qu'il ne pouvait plus prendre le moindre risque : il était responsable non seulement de sa vie mais aussi de celle d'une dizaine de navires, et de quelques milliers d'hommes.

Ramnath se rendit sur le pont de décollage d'où il vit partir un Kamov 31. Le massif hélicoptère russe resta quelques instants en vol stationnaire avant d'aller se placer à une cinquantaine de kilomètres du porte-avions. Le Kamov était "l'avion radar du pauvre", mais son système et ses ordinateurs lui permettaient de détecter n'importe quelle menace aérienne ou de surface avant que celle-ci puisse s'approcher du navire. Le Kamov était suivi de deux hélicoptères Sea King, qui simuleraient une chasse aux sous-marins pakistanais, les Agosta meurtriers.

Tandis que cette chorégraphie aérienne se déroulait avec une précision implacable, Ramnath contemplait l'étendue apparemment infinie de mer bleue. Calme trompeur, sous lequel il savait que la mort rôdait à chaque tournant.

— D'après vous, c'est quoi, cette histoire à la frontière, patron ?

La question de Rahul était à peine audible, murmurée entre deux colossales bouchées de hamburger. *Si je mange du solide, autant que ce soit de la viande*, avait-il proposé en guise d'explication pour cet écart spectaculaire par rapport à son régime habituel.

Neha et Rahul étaient assis à l'extérieur d'un des nombreux McDonald's de Bombay. Ils ne pouvaient oublier leur nouveau statut de célébrités, depuis le scandale Sharan, car beaucoup de clients se retournaient pour les dévisager.

Une petite fille s'avança vers Neha et la montra du doigt en disant : "Madame télé." Un brusque grognement émis par Rahul la terrorisa et elle partit se réfugier auprès de sa mère.

Neha éclata de rire en découvrant cette nouvelle manifestation de la haine déclarée de Rahul pour les enfants.

— Je ne sais pas trop, Rahul. Le nouveau gouvernement pakistanais est un peu bizarre, mais je ne vois pas pourquoi ils chercheraient à provoquer une escalade. Je ne pense pas qu'ils iront trop loin ; ils doivent avoir produit plus de moudjahidin qu'il ne leur en faut et ils nous les envoient pour les tenir occupés.

— Oui, ça doit être ça, patron. Je savais que vous sauriez. Les journaux ne racontent que des conneries.

— Je n'en jurerais pas, Rahul. La machine peut très vite se dérégler. Tu veux mes frites ? Tu as l'air d'avoir faim, aujourd'hui.

\*

— Illahi, qu'est-ce qui se passe, à la fin ?

En entendant Dwivedi hurler dans le téléphone, Guha sursauta. Diplomate expérimenté et récemment nommé ministre des Affaires étrangères, il savait que cela ne se faisait pas de crier après les autres chefs d'Etat, mais rien ne pourrait calmer le Premier ministre ce matin.

La dernière vague d'attaques, qui avait démarré près d'un mois auparavant, avait continué de plus belle, faisant plus d'une centaine de morts en Inde. Après les premiers assauts, les Indiens en émoi avaient riposté de leur mieux, la victoire la plus notable ayant été remportée lorsqu'une dizaine de moudjahidin avaient fait preuve d'une bravoure déplacée en attaquant un poste contrôlé par huit Gurkhas. Ils avaient combattu corps à corps et les Gurkhas avaient massacré les moudjahidin avec leurs kukris, ne perdant que trois hommes. Mais les choses ne s'étaient pas partout aussi bien passées et les moudjahidin s'étaient emparés de plusieurs postes avant de se retirer de l'autre côté de la Ligne de contrôle, au Cachemire occupé par le Pakistan.

La voix rauque d'Illahi monta du haut-parleur.

— Vivek, calmez-vous. Je vous assure que le Pakistan n'a aucun rapport avec tout ça. Ces actes sont ceux de jeunes musulmans incapables de tolérer les injustices qui s'accumulent sur leurs frères du Cachemire. Je ne peux pas les en empêcher, même si j'ai augmenté la présence policière à la frontière.

Durant la conversation, le contraste entre les deux hommes apparut on ne peut plus nettement. Les études d'Illahi avaient été des plus rudimentaires car il était entré dans l'armée aussitôt après le lycée. Fils unique d'un agent de sécurité, il venait d'une famille pauvre. Son anglais grossier et haché trahissait ses origines, à l'opposé de la distinction de Dwivedi. Aujourd'hui, pourtant, le Premier ministre indien ne prenait pas de gants. Comme le remarquèrent les membres du Conseil de sécurité nationale, Dwivedi exigea de mener l'entretien exclusivement en anglais, langue qu'Illahi maîtrisait mal et qui accentuait sa position d'infériorité.

*Quel est l'imbécile qui a dit que cet homme ne comprend rien à la realpolitik ?* se demandait Joshi en écoutant leur duel verbal.

— Illahi, écoutez-moi bien. Ce n'est pas la première fois que cela se produit. A moins que vous n'ayez oublié 1948 et 1965, quand vos "jeunes" avaient simplement ouvert la voie aux troupes régulières. Nous ne tolérerons pas cette violation de notre souveraineté et, si vos forces s'avancent, nous riposterons. Pour l'amour du ciel, maintenant que nous avons tous deux l'arme nucléaire, pourquoi voulez-vous mener nos pays au bord de la destruction ?

— Vivek, nous apportons un soutien moral sans réserve à ces jeunes, mais nous n'intervenons pas militairement. Et de toute façon vous n'avez aucune preuve. Alors je vous prie de garder vos menaces pour vous.

— Eh bien, voilà des propos musclés, commenta Joshi lorsque Dwivedi jeta pratiquement le téléphone à terre.

— Très bien, les amis, si c'est une guerre qui se prépare, est-ce que nous sommes prêts ?

— Monsieur, nous pouvons être prêts au combat en quelques jours. Nous venons de terminer les exercices d'armes combinées et nous sommes aussi opérationnels que nous pourrons l'être, résuma le chef d'état-major de l'armée de terre.

Baldev Singh avait l'accent épais typique de son Pendjab natal et il avait atteint le sommet de la hiérarchie au bout de trente-cinq ans de carrière dans l'infanterie. Il était de loin le plus belliciste de tous les chefs d'état-major, et ses exploits lors du conflit du Kargil avaient fait comprendre à tous que ses actes égalaient ses paroles.

— L'armée de l'air est prête. Nos escadrons du commandement ouest et sud-ouest peuvent être mis en alerte en dix minutes, et notre



défense aérienne est en alerte totale, dit Sen de sa voix traînante.

Entièrement à l'opposé du gras et bovin Singh, le chef d'état-major de l'armée de l'air était un individu frêle qui s'exprimait avec une pointe d'accent anglais, ce qui suscitait souvent l'amusement et les moqueries de ses pairs. Pourtant, tous respectaient ses capacités professionnelles : ses états de service en tant que pilote de chasse étaient impressionnants et il était connu pour ne tolérer aucune interférence politique ou bureaucratique. Sa carrière avait failli s'interrompre lorsqu'il s'était opposé au précédent gouvernement sur la question des délais d'approbation pour la commande de pièces essentielles destinées aux vieux MiG de l'armée de l'air. L'une des premières mesures prises par Dwivedi à son arrivée au pouvoir avait été de relancer la carrière de Sen.

— La force d'intervention *Vishaal* est déjà au large de Karachi et deux sous-marins Kilo espionnent la flotte pakistanaise dans le port. Si la guerre éclate, la marine pakistanaise aura une vie courte mais bien remplie.

Chef d'état-major de la marine, Raman avait passé une bonne partie de sa vie professionnelle dans les sous-marins, à la tête du premier escadron opérationnel de la marine indienne au début des années 1970. Il avait commandé tous les types de sous-marins utilisés par son pays : les Foxtrot désormais à la retraite, les Type 209 conçus par les Allemands et les Kilo plus modernes.

— Le Kilo est l'un des sous-marins les plus difficiles à détecter. Depuis le début des tensions, nous en avons envoyé deux au large du port de Karachi. Leur mission est de faire profil bas pour observer la marine pakistanaise ; en cas de guerre, ils doivent saborder son navire amiral avant de s'enfuir. Ce qui me tracasse, c'est la flotte sous-marine du Pakistan : les Agosta sont magnifiques, et leurs pilotes comptent parmi les meilleurs au monde. Nous ne les perdrons pas des yeux, car si une agression se prépare, je parie que tout commencera en mer avec les Agosta.

Dwivedi consulta brièvement les documents qu'il avait devant lui, sans vraiment les lire, mais enregistrant toutes les informations dans l'espoir de donner un sens à l'ensemble.

— Tout ça, c'est bien joli, mais pourquoi donc voudrait-il la guerre ? Joshi, il y a du nouveau ?

Le bureaucrate formé à Oxford répondit avec son accent aristocratique, mais la pression des derniers jours et sa considérable surcharge pondérale l'obligeaient à constamment essuyer la sueur sur son front.

Dwivedi appréciait toujours les analyses précises de Joshi, mais il trouvait parfois quelque chose de trop mécanique chez son chef du renseignement, comme s'il avait eu affaire à un ordinateur crachant

des réponses à ses questions.

— Eh bien, monsieur, nos MiG-25 ont effectué trois vols de reconnaissance au-dessus du Pakistan la nuit dernière, et nous avons les dernières photos satellites de l'IRS. Rien n'indique qu'ils aient mis en place un nouveau système antimissile dont nous ne saurions rien. Il ne reste donc qu'une hypothèse : ils ont trouvé un moyen de neutraliser notre capacité nucléaire.

— A moins, Joshi, qu'ils ne croient pouvoir créer les circonstances qui garantiraient que ni l'un ni l'autre des deux camps n'utilise l'arme nucléaire.

\*

Les propos qu'il entendait échanger autour de la table mettaient Karim très mal à l'aise. Près de deux mois s'étaient écoulés depuis le coup de téléphone fatal d'Abou Saïd, et Illahi esquissait à présent les grandes lignes de son plan visant à suivre la directive de l'Imam. Ce plan terrifiait Karim. En tant que chef d'état-major de l'armée de l'air, il exécuterait avec ses hommes l'essentiel de ce qu'Illahi prévoyait, et cette simple pensée le glaçait jusqu'aux os.

Il remarqua que le Premier ministre avait laissé de nombreux détails dans le vague et n'avait réellement précisé que ce qu'il voulait voir accomplir par ses forces armées. *Drôle de façon de motiver un soldat de carrière : ne pas lui faire confiance. A moins que tu ne nous caches quelque chose de tellement abominable que tu as peur d'en parler ouvertement*

— Donc tout est décidé, et le jour approche où nous rendrons à notre peuple sa gloire passée et où nous libérerons nos frères du Cachemire, dit Illahi avec panache, comme s'il posait pour les photographes.

Pour l'occasion, le Premier ministre avait fait un effort vestimentaire. Il portait d'habitude de simples vêtements de toile, mais il avait ce jour-là sorti ses médailles et arborait sur la poitrine toutes ses décorations.

Karim contemplait cet étalage avec un certain dégoût. Illahi n'avait jamais participé à aucun combat et, s'il était resté dans l'armée, il ne se serait jamais élevé bien haut. La plupart de ses récompenses honorifiques avaient suivi son accès au pouvoir politique. Karim fit un tour de table pour regarder les autres chefs d'état-major et il lut dans leurs yeux les mêmes sentiments. Aucun d'entre eux ne se permit pourtant la moindre réaction tandis qu'Illahi continuait son discours.

Fidèle à son habitude, Tariq gardait un silence stoïque, debout dans

un coin, son corps massif bloquant la vue qu'offrait la fenêtre.

Lorsque le Premier ministre eut terminé, une voix isolée se fit entendre alors qu'il s'apprêtait à se rasseoir.

— Mais, Illahi, c'est de la folie. Vous ne voulez sûrement pas risquer un échange nucléaire. Pourquoi faudrait-il mettre en danger des millions de vies innocentes à cause de vos visions de grandeur et de ce vieux fou d'Imam ?

Tout le monde se tourna vers le général Babar. Il avait pris sa retraite à la fin des années 1990 mais, du fait de sa glorieuse carrière et de son patriotisme sans faille, il était resté un des principaux conseillers du haut commandement. Même les purges n'avaient pas osé s'en prendre à lui, ce qu'Illahi commençait maintenant à regretter.

— Illahi, moi aussi je me suis battu pour mon peuple, j'ai versé mon sang et j'ai fait couler celui des autres. Mais il n'y a aucune gloire à se lancer dans une quête aussi absurde.

— Vous êtes vieux et fatigué, Babar, et la guerre n'est pas pour les cœurs timorés. Vous vous inquiétez pour les armes nucléaires, eh bien, les Indiens n'oseront pas être les premiers à les utiliser et nous ne leur donnerons aucune raison de le faire.

— Illahi, vous savez que nous ne pouvons pas remporter une victoire en cas d'affrontement purement conventionnel. Et ce plan que vous semblez avoir conçu avec l'Imam est beaucoup trop risqué. S'il déraile, nous serons à deux doigts d'une guerre nucléaire. En plus, vous ne nous dites même pas tout. Vous ne pouvez pas exiger que notre armée, nos familles et toute notre nation s'engagent sans savoir de quoi il retourne.

— Vous n'avez pas besoin de tout savoir, et je n'ai pas besoin de tout vous dire. Placez simplement votre confiance en Allah et en moi, et accomplissez cette noble mission. Si vous n'en êtes pas capable, alors je me passerai de vous.

— Soit.

Au grand désarroi de tous, Babar se leva et quitta la pièce.

\*

Babar était assis devant son téléviseur, avec son petit verre de whisky quotidien. Tout en savourant la riche saveur du scotch, il tentait d'oublier les événements de la journée. L'alcool lui fit pourtant revoir tout ce qui s'était passé. La prohibition imposée à l'armée pakistanaise au début des années 1980 avait en fait été le signal d'une réforme en profondeur. Elle avait marqué la transition progressive d'une armée fondée sur le modèle britannique, celle dans laquelle Babar s'était engagé, vers une armée inscrite dans l'establishment islamique alors instauré au Pakistan, celle qui avait créé des hommes comme Illahi et

Tariq.

*Ce salopard d'Illahi, sa folie va entraîner tout le pays dans la catastrophe !* Babar se mit à somnoler, tandis que lui revenaient de vieux souvenirs de chars en feu et d'amis agonisants. Un cancer lui avait depuis longtemps ravi sa femme, et son fils s'était installé dans le Golfe. Après cette journée, le vieux soldat sentit pour la première fois qu'il n'en avait plus pour longtemps à vivre.

Il fut réveillé par un léger bruit au-dehors, un bruit que son oreille fine reconnut comme le claquement d'un chargeur sur un fusil. Malgré toutes les années écoulées, Babar conservait une forme physique qui aurait fait l'envie d'un quadragénaire. Il courut chercher dans un tiroir son pistolet Guernica calibre 25. Plus petit qu'une main d'homme, le Guernica n'était pas une arme pour tuer de loin, mais il pouvait être mortel, de près. Il était trop tard pour appeler la police ou pour crier au secours, mais Babar était résolu à donner du fil à retordre à ses agresseurs. Son premier réflexe fut d'allumer toutes les lumières du salon, puis de se cacher derrière un gros buffet à l'autre bout de la pièce.

Les quatre hommes armés étaient pratiquement à la porte. Ces mercenaires n'étaient sans doute pas les mieux qualifiés pour un travail qui exigeait discrétion et précision. Mais ils feraient l'affaire : Tariq n'aurait jamais demandé à ses commandos de participer à une telle opération. Le premier homme ouvrit la porte d'un coup de pied et se précipita à l'intérieur, son AK-47 en mode automatique.

Babar vit enfin à qui il avait affaire. A son âge, il aurait encore pu à coup sûr éliminer ces gredins pris un par un, mais ils avaient le nombre pour eux.

Les quatre attaquants étaient maintenant entrés, après avoir tiré près de deux cents balles uniquement pour détruire le téléviseur et déchirer le canapé en lambeaux. Lorsqu'ils s'interrompirent pour recharger, Babar décida d'agir. Il surgit de derrière le buffet, faisant feu avec son Guernica. L'homme le plus proche reçut trois balles et s'effondra sur lui-même. Deux autres balles frôlèrent un autre tueur qui hurla et se plaqua au sol. Avant que les autres ne puissent riposter, Babar avait monté les escaliers en courant et s'était trouvé un nouveau poste de défense.

— Attrapez-le, ce vieux salaud !

Tout en tirant, les mercenaires s'avancèrent vers la cachette de Babar, coince par un feu roulant de balles. Ils s'arrêtèrent au bout d'une minute, comprenant que leur proie était prise au piège.

— Il n'y a plus d'espoir, maintenant. Tu vas mourir, pauvre vieux !

Babar savait qu'ils disaient vrai. Il avait commis une grave erreur en courant à l'étage pour se mettre à couvert. Il était bloqué, à présent. S'il sortait de son recoin sous l'escalier, il s'exposerait à ses attaquants,

et il n'avait nulle part où aller.

Le vieux soldat parvint rapidement à une décision. Il remplit à nouveau le chargeur de son arme et jaillit hors de sa cachette en tirant sur ses agresseurs.

Les mercenaires furent pris au dépourvu, et l'un d'eux s'écroula avant que les deux autres aient pu ouvrir le feu. Babar fut atteint au ventre par une salve qui le fit pivoter et le propulsa à travers la pièce. Sa dernière action fut de vider son chargeur dans la poitrine de l'attaquant le plus proche.

\*

Comme les précédentes, cette nouvelle réunion du Conseil de sécurité nationale avait donné lieu à de nombreuses hypothèses, mais sans beaucoup d'éléments concrets. Les autres membres du Conseil ayant pris congé, Dwivedi put discuter plus librement avec Joshi. Le Premier ministre ordonna qu'on leur apporte deux tasses de thé et attendit que le domestique soit parti avant de fermer la porte à clef.

— Eh bien, Joshi, nous avons dit pendant cette réunion tout ce que nous pouvions dire devant les autres, mais le Patriote n'a-t-il rien à ajouter à ce que nous savons ?

— Non, monsieur. Pour une fois, la situation évolue trop vite. Il n'a vraiment pas eu le temps de contacter ses sources à Islamabad. Mais je pense qu'il en apprendra bientôt davantage. N'oubliez pas que c'est lui qui nous avait prévenus une semaine avant le coup d'Etat pakistanais. Dès qu'il enverra un message, je vous le ferai parvenir.

Dwivedi se rassit lourdement, comme si les soucis étaient autant de forces physiques qui pesaient sur lui. Il avait mûrement réfléchi à la réactivation du Patriote et, après un long débat avec Joshi, avait opté en ce sens. S'il y avait bien une situation où l'Inde avait besoin de l'aide du Patriote, c'était celle-ci.

— Bien. Rappelez-vous, comme d'habitude : personne d'autre ne doit savoir.

\*

Illahi faisait les cent pas dans son bureau, sans se soucier de la présence de ses chefs d'état-major. Ce vieil imbécile avait failli tout gâcher. Mais maintenant, plus rien ne ferait obstacle. Il pourrait enfin accomplir sa destinée. Son plan était parfait, il devait réussir.

— Très bien, messieurs, lançons la première phase de notre djihad.

Encore sous le choc après avoir appris que Babar avait été assassiné par des "cambricoleurs", les généraux hochèrent la tête et sortirent.

Karim entendait presque son cœur battre dans sa poitrine. Il savait qu'Illahi était un impitoyable fils de pute, mais il n'aurait jamais cru que son ami d'autrefois s'abaisserait au meurtre. Il se demanda si Illahi était impliqué ou s'il s'agissait d'une initiative de Tariq, puis il conclut que cela n'avait en réalité aucune importance. Le Pakistan fonçait tête baissée dans la guerre. Quand tout le monde fut parti, Illahi regarda Tariq, qui n'avait pas bougé depuis deux heures.

— Tariq, la balle est dans votre camp. Ne me laissez pas tomber.

Le grand soldat sourit.

<sup>1</sup> INS, Indian Naval Ship.

*Si nous sommes les envahisseurs, nous pouvons diriger notre attaque contre le souverain en personne.*

SUN ZE

Dwivedi finit par aller se coucher à minuit. Avant de se mettre au lit, il se coiffa devant la glace. Quand on lui posait la question, il était incapable de donner une explication logique à ce geste, mais c'était une habitude qu'il avait depuis aussi loin qu'il pouvait se rappeler.

En s'allongeant, il connut un de ces rares moments où il regrettait de ne s'être jamais marié. En cet instant précis, il aurait tant aimé avoir quelqu'un à qui parler. Il n'avait eu qu'une liaison sérieuse dans sa jeunesse, mais cette relation n'avait pas résisté aux horaires doublement frénétiques d'une employée de banque et d'un homme politique, tous deux résolus à arriver au sommet. Il sourit tristement en se rappelant le conseil de sa mère, maintes fois répété : "Qui s'occupera de toi quand tu seras vieux ?"

Il avait l'intention de relire le rapport du renseignement, mais il était bien trop fatigué. Il s'endormit quelques secondes après s'être couché. Il était déjà assez pesant d'être Premier ministre de la plus grande démocratie du monde, et peut-être de la plus chaotique. Si maintenant venait s'y ajouter la menace d'une guerre nucléaire, cela devenait plus qu'un homme ne pouvait en supporter.

\*

Le naik Iqbal Dar vérifia à nouveau son arme. Même si la cause méritait qu'on meure pour elle, la perspective d'une mort toute proche avait de quoi faire hésiter l'homme le plus courageux. Il était dans la police depuis près de six ans, mais les amers souvenirs du passé ne l'avaient pas quitté. Il se rappelait encore le jour où son père et son frère étaient morts, abattus par les soldats indiens alors qu'ils tentaient de s'enfuir. Il se rappelait sa rage et son désir de revanche. Il se rappelait l'Afghan qui l'avait pris en amitié et lui avait appris à canaliser sa colère, qui lui avait appris qu'un jour il vengerait mille fois son père et son frère. Il se rappelait qu'on lui avait demandé d'entrer dans la police indienne sous un faux nom, avec un faux cv. Il se rappelait les heures d'entraînement et les mensonges que le gouvernement indien lui avait racontés sur sa patrie, le Cachemire.

L'Afghan ne l'avait pas contacté pendant des années, et il avait été surpris de le trouver sur le pas de sa porte, quelques mois auparavant.

En apprenant qu'Iqbal faisait partie de la garde d'élite en faction devant chez le Premier ministre, l'Afghan était devenu quasiment fou de joie et il était parti en promettant de revenir le lendemain avec des instructions.

Iqbal s'approcha de la résidence du Premier ministre et dit aux commandos qu'il avait soif. Ils lui firent brusquement signe d'aller à l'arrière. Iqbal se préparait depuis un mois et tout lui venait par automatisme. L'Afghan avait promis de l'aider, mais il ne savait pas quelle forme cette aide prendrait. Maintenant, il était seul.

Iqbal sortit son poignard et trancha la gorge du commando le plus proche. L'homme s'écroula, le sang jaillissant de sa jugulaire sectionnée, les yeux écarquillés, sous le choc. Le deuxième commando tenta de brandir son arme, mais le couteau d'Iqbal lui entra dans les côtes avant qu'il n'ait pu tirer.

Il n'y avait plus de temps à perdre. Iqbal ouvrit la porte et fonça vers la chambre du Premier ministre, abattant un domestique apparu dans le couloir.

Il se cacha derrière une colonne lorsqu'un commando ouvrit le feu derrière lui mais, en regardant autour de lui, il fut surpris de voir que l'autre commando, un nommé Ahmed, ne tirait pas sur lui, mais sur les soldats qui couraient vers la maison, alertés par les coups de feu.

L'Afghan avait tenu parole.

\*

Dwivedi se réveilla en sursaut en entendant les détonations. Il quitta son lit et commit une grave erreur en ouvrant sa porte pour voir ce qui se passait. Il se retrouva face à un homme en uniforme de police qui s'avavançait vers lui, le fusil armé.

Dwivedi aggrava son erreur en sortant de sa chambre pour se diriger vers le policier, dans l'espoir qu'il pourrait éclaircir la situation. A sa grande horreur, il vit le policier placer son fusil d'assaut sur l'épaule et le mettre en joue. Avant qu'il ait pu comprendre ce qui se passait, ou même réagir, Iqbal appuya sur la détente.

Iqbal tira une salve de trois coups, à une distance de trois mètres. Une balle frappa Dwivedi dans le haut du bras et le fit tituber, le plaquant contre le mur.

Dwivedi n'avait jamais ressenti une douleur aussi intense. Quand il était beaucoup plus jeune, on avait dû lui faire vingt points de suture au visage après une tentative désastreuse de karting. Il avait cru que ce serait la pire souffrance de sa vie. Par rapport à ce qu'il éprouvait maintenant, ç'avait été une promenade de santé. Dieu sait comment il trouva la force de se retourner pour être face à son agresseur, non sans



avoir glissé dans la petite flaque que son propre sang commençait à former à terre. Iqbal se trouvait à présent à moins de deux mètres et s'apprêtait à l'achever.

Dwivedi rassembla ses forces en vue de ce qui semblait être une mort inévitable lorsque, dans un mouvement flou, son garde du corps Ram Bhan s'interposa sur la trajectoire des balles. Bhan avait été entraîné pour se faire tirer dessus à la place du Premier ministre, et il accomplit sa tâche. Personne ne saurait jamais si Ram Bhan avait même réfléchi à son acte. Mais dans cette fraction de seconde qu'il avait eue pour réagir, sa formation et sa discipline étaient passées avant la pensée consciente.

Iqbal maudit sa chance en voyant le commando indien tomber mollement au sol. Eh bien, cela ne changerait rien, ça ne ferait que retarder un peu les choses. Il s'avança vers la silhouette prostrée de Dwivedi.

Dwivedi avait jadis pratiqué les arts martiaux mais maintenant, à plus de cinquante ans, avec une plaie au bras gauche qui saignait à profusion, il devait affronter un homme muni d'un fusil d'assaut.

— Comment avez-vous pu...

Dwivedi avait à peine eu le temps de terminer sa question quand Iqbal redressa son arme et appuya sur la détente.

Rien ne se passa.

Il maudit son fusil et tenta de tirer à nouveau, mais ce fichu engin s'était enrayé. *Eh bien, il faudra y aller au poignard.* Derrière lui, les tirs avaient cessé et il entendait des pas montant l'escalier. Les minutes étaient comptées.

Bhan était à l'agonie. Les balles l'avaient atteint en arc de cercle, lui déchirant une grande partie de l'abdomen. Mais il avait sauvé le Premier ministre d'une mort certaine. A présent, du coin de l'œil, il voyait Iqbal s'approcher, le couteau à la main, de Dwivedi tombé à terre.

— Souviens-toi du Cachemire, chien, cria Iqbal, maintenant à trente centimètres de Dwivedi.

Encouragé par l'air de défi qu'arborait le visage de Dwivedi, par sa propre formation, ou par la simple colère à l'idée de la trahison dont il était témoin, Ram Bhan eut un ultime regain d'énergie. Il s'élança à travers le couloir, droit vers l'assassin, brandissant son propre couteau de commando. Iqbal fut pris par surprise lorsque le couteau de Ram se planta entre ses côtes, et il tomba à la renverse. Grimaçant de douleur, il se mit à donner des coups de poignard en tous sens et faillit décapiter le garde, mais il était désormais trop tard. Alors qu'il s'avançait à pas lents vers le Premier ministre, les balles tirées par les commandos depuis l'escalier le frappèrent au cou et au visage, répandant son sang sur Dwivedi. Les commandos déboulèrent dans le

couloir et trouvèrent leur Premier ministre paisiblement couché à terre, entièrement couvert de sang, celui d'Iqbal, celui de Ram Bhan et le sien.

— Il est mort ? demanda l'un des hommes, tremblant malgré lui après cette fusillade intense et imprévue.

— Relevez-moi.

Ces deux mots de Dwivedi galvanisèrent les commandos. Ils l'aidèrent à se mettre debout et appelèrent une ambulance.

Du coin de l'œil, Iqbal vit qu'on relevait Dwivedi. Sa dernière pensée fut que sa mission avait complètement échoué.

Il se trompait.

\*

Heera Panna est l'un des centres commerciaux les plus prétentieux et les plus fréquentés de Bombay, connu pour la disponibilité immédiate de marchandises importées en contrebande. Alors que l'abaissement des taxes d'importation sur la plupart des biens de consommation en 2005 avait porté un coup au marché noir, le célèbre appétit des Indiens pour les produits "étrangers" garantissait la présence dans la galerie marchande d'une foule nombreuse à toutes les heures de la journée.

Les deux hommes entrèrent pratiquement sans qu'on les remarque. Vêtus d'un jean et d'une chemise ouverte, ils auraient pu se faire passer pour des étudiants, ce qu'ils étaient, en un sens. Après leurs études dans les madrasas d'Afghanistan, après leurs examens pratiques sur les champs de bataille d'Irak et du Cachemire, c'étaient des guerriers afghans endurcis.

Dédaignant les alignements de boutiques remplies de cosmétiques à la mode et de nouveaux gadgets électroniques, ils s'arrêtèrent devant un magasin particulièrement bondé. Pendant un moment, ils eurent l'air de deux étudiants venus chercher les derniers CD parus, mais comme ils n'avaient apparemment pas l'intention d'acheter quoi que ce soit, le gérant s'approcha. En plus de la masse de clients qui se pressaient chaque jour dans son petit magasin, il n'avait vraiment pas besoin de deux crétins qui bavaient sur les produits sans dépenser un sou.

— Excusez-moi, vous cherchez quelque chose en particulier ?

Les deux hommes l'ignorèrent malgré son insistance, continuant à contempler la foule avec intérêt.

Le gérant retourna à sa caisse pour servir un autre client. Lorsqu'il releva la tête, une minute plus tard, les deux individus étaient toujours là. Il les observait depuis un moment et ils lui faisaient mauvaise impression. Lorsqu'il décida d'aller leur parler, l'un des deux hommes

adressa à l'autre un hochement de tête et ils sortirent de leurs sacs à dos des fusils d'assaut AK-47.

En voyant les armes, une vieille dame se mit à pousser des hurlements hystériques, mais elle fut interrompue par une balle dans la gorge.

Les deux hommes se mirent à remonter calmement l'allée centrale, en tirant à travers le centre commercial avec une précision fatale. Les gens tentèrent de se cacher derrière les comptoirs ou de fuir une mort imminente mais, dans les étroits couloirs, seules quelques personnes parvinrent à se sauver.

Cinq agents de police qui déjeunaient non loin de là quittèrent le restaurant et coururent au-devant d'une situation pour laquelle ils n'étaient pas préparés. Armés de vieilles carabines 303 depuis longtemps reléguées au rang d'antiquités, deux d'entre eux furent fauchés d'emblée. Les autres plongèrent au sol et purent riposter. Deux autres furent tués avant que l'un des terroristes ne meure. Son complice lança deux grenades pour aggraver le carnage avant de prendre la fuite.

L'attentat de Heera Panna fit trente morts et plus du double de blessés.

\*

Au cœur de New Delhi, l'India Gate est un monument élégant et imposant, érigé en mémoire des centaines de milliers de soldats indiens morts pendant la Première Guerre mondiale. Depuis, c'est devenu le symbole de l'hommage rendu à ceux qui ont donné leur vie pour défendre l'Inde, et une flamme y brûle nuit et jour, en l'honneur du soldat inconnu. Les jardins verdoyants et les lacs entourant cet arc de triomphe sont très appréciés des familles comme destination pour le pique-nique du week-end. Ce jour-là ne faisait pas exception : les enfants jouaient au cricket, les amoureux échangeaient des mots doux derrière les buissons et les plus âgés se promenaient sur le gazon soigneusement entretenu, en se rappelant tout ce qui avait changé avec les années dans la capitale.

Ce qui n'avait pas changé, en revanche, c'est la proximité de l'India Gate avec le centre nerveux du gouvernement indien, le North Block et le South Block, abritant respectivement le ministère des Affaires étrangères et le ministère de l'Intérieur. Ces deux énormes bâtiments de brique rouge sont bâtis de part et d'autre de la même route, tout droit depuis l'arc de triomphe.

Parmi les familles rassemblées autour de l'India Gate se trouvaient deux jeunes gens. Ils portaient un grand sac et, comme ils étaient habillés en blanc, les gens supposaient qu'ils étaient venus jouer au

cricket avec leur équipement dans le sac. Caché derrière un gros buisson, l'un d'eux regardait à travers de petites jumelles. Il sourit en voyant ce qu'il attendait.

A moins d'un kilomètre, un convoi de cinq Ambassador blanches quitta le North Block et prit la direction de l'India Gate. L'Ambassador était un modèle de voiture vieux d'un demi-siècle, obsolète à tous points de vue, mais qui représentait encore l'essentiel de l'écurie officielle du gouvernement indien. Dans le troisième véhicule du convoi était assis Mani Tripathi, chef du service de renseignement extérieur, le R & AW, qui, avec le chef du renseignement intérieur, était responsable devant Joshi. Dans les autres voitures avaient pris place des commandos et d'autres représentants du R & AW, en route vers une réunion urgente convoquée par Joshi après l'annonce de l'attentat dont Dwivedi avait été victime, à peine quelques heures auparavant. Les détails ne filtraient que lentement mais, dans la panique, personne ne prêtait guère attention aux deux jeunes gens venus jouer au cricket.

Quand le convoi fut à moins de deux cents mètres, les deux hommes ouvrirent leur sac où se trouvaient deux tuyaux étroits. Les tuyaux contenaient des roquettes antichars RPG. Les deux hommes visèrent et tirèrent à quelques secondes d'intervalle.

Tripathi lisait un résumé sur son ordinateur portable lorsque la voiture de tête explosa en une énorme boule de feu, détruisant également le véhicule qui la suivait. Le chauffeur de Tripathi tenta de faire marche arrière mais la voiture située derrière eux fut presque aussitôt atteinte par une autre roquette. Des éclats métalliques transpercèrent la limousine de Tripathi, décapitant son garde du corps et tuant le secrétaire assis à côté de lui. Ensanglanté par une dizaine de blessures, Tripathi réussit à s'extraire de la voiture et tomba inconscient.

Les commandos survivants coururent vers lui pour tenter de l'emmener en lieu sûr pendant que deux d'entre eux montaient la garde. Ils virent bientôt arriver deux hommes en blanc, apparemment sans armes. Un commando se leva et leur cria de s'éloigner, mais comprit trop tard son erreur. A vingt mètres du convoi ravagé, les deux hommes déclenchèrent des explosifs légers ligotés autour de leur taille. Ils moururent dans l'explosion qui en résulta, ainsi que tous ceux qui avaient survécu aux roquettes.

\*

Cet après-midi-là, de semblables attentats furent signalés à travers tout le pays : dans les écoles, les temples, les bureaux et les gares. Plus de trois cents personnes furent tuées, alors que la police ne put abattre qu'une dizaine de terroristes. Si l'on avait immédiatement fait venir

l'armée, bien des dégâts auraient pu être évités. Mais une fois de plus, la tristement célèbre bureaucratie indienne l'empêcha. L'ordre d'appeler l'armée ne fut donné qu'en fin de soirée, après de longues discussions visant à déterminer si les premiers attentats étaient des actes isolés ou s'inscrivaient dans un plan plus général. Bien entendu, il était alors trop tard.

\*

Le vieillard examina attentivement le morceau de papier qu'il avait sous les yeux. Il resta plusieurs minutes sans ouvrir la bouche.

— Monsieur, qu'allons-nous dire à propos de Vivek et de ce massacre des musulmans ?

Le vieillard se leva et se mit à parcourir la pièce dans le plus grand silence, comme s'il n'avait pas même entendu la question.

— Monsieur, nos cadres s'inquiètent. Nous devons agir, ou du moins formuler une déclaration à propos des événements.

Le vieillard se tourna enfin vers son assistant. Il avait déjà connu des circonstances similaires et il avait envie de crier au jeune homme : *Pauvre imbécile, tu ne comprends donc pas qu'un seul mot de nous pourrait coûter la vie à des milliers d'autres !* Mais il préféra se taire.

Il jouait à ce jeu depuis trop longtemps, l'heure était venue de quitter ce tigre qu'il avait chevauché pour s'élever dans la hiérarchie politique indienne. Tarapore était une personnalité importante du parti en qui Dwivedi avait trouvé son principal allié électoral. De longue date rattaché à l'extrême droite, le parti de Tarapore était souvent accusé de communautarisme. A sa décharge, il avait entrepris plusieurs projets sociaux, secourant bon nombre de défavorisés qui semblaient attirés par la politique comme des clous par un aimant. Dans sa jeunesse, Tarapore avait maintenu une poigne de fer sur son parti mais, depuis quelques années, son grand âge et sa santé chancelante l'avaient obligé à passer la main à des cadres plus jeunes comme Vinay Sethi. Le nouveau leadership employait à peu près les mêmes formules, mais sans l'authentique conviction idéologique qui caractérisait la génération de Tarapore. Ce manque de véritables idéaux, combiné à un point de vue extrême sur les questions communautaires, formait un cocktail détonant.

— Vinay, il ne doit pas y avoir de bain de sang...

— Monsieur, nous avons besoin d'une déclaration formelle. C'est votre autorité morale que les jeunes de notre parti respectent toujours. Nous ne voudrions pas que cela change.

Le vieillard perçut clairement la menace implicite.

— Très bien, faites pour le mieux.

Alors que Sethi quittait la pièce en se frottant les mains, Tarapore

s'effondra sur son canapé. Il tenta de soulager sa conscience en songeant qu'il n'avait jamais vraiment maîtrisé cette boîte de Pandore que Sethi s'apprêtait à ouvrir toute grande.

\*

Dwivedi se réveilla en sursaut. Il venait de faire un rêve affreux : l'univers entier était en feu et un homme armé lui tirait dessus. Lorsqu'il tenta de s'asseoir, la douleur qu'il sentit dans le bras lui rappela qu'il n'était pas chez lui, mais à l'hôpital, où il se trouvait depuis l'attentat de la nuit précédente.

Il avait perdu connaissance après la fusillade et avait été rapidement emmené à l'hôpital. Selon le médecin, il avait eu une chance immense dans la mesure où une seule balle s'était logée dans son épaule. Après une opération bénigne, il fut déclaré hors de danger.

Dès qu'il avait été informé de la vague d'attentats terroristes, il avait voulu reprendre son activité, mais le médecin le lui avait interdit : pas question de bouger pendant une journée encore.

En allumant le téléviseur de sa chambre, il se mit à craindre de voir ses pires cauchemars se réaliser.

La porte s'ouvrit pour laisser entrer Balbir Sharma, le ministre de l'Intérieur, dont la carrure athlétique semblait presque comique dans le costume safari luisant qui, par défaut, servait d'uniforme aux fonctionnaires indiens.

— Monsieur, content de savoir que vous n'êtes pas grièvement blessé...

Dwivedi l'interrompit au milieu de sa phrase.

— Sharma, je pense que vous avez des soucis plus sérieux que ma petite santé. Vous avez vu ce qui se passe : les attentats contre des musulmans ont déjà commencé. Quand donc apprendrons-nous à vivre ensemble dans ce pays ? Avez-vous déjà oublié ce qui s'est passé en 1984 ?

Dwivedi faisait allusion à la flambée communautariste qui avait suivi l'assassinat d'Indira Gandhi par ses gardes du corps sikhs : dans une orgie de violence, près de trois mille Sikhs avaient perdu la vie. Cette communauté fière et patriote avait été sévèrement châtiée pour les péchés de quelques-uns de ses membres et les séquelles psychologiques s'en faisaient encore sentir. Comme Dwivedi le soupçonnait à présent encore, les premiers attentats avaient alors été dirigés par des hommes politiques qui manifestaient de manière cruelle et absurde leur loyauté envers la dirigeante défunte. Une fois la folie déchaînée, les criminels et assassins ordinaires s'étaient bien vite associés au pillage et aux meurtres. Maintenant, la situation était d'autant plus compliquée que les actions terroristes soigneusement

préparées dans tout le pays attisaient le feu de la violence communautariste.

— Monsieur, j'ai une nouvelle bien plus grave. L'équipe de Tarapore vient d'adresser cette déclaration à ses cadres.

Dwivedi prit le journal de sa main valide et, quand il commença à lire, il tressaillit comme s'il avait reçu un coup physique. Il avait devant lui un document appelant à la vengeance contre les "agresseurs musulmans" et à l'emploi de "toutes les mesures appropriées" pour sécuriser les vies et les biens. C'était le programme d'un holocauste communautariste.

\*

— Papa, je veux voir un dessin animé.

— Chut, mon amour. Il se passe quelque chose d'important.

Karim sourit avec indulgence tandis que sa fille de dix ans, Nafisa, quittait la pièce en boudant.

Toutes les chaînes d'information évoquaient le chaos dans lequel l'Inde venait de plonger. *Est-ce donc ce qu'Illahi avait en vue ?* Karim avait du mal à croire que son gouvernement soit derrière tout cela, mais il avait appris à ne jamais se montrer naïf. La première phase du plan prévoyait "la création de troubles internes par le biais de frappes chirurgicales", mais comme Illahi se méfiait même de ses chefs d'état-major, il avait refusé de leur donner des détails. Toute l'opération avait été pilotée par la cellule d'élite de Tariq au Groupe de sécurité spéciale et par les hommes de l'Imam. Karim s'en indignait car ses hommes et lui seraient ainsi forcés de se joindre à la mêlée sans vraiment contrôler les facteurs menant à la guerre.

— Ash, qu'est-ce qui se passe ?

Son épouse, Meher, venait d'entrer. Même après douze années de mariage, elle restait la plus belle femme qu'il ait jamais vue. Le coup de foudre s'était produit lors de leur rencontre : Karim avait été subjugué par cette jeune fille raffinée, ancienne étudiante d'Oxford, et Meher avait été attirée par le bel officier de l'armée de l'air, alors fêté dans tout le Pakistan pour ses exploits à la frontière afghane.

— Non, chérie, je ne crois pas qu'il y ait de quoi s'inquiéter.

Quand Meher repartit s'occuper de Nafisa, Karim regretta de ne pouvoir lui avouer à quel point il venait de lui mentir.

— Nafisa, reviens, c'est l'heure de ton dessin animé.

Karim quitta la pièce en se demandant jusqu'à quand il pourrait protéger sa famille du carnage qui allait gagner tout le sous-continent.

*Sans harmonie dans l'Etat, on ne peut entreprendre aucune expédition militaire.*

SUN ZE

Neha marchait aussi vite que cela est possible sans attirer l'attention. C'était un dimanche matin et elle était allée se faire couper les cheveux lorsque l'émeute avait éclaté au marché. Elle n'était qu'à une centaine de mètres de chez elle, mais cela parut tout à coup très loin.

Il n'y avait pas eu de violences graves jusque-là, à peine quelques jets de pierre visant la mosquée locale, mais Neha savait que tout pouvait changer en l'espace d'une minute. En bonne journaliste, elle aurait voulu se mettre à l'abri pour observer la scène et couvrir l'événement, mais elle était terrorisée. Presque toutes les boutiques avaient commencé à baisser leurs volets, et aucun automobiliste, aucun chauffeur de taxi ne voulait s'arrêter pour la prendre. Elle savait que rien de tout cela ne serait arrivé si elle avait simplement pris la peine de lire la presse ce matin-là. Mais c'est au salon de coiffure qu'elle avait pour la première fois découvert l'existence de troubles dans son quartier.

En entendant un grondement sourd venant du carrefour, elle pressa le pas. En quelques secondes, le bruit s'était transformé en un rugissement d'animal, mais Neha savait de quoi il s'agissait : c'était l'ensemble des grognements et des cris d'une foule excitée.

Puis, sans prévenir, ce fut l'enfer. Quatre hommes, le sabre à la main, traversèrent la rue en courant devant elle et attaquèrent le magasin de bonbons où elle allait souvent. Le propriétaire, un vieillard, sortit pour tenter de raisonner ces jeunes gens dont il connaissait certains depuis des années.

— Mon garçon, pourquoi te mêler de ces folies ? La première fois que je t'ai vu, tu ne marchais pas encore. Allons, rentre chez toi et laisse-moi en paix.

La réaction fut aussi rapide que brutale. Une lame fendit l'air et frappa le vieillard au front. Il s'écroula, le sang jaillissant de sa tête.

Neha poussa un hurlement et sut immédiatement qu'elle s'était exposée à un grand danger. Les hommes se tournèrent vers elle et, après ce qui parut être une discussion très brève, se lancèrent à sa poursuite.

Neha fit demi-tour et sprinta en direction de son appartement. A l'école, elle avait participé à toutes les courses et, en compétition, elle aurait sans doute distancé tous ses poursuivants. Pourtant, elle était maintenant incapable de penser clairement.



Elle crut distinguer leurs pas qui se rapprochaient, puis se rendit bientôt compte que c'était les battements de son propre cœur apeuré.

Elle prit un virage mais au mauvais moment et comprit trop tard qu'elle était entrée dans une impasse. Neha se retourna et vit que deux hommes la suivaient, à vingt mètres à peine. Elle se mit à appeler à l'aide, espérant contre toute logique que quelqu'un l'entendrait.

Les hommes s'avançaient à présent vers elle, assez proches pour qu'elle puisse voir leur faciès grimaçant. L'un d'eux jeta son sabre à terre alors qu'il n'était plus qu'à un mètre cinquante.

— Chérie, je ne te ferai pas mal. Viens me voir.

Neha tenta de se souvenir de tout ce qu'elle avait lu sur la manière de repousser un violeur, mais sa mémoire lui fit défaut. Elle recula contre le mur et ferma les yeux alors que l'homme remplissait déjà tout son champ de vision.

\*

Dès qu'il entendit parler de l'émeute, le commandant Siddharth Kohli fonça vers l'école de sa femme, tout près de la base aérienne d'Ambala. Agé de vingt-neuf ans, Kohli avait rejoint l'armée de l'air huit ans auparavant. Il avait eu une carrière exemplaire, commençant comme pilote de chasse à bord de MiG-23 avant de passer aux Mirage 2000. Sa dernière promotion, qui remontait à moins de deux ans, était la plus mémorable. Il avait pris la tête de l'un des cinq escadrons indiens de Sukhoï Su-30.

En arrivant près de l'école, il vit une foule rassemblée devant le bâtiment. Cette petite ville somnolente était traditionnellement exempte des tensions sectaires dont souffre le reste du pays. Pourtant, elle n'avait pas été épargnée par la nouvelle vague d'émeutes. Indifférent à sa propre sécurité, Kohli s'avança. En voyant son uniforme et l'étui de son revolver, la foule se dissipa. Kohli monta à toute allure l'escalier menant à la classe de sa femme.

— Roma, tout va bien ?

Son épouse fut surprise de le voir, mais courut vers lui dès qu'il entra dans la salle.

— Sid, que fais-tu ici ? Il y a des émeutes, dehors.

— Je le sais bien. Sortons d'ici. A la base, nous n'aurons rien à craindre.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais. On part tout de suite !

— Et les enfants ?

Kohli regarda les six petits enfants assis dans la classe. Ils étaient visiblement terrifiés et quelques-uns avaient pleuré.

— Où sont les autres ?

— Il ne reste que ceux-là. Les autres sont déjà partis.

— Très bien. Ils viennent avec nous.

Kohli et Roma sortirent en hâte, suivis par les enfants. A une centaine de mètres, ils virent un groupe se former. Certains hommes tenaient des sabres et des couteaux.

— Oh mon Dieu, M. Pestonjee est étendu à terre, là-bas !

Kohli l'entraîna plus loin.

— Nous ne pouvons rien y faire, il est mort. Emmenons les gosses en lieu sûr.

Alors qu'ils montaient dans sa jeep, une pierre heurta le véhicule. Quelques enfants se mirent à pleurer alors que d'autres pierres atterriçaient autour d'eux.

— Roma, prends le volant. Direct à la base !

Kohli avait sorti son calibre 38. Il n'avait l'intention de tuer personne mais, s'il y était obligé, il le ferait. A peine avaient-ils parcouru dix mètres que la jeep fit une embardée et faillit quitter la chaussée.

— Merde, un pneu crevé. Ils ont mis des clous sur la route !

— Roma, continue à rouler ! Surtout, surtout ne t'arrête pas.

La jeep ne progressait désormais pas plus vite que ses poursuivants, qui continuaient à les bombarder de pierres et de bouteilles vides. Il leur restait moins d'un kilomètre, et Kohli voulait arriver aussi près que possible de la base.

Soudain, la foule s'arrêta et partit dans la direction opposée. N'en croyant pas ses yeux, Kohli se retourna pour comprendre : une jeep de l'armée de l'air arrivait, pleine de policiers équipés d'armes automatiques.

\*

L'homme tendit la main vers elle, mais Neha se baissa et tenta de s'enfuir. Il la saisit et la repoussa contre le mur. De ses mains calleuses, il lui empoigna les cheveux, puis voulut presser sa bouche contre la sienne. Prise d'une panique aveugle, pratiquement sans s'en rendre compte, elle lui donna un coup de genou dans l'entrejambe. Il se plia en deux de douleur.

— Salope !

Elle se mit à courir mais elle ne pourrait échapper à l'autre homme. En tombant, elle eut l'impression que le monde tournait autour d'elle. Neha n'avait jamais connu pareille souffrance, et la sensation de chaleur poisseuse qui venait de sa joue ne fit qu'accroître son effroi. L'homme qui l'avait frappée la dominait maintenant de toute sa hauteur.

Tout se passa ensuite dans un brouillard. L'homme s'envola vers le

mur, son crâne heurta les briques avec un bruit atroce, puis il s'effondra à terre. L'autre avait à peine eu le temps de se retourner pour faire face à leur attaquant lorsque le même sort lui fut infligé.

Neha releva la tête et vit Rahul, muni d'une batte de cricket.

— Oh mon Dieu...

À peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle s'évanouit dans ses bras.

\*

Le char bascula au moment où il prit feu.

On aurait pu y voir un spectacle splendide, avec ces flammes rouge vif s'élevant vers le ciel. Pendant un moment, les langues de feu semblèrent se transformer en pétards pour exploser très haut au-dessus des têtes, formant une mosaïque colorée. C'était peut-être Diwali. Il était toujours bon d'être de retour à Diwali, avec les bonbons et les feux d'artifice.

NON. Il entendait maintenant les cris des hommes luttant avec la mort. En s'approchant de l'épave incandescente, il vit un soldat en sortir, la peau presque entièrement calcinée. Une odeur sucrée et écœurante plombait l'air, comme une odeur de viande grillée. Mais il savait bien que ce n'était pas un barbecue.

— Pourquoi, Vicky ? Pourquoi ?

Il tourna les talons pour s'enfuir, mais ne put bouger. Le brûlé riait à présent, désignant Rathore de son doigt brûlé. D'autres officiers brûlés se mirent à le montrer du doigt, en lançant tous la même accusation : "Lâche !"

Rathore se réveilla en sursaut. Toujours ce maudit cauchemar. Toujours le même. Ne trouverait-il donc jamais la paix ?

Il se leva, les jambes en coton, et se versa un verre d'eau fraîche. Les événements remontaient à deux ans, mais il lui suffisait de repenser à ce jour funeste pour être pris de sueurs froides.

\*

— Patron, un peu de café.

En découvrant qu'elle était dans son lit, Neha se demanda si tout cela n'avait été qu'un mauvais rêve. Du moins, jusqu'à ce qu'elle touche le côté de son visage où elle palpa une grosse épaisseur de bandages.

— Que s'est-il passé ?

— Oh, rien du tout. Détendez-vous. Vos blessures ne sont pas trop graves, vous devriez être sur pied demain. J'étais venu vous voir et le

gardien m'a dit que vous étiez allée au marché. Quand l'émeute a éclaté, j'ai eu envie de vérifier si tout allait bien et je suis parti à votre rencontre.

Rahul posa la tasse de café près du lit et se dirigea vers la porte.

— Rahul...

— Oui, patron ?

— J'ai eu si peur. J'aurais dû courir, crier, faire quelque chose...

Rahul se retourna et s'assit à son chevet.

— Détendez-vous. Vous vous êtes conduite comme un être humain. Tout le monde aurait fait comme vous. Maintenant, reposez-vous. Dehors, ça recommence, et il faut qu'on y soit pour couvrir les événements.

Il se releva et partit.

— Merci, Rahul...

\*

Le soir, les émeutes communautaires avaient éclaté dans tout le pays. Ces violences, les pires que le pays ait connues, avaient déjà fait plus de mille morts. Dwivedi était livide. De son lit d'hôpital, il enregistra un message télévisé pour implorer la population de redevenir raisonnable. Mais la raison était désormais une denrée très rare en Inde.

*L'excellence suprême consiste à briser la résistance de l'ennemi sans combattre.*

SUN ZE

Des murmures se firent entendre à l'Assemblée générale des Nations unies lorsque Illahi Khan monta à la tribune pour prendre la parole lors de cette session extraordinaire. Vêtu d'un impeccable costume noir, il se mit à discourir avec son accent rugueux et rustique. Il tenait à la main un texte tout préparé, auquel il dut souvent se référer.

— Mesdames et messieurs, nous sommes en train d'assister à un génocide sans équivalent depuis Hitler. Mon peuple et moi-même, nous condamnons sans réserve l'attentat terroriste dont a été victime le Premier ministre indien. Cependant, rien ne peut excuser la purification ethnique brutale et systématique qui se produit actuellement. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que cet attentat, si regrettable qu'il soit, est le point culminant d'une longue histoire de répression à l'encontre des musulmans.

Le ton d'Illahi devint peu à peu plus assuré et son apparition à l'ONU pour prononcer ce discours, à un moment particulièrement bien choisi, ne manqua pas de susciter la méfiance des diplomates indiens.

— Au Pakistan, nous avons toujours soutenu nos frères musulmans et nous continuerons à le faire. Jusqu'à présent, il s'agissait d'un soutien moral mais, si les événements l'exigent, le peuple pakistanais ne restera pas les bras croisés. La jeunesse du Cachemire se soulève déjà et, si l'holocauste communautaire se poursuit, je ne serai peut-être pas capable de juguler les sentiments de mon peuple. Par le passé, en Bosnie, au Rwanda, nous avons vu se perpétrer de semblables actions et, dans tous les cas, la communauté internationale a fermement pris position contre les criminels. Je n'attends rien de moins dans les circonstances actuelles. Face à une catastrophe humanitaire, nous n'avons pas le droit de fermer les yeux.

Tandis qu'Illahi parlait, des photos étaient projetées derrière lui, sur le mur. Des photos en noir et blanc, sans concessions, qui montraient toute l'horreur des violences communautaires déferlant alors sur l'Inde.

— L'Inde aime à mettre l'accent sur les réussites de sa démocratie, elle a essayé d'attirer l'attention sur le fait que, depuis sa naissance, le Pakistan a très souvent été gouverné par des militaires. Mais, je vous le demande, à quoi sert la démocratie si elle ne protège pas ses minorités du carnage et du génocide ? A quoi sert la démocratie si elle est détournée au profit de certaines religions et de certains groupes ?

A quoi sert la démocratie si l'on tente de maintenir l'union des Etats en recourant à une occupation militaire brutale et prolongée ? Selon moi, l'Inde n'a de démocratie que le nom. Si elle veut prouver qu'elle est une véritable démocratie, digne des idéaux de ses grands hommes comme Gandhi et Nehru, elle doit s'élever au-dessus des instincts sanguinaires qu'elle révèle maintenant.

Le Pakistan est une nation islamique, je ne m'en cache pas. Je ne vois d'ailleurs pas pourquoi il faudrait s'en excuser. Nous sommes une nation islamique et fière de l'être. Mais cela veut-il dire qu'il n'y ait pas de place pour les autres religions ? Je demande à tous les membres rassemblés ici aujourd'hui de prendre en compte un fait très simple : le nombre total d'hindouistes tués durant tous les incidents communautaires au Pakistan depuis dix ans est inférieur au nombre de musulmans massacrés hier en Inde.

Nous laissons au gouvernement indien une semaine pour mettre fin à ce bain de sang. Sinon, il devra affronter de terribles conséquences. J'en appelle aux autres pays musulmans pour qu'ils nous soutiennent en cette heure difficile où notre foi court un grave danger. J'en appelle également à la jeunesse musulmane pour qu'elle fasse preuve de retenue et ne cède pas à la tentation de prendre les armes pour défendre sa foi.

Quand Illahi eut terminé son allocution et regagna son siège, l'Assemblée générale resta plongée dans un silence interdit.

\*

Assis à son bureau, Karim contemplait, horrifié, les images qui se succédaient sur l'écran placé devant lui. Ce salaud d'Illahi était en train de sacrifier des milliers de vies innocentes pour atteindre ses propres objectifs. *Voilà donc comment il a réussi à imposer son plan.* Eh bien, il faudrait que quelqu'un l'arrête, mais qui ? Karim était père d'une petite fille et il n'avait maintenant plus le courage de se révolter, après ce qui était arrivé à Babar. Il croyait bien connaître Illahi, ils avaient même été amis. Mais, ces derniers jours, le Premier ministre était devenu distant, hautain. Depuis trois semaines, leurs parties d'échecs étaient annulées et lorsque Karim avait tenté, en privé, de faire part de ses inquiétudes à Illahi, celui-ci n'avait pas même pris la peine de lui répondre.

La colère bouillait en lui et il serra le poing. En se plantant dans sa paume, ses ongles firent perler quelques gouttes de sang.

Il était perdu dans ses pensées lorsqu'il entendit sonner à la porte, puis Nafisa s'exclamer gaiement : "Oncle Arif." Le visiteur ayant ainsi

été identifié, Karim s'attendit à le voir arriver d'un instant à l'autre dans son bureau.

— Vous n'êtes pas bien, monsieur ? Je suis passé plusieurs fois.

— Non, Arif, je ne suis pas bien. Entre donc. Ici, tu n'es pas obligé de me vouvoyer et de m'appeler monsieur. Nous nous connaissons depuis trop longtemps.

Karim regarda l'homme grand et mince qui se tenait devant lui, le colonel Arif Ansari.

Karim et Arif s'étaient rencontrés à l'université. Arif avait perdu ses parents très jeune, et il n'aimait guère parler d'eux. Il avait été recueilli par son oncle, qui habitait près de chez Karim à l'époque où ils étaient tous deux adolescents, et ils étaient rapidement devenus les meilleurs amis du monde. Ils avaient fait leurs études ensemble puis s'étaient engagés dans l'armée de l'air. Au début de leur carrière, Karim était considéré comme beaucoup plus intelligent, mais Arif avait une détermination farouche qui lui permettait presque toujours de parvenir à son but. Tous deux devaient rejoindre un escadron de combat sur la ligne de front lorsque Arif avait perdu un œil dans un stupide accident de voiture. Il avait dû alors se contenter d'une compagnie de maintenance. Karim s'était rapidement élevé dans les rangs de l'armée de l'air, surtout après ses exploits comme pilote de F-16 en Afghanistan à la fin des années 1980, lorsqu'il avait abattu deux Sukhoï 22, des chasseurs-bombardiers russes. Le parcours d'Arif avait été plus lent, et Karim était maintenant son supérieur. Pourtant, Arif n'y avait jamais vu un obstacle à leur amitié, ce dont Karim lui était très reconnaissant.

On considérait généralement que le grade ne comptait pas pour Arif. Il voulait seulement s'occuper d'avions, et la réparation était sa vraie passion. Bien qu'il soit maintenant dans l'administration, on le voyait souvent dans les bases, où il pilotait des avions d'entraînement. Il ne s'était jamais marié et on racontait qu'aucune femme ne pourrait lui faire autant d'effet qu'un avion. L'autre caractéristique pour laquelle Arif était connu, c'était son patriotisme et son idéalisme.

— Karim, je voulais te parler de quelque chose... d'une chose en rapport avec le travail.

— Vas-y, je t'écoute. Nous ne nous cachons jamais rien l'un à l'autre.

Arif s'assit face à lui et se mit à parler après un silence qui lui parut long.

— Karim, je m'inquiète pour ce qui est en train de se passer entre l'Inde et nous. Entrer en guerre ne rimerait à rien, mais c'est dans ce sens que tout semble aller. Je me demande aussi si nous sommes responsables de ce qui est arrivé là-bas, tu sais, les émeutes, les meurtres. Si c'était le cas, tu serais l'un des rares à le savoir. J'ai

besoin d'être rassuré. Si nous partons en guerre, je me battraï évidemment pour mon pays. Mais j'ai besoin de savoir pour quoi nous nous battons.

Arif était visiblement troublé et il laissa sa phrase en suspens, comme s'il cherchait à rassembler ses pensées. Karim se leva et s'approcha de lui, ne sachant pas encore s'il allait dire la vérité à son ami. Ce fut alors le militaire discipliné (et effrayé, songea-t-il amèrement) qui prit le dessus.

— Arif, nous sommes des soldats. Notre devoir est de défendre notre pays et nous l'accomplirons. Ne te pose pas trop de grandes questions de ce genre.

L'expression choquée d'Arif était éloquente.

— C'est toi qui dis cela ? Tous les jeunes de l'armée de l'air pakistanaise te vénèrent comme un héros. Ils feraient l'impossible si tu le leur ordonnais. Mais nous, enfin, moi, j'ai besoin de savoir que nous nous battons pour la bonne cause.

— Arif, fais-moi confiance, simplement. Accomplis ton devoir envers la nation et laisse-moi te guider en la matière.

— Très bien, *monsieur*.

Sur ces mots, Arif sortit. Karim s'installa à son bureau, en se demandant jusqu'à quand il tiendrait. Son meilleur ami venait de perdre l'essentiel du respect qu'il avait pour lui, et il craignait de perdre son respect pour lui-même. *Tu ramollis, Karim. Qu'est devenu ce jeune pilote qui était prêt à se battre dès que son honneur était en jeu ? Où est maintenant cet honneur ?*

\*

De toute évidence, c'était une mauvaise journée pour le représentant indien à l'ONU.

— Madame la secrétaire générale, le gouvernement indien nie entièrement et catégoriquement ces accusations sans fondement. Même si des violences communautaires sont en effet à déplorer, il ne s'agit pas, je le répète, d'un acte officiel de purification ethnique. Nous faisons de notre mieux pour contrôler la situation. Nous sommes la plus grande démocratie au monde et j'espère que la communauté des nations et vous-même nous manifesterez une confiance suffisante. En réalité, nous avons de bonnes raisons de croire que des agents pakistanais et des mercenaires formés au Pakistan ont joué un rôle majeur en tant qu'instigateurs de ces émeutes...

Illahi l'interrompt.

— C'est absurde. Vous proférez des mensonges éhontés alors que des milliers de musulmans innocents sont massacrés. Où sont les preuves de l'implication de ces prétendus agents pakistanais ?



Le diplomate indien aguerri garda son calme et reprit son propos.

— Comme je le disais...

Cette fois, Illahi ne le laissa pas parler. Fait inouï dans l'histoire des Nations unies, il se leva et s'avança vers la tribune d'un air menaçant. Sa carrure n'avait rien d'imposant, mais ses grandes enjambées et son regard furieux étaient assez effrayants.

La secrétaire générale fut prise au dépourvu. Pour avoir jadis participé à diverses opérations de maintien de la paix, elle avait l'expérience des situations conflictuelles, mais elle ne voyait vraiment pas comment empêcher le chef d'un Etat membre d'attaquer un autre dignitaire.

Illahi la tira d'embarras en arrachant le micro au représentant indien. Sa voix reflétait maintenant un calme étrange.

— Je laisse ces arguties aux diplomates et aux bureaucrates. Tout ce que je sais, en tant que vrai musulman, c'est que je ne peux rester inactif quand mes coreligionnaires se font assassiner. J'appelle les représentants des autres pays islamiques à sortir avec moi pour exprimer symboliquement leur condamnation de la politique indienne.

Il descendit sans bruit de la tribune, passa devant les dignitaires assis et quitta l'Assemblée.

Pendant quelques instants, personne ne bougea. Puis, sous les yeux horrifiés de la délégation indienne, les représentants de l'Arabie Saoudite, de l'Iran et des Emirats arabes unis se levèrent et suivirent Illahi. Une demi-seconde plus tard, les délégués irakiens et libyens les rejoignirent.

Les Indiens surent qu'ils venaient d'essuyer un échec terrible sans qu'un seul coup de feu ait été tiré.

\*

Assise dans son bureau, Neha profitait d'une pause de quelques heures. Ces quatre derniers jours avaient été épuisants. Avec Rahul, elle avait passé tout ce temps sur le terrain pour suivre les émeutes à mesure qu'elles éclataient. Bien que peu à peu maîtrisées, les violences se poursuivaient à travers le pays. Tout en s'exaspérant de leur totale impuissance à agir, Neha n'en était que plus résolue à révéler aux téléspectateurs toute l'horreur de ces brutalités, pour qu'ils découvrent l'inutilité de ce déchaînement insensé.

Elle jouait au solitaire sur son ordinateur, en tâchant d'oublier, ne serait-ce qu'un moment, les atrocités dont ils avaient été témoins. La sonnerie du téléphone la tira brusquement de sa rêverie.

— Allô, Neha Mehta à l'appareil.

— Bonjour, madame.

A l'autre bout du fil, le son semblait étouffé, comme si quelqu'un

tentait de déguiser sa voix. Cela éveilla aussitôt l'attention de Neha.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Madame, je vous ai vue à la télé, vous parliez des émeutes. Je voudrais vous raconter ce qui se passe vraiment.

— C'est-à-dire ?

— Madame, les émeutes n'ont pas commencé toutes seules. Les gens de Tarapore sont derrière tout ça. Beaucoup de ses militants participent aux violences. Je suis un homme de parti, mais je suis d'abord un être humain. Je ne supporte plus de me taire, madame. Il faut que je dise la vérité à quelqu'un.

— Oui, nous avons tous lu la déclaration de Tarapore. Mais il a bien pris la peine de souligner que ses partisans n'étaient pour rien dans les événements.

— Il a menti, madame. Simplement, personne n'a encore pu le prouver. Moi, j'ai la preuve...

— Attendez une seconde.

— Non, je n'ai pas le temps. Ecoutez-moi bien. Rendez-vous à 16 heures près de la librairie Strand, dans le quartier du Fort.

— Comment vous reconnaîtrez-vous ?

— Soyez là à l'heure et vous verrez bien.

Et l'homme raccrocha.

\*

Abdul se déplaçait lentement à travers la foule, car il n'avait aucune envie d'attirer l'attention. Sa mission avait réussi à merveille. A l'université et à la gare de Howrah, les bombes avaient explosé exactement comme prévu, et le carnage communautaire continuait à ravager Calcutta. Habituellement de nature polie et docile, les Bengalis avaient depuis longtemps prouvé qu'ils étaient capables de s'abaisser aux pires horreurs, qu'ils soient musulmans ou hindouistes. Abdul était ravi que son travail ait entraîné un bain de sang tel que la ville n'en avait peut-être jamais connu, même pendant les terribles émeutes des années 1940.

Il se trouvait au port et s'apprêtait à monter à bord d'un vapeur pour le Bangladesh. Une fois arrivé, il devait contacter l'ambassade du Pakistan, puis il serait temps de rentrer chez lui. Il avait perdu tous ses agents dans les émeutes et les explosions, mais il avait survécu, et c'est tout ce qui comptait. Douze années au sein des forces d'élite pakistanaïses lui avaient appris que la compassion pouvait être une faiblesse fatale. Il avait été choisi pour son caractère impitoyable et pour ses compétences en matière d'explosifs, et il s'était avéré à la hauteur de sa tâche.

Il comprit tout à coup que ses employeurs n'avaient pas vraiment

prévu qu'il survivrait ou s'échapperait. S'il y avait le moindre risque qu'il soit capturé, cela compromettrait toute l'opération, bien entendu. Le plus grand secret planait sur cette mission depuis le début. Apparemment, aucun de ceux qu'il avait rencontrés ne connaissait l'ensemble du projet. Cela agaça Abdul. Le meilleur moyen de motiver un soldat est de lui faire confiance. De toute façon, il avait un souci plus immédiat : sortir vivant du territoire ennemi.

L'air s'emplit soudain de hurlements et la foule se dispersa, courant en tous sens. Abdul aurait pu en deviner la raison. Une bande, armée de sabres et de poignards, s'approchait. Abdul avait son pistolet-mitrailleur, mais il se serait trahi en l'utilisant. Il se cacha derrière une poubelle, espérant que l'émeute prendrait bientôt fin.

S'il n'avait pas eu aussi peur, il aurait pu voir là une certaine ironie du sort. Après avoir provoqué un massacre dans Calcutta, le fier soldat en était réduit à fuir ce même massacre en se dissimulant derrière un tas d'ordures.

Il dut renoncer à tout espoir de passer inaperçu lorsqu'un homme surgit tout à coup devant lui, l'œil fou, le couteau à la main.

— Je vais te tuer, salaud de musulman. Tu as tué mon fils.

— Et moi je te tuerai aussi si tu ne fous pas le camp, répliqua calmement Abdul.

Toutes ses craintes se dissipèrent. Ses instincts et sa formation l'emportaient, il était redevenu un être programmé pour tuer.

L'homme se jeta sur lui. C'était sans doute un père éperdu de douleur qui avait succombé à la fureur générale. Il n'avait certainement jamais tué personne. Il commit une erreur élémentaire en baissant son couteau. Un tueur expérimenté frappe toujours en remontant de la hanche vers l'épaule. Poignarder du haut vers le bas signifie que le coup est plus facile à parer et, si la victime bouge, la blessure est superficielle. On a bien plus de chances de tuer si l'on frappe par en dessous. L'Indien ignorait tout cela, bien sûr. Et, bien sûr, Abdul avait passé sa vie à s'entraîner avec des hommes qui auraient pu sans peine tuer à mains nues cinq individus de ce genre. La rage de son agresseur ne pouvait rien face aux techniques de combat que maîtrisait Abdul. En quelques secondes, l'Indien se retrouva étendu à terre, le cou cassé. Son cri d'agonie avait néanmoins attiré l'attention de ses amis, qui convergeaient à présent vers Abdul.

Cette fois, il n'y avait plus d'autre issue.

Abdul sortit sa mitrailleuse chinoise et vida le chargeur sur les cinq hommes, dont quatre s'écroulèrent, morts. Le dernier tenta de s'enfuir, comprenant qu'il avait mis le pied en terrain beaucoup trop dangereux pour lui. Abdul fondit sur lui, le prenant à la gorge comme dans un étau. De la main gauche, il lui planta son couteau dans le ventre, en le retournant pour élargir la plaie au maximum. L'homme hurla très peu

de temps avant de mourir.

En entendant ce tapage, le capitaine Bose sut aussitôt de quoi il s'agissait. Officier dans le corps du génie, Bose n'était pas censé participer au combat, mais il avait suivi une formation dans l'infanterie et il reconnaissait les coups de feu quand il en entendait. Son unité avait été envoyée à Calcutta pour aider les autorités civiles à juguler les violences. Pour le moment, c'était un vrai cauchemar. *Merde, un connard qui a mis la main sur un revolver. Et moi qui croyais qu'on était déjà dans la merde jusqu'au cou.*

Bose courut vers l'endroit d'où venaient les bruits et aperçut un homme musclé, pistolet-mitrailleur en main. Il comprit que ce n'était pas un émeutier ordinaire. L'homme avait la posture d'un tueur et il était en train d'éliminer son agresseur à l'aide d'un grand couteau. Plusieurs cadavres gisaient à ses pieds. Bose avait été formé au combat à mains nues mais, avec son poste dans le génie, il n'avait jamais frappé personne, même par colère. A l'école et à l'université, il avait toujours préféré éviter les bagarres. Il savait qu'il n'aurait aucune chance face à cet inconnu. Il se maudit de ne pas avoir d'arme à feu sur lui. Il ne disposait que d'une matraque.

La seule chose à faire était de profiter d'un effet de surprise. S'il ne réussissait pas d'emblée, Mme Bose aurait une vieillesse bien solitaire. Sachant qu'on ne lui laisserait pas de seconde chance, il se précipita sur l'homme. Il crut avoir poussé un ordre ridicule, du genre : "Les mains en l'air", mais il était tellement concentré qu'il ne savait plus ce qu'il disait. Toute son attention était rassemblée pour asséner un coup de matraque aussi vigoureux que possible sur le crâne de l'homme.

\*

Neha n'était plus qu'à quelques minutes de la librairie Strand. Sa montre indiquait 15 h 55. Ils ne seraient pas en retard. Les rues étaient pratiquement désertes : la police avait imposé un couvre-feu en menaçant de tirer à vue sur quiconque l'enfreindrait. Seul leur autocollant "Presse" leur avait permis de franchir les différents checkpoints.

— Patron, on aurait vraiment dû prévenir les flics. On ne sait rien de ce qui nous attend ici.

Après ces journées passées dans les rues, Rahul avait perdu son sens de l'humour. Le visage gris cendre, il serrait sa caméra à deux mains. Neha savait que, malgré ses airs bravaches, il avait été profondément affecté par les tueries auxquelles ils avaient assisté.

— Si nous avons prévenu les flics, je suis sûre que ce qui va se passer ne serait pas arrivé. On regarde et on filme, c'est tout.

Ils approchaient maintenant de la célèbre librairie de Bombay qui

avait été attaquée et en partie incendiée la veille. Cet assaut avait provoqué une indignation et une réprobation unanimes mais, face à la démence où la ville et le pays étaient en train de basculer, personne ne pouvait empêcher ces incidents.

Ils garèrent la jeep dans une ruelle et se postèrent derrière un des murs du magasin. Pendant un quart d'heure, il ne se passa rien.

Découragé, Rahul s'assit sur le trottoir. C'est alors qu'ils virent cinq hommes descendre lentement la rue dans leur direction.

— Putain, c'est Vinay Sethi !

Rahul s'était levé avant que Neha ait terminé sa phrase.

— Exact, patron. Ça tourne.

Généralement considéré comme le visage public de son parti, Sethi était un fanatique bien connu et beaucoup pensaient qu'il avait commandité les émeutes. Le problème était que, jusque-là, personne n'avait trouvé la moindre preuve contre lui. Doucereux et beau parleur, Sethi esquivait toutes les accusations. Mais les choses allaient peut-être changer.

Les quatre hommes qui l'accompagnaient avaient des mines de tueurs à gages, et Neha crut avoir bien deviné leur profession.

— C'est là que ça devient intéressant, murmura Neha lorsque Sethi ouvrit la mallette qu'il portait. Zoome sur la valise, et après sur sa tête.

— OK, patron.

Les cinq hommes se trouvaient sous l'auvent de la librairie et, de la rue, on ne voyait pas ce qu'ils faisaient. Neha et Rahul occupaient en revanche l'emplacement idéal pour les saisir sur la pellicule.

La mallette de Sethi contenait des rangées de billets neufs et quatre revolvers avec plusieurs chargeurs.

Neha et Rahul étaient trop loin pour entendre distinctement ce que Sethi disait, mais ils en voyaient plus qu'assez.

Sethi remit à chaque homme deux liasses de billets, puis leur tendit une arme à chacun. Les cinq hommes se séparèrent ensuite et partirent dans différentes directions.

— Le salaud ! Il a de la chance que je ne puisse pas aller lui casser la gueule, grommela Rahul dès que Sethi se fut éloigné en sifflotant une vieille chanson.

— Ne t'en fais pas, il aura ce qu'il mérite. J'y veillerai.

\*

— Messieurs, je suis désolé d'avoir dû vous réunir à une heure pareille, mais il y a urgence, déclara Joshi au Conseil de sécurité nationale.

Dwivedi et les chefs d'état-major étaient là, ainsi que les ministres

de l'Intérieur et des Affaires étrangères.

— Voici la grande nouvelle : à Calcutta, nous avons réussi à capturer un agent pakistanais, un commando des forces d'élite.

Tous les présents cessèrent de se plaindre de l'heure tardive, et tous les yeux se tournèrent vers Joshi.

— L'interrogatoire n'est pas terminé, mais ce que nous avons appris jusqu'ici est résumé dans ce document. Ils sont très malins : l'homme a fait partie du Groupe de sécurité spéciale pendant des années, mais il vient de prendre sa retraite volontaire. Techniquement, il ne fait donc plus partie du GSS et le Pakistan peut ainsi affirmer qu'il agit de son propre chef. Malgré tout, c'est un élément important.

C'était la première bonne nouvelle que Dwivedi apprenait depuis une semaine.

— Voilà exactement ce dont nous avons besoin. Maintenant, Illahi peut toujours parler de génocide. Ce dingue fait tuer des civils innocents pour satisfaire ses caprices.

— Ce commando, le lieutenant Abdul Hamid, ne connaît pas le programme dans son ensemble. Mais ce qu'il sait vaut de l'or. D'abord, des émeutes orchestrées pour semer la panique et créer l'impression d'un génocide contre les musulmans, puis une opération de plus grande envergure, avec les moudjahidin au Cachemire. Il n'en sait pas plus, mais je suis prêt à parier qu'ensuite, l'armée pakistanaise viendrait en renfort de *ce soulèvement contre l'injustice*.

Dwivedi commençait à se demander si c'était vraiment une bonne nouvelle.

— Bon sang, Joshi, ils n'ont pas besoin de neutraliser nos ogives. S'ils parviennent à dresser suffisamment l'opinion contre nous, même parmi les principales puissances islamiques, nous n'oserons probablement pas utiliser l'arme nucléaire. Et le soutien armé des pays islamiques renverserait vraiment l'équilibre militaire.

Dwivedi se leva et s'approcha de son chef du renseignement.

— Eh bien, nous n'allons rien divulguer de tout ça. Pour le moment. Il faut que je me rende à l'ONU au plus vite. Démasquons cette monstruosité devant la communauté internationale. Et rassemblons toutes les preuves, avec images à l'appui si possible. Ce que nous avons jusqu'à présent reste très fragmentaire.

Joshi, dans un de ses rares moments de bonne humeur, éleva doucement la voix.

— Monsieur, il se pourrait qu'une complication apparaisse. La police locale a un peu abîmé l'individu en question lorsqu'elle a découvert qui il était. On ne peut pas réellement lui en vouloir, vu le massacre qu'il a provoqué. Quand nos hommes sont arrivés, il pouvait à peine parler. Je n'ose espérer que nous pourrions lui en faire avouer davantage.

Le téléphone sonna.

Au bout d'une minute, Joshi raccrocha, blême.

— C'est trop tard, monsieur. Il vient de mourir à l'hôpital. Apparemment, il avait subi une commotion cérébrale et il y a eu hémorragie interne.

Dwivedi était maintenant sûr qu'il s'était montré prématurément optimiste.

— Non ! Tant pis, nous ferons avec ce que nous avons. Réunissez tous les enregistrements et toutes les transcriptions dont nous disposons.

\*

Le silence régnait dans la pièce tandis que Neha et Rahul visionnaient les images qu'ils avaient tournées. Le chef d'antenne arpenta la pièce d'un bout à l'autre.

— Alors, qu'en pensez-vous ?

— Les amis, vous êtes sur un bien plus gros coup qu'avec Sharan. Bien plus dangereux, aussi.

— Alors, quand est-ce qu'on le diffuse ?

Neha posa la question sans imaginer une seconde que ce reportage pourrait être dangereux non seulement pour Sethi, mais aussi pour leur chaîne de télé.

— Comment ça, on le diffuse ?

Neha se planta devant son chef :

— Oui, il faut montrer ça le plus vite possible ! Les gens ont le droit de savoir ce qui se trame.

— Je comprends. Mais nous ne savons pas qui sont ces hommes...

— N'importe quoi !

Cette interjection de Rahul les fit sursauter.

— C'est n'importe quoi, et vous le savez. Vous avez la trouille de foutre en rogne Tarapore, c'est tout.

— Et même si c'était vrai ?

— Dans ce cas-là, j'irai porter la nouvelle à une autre chaîne qui aura les couilles de diffuser. Vous ne bougez pas de votre putain de bureau climatisé, avec votre putain de costard. Pourquoi vous emmerder pour les pauvres connards qui se font charcuter dans la vraie vie ? Tout ce qui vous intéresse, c'est de rester sur votre gros cul. J'emporte mon film et je le donne à la première chaîne qui me vient à l'esprit.

— Vous n'oseriez pas...

— Et qui m'en empêchera ?

Neha s'interposa. Elle partageait le dégoût et la colère de Rahul, mais elle ne le laisserait pas faire une bêtise.

— Ecoutez, j'ai une idée. Parlons-en à un membre du gouvernement.

— Patron, vous déconnez ? Vous voulez apporter notre film à un bureaucrate débile ?

— Non. Nous nous adresserons directement au sommet. Au Premier ministre. Je suis sûre qu'il n'a rien à voir avec ça. Si nous lui montrons ces images, je suis certaine qu'il prendra des mesures contre Tarapore et ses hommes. Donnons-lui une chance. S'il refuse d'agir, on diffusera. Ça vous va ?

— Ça me va.

Dasgupta hocha la tête, soulagé de ne pas devoir diffuser l'information tout de suite. La perspective de s'attirer la fureur des sbires de Sethi ne l'enchantait guère. Si cette folle voulait courir après le Premier ministre, tant mieux pour elle. Au moins, elle le laisserait tranquille un certain temps.



*L'homme d'Etat qui, voyant que la guerre est inévitable, hésite à frapper le premier est coupable de crime contre son pays.*

KARL VON CLAUSEWITZ

Dwivedi prit note mentalement qu'il devrait réduire sa consommation d'alcool. La tension des derniers jours commençait à le miner et il avait tendance à boire non plus un verre de scotch, mais deux ou davantage, bien plus souvent qu'il ne le jugeait souhaitable.

Il était rentré chez lui depuis plus d'une semaine, heureux de ne plus être prisonnier d'un lit d'hôpital. La situation était assez désolante : le coup d'éclat d'Illahi aux Nations unies avait entraîné un torrent de condamnations véhémentes de la part de nombreux pays islamiques. Les attaques ponctuelles menées au Cachemire par "de jeunes musulmans indignés" continuaient et il ne faudrait sans doute plus longtemps avant que ne soit lancée une opération importante plus organisée.

Tout allait dépendre de la réaction des Nations unies lorsque Dwivedi présenterait le point de vue indien. Les révélations de l'agent du GSS capturé restaient classées secret-défense, et seul un petit groupe de personnes était au courant. L'idée était de démasquer les plans du Pakistan et d'exiger une résolution de l'ONU condamnant ce pays. C'était le seul moyen de retourner l'opinion de la communauté internationale. Sinon, le Pakistan pourrait impunément attaquer l'Inde, peut-être même avec le concours de quelques pays islamiques. Les Emirats arabes unis avaient déjà exprimé leur "inquiétude" et la rumeur voulait qu'un escadron de Mirage 2000 soit prêt à aider le Pakistan en cas de besoin.

Pour le moment, cependant, Dwivedi avait d'autres soucis plus immédiats. Le coup de fil du chef d'antenne l'avait étonné. Plus étonnant encore, ce rendez-vous qu'il avait sollicité pour un de ses reporters. Le Premier ministre avait refusé sans appel, en déclarant qu'il n'avait pas le temps d'accorder des interviews. Dasgupta était pourtant un vieux fidèle et, dans les médias, il comptait parmi les rares personnalités à avoir pris la défense de son parti. Lorsqu'il avait insisté, le suppliant littéralement, Dwivedi avait cédé à contrecœur.

Cette entrevue imminente l'intriguait. Le reporter pouvait maintenant arriver d'un instant à l'autre et, comme Dasgupta avait refusé de révéler la raison de son étrange requête, Dwivedi occupa ces quelques minutes à essayer de deviner ce qu'il avait en tête.

— Entrez, dit-il dès qu'on frappa.

La porte s'ouvrit, laissant apparaître un visage très séduisant et vaguement familier.

— Monsieur, je m'appelle...

Dwivedi se souvint tout à coup où il avait déjà vu ce visage.

— Neha Mehta. Je vous connais. Vous venez encore me mettre sous les yeux les méfaits de mes ministres ? demanda-t-il en souriant.

Déstabilisée par l'humour du Premier ministre et un peu impressionnée par cette situation, Neha se rappela vite sa mission.

— Monsieur, je n'ai pas grand-chose à dire. Je voudrais simplement vous montrer un film.

— Très bien, entrez. Mais il vaudrait mieux que ce soit intéressant, car j'ai réellement mille autres choses à faire.

Neha sortit la cassette vhs de son sac et la plaça dans le magnétoscope installé devant le canapé.

Dwivedi ne prononça pas un seul mot pendant les cinq minutes que dura le visionnage.

\*

Dwivedi n'avait pas encore totalement surmonté le choc produit par ce que lui avait montré la jeune journaliste. Il avait toujours soupçonné Sethi et ses sbires d'être impliqués dans les émeutes, mais il était écœuré de l'avoir vu de ses yeux. Il avait eu beaucoup de mal à arracher à Neha la promesse de ne pas diffuser ce reportage avant le lendemain, car il était sur le point de faire une déclaration qui lui donnerait à réfléchir. Elle avait hésité, mais quand le Premier ministre sollicite une faveur personnelle, il devient très difficile de refuser.

A présent, devant l'Assemblée générale de l'ONU, Dwivedi était en train de tenir sa promesse, moins de vingt-quatre heures après son entretien avec Neha. Lorsqu'il se mit à parler, le silence s'abattit sur la salle.

Il avait belle allure, avec son corps svelte qui témoignait encore d'une jeunesse très sportive, et son costume de bonne coupe. On disait souvent que sa simple présence avait plus fait pour l'image de l'Inde à l'étranger que les centaines de résolutions et de discours des hommes politiques passés.

— Madame la secrétaire générale, mesdames et messieurs, il y a quelques jours, mon homologue pakistanais est venu ici vous parler en termes éloquents du génocide dont mon pays était prétendument coupable envers les minorités. Me voici aujourd'hui devant vous pour dévoiler un détestable complot, dont le concepteur n'est autre qu'Illahi Khan, Premier ministre du Pakistan.

Un murmure parcourut l'assemblée tandis que Dwivedi poursuivait

son discours. Le représentant pakistanais à l'ONU était assis sur le bord de son siège. C'était l'un des officiers triés sur le volet par Illahi et il savait à quoi s'attendre. Un homme du GSS avait été capturé : les agents de l'ISI à Calcutta leur avaient transmis la nouvelle moins de douze heures après l'incident. Ce qu'il ignorait, c'était l'étendue des informations que cet homme avait pu livrer aux Indiens.

— Vous avez devant vous la transcription de l'interrogatoire d'un agent pakistanais que nous avons arrêté à Calcutta. Veuillez en prendre connaissance.

Pendant cette interruption, on n'entendit que le bruit des pages que diplomates et chefs d'Etat tournaient, dans le dossier qui leur avait été remis.

— Maintenant, je voudrais vous montrer quelques images de ses aveux. Vous avez déjà devant vous la transcription complète de cet enregistrement.

Le Pakistanais poussa un petit soupir de soulagement en découvrant tout ce dont disposaient les Indiens. Il savait que cela aurait pu être pire, bien pire.

— Maintenant, je propose de voter une résolution condamnant le Pakistan pour cette violation du droit international et exigeant la cessation immédiate des attaques au Cachemire. Faute de quoi mon pays n'aura d'autre choix que de se défendre.

\*

A plusieurs centaines de kilomètres de là, à Washington, un homme d'âge moyen assis à son bureau étudiait avec soin les mêmes documents.

— Eh bien, John, qu'en pensez-vous ? demanda Arnold Chatham en levant les yeux.

— Monsieur le président, ce dossier est solide, mais il ne me paraît pas suffisant. Comme l'a dit le Pakistan, les Indiens auraient pu le fabriquer de toutes pièces. Les preuves sont au mieux fragmentaires et ne permettent en aucun cas d'affirmer que le gouvernement pakistanais soit directement impliqué.

— Allons, John, vous connaissez les salades que les Saoudiens nous ont racontées. Pourquoi devrais-je faire confiance aux Pakistanais ?

Le président des Etats-Unis se tourna vers son secrétaire à la Défense.

— Monsieur le président, les Indiens ont peut-être raison, mais tant que nous n'en sommes pas sûrs, il ne serait pas très avisé de nous mettre les Pakistanais à dos. Vous savez que depuis des années, ils hésitent à donner l'arme nucléaire aux Saoudiens. La seule chose qui les retient, c'est la peur des répercussions à l'échelle internationale.

Illahi a clairement laissé entendre qu'ils ne seraient peut-être plus aussi réticents.

— Donc, nous nous laissons intimider par ce dictateur à la noix.

Le gros homme avait servi dans les marines pendant plus de vingt ans avant d'entrer en politique et il avait la réputation d'être un homme d'action, au tempérament fougueux.

— Non, monsieur le président, nous sommes pragmatiques. Les Indiens devraient être capables de gérer la situation si la guerre est déclarée. Tout indique que les nations islamiques modérées se sont un peu calmées et ne se jetteront pas dans le conflit. Je m'inquiète plus pour les effets sur les pourparlers en Cisjordanie si ce dingue d'Imam possédait la bombe. Quel scénario préférons-nous : qu'Illahi avale un bout du Cachemire ou que Jérusalem soit bombardée ? Et puis j'admets avec vous qu'une confrontation avec l'Imam paraît inévitable, mais il n'y a pas de raison de la précipiter. Si nous prenons le parti des Indiens, nous ferons le jeu de l'Imam en confirmant sa conception de "l'Occident contre l'Islam".

— Alors comment devons-nous voter, selon vous ?

— Nous devons nous abstenir en disant que c'est un problème interne que les deux pays doivent régler entre eux. Et nous observerons la situation de très près.

— Voyons, John, l'Inde et le Pakistan sont deux puissances nucléaires. Je ne veux pas qu'ils commencent à se balancer des bombes l'un sur l'autre. Cela foutrait en l'air tout ce que nous disons sur le désarmement.

— Monsieur le président, ce scénario nous paraît très improbable. Si tant est qu'ils soient aussi impliqués que le prétendent les Indiens, les Pakistanais ne veulent sans doute conquérir qu'un petit morceau du Cachemire. Je suppose que l'Imam est derrière tout ça, mais je serais bien incapable de dire quelle est sa part de responsabilité. Il a publiquement déclaré que le Pakistan a sa bénédiction mais qu'il ne voulait pas s'immiscer. Donc, plutôt que de foncer tête baissée et d'entrer en guerre avec l'Imam, ce qui compromettrait tout le processus de paix au Moyen-Orient, nous ferions mieux de rester au second plan. En fait, si l'Imam est en cause, il n'attend que ça : si nous soutenons l'Inde, cela renforcera sa théorie du conflit planétaire. Si un événement vient bouleverser notre perception de la situation, nous aviserons.

\*

Sa chambre au Ritz était tout à fait luxueuse, mais Dwivedi n'avait ni le temps ni l'envie de s'en préoccuper. Il avait à peine dormi la nuit précédente et, comme le Conseil de sécurité devait voter dans l'après-

midi sur la résolution indienne, il jugeait peu probable qu'il puisse se reposer davantage durant le reste de la journée.

Rathindran, le représentant indien auprès de l'ONU, entra d'un air désolé. C'était un homme grand et mince, originaire du Sud du pays.

— Monsieur, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle.

Dwivedi regarda le bureaucrate qui venait d'arriver et comprit, à l'expression qu'il arborait, que sa bonne nouvelle ne devait guère être meilleure que la mauvaise.

— Eh bien, commençons par la mauvaise, je commence à en avoir l'habitude.

— Les Américains vont s'abstenir.

— Merde. Je m'en doutais, au ton d'Arnold. Il a trop peur pour prendre une décision.

— La bonne nouvelle, c'est que les Anglais et les Français sont avec nous. Les images d'Occidentaux assassinés à Djeddah sont encore trop fraîches dans les esprits. Je pense que nous avons bien fait de présenter le problème en parallèle avec la relation entre les Saoudiens et les moudjahidin.

— Enfin, Rathindran, ce n'est pas seulement une question de présentation ! Si nous partons en guerre, nous ne devons pas simplement nous battre contre l'armée pakistanaise. Les Anglais et les Français n'y peuvent rien. La Russie est avec nous mais, comme leur économie redémarre à peine après un effondrement complet, ils ne peuvent pas grand-chose. Ce sera déjà bien beau s'ils nous envoient des pièces de rechange pour nos armes.

— Les Chinois aussi s'abstiennent. Après s'être cassé le nez sur Taiwan l'an dernier, ils ont un peu perdu le goût de se battre. Et puis, avec le chaos que les hommes de l'Imam créent au Sin-kiang, ils ne sont pas trop chauds pour choisir un camp dans ce qu'ils considèrent comme un plan conçu par Abou Saïd. Ils disent qu'ils ne soutiendront pas les Pakistanais en cas de guerre. Cela devrait leur faire peur, vu que la moitié de leurs chasseurs et de leurs chars sont chinois.

— Oui, mais ça ne nous aide pas vraiment à l'ONU.

— Alors ceci devrait vous faire plaisir. Nous venons de recevoir ce message des ambassadeurs d'Iran et des Emirats arabes unis.

Dwivedi lut le document avec intérêt. Le texte était clair : les Emirats et l'Iran réitéraient leur indignation après la mort de musulmans en Inde, mais voulaient souligner qu'il s'agissait d'une question interne et qu'ils n'avaient aucune intention de s'en mêler, directement ou indirectement.

Il y avait un bon côté à tout, songea Dwivedi quand Rathindran fut parti. Maintenant, il savait exactement à quoi s'attendre pour l'après-midi. Il consulta sa montre : il lui restait encore six heures. Assez pour rattraper un peu de sommeil.

En fin de soirée, alors qu'il se préparait à prendre son vol retour vers Delhi, il fit le bilan de cette curieuse journée. La victoire n'avait été que partielle puisque, du fait de l'abstention de la Chine et des Etats-Unis, la résolution n'avait pas été adoptée.

Pourtant, grâce au message des Emirats et de l'Iran, il semblait bien que le Pakistan ne pourrait pas compter sur une grande aide extérieure, en cas de besoin. Le gros point d'interrogation restait l'Arabie Saoudite. Jusqu'où l'Imam irait-il pour soutenir le Pakistan ?

Cela dépendait presque entièrement du rôle qu'Abou Saïd jouait dans toute l'histoire depuis le début.

\*

Une fois rentré à Delhi, l'une des premières choses que fit Dwivedi fut d'appeler Neha.

Il dut attendre quelques secondes avant que la voix désormais bien connue ne réponde.

— J'espère que vous comprenez maintenant pourquoi je vous ai demandé de garder votre reportage au chaud. Si vous l'aviez diffusé, cela aurait uniquement servi la cause d'Illahi. Nous avons déjà eu assez de mal comme ça. Cela aurait été catastrophique s'ils avaient pu montrer des images prouvant qu'un leader politique indien avait commandité les émeutes.

— Je comprends, monsieur. Mais Sethi et ses sbires continuent à agir en toute impunité. Que va-t-il se passer ?

— Je vous promets que je vais mettre un terme à tout cela. Dites-moi plutôt sur quoi vous travaillez maintenant.

Neha fut surprise par ce brusque changement de sujet.

— Pourquoi cette question, monsieur ?

— Eh bien, si la guerre éclate, je voudrais envoyer sur le terrain quelqu'un qui a du cran et qui soit prêt à dire la vérité. Plusieurs représentants de la presse écrite et des médias électroniques seront "intégrés" dans nos forces armées. Je veux que vous soyez du nombre. J'en parlerai à votre chef d'antenne, si vous êtes d'accord.

Neha n'avait pas besoin de répondre. Elle jubilait à la perspective d'être au cœur de l'action.

Après des années passées à extraire des informations intéressantes de ce borborygme qu'était la politique indienne, c'était la première fois qu'on lui donnait l'occasion de travailler sur une actualité qui comptait vraiment.

\*

— Cessez le feu... Attendez d'être à deux mille mètres !

Les neuf autres chars qui participaient à l'exercice obéirent aussitôt à l'ordre de Rathore. Depuis une semaine, ils s'entraînaient presque non-stop. Entre les attaques qui s'intensifiaient au Cachemire et la tentative d'attentat contre le Premier ministre, l'armée entière était sur les nerfs. La guerre pouvait éclater d'un moment à l'autre, et les militaires voulaient être aussi prêts que possible.

Dans ces derniers exercices, ils essayaient de simuler ce qui se passerait quand les Arjun de Rathore affronteraient les T-80 pakistanais. En 1998, le Pakistan avait acheté à l'Ukraine près de trois cents T-80. De conception moderne, ce char était légèrement supérieur au T-72, qui formait l'essentiel de l'équipement de l'armée indienne. Face au T-80, l'Arjun n'avait pratiquement aucune chance, et l'on comptait plutôt sur les six régiments indiens de T-90. C'était le meilleur char de tout l'arsenal ; l'Inde en possédait trois cent cinquante, tous affectés au 11<sup>e</sup> corps d'armée basé à Bhatinda.

Le régiment de Rathore faisait partie de la 3<sup>e</sup> division blindée, attachée au 12<sup>e</sup> corps, dans le Rajasthan. La division était majoritairement équipée de T-72, avec un seul régiment d'Arjun MK2, que dirigeait Rathore.

*Ils ne veulent pas me confier un char de front*, pensait amèrement Rathore tandis que ses chars manœuvraient dans le désert. Eh bien, c'était encore une chance de faire ses preuves. Le problème, c'est qu'il en avait plus qu'assez de faire ses preuves.

Résultat d'un long et douloureux effort d'élaboration locale, l'Arjun présentait plusieurs inconvénients par rapport au T-80, dont le canon principal avait une portée supérieure de cinq cents mètres et qui pouvait lancer des missiles antichars. L'armée indienne avait quasiment rejeté la première version, l'Arjun MK1, et avait à contrecœur équipé quelques régiments de sa version améliorée, le MK2. Cette décision provenait autant du désir de sauver la face à propos de ce prestigieux projet de défense nationale que d'une volonté d'employer un char dernier cri. Beaucoup de militaires justifiaient cette décision en disant qu'au pire, l'Arjun équivalait au T-72, donc ce n'était pas à proprement parler un mauvais char. Cela n'était guère rassurant pour les hommes qui affronteraient des T-80 à bord d'un Arjun.

La dernière simulation visait à découvrir les défaillances de l'Arjun face au T-80. Les chars de Rathore n'ouvraient le feu qu'une fois à moins de deux mille mètres, alors que les Arjun "ennemis" tiraient à une distance de deux mille cinq cents mètres. Les cibles étaient éclairées par des désignateurs laser qui permettaient d'enregistrer les "coups" chaque fois qu'un char "tirait" juste.

Le précédent groupe avait appris à ses dépens que, dans le cadre

d'une charge de cavalerie à l'ancienne, il peut être désastreux d'affronter un ennemi doté d'un avantage de portée de tir. Ils avaient "perdu" huit chars et n'avaient abattu que quatre véhicules ennemis.

Rathore n'avait aucune intention de ce genre. En matière de blindés, la doctrine de l'armée indienne reposait sur le principe de la concentration des forces. On commençait par des escarmouches jusqu'à ce qu'une brèche soit créée dans les lignes ennemies, et les forces étaient alors concentrées sur ce point faible jusqu'à ce qu'une percée soit réalisée. Cela fonctionnait, en théorie, surtout selon le modèle de la guerre froide parce qu'à l'époque, les Soviétiques avaient un avantage de cinq contre un sur les chars de l'OTAN. L'Inde était inférieure à deux contre un. Rathore savait que, pour gagner, il devait se montrer bien plus flexible que ne l'imposait la doctrine, surtout face à des T-80.

Pour être honnête, l'Inde avait aussi beaucoup improvisé durant ses guerres, et avait ainsi appris ce qui ne marchait pas. En 1965, les chars Patton pakistanais n'avaient fait qu'une bouchée de ses petits blindés. Durant le même conflit, certaines innovations avaient été couronnées de succès, comme les canons sans recul montés sur des jeeps, utilisés pour frapper les chars pakistanais plus massifs et moins faciles à manœuvrer. Rathore devrait inventer ses propres trucs pour aider les Arjun à triompher.

Tels des monstres préhistoriques au soleil de l'après-midi, les huit chars "ennemis" franchirent les dunes de sable. Ils s'approchaient en formation horizontale, tous de front, afin de pouvoir tous tirer en même temps, pour maximiser l'impact de la première salve. Lorsqu'ils furent à deux mille six cents mètres, Rathore hurla son ordre.

— Dispersez-vous !

Les dix chars se mirent en branle. Quatre partirent vers la droite, quatre vers la gauche, et les deux restants (dont celui de Rathore) reculèrent lentement.

Quand les chars ennemis ne furent plus qu'à deux mille cinq cents mètres, ceux de Rathore allumèrent leurs fumigènes. Presque instantanément, toute la zone fut obscurcie par la fumée. Grâce à leur système d'imagerie thermique, les Arjun ennemis pouvaient encore "voir" les chars de Rathore, mais cela leur compliquait tout de même la tâche.

L'ennemi avait été forcé de se disperser et avait donc déjà perdu l'avantage d'une première salve groupée. Ses chars cherchaient maintenant des cibles individuelles et commençaient à "tirer". La première salve atteignit seulement deux des tanks de Rathore qui étaient maintenant presque en position de tir. Avant que l'ennemi ait pu "recharger" et "tirer", les chars de Rathore s'étaient mis en position de tir. Les chances étaient désormais égales.



Lorsque la simulation prit fin, le score était de cinq chars perdus pour Rathore contre sept chars ennemis abattus. C'était une vraie performance. *Mais cela suffira-t-il ?*

\*

Dwivedi se tourna vers ses chefs d'état-major.

— Vous qui mourez d'envie depuis des années d'attaquer les camps terroristes du Cachemire occupé par le Pakistan, c'est le moment ou jamais. Allez-y ! Nous ferons une dernière tentative de négociation avec Illahi et, si ça ne marche pas, nous ferons sauter leurs bases au Cachemire. Je ne veux pas attendre qu'ils nous attaquent. Mettons toutes nos forces en alerte de guerre : ce n'est pas le moment de nous faire prendre par surprise. Nous avons de la chance d'avoir été prévenus. L'heure est grave, mais je pense qu'il a fait une erreur de calcul : il ne peut plus utiliser ses bombes contre nos villes, maintenant qu'il a attiré l'attention de la communauté internationale. Et, de votre côté, vous me dites qu'en cas de guerre conventionnelle, nous n'avons pas trop de souci à nous faire ?

C'est Baldev Singh, le chef d'état-major de l'armée de terre, qui prit la parole. Belliciste convaincu, il avait joué un rôle-clef dans la modernisation récente des forces du pays, en tant que commandant en chef des armées. En 2002, l'autorité avait ainsi été concentrée entre les mains d'une seule personne, pour faciliter les opérations conjointes et l'attribution des ressources.

— Ce n'est pas si simple. Tout d'abord, beaucoup de nos réserves sont bloquées par les émeutes, et nos forces de police ne sont ni formées ni équipées pour ce genre de situation. Sur le terrain, notre supériorité numérique ne sera donc pas ce qu'elle apparaît sur le papier. Et toute cette équation pourrait être chamboulée si les Saoudiens interviennent, comme le suggèrent les rapports du renseignement. Quelques escadrons de F-15, quelques avions radars, deux ou trois unités de M1, et notre avantage qualitatif cesse d'être décisif. Nous devons aussi faire très attention en choisissant les sites que nous frapperons. Beaucoup abritent ces putains de "camps de réfugiés". Si nous tuons un seul civil, Illahi nous refait un caca nerveux.

Une fois de plus, Dwivedi se félicita d'avoir nommé à ce poste un Pendjabi connu pour son franc-parler.

— Joshi, que savons-nous de la participation saoudienne ?

— C'est un peu flou, monsieur. Des pilotes de l'armée de l'air pakistanaise volent avec les Saoudiens depuis des années. Mais rien n'indique une implication directe. Bien sûr, tout cela pourrait changer en cas de guerre. La bonne nouvelle, c'est que les Saoudiens ne sont

pas capables de transporter beaucoup de matériel par avion et qu'ils devront donc gagner le Pakistan par voie maritime. Et nous avons le *Vishaal* qui les attend au large de Karachi.

— Les Pakis se sont beaucoup entraînés avec les F-15 saoudiens. Nos amis israéliens affirment avoir repéré plusieurs F-15 pilotés par des Pakistanais venus aider les Palestiniens. Les M1 et le reste devront arriver par mer, mais les F-15 n'ont qu'à décoller pour arriver ici, suggéra le chef d'état-major de l'armée de l'air.

La prise de pouvoir par l'Imam avait entraîné la suppression immédiate des bases américaines et la cessation des livraisons d'armes occidentales, mais les Saoudiens conservaient un arsenal impressionnant : F-15, Tornado et AWACS E-3, entretenus et souvent pilotés par le personnel de l'armée pakistanaise. Le nouveau régime avait adopté une ligne dure au sujet de la Cisjordanie et ses combattants avaient exécuté plusieurs missions de soutien aux militants du Hamas contre des cibles israéliennes. L'armée de l'air israélienne n'avait pas tardé à riposter, et la menace de représailles nucléaires avait rétabli une paix tendue. Mais la Cisjordanie restait une poudrière prête à exploser à tout instant.

Fait plus troublant, le nouveau régime saoudien avait pris la défense du Pakistan au Cachemire et on parlait d'assistance financière apportée aux terroristes du Cachemire. L'Imam avait souvent évoqué son intention de soutenir les autres musulmans dans tout conflit armé, et l'Inde devait maintenant affronter la possibilité très réelle d'une intervention militaire saoudienne.

Quand tous les autres furent partis, Dwivedi se tourna vers le chef du renseignement.

— Votre ami le Patriote est étrangement silencieux.

Joshi s'essuya le front avant de répondre. Après avoir d'abord trouvé ce geste exaspérant, Dwivedi avait fini par l'accepter comme une des petites manies propres à cet individu.

— Monsieur, je pense qu'il va bientôt mettre la main sur quelque chose de concret. Son dernier message indiquait qu'il pensait être sur le point de découvrir des informations solides. Je vous tiendrai au courant.

— Il a intérêt à se dépêcher. Joshi, nous avançons à l'aveuglette. Illahi nous a déjà réservé plusieurs surprises, et je commence à en avoir marre.

*Quand le drapeau est déroulé pour la bataille, toute la raison réside dans la trompette.*

Proverbe ukrainien

Roma eut un choc en entrant dans la salle à manger. Elle était partie faire quelques courses et Kohli était resté à la maison.

Sur la table couverte d'une nappe brodée reposait un seau contenant une bouteille de champagne. Kohli se tenait à côté, une rose rouge à la main. Son visage arborait un sourire timide. Elle savait parfaitement que c'était pour lui une manifestation de sentiments des plus extravagantes.

— Joyeux anniversaire, ma chérie.

Roma balbutia quelques mots, puis se contenta d'aller l'embrasser.

— Merci, c'est merveilleux.

Elle tenta d'en dire plus, mais fut interrompue par le baiser de Kohli.

Ils s'assirent, un verre de champagne à la main, et elle sentit son mari exceptionnellement nerveux.

— Sid, qu'est-ce qui se passe ? Nous allons avoir la guerre, c'est ça ?

— Il semble bien, à voir la tournure que prennent les événements.

Roma se leva et s'approcha silencieusement de la fenêtre. Elle aperçut quelques avions de combat qui portaient en patrouille de la base d'Ambala.

— Roma, ça ne va pas ?

— Mais si.

— Ecoute, ne gâchons pas cette soirée. Je suis pilote de chasse, la guerre est un des risques du métier. Si elle éclate, je participerai à des combats aériens. C'est pour ça que je m'entraîne depuis toutes ces années, et c'est mon devoir.

— Je sais, c'est simplement que...

Kohli s'approcha de son épouse et lui mit les mains sur les épaules.

— Eh, ne t'en fais pas, il ne m'arrivera rien. Je suis le meilleur.

Roma se retourna et le regarda dans les yeux. Elle le connaissait trop bien pour ne pas sentir combien il était tendu.

La sonnerie du téléphone les interrompit. Kohli alla décrocher.

— Bien, monsieur. J'arrive tout de suite.

Il fonça vers leur chambre. Roma le suivit et le vit prendre son uniforme.

— Ça y est, ça commence ?

La journaliste de CNN se trouvait devant ce qui aurait pu passer pour un camp de réfugiés n'importe où dans le monde. Les mêmes images symboliques : des files d'hommes, de femmes et d'enfants affamés, des cabanes délabrées et quelques tentes.

— Bonjour, je suis Joanne Crewes. Nous sommes aujourd'hui dans la région du Cachemire occupée par le Pakistan, dans l'un de ces camps de réfugiés qui se multiplient depuis deux semaines, à la suite des violences communautaires qui ont éclaté en Inde.

La caméra montra une femme allaitant un enfant maigrelet, puis un homme furieux s'exprimant en ourdou. Les sous-titres étaient éloquentes : *J'ai tout perdu, ma maison, mon pays. Personne ne nous aidera donc, nous autres, pauvres musulmans ?*

— Ils n'étaient au début que quelques-uns, mais ils sont maintenant au moins trois mille à franchir chaque jour la frontière, selon le Croissant-Rouge qui intervient ici en collaboration avec le gouvernement pakistanais et d'autres ONG. Dès que la situation a dégénéré en Inde, le Pakistan a annoncé qu'il recueillerait toutes les familles musulmanes désireuses de traverser la frontière. Beaucoup ont décidé de profiter de l'occasion. Malgré le carnage communautaire, un terrain particulièrement accidenté et des forces de sécurité indiennes qui ont la détente facile, de nombreuses familles arrivent dans ces camps de réfugiés créés en hâte, dans l'espoir d'une vie meilleure.

A l'écran, des camions d'où l'on déchargeait des sacs.

— Joanne Crewes, en direct d'un camp de réfugiés au Cachemire, pour CNN.

Le représentant local du gouvernement pakistanais s'avança :

— C'est fini, mademoiselle, il est temps de partir.

— Vous savez, nous n'avons pas pu voir l'autre bout du camp. Nous voudrions aussi le filmer.

— Impossible, mademoiselle. C'est une zone sensible. Le quartier des femmes. Elles ont peur, beaucoup ont été violées en Inde. Je crois que ce n'est pas le moment d'y amener des étrangers. Vous irez une autre fois.

Joanne n'insista pas. Elle avait obtenu ce qu'elle voulait : des images vaguement rassurantes, de quoi illustrer la "dimension humaine" du nouveau conflit sur le sous-continent. Maintenant, elle avait envie de partir et de boire une bière. *Au diable le camp et tous ces dingues.*

Les quatre hélicoptères d'attaque Mi-35 survolèrent les collines en rase-mottes. Lourdemment blindés et dotés d'une redoutable puissance de tir, les Hind avaient formé pendant plus de deux décennies l'essentiel de la force de frappe russe en matière d'hélicoptères. A une altitude pareille, leurs résultats étaient loin d'être brillants. Dix ans auparavant, l'Inde n'avait pas même su les utiliser dans l'atmosphère raréfiée du Kargil. Les sommets étaient ici moins hauts et l'armée de l'air indienne avait choisi d'employer les Hind. Ces appareils avaient été entièrement modernisés grâce à l'aide israélienne, pour produire un hybride combinant la solidité et la simplicité russes avec la technologie avancée occidentale.

Leur cible était deux camps voisins, situés à une vingtaine de kilomètres de la frontière du Cachemire occupé par le Pakistan. Les photos par satellite avaient permis d'y reconnaître deux sites possibles de préparation pour les offensives moudjahidin à venir, soupçon confirmé par les vols de reconnaissance des MiG-25 qui montraient une concentration de camions et de lance-roquettes depuis deux jours.

Dans toute la région, les hélicoptères et les avions d'attaque indiens se dirigeaient vers une vingtaine de cibles similaires, rasant le sol pour éviter d'être détectés par les radars. Les chasseurs indiens tournoyaient paresseusement près de la frontière, prêts à se jeter dans la mêlée si l'armée de l'air pakistanaise attaquait les hélicos avant que ceux-ci aient pu atteindre leurs objectifs.

Les quatre Hind se divisèrent en deux équipes visant chacune un camp. Les deux camps ne se trouvaient qu'à cinq kilomètres l'un de l'autre.

— Cible à quatre kilomètres.

Dans l'obscurité, on ne voyait pas grand-chose à l'œil nu, mais le chef de formation distinguait des concentrations de chaleur suspectes sur son système d'imagerie thermique, ce qui indiquait un important rassemblement d'hommes et de véhicules. La lumière verte de son tableau de bord projetait dans la cabine une étrange lueur.

— Feu dans trois secondes. On vise en priorité les armes de défense.

Ils voyaient à présent beaucoup mieux les camps et discernaient la silhouette des armes antiaériennes montées dans un camion. *Un camp de réfugiés, mon cul.* Ils allaient pouvoir tirer.

— Trois. Deux. Feu.

La nuit fut brièvement illuminée par des traînées de flammes lorsque quatre missiles antichars AT-6 Spiral quittèrent chacun des Hind, se dirigeant vers les camps à une vitesse quasi supersonique. La première salve frappa les moudjahidin entièrement par surprise et abattit pratiquement tout le système de défense antiaérienne assez rudimentaire. Après, ça devenait un jeu d'enfant.

Les Hind survolèrent les camps pour identifier les cibles les plus

prometteuses, puis firent le tour des lieux avant leur deuxième tir. La seconde salve de missiles tomba sur quatre lance-roquettes près des camps. Les moudjahidin paniqués se mirent à tirer dans le ciel avec leurs fusils d'assaut, mais la plupart des balles de 7,62 mm rebondissaient sur l'épais blindage des hélicos, sans leur faire le moindre mal.

— Et maintenant, le sale boulot. Red One, couvrez-moi, c'est mon tour d'y aller.

La plupart des soldats moudjahidin plus âgés étaient littéralement pétrifiés de frayeur. Cette attaque de Hind leur rappelait les raids soviétiques en Afghanistan. Comme beaucoup d'entre eux l'avaient dit alors, "nous ne craignons pas les Russes, mais nous craignons leurs hélicoptères".

Le chef des moudjahidin ramassa sa mitraillette légère et sortit de sa tente pour tirer sur les hélicoptères indiens qui s'approchaient très vite. C'était un geste courageux mais vain. Le Hind de tête déchargea deux cent cinquante-six roquettes en une salve meurtrière qui aurait ravagé deux stades. Lorsque vint le tour du suivant, il ne restait plus grand monde à tuer. Avec plus d'un millier de roquettes High Explosive lancées sur les deux camps, ceux qui se trouvaient à terre n'avaient plus guère d'endroit où se cacher. Ça n'était pas bien joli, mais le Hind était conçu pour ça, pour donner la mort à coups de marteau-pilon.

— On rentre, l'armée de l'air pakistanaise doit être en route.

Les quatre Hind se regroupèrent pour leur dangereux vol retour vers l'espace aérien indien. Ils laissaient derrière eux des ruines fumantes à l'emplacement des camps. En quittant leur zone cible, ils entendaient encore de temps en temps des explosions secondaires provenant de réserves de munitions et de cuves à mazout.

Deux Mirage V de l'armée de l'air pakistanaise avaient décollé d'une base voisine. Dépourvus d'équipement sophistiqué pour le combat nocturne et ne disposant que d'un radar rudimentaire, les Mirage n'étaient pas exactement les meilleurs des chasseurs, mais ils étaient les seuls disponibles et ils feraient l'affaire.

— Merde, on n'est pas seuls.

Le récepteur d'alerte radar des Hind venait de s'allumer. Le chef de formation leva les yeux vers le ciel pour tenter d'apercevoir leurs attaquants lorsqu'un rai de lumière sur la gauche attira son attention.

— Missile en vue. Manœuvre d'évitement !

Les Hind massifs se mirent à zigzaguer et à plonger vers le sol alors qu'un AIM-9 Sidewinder fonçait vers eux.

— On est morts !

Les pilotes indiens poussèrent un soupir collectif de soulagement en voyant le missile manquer sa cible et tomber à terre. Même la cellule

sensible du missile de conception américaine avait été trompée par les leurres défensifs employés par les Hind et par les interférences provenant du fouillis d'échos.

Cherchant des yeux leurs assaillants, les pilotes aperçurent deux avions en forme de poignard qui les poursuivaient, crachant du feu par leur canon. Prêts pour l'affrontement, ils maudirent le blindage et la lourdeur des Hind qui, tout en leur offrant une protection maximale contre les armes de petit calibre, faisaient de cet appareil l'un des moins faciles à manœuvrer qui soient.

Une fraction de seconde plus tard, les Mirage furent anéantis, explosant en boules de feu comme si une gigantesque main invisible avait écrasé ces moustiques.

— Red Squad, ici Eagle, la voie est libre. Revenez. Bon travail sur les bases.

Le chef de formation adressa un message radio aux autres pilotes :

— Je ne sais pas pour vous, mais moi, je ne ferai plus jamais de blagues sur les avions de combat.

Eagle était le nom de code des deux MiG-29 Fulcrum qui couvraient la fuite des Hind.

\*

L'entretien imminent mettait Dwivedi clairement mal à l'aise. Bien qu'âgé de près de quatre-vingt-cinq ans, Tarapore était encore très écouté et il pouvait littéralement décider du sort du gouvernement. Avec plusieurs sièges au Parlement, son parti exerçait une influence considérable sur la coalition de Dwivedi, dont beaucoup de ministres avaient commencé leur carrière politique aux côtés de Tarapore.

Le patriarche entra, la mine amusée. Il portait comme d'habitude un *kurta* immaculé, avec un châle rouge drapé sur ses frêles épaules.

— Eh bien, Vivek, pourquoi avez-vous convoqué un vieillard ? J'espère que tout va bien.

— Oui, Tarapore, veuillez vous asseoir. Vous avez peut-être entendu parler des frappes au Cachemire. On dirait qu'une nouvelle guerre nous attend.

— J'ai lu ça dans les journaux. Bravo. Depuis des années, je répète qu'il faut chasser ces chiens de notre pays. Mais pourquoi vouliez-vous me voir ?

— Comme vous le savez sans doute, les émeutes nous privent du soutien de la communauté internationale et bloquent nos réservistes. En cas de guerre, tous nos soldats devront être envoyés au front, et non dans les villes. Et si nous voulons éviter que les pays islamiques choisissent le camp d'Illahi, le seul moyen est de les persuader que nous maîtrisons la situation.

— Je suis tout à fait d'accord. Ces terroristes musulmans causent de graves dégâts.

Dwivedi perdit patience. Il se leva, laissant éclater la tension des derniers jours et l'indignation qu'il avait ressentie en voyant le reportage de Neha.

— Trêve de sottises ! Vous savez que seuls les premiers assauts ont été menés par des terroristes, qui ne cherchaient qu'à vous provoquer, vous et vos acolytes. Et vous avez réagi exactement comme ils le souhaitaient.

Stupéfié par cet éclat, Tarapore prit le temps de recouvrer ses esprits. Lorsqu'il répondit, ce fut avec calme et confiance en lui.

— Vivek, vous avez encore beaucoup à apprendre. Si vous êtes au pouvoir, c'est grâce à nous, alors ne mordez pas la main qui vous nourrit.

— Vous le croyez vraiment ? Vous me faites pitié, je vous assure. D'après vous, que dirait la population si on lui révélait l'étendue de votre implication dans ces émeutes ? J'y perdrais peut-être mon poste, mais vous, vous seriez fini !

Tarapore parut plus satisfait encore.

— Vivek, tout le monde s'égosille au sujet de ces émeutes et du rôle que nous y aurions prétendument joué. Comment se fait-il que personne n'ait la moindre preuve concrète ?

— Vous voulez des preuves ? Eh bien, regardez cette cassette !

Tarapore s'assit, muet de stupeur, tandis que les images défilaient devant ses yeux.

— Vivek, je... je n'imaginai pas que Vinay puisse aller aussi loin...

— Peu m'importe ce que vous pensiez. J'en ai assez. Faites en sorte que ça cesse, ou je dévoilerai tout ce que je sais.

— Mais... je ne peux pas...

Tarapore avait perdu toute son assurance. Il ne restait plus qu'un vieillard terrorisé.

Dwivedi vit que Tarapore s'agrippait aux bras du fauteuil, comme pour y chercher un appui.

— Je comprends. Vous êtes vraiment pathétique : vous craignez de ne pas pouvoir contrôler Sethi. Eh bien, alors, c'est moi qui vais lui parler. Je traiterai directement avec lui. Mais entendons-nous bien. Vous publierez une déclaration condamnant certains membres de votre parti pour avoir provoqué les émeutes et vous promettrez à la population de tout faire pour juguler ces violences. Si j'apprends que votre parti y est à nouveau mêlé, je vous envoie l'armée, à vous et à vos tueurs. Ils se croient peut-être très forts parce qu'ils massacrent des femmes et des enfants. J'aimerais bien les voir face aux commandos armés.

— Vivek, vous vous trompez.



— Faites que ça cesse. Maintenant.

Quand le vieil homme sortit, Dwivedi se rassit calmement. Il entendait son cœur battre à tout rompre et il attendit un long moment qu'il reprenne un rythme plus paisible. Cela faisait longtemps qu'il ne s'était plus mis en rage ainsi. Il venait probablement de détruire sa carrière politique. Au sein même de son parti, beaucoup contesteraient sa décision et il avait perdu toute chance de le diriger. Pourtant, il se sentait content de lui. Jadis, il était plein de visions idéalistes de son action politique, mais aucune n'avait résisté au passage des années. C'était sans doute maintenant sa dernière occasion de se rattraper.

\*

Tariq se trouvait face à Illahi, et la vérité se lisait sur son visage.

— Eh bien, Tariq, qu'y a-t-il ? Pourquoi restez-vous planté là comme si vous aviez vu un fantôme ?

— Monsieur, les Indiens ont bombardé nos bases en Azad Cachemire.

Illahi frémit et posa la tasse qu'il tenait à la main.

— Ces salauds ont plus de couilles que je ne pensais. C'est grave ?

— Les combattants de la liberté ont lutté vaillamment, mais les Indiens avaient l'avantage avec leurs hélicoptères. Nous avons essuyé des pertes importantes au Nord et au Sud. Dans la zone centrale, nous nous en sommes plutôt mieux tirés : nous avons été prévenus par les observateurs au sol. Nos hommes ont pu se disperser et se mettre à couvert.

— Et que faisait notre armée de l'air avec ses beaux jouets neufs ? demanda Illahi en regardant Karim.

Karim se hérissa en entendant ce reproche public. Mais ce qu'il ne supporterait en aucun cas, c'était que l'on mette en doute la compétence de ses officiers et de ses hommes, et par-dessus le marché devant un rustre comme Tariq, qui était plus un assassin qu'un soldat professionnel.

— Monsieur, les seuls avions disponibles étaient des Mirage et des Airguard. Ce n'est pas vraiment ce qui se fait de mieux et ils ne faisaient pas le poids devant les MiG-29 et les Mirage 2000 des Indiens. Nous avons perdu sept chasseurs alors que nous n'en avons abattu que deux ou trois. Comme je vous en avais déjà parlé, nous avons décidé de ne pas engager nos F-16 étant donné le manque critique de pièces de remplacement. Nous préférons les réserver à la défense des cibles stratégiques.

Illahi ne s'offusqua pas qu'on lui réplique de la sorte. Il semblait avoir l'esprit ailleurs. Il se tourna vers Karim, le visage déformé par un sourire grimaçant.

— Eh bien, cela va bientôt changer, Karim. J'active le projet Skywatch. Cela devrait être une bonne nouvelle pour vous ! Et nous allons aussi agir sur la terre ferme. Les Indiens nous ont devancés, mais ils ne savent pas tout ce que nous leur avons préparé. Ils vont avoir une belle surprise !

\*

Pratap Singh s'étira pour dénouer les raideurs qu'il avait dans le cou et dans les épaules. Avec l'escalade de la tension et les récentes frappes aériennes, il s'attendait à un regain d'attentats terroristes dans la vallée du Cachemire. Et en tant que directeur général de la police, il était le seul responsable de l'autorité civile. Sa mission était simple : ne pas laisser l'armée s'embourber dans les affaires civiles, car tous les hommes étaient requis en vue d'un conflit frontalier. Plus facile à dire qu'à faire.

La police indienne était mal équipée pour affronter les petites bandes de terroristes motivés et armés jusqu'aux dents qui agissaient dans toute la vallée. On avait longtemps cru qu'ils frappaient au hasard mais, depuis quelques jours, Singh discernait une logique claire et effrayante. Des escadrons suicide de deux ou trois hommes visaient des unités d'échelon arrière et des personnalités-clefs. Prises isolément, ces actions ne comptaient guère mais, cumulées, elles débouchaient sur un scénario sinistre, une stratégie calculée visant à rendre l'Inde incapable de lancer une véritable campagne dans la vallée au cas où une guerre éclaterait. Dans les journaux, le Pakistan chantait les louanges de "ces jeunes gens au sang chaud" qui se dressaient contre l'oppression, mais l'armée pakistanaise faisait preuve d'un silence inaccoutumé, alors que les habituels tirs à la frontière se réduisaient pratiquement à néant.

Tous les rapports du renseignement pointaient dans le même sens. Après les frappes aériennes indiennes, les militants avaient intensifié leur action de manière exponentielle. Il ne s'agissait plus uniquement de créer la terreur, mais de viser l'infrastructure et les forces de sécurité par des attentats soigneusement conçus.

La rêverie de Singh fut troublée par des cris véhéments à l'extérieur de son bureau, suivis presque aussitôt par le cliquetis des fusils automatiques. Il y avait du grabuge, mais il n'envisagea pas un instant de rester à l'abri en attendant que les militants viennent le tuer. Il prit son revolver de service et sortit en courant.

Il s'immobilisa en voyant ses deux gardes étendus dans une mare de sang, et trois hommes masqués debout à côté des cadavres. Il voulut tirer mais, avant qu'il ait pu lever son arme, plusieurs dizaines de balles d'AK-47 lui déchiquetèrent le corps.

Le silence de l'aube fut percé par des salves de lance-roquettes multiples qui visaient les positions indiennes. Ces armes datant de l'époque soviétique avaient été laborieusement transportées jusqu'à la frontière, parfois sous couvert de "convois d'aide aux réfugiés", parfois cachées dans des déploiements de l'armée régulière. Elles conféraient maintenant aux militants une puissance de tir sans précédent, face aux Indiens. Cela facilitait également le mouvement des hommes et des armes de petit calibre. Au total, c'est une petite armée qui était maintenant rassemblée à quelques pas du Cachemire. On était loin des petites bandes de militants que l'Inde avait l'habitude d'affronter.

Les Indiens étaient en état d'alerte maximum, mais ils s'attendaient à voir les moudjahidin adopter la tactique de la vague humaine. Ils n'étaient réellement pas préparés aux tirs nourris qui provenaient à présent de l'autre côté de la Ligne de contrôle. Quand la guerre serait terminée, ils sauraient ce que "surprise" veut dire.

Le site était pittoresque et, en temps de paix, c'eût été un paradis pour les touristes, avec son lac limpide et ses collines environnantes. En ce moment, il n'accueillait qu'un peloton d'infanterie renforcé, soit une quarantaine de soldats indiens.

Leur mission était d'observer le mouvement des moudjahidin sur le pont de Jhangar, qui reliait l'étroite piste de terre située de l'autre côté du lac à une route goudronnée menant tout droit à la ville d'Uri, à moins de dix kilomètres de la Ligne de contrôle.

Les Indiens n'étaient armés que de fusils d'assaut et d'une mitrailleuse légère. Après les premières frappes aériennes, on s'était attendu à une contre-attaque, mais concentrée plus au sud, près de Poonch, qui avait été le théâtre de graves combats durant les précédentes guerres indo-pakistanaïses, ou plus au nord, près du Kargil, où une bataille acharnée avait eu lieu en 1999. Les renforts étaient encore à deux jours de marche, ayant été retardés par un attentat terroriste qui avait détruit deux ponts.

Dans tout le Cachemire, le tableau était à peu près identique. Beaucoup d'unités indiennes avaient subi les agressions de petits groupes terroristes, généralement composés de kamikazes. Les dommages matériels restaient minimes, à tout prendre, mais ces assauts semaient la panique. C'était encore pire parmi les réservistes et dans la police. La veille, le quartier général de la police à Shrinagar avait été dévasté par des roquettes, et beaucoup de hauts fonctionnaires avaient été assassinés par des frappes chirurgicales.

Le peloton indien pouvait demander des tirs d'artillerie depuis une base située à vingt kilomètres. Cependant, si près de la frontière, en terrain fortement boisé, il était peu probable que l'avertissement

arrive assez tôt pour que le soutien de l'artillerie soit efficace.

Le commandant indien entendit un sifflement dans le ciel et ses hommes eurent à peine le temps de se cacher dans leurs bunkers avant que les roquettes ne se mettent à exploser tout autour d'eux. Quelques secondes après cette salve, près de deux cents moudjahidin franchirent la frontière pour se diriger vers les positions indiennes. Une moitié d'entre eux partirent vers le pont, l'autre moitié s'en prit aux soldats.

Ce fut un classique combat stationnaire, qui mit en évidence la supériorité indienne en matière d'entraînement et de discipline. Sachant les adversaires beaucoup plus nombreux qu'eux, les Indiens se mirent à bouger d'un buisson à un autre, d'une cachette à une autre, faisant ainsi de nombreuses victimes dans les rangs ennemis.

L'élan des assaillants avait presque été brisé lorsqu'un nouvel escadron de moudjahidin apparut.

Un choix très simple s'offrait au jeune *subedar* indien : se replier et perdre le pont, ou mourir en tentant d'arrêter l'attaquant. Comme il appartenait au fier régiment Jat, il n'hésita guère. Il fixa sa baïonnette et chargea en poussant le cri de guerre de son régiment, suivi par les vingt membres survivants de son peloton.

Les moudjahidin furent momentanément pris au dépourvu et une demi-douzaine d'entre eux furent tués à la pointe des baïonnettes indiennes, avant que leurs camarades ne se ressaisissent et se mettent à résister.

Le corps à corps brutal dura cinq bonnes minutes mais l'issue était évidente. Il n'y a que dans les films que vingt hommes peuvent gagner contre cent.

L'après-midi, dix camions traversèrent le pont, tous remplis de moudjahidin. L'attaque avait été si soudaine que la perte du pont n'avait pu être signalée et, quand l'artillerie indienne entra en action, lançant d'autres incursions dans la vallée, cette ouverture décisive passa inaperçue.

C'était une tactique ingénieuse, à laquelle les Indiens ne s'attendaient pas. Le conflit du Kargil les poussait à croire que toute incursion à venir se déroulerait dans des postes de montagne isolés. Mais la quasi-paralysie des unités d'échelon arrière du fait d'attentats terroristes menés de main de maître et l'attaque soudaine et parfaitement préparée contre le peloton offraient aux moudjahidin une ouverture en terrain bien moins accidenté, avec une route menant directement à une grande ville, Uri.

\*

C'était un déploiement d'avions impressionnant, et la population locale se rassembla autour de la base pour admirer la procession des

jets. Un par un, les turboréacteurs des chasseurs se mirent en marche et, rugissant à l'unisson, soulevèrent les appareils dans le ciel clair du matin. Les flèches d'argent filèrent vers l'est.

A la fin de la journée, vingt-quatre F-15 Eagle et deux avions radars E-3 étaient prêts pour le combat dans les champs d'aviation pakistanais.

Au même moment, un convoi de sept grands porte-conteneurs quittait Djeddah, transportant chacun un important chargement dissimulé sous d'immenses toiles de jute.

\*

Un calme inhabituel régnait dans l'immeuble de la chaîne WNS lorsque Neha y entra. Elle ne parlait même plus de "venir au bureau" car, depuis une semaine, elle vivait pratiquement dans son bureau. La veille, Dasgupta s'était montré exceptionnellement aimable, insistant pour qu'elle rentre chez elle dormir un peu. Neha pensait qu'il voulait la remercier de n'avoir pas divulgué l'affaire Sethi et qu'il cherchait à être gentil après avoir été convoqué par Dwivedi qui lui avait demandé de confier de nouvelles responsabilités à la jeune femme.

Dès qu'elle fut arrivée, Rahul cria depuis son bureau, en brandissant le journal :

— Patron, vous avez lu la presse ?

Neha sut aussitôt de quoi il voulait parler. Tous les journaux indiens affichaient des éditoriaux délirants sur le courage du gouvernement qui lançait des frappes aériennes de l'autre côté de la Ligne de contrôle. Quelques articles évoquaient les représailles violentes auxquelles les forces indiennes s'exposaient.

— Oui, Rahul, c'est la guerre. Et tu sais quoi ? Nous, on est en plein dedans.

Rahul bondit par-dessus son bureau pour s'approcher de Neha.

— Comment ça ?

— Regarde.

Elle lui tendit une page imprimée.

— Ouah ! C'est génial. On fait partie du groupe de journalistes qui accompagne l'armée !

— Du calme. On ne va pas au Cachemire. Ils nous ont fourrés avec la 3<sup>e</sup> division blindée au Rajasthan. Je ne sais pas trop si nous verrons grand-chose là-bas.

La dernière fois que ça avait chauffé, dans le district du Kargil, les deux camps n'avaient pas osé porter le conflit jusque dans les plaines, de peur d'une escalade nucléaire. Neha avait le sentiment que ce serait la même chose, cette fois-ci encore.

— Super, on va voir des tanks !

Neha leva les yeux et éclata de rire. Rahul lui donnait parfois l'impression d'être un gamin de dix ans.

— Alors, patron, quand est-ce qu'on part ?

— Demain.

*Le vainqueur est celui qui, s'étant préparé, prend son ennemi par surprise.*

SUN ZE

— Alors, ça se passe comment ?

Question rhétorique. Dwivedi connaissait fort bien la réponse.

— Nous avons gravement sous-estimé le nombre de moudjahidin que nous allions affronter. Les derniers chiffres évoquent au moins quarante mille mercenaires présents dans la vallée.

Sachant qu'il était responsable de cet échec, Joshi ne leva pas le nez du rapport du renseignement. Les Pakistanais avaient eu l'idée lumineuse d'introduire peu à peu les moudjahidin dans différents villages du Cachemire au cours des six derniers mois, afin de ne pas donner l'impression d'une mobilisation de grande ampleur. Il s'agissait pour la plupart de soldats endurcis, qui s'étaient battus contre les Soviétiques dans les collines d'Afghanistan plus de vingt ans auparavant, et plus récemment contre les Iraniens. Quand était venue l'heure de passer à l'attaque, il avait été assez simple de les réunir en peu de temps. Leur fanatisme impitoyable compensait leur manque de discipline et de formation militaire. Beaucoup pensaient réellement participer à une guerre sainte pour libérer leurs frères et, comme n'importe quel soldat l'aurait avoué, l'ennemi le plus difficile à vaincre est celui qui croit en sa cause. De plus, les frappes terroristes dans la vallée perturbaient complètement le programme indien de mobilisation et les unités d'échelon arrière.

Le commandant en chef des forces aériennes prit la parole.

— Monsieur, nos avions d'attaque volent vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et l'armée pakistanaise n'est pas encore intervenue. Leurs Mirage et leurs Airguard ont été battus à plates coutures lors des premiers assauts en Cachemire occupé. Grâce à notre supériorité aérienne, je suis sûr que nous pourrons venir à bout des moudjahidin. Nous briserons l'arrière de leur offensive, ce n'est qu'une question de temps.

— Par ailleurs, rien n'indique que les Pakistanais aient l'intention d'engager leurs forces régulières. Elles sont mobilisées et en état d'alerte, mais elles ne semblent pas sur le point de franchir la frontière pour aider les moudjahidin. Ceux-ci ont peut-être été envoyés tirer les marrons du feu : s'ils réussissent, alors les troupes régulières suivront. D'un autre côté, si nous arrivons à mettre les moudjahidin mal en point, les Pakistanais se tiendront peut-être à l'écart de toute cette affaire, en disant que ce sont les jeunes qui ont brandi le drapeau de la

révolte contre nous.

Joshi n'était guère convaincu par cette hypothèse de son propre service, et cela se voyait.

— Je l'espère, je veux l'espérer.

Ce que tout le monde s'abstenait de préciser, c'est que les Indiens n'avaient absolument aucune idée du genre de représailles auxquelles s'attendre sur la Ligne de contrôle ou, sous la forme d'attaques de guérilla, sur leur propre territoire.

Alors que la réunion se terminait, Dwivedi entraîna Joshi à l'écart.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il fout, le Patriote ? Nous n'arrêtons pas de nous faire prendre par surprise.

— Je ne sais vraiment pas, monsieur, mais j'imagine que l'information n'est accessible qu'à un petit groupe d'individus et qu'il faut donc plus de temps pour établir un contact. Et n'oubliez pas que ce travail est bien plus risqué, maintenant que les enjeux sont beaucoup plus élevés. Attendons encore un peu. Je lui ai transmis un message exigeant les détails dont nous avons besoin. J'espère que cela l'aidera à orienter ses efforts.

— Vous savez, Joshi, je suis peut-être trop dur avec ce pauvre type. Il doit vivre un enfer, au beau milieu du territoire ennemi, perpétuellement en danger. Et si on le tirait de là un de ces jours ?

— C'est trop tard, monsieur. Il est trop profondément engagé, il faut qu'il reste là-bas. C'est un miracle qu'il nous soit resté fidèle après toutes ces années.

\*

La pièce était meublée de façon spartiate, avec un petit bureau et une chaise. L'étagère rongée par les termites ne supportait que quelques livres cornés. Un vieux ventilateur grinçait au plafond sans vraiment contribuer à rafraîchir l'atmosphère. A l'extérieur, l'enseigne annonçait : "A.M. Malik et associés, avocats." Le bureau n'avait jamais été employé par des juristes et le cabinet ne faisait aucun effort pour attirer les clients.

L'homme était penché sur un livre, la loupe à la main. A y regarder de plus près, le volume ressemblait à un agenda ordinaire, avec une page pour chaque jour, et, de fait, divers rendez-vous et rappels y étaient griffonnés. La seule anomalie était une petite grille en bas de chaque page, qui contenait une matrice de chiffres et de lettres apparemment sans logique.

Après avoir consulté chaque matrice, l'homme prenait des notes sur une page séparée. Lorsqu'il eut fini, il consulta ses notes et rédigea sur une feuille blanche ce qu'un profane aurait pris pour des élucubrations dénuées de sens.



Pour le Patriote, cependant, c'était un travail habituel. Depuis des années, il l'accomplissait tous les deux jours, sans exception. C'était une tâche simple et, après tout ce temps, on aurait pu croire qu'elle avait perdu toute importance à ses yeux. Loin de là : il savait que la moindre négligence, le moindre oubli lui coûterait la vie.

Quand le message fut complet, il glissa le papier dans une enveloppe qu'il cacheta. L'agenda fut rangé dans un tiroir fermé à clef et le Patriote sortit.

La méthode qu'il était sur le point d'utiliser remontait aux premiers temps de l'espionnage moderne et n'avait atteint un haut degré de raffinement que sous la guerre froide. En notre époque d'ordinateurs et de communication par satellite, elle paraissait anachronique, mais elle restait sans doute le moyen le plus sûr. A chaque jour correspondait un nouveau lieu de dépôt, avec un code entièrement différent. Il suffisait d'utiliser le code de la journée pour encoder son message. De même, tout message lui étant adressé aurait recours à la même matrice. En cas de changement de code ou du lieu de dépôt, le Patriote recevait par courrier un nouvel agenda. Ses employeurs ne voulaient courir aucun risque.

Le Patriote monta dans sa voiture et quitta le complexe de bureaux miteux. Il regardait constamment dans son rétroviseur. Un profane n'y aurait vu que paranoïa gratuite, mais il avait appris à se méfier. Il veillait soigneusement à respecter les limites de vitesse et à suivre les règles de circulation ; aucun espion n'a envie d'attirer l'attention. Contrairement à ceux qu'on voit au cinéma, qui adorent les voitures voyantes, les vrais espions ne paient généralement pas de mine. Dans la vraie vie, mieux vaut se fondre dans la masse.

Le Patriote roula pendant environ quinze minutes avant d'atteindre un estaminet.

Il entra, s'assit à une table et commanda un café. Il sirota le contenu de la tasse en attendant l'heure fixée. Il y avait dans la salle une dizaine de personnes. Il étudia leur visage : une jeune mère avec son enfant, deux adolescents qui se disputaient à propos d'un match de cricket, un vieil homme qui buvait son thé bruyamment. Cela aurait pu être n'importe lequel. Il avait d'abord été intrigué, mais l'expérience l'avait rendu indifférent à ce détail. Il n'avait pas besoin de savoir qui était son contact.

A 10 heures précises, il se rendit aux toilettes. Une fois à l'intérieur, il tira l'enveloppe de sa poche et la laissa dans la poubelle. Il examina la poubelle pendant quelques secondes : pas de message, aujourd'hui.

Il revint dans la salle et sortit après avoir payé. Comme d'habitude, rien ne lui permettait de deviner qui ramasserait son enveloppe.

Le Mi-35 indien avait épuisé toutes ses roquettes et se servait maintenant de ses mitrailleuses pour traquer les moudjahidin. Ici, comme dans bien d'autres secteurs du Centre et du Sud de la vallée, les soldats afghans avaient très vite conquis des territoires, conservés au prix d'un effort considérable. L'artillerie et la puissance aérienne des Indiens faisaient des victimes mais, dans cette région montagneuse, il était relativement facile de se protéger des attaques aériennes. Certains moudjahidin transportaient des Stinger, dont la guerre afghane leur avait laissé une petite réserve. Ces vieux lance-missiles mal entretenus n'avaient rien de bien redoutable, mais ils rendaient beaucoup plus dangereux le survol à basse altitude, comme un Hind l'avait encore appris à ses dépens en début de journée.

L'armée de l'air pakistanaise n'avait pas encore fait sentir sa présence, au grand étonnement des Indiens, qui jouissaient du contrôle relativement incontesté de l'espace aérien au-dessus du Cachemire.

— Thunderbolt, je m'en vais. A vous de jouer.

Le pilote du Hind fit demi-tour pour rentrer au bercail, sachant qu'il serait bientôt de retour.

Thunderbolt regroupait quatre avions de frappe Jaguar. Arrivant du nord, ils croisèrent le Hind et se dirigèrent vers une importante concentration de moudjahidin. C'est ici que ceux-ci avaient installé leurs lance-roquettes en vue d'incursions plus septentrionales. La mission de Thunderbolt était d'éliminer ces armes.

Chaque Jaguar transportait deux pods lance-roquettes et deux bombes de cinq cents livres, de quoi anéantir facilement les lance-roquettes des moudjahidin. Il resterait même de quoi exterminer les moudjahidin restés à découvert. Ils opéraient sans escorte de chasseurs, car chaque appareil était muni de deux missiles air-air Magic. Grâce à ses capacités à basse altitude, le Jaguar devait pouvoir échapper à la plupart des chasseurs pakistanaïes à part le F-16. Et il n'y avait aucun F-16 en vue au-dessus du Cachemire.

Avec les MiG-27, les Jaguar constituaient l'élite des forces indiennes de frappe aérienne. Fruit des efforts conjoints de la Grande-Bretagne et de la France, plus de cent Jaguar avaient été fabriqués sous licence en Inde. Doté de capteurs relativement avancés et d'une charge d'armement respectable, le Jaguar était idéalement adapté à la mission assignée à Thunderbolt.

— Thunderbolt, j'ai trois bandits qui s'approchent de vous à huit cents nœuds, cap un neuf zéro, distance cinquante.

Le message provenait de l'avion de veille indien, un Iliouchine 76 acheté aux Russes près de huit ans auparavant et transformé grâce à la technologie israélienne, notamment le système de radar Phalcon. Bien loin d'égaler l'E-3 américain, il offrait

cependant à l'Inde un système de détection et de commandement aéroporté dont ne disposaient ni le Pakistan ni la Chine.

Calculant rapidement, le chef de formation estima qu'une distance de cinquante kilomètres était sans danger. Le meilleur missile de l'armée de l'air pakistanaise, l'AIM-9L, avait une portée n'excédant pas une quinzaine de kilomètres. Et les Jaguar étaient si proches de leur cible qu'ils pourraient au moins lancer une salve.

Les lance-roquettes étaient bien visibles, ils étaient sur le point de plonger pour l'attaque lorsque les voyants s'allumèrent, indiquant que les radars ennemis les suivaient. La voix du contrôleur retentit dans leurs oreilles.

— Missile en vue. Je répète, missile en vue. Les bandits ont lancé des missiles multiples. Distance vingt-quatre.

Vingt-quatre kilomètres ! Qu'est-ce que ça voulait dire ? Les appareils indiens étaient exclusivement des avions de frappe. Leur technologie sophistiquée leur permettait de repérer et de détruire des cibles au sol, mais ils n'avaient pas de radar air-air. Ils devraient se fier au système de détection pour déterminer la provenance des missiles et pour leur indiquer comment les éviter.

Les neuf AMRAAM filèrent vers les chasseurs indiens à deux fois la vitesse du son. Avec leur système de guidage radar très avancé, ils étaient considérés comme les meilleurs missiles air-air au monde. Avant le coup d'Etat, les Saoudiens avaient utilisé l'argent du pétrole pour en acheter plusieurs centaines, qui étaient maintenant mis à l'épreuve.

Les Indiens virèrent et plongèrent pour esquiver les missiles, et larguèrent des bandes d'aluminium pour brouiller les ondes radars. A une si faible altitude, certains des AMRAAM furent perturbés par le fouillis d'échos et perdirent leur cible de vue, explosant à terre. Quelques-uns se dirigèrent vers les bandes d'aluminium. Mais les autres poursuivirent leur objectif initial. Deux Jaguar indiens succombèrent à la première salve. Les assaillants s'approchèrent pour attaquer les chasseurs indiens restants avec leurs Sidewinder de moindre portée.

Le chef de formation avait une certaine expérience du combat aérien, car il avait piloté des MiG-23 avant cette mission. Il savait que l'ennemi avait un net avantage. Les avions de l'armée de l'air pakistanaise, sans doute des F-16, avaient été équipés de missiles à plus longue portée, obtenus Dieu sait où. L'heure était venue d'apprendre si les F-16 étaient aussi bons qu'on le prétendait. Il regretta son vieux MiG-23 : la bataille aurait alors été plus équitable. Mais il devrait se contenter de ce qu'il avait, même si cela ne semblait guère réjouissant.

Les cinq chasseurs quadrillèrent le ciel, en quête d'une position d'où

ils pourraient tirer leurs missiles. On se serait cru revenu au temps de la Première Guerre mondiale. Simplement, les avions allaient maintenant beaucoup plus vite, tout comme la mort.

Le chef de formation réussit à retourner son appareil contre l'un des attaquants et il aurait atteint sa cible s'il n'avait pas sursauté de surprise, en voyant devant lui un F-15 Eagle peint aux couleurs de l'armée de l'air pakistanaise !

L'autre Jaguar eut moins de chance. Il explosa en une boule de feu, un F-15 lui ayant lancé un Sidewinder à la queue. Un Jaguar contre trois F-15 : seuls les plus braves et les plus fous auraient couru ce risque. Le pilote indien fonça vers le sol, les moteurs en postcombustion. Il revint à la base avec son réservoir presque vide et une histoire incroyable à raconter.

\*

En entrant dans sa chambre, Kohli vit que Roma s'adonnait à son passe-temps préféré : surfer sur Internet.

Il revenait d'un briefing sur l'apparition soudaine de F-15 au-dessus du Cachemire. L'armée de l'air avait toujours considéré une intervention saoudienne comme une possibilité et, maintenant, le pire scénario était en train de se concrétiser. En dehors des Sukhoï-30, les Indiens ne possédaient aucun avion capable d'affronter des F-15 bien pilotés, et c'est à l'escadron de Kohli qu'il appartiendrait de neutraliser cette menace claire et présente. Kohli s'assit sur le lit, derrière Roma. Il la savait tendue, effrayée, et voulait rendre les choses aussi simples que possible.

— Roma, je vais m'absenter quelques jours.

— Où vas-tu ?

— A Shrinagar. C'est là qu'on envoie les escadrons.

— Quand pars-tu ?

— Ce soir. Tu veux bien préparer ma valise ?

— Déjà ?

Elle n'ajouta pas un mot, mais ses yeux mouillés disaient tout.

— Sois prudent, Sid.

Kohli la prit dans ses bras.

— Je serai prudent, tu me connais.

\*

La première chose qui frappa Neha lorsqu'elle descendit du train fut la chaleur. Même en fin de journée, Bikaner restait une fournaise, par rapport à Bombay. Elle portait ce que Rahul avait ironiquement décrit

comme “l’uniforme du correspondant de guerre” : short kaki et chemisier blanc, complété par un sac à dos. Il leur fallut quelques minutes avant d’apercevoir le solide gaillard en uniforme qui tenait une pancarte indiquant leurs noms.

— Bonjour, je suis Neha Mehta. Et voici Rahul Asthana.

— Bonsoir. Naik Vijay Tonk, à votre service. Veuillez me suivre.

Ils partirent à bord d’une vieille jeep de l’armée, Neha assise à l’avant, le naik au volant. Ils roulèrent pendant deux heures sur une route pleine de nids-de-poule, et le militaire ne prononça qu’une phrase, frustrant toute tentative de conversation de la part de Rahul. Neha fit de son mieux pour ne pas rire de sa déconfiture.

Elle admirait la beauté brute, apparemment vierge, du désert qu’ils traversaient. Le sable s’étendait à perte de vue, comme une mer infinie.

Sa rêverie fut interrompue par un bruit de tonnerre. Prise au dépourvu, elle vit à sa droite un gigantesque hélicoptère qui transportait, suspendu dans un harnais, ce qui ressemblait à un grand canon. L’hélico disparut bientôt à l’horizon. Neha remarqua que Tonk roulait également dans la même direction.

Ils comprirent qu’ils approchaient de leur destination en voyant quelques blindés garés au bord de la route. L’un d’eux semblait en panne et plusieurs hommes étaient rassemblés devant le véhicule. Tonk s’arrêta pour leur proposer de les emmener, mais ils refusèrent en affirmant que leur char allait bientôt redémarrer.

La jeep arriva devant une enceinte d’aspect rébarbatif, qui devait couvrir près de cinquante hectares. L’énorme portail était gardé par des hommes armés, avec des murs de brique et des fils barbelés tout autour. Ils pénétrèrent à l’intérieur et roulèrent encore un kilomètre sur ce qui ressemblait à une route au milieu du désert.

Le trajet se termina devant un groupe de bâtiments, dont l’un arborait le blason du régiment.

— Ouah, ils pourraient construire un stade de foot et un terrain de cricket, il leur resterait encore de la place, remarqua Rahul en descendant de la jeep.

Ils furent accueillis par un jeune gradé à l’entrée d’un bâtiment portant l’enseigne “Mess des officiers”.

L’homme n’était pas d’une grande beauté, mais ses yeux révélaient une intelligence qu’il déployait selon son gré. Il avait une fine moustache et se tenait droit comme un I, les mains serrées derrière le dos.

— Bonsoir, je suis le colonel Vikram Rathore. Bienvenue chez nous. Tonk vous montrera votre chambre et vous pourrez vous rafraîchir. Ensuite, rejoignez-moi au mess et nous dînerons à 21 heures avec le général Sidhu, qui commande notre division.

— Mon Dieu, il parle comme dans les mauvais films de guerre, commenta laconiquement Rahul tandis que Tonk, toujours silencieux, les emmenait dans un couloir. Neha pensait elle aussi au colonel, *un type intéressant*.

\*

La guerre ne se déroulait pas trop bien pour l'Inde. Alors que les frappes aériennes au Cachemire occupé par le Pakistan avaient eu un impact sur la capacité des moudjahidin à soutenir une offensive, ceux-ci avaient remporté une grande victoire en prenant le contrôle du pont menant à Uri. Dès qu'Uri serait tombée, la voie serait libre jusqu'aux grandes villes de Baramulla et de Sopore. Une fois à Baramulla, Shrinagar n'était plus qu'à une cinquantaine de kilomètres.

Les moudjahidin se trouvaient maintenant à moins de dix kilomètres d'Uri, dont les séparait seulement un bataillon indien. Ils semblaient s'être momentanément arrêtés, sans vraiment franchir la Ligne de contrôle, pour se regrouper et renforcer leurs positions avant de lancer une attaque. On disait que l'assaut initial contre un peloton avait eu un bilan très lourd. On envisageait déjà de décorer du Param Vir Chakra, la plus haute récompense pour bravoure, le subedar indien responsable de ce peloton. Un seul soldat, un carabinier grièvement blessé, avait survécu au carnage et, lorsqu'il avait été retrouvé par quelques villageois compatissants, il avait raconté l'histoire de leur résistance héroïque. Malgré tout, les moudjahidin seraient bientôt assez sûrs d'eux pour marcher sur Uri. Quelques roquettes étaient déjà tombées sur la ville, dont les habitants paniqués avaient fui, croyant trouver la sécurité à Baramulla. Ils avaient involontairement retardé l'arrivée des renforts en encombrant les routes menant à la ville.

Alors que les troupes régulières pakistanaïses n'étaient pas encore entrées au Cachemire, elles réalisaient déjà des opérations de reconnaissance et fournissaient un soutien d'artillerie. Bien entendu, l'entrée des F-15 avait instauré un certain équilibre des forces aériennes. Ces appareils avaient eu un impact immédiat sur le combat au-dessus du Cachemire. Le premier jour, six avions indiens avaient été abattus, sans qu'un seul F-15 soit perdu. Depuis près de trente ans, le F-15 avait été le souverain incontesté des airs, jusqu'à ce qu'il soit supplanté par le F-22 encore plus sophistiqué. Les derniers Sukhoï russes commençaient à s'en approcher du point de vue de la capacité de combat.

— Eh bien, messieurs ? Que pensez-vous de la situation au Cachemire ?

— Monsieur, nous gardons le contrôle de toutes les zones sauf la région d'Uri.

— Que se passe-t-il à Uri ? grommela le Premier ministre à l'adresse de son chef des armées.

— La ville est très exposée et, si les moudjahidin la capturent, ce serait pour les troupes régulières pakistanaïses le point de départ idéal d'une offensive de grande ampleur car ils y trouveraient une tête de pont relativement sûre pour pousser jusqu'à Shrinagar. La mobilisation de nos réservistes ne se fait pas aussi vite que nous l'espérons : dans tout le Cachemire, les terroristes organisent des attaques sporadiques qui bloquent nos unités de réserve. Le 1<sup>er</sup> bataillon de la 4<sup>e</sup> division d'infanterie occupe actuellement Uri, avec à sa tête le colonel Dowlah, un soldat très décoré qui s'est battu au Siachen. Mais les chances sont contre eux.

— Eh bien, ils devront tenir jusqu'à ce que nous puissions leur amener des renforts. Et l'armée de l'air, pourquoi ne bombardez-vous pas les moudjahidin avant qu'ils n'arrivent à Uri ?

— Ce n'est pas si simple. Nous estimons que tout un escadron de F-15 saoudiens participe au conflit. Nous devrions les décimer, car nous avons lancé contre eux nos Su-30, mais je ne suis pas sûr que nous puissions reconquérir la supériorité aérienne. Pour compliquer le problème, l'armée pakistanaïse semble avoir un système de détection et de commandement aéroporté, ce qui neutralise notre avantage en la matière. Les moudjahidin ne sont qu'à une journée d'Uri et nous ne pourrions jamais acheminer les renforts à temps. La seule solution serait le largage de troupes et de ravitaillement, ce qui paraît très difficile en présence des F-15.

Le chef d'état-major de l'armée de l'air était visiblement mal à l'aise.

— Nous pourrions peut-être quitter Uri et opérer un repli pour défendre Baramulla. Nous aurions alors réuni des forces suffisantes pour résister.

— Mais MERDE, à la fin !

Dans la salle, tout le monde fut abasourdi par ce juron inhabituel de la part de Dwivedi, et surtout le paisible chef de l'état-major de l'air qui venait de risquer une suggestion.

— Ecoutez-moi, la situation n'a pas l'air géniale pour le moment. Mais il y a une chose que nous ne pouvons pas nous permettre, c'est de perdre toute confiance en nous. Si nous abandonnons Uri aujourd'hui, demain nous trouverons une bonne raison de lâcher Baramulla, et ensuite Shrinagar. Nous devons nous fixer quelque part, et autant que ce soit à Uri. Je ne veux pas que nous consacrons notre énergie à préparer notre capitulation. Engageons-nous plutôt à conserver Uri, et faisons tout pour que cela soit possible. Il ne s'agit pas seulement de déplacer des pions sur l'échiquier, il s'agit aussi d'envoyer des signaux à l'ennemi. Si nous les enhardissons en abandonnant Uri, nous entrerons dans une spirale descendante dont

nous ne sortirons peut-être jamais. Dites-moi, Joshi, ces fichus Saoudiens sont-ils impliqués d'une autre façon ?

— Monsieur, les photos satellites montrent un convoi de sept ou huit navires dans le Golfe. Nous ne savons pas vraiment où ils vont, ni ce qu'ils transportent, mais nous allons les surveiller.

— Eh bien, coulez-moi ces salauds-là s'ils approchent de Karachi. Et je veux qu'on fasse disparaître ces F-15. Mettez-y tous nos Sukhoï s'il le faut, mais faites-le. Selon moi, le seul moyen de sauver Uri, c'est que notre armée de l'air retrouve un semblant de supériorité aérienne afin qu'on puisse larguer des renforts et du ravitaillement. Et sur la scène nationale, quoi de neuf ?

Dwivedi, le bras toujours dans le plâtre, s'était cette fois tourné vers son ministre de l'Intérieur.

— Les émeutes ont plus ou moins cessé. Mais le bilan est catastrophique, car on parle de plus de trois mille morts. Il est difficile de savoir ce qu'en pense l'opinion publique, la situation évolue trop vite. Pourtant, les attaques au Cachemire ont quelque chose de positif : elles devraient rassembler la population, ce qui contribuera à panser les plaies. Ce qui est plus inquiétant, ce sont les attentats terroristes. Nous n'avions pas prévu que cela pourrait aller aussi loin. Il semble que, depuis plus de six mois, ils aient infiltré de petits groupes de combattants et qu'ils disposent maintenant d'un total d'au moins cinq mille mercenaires étrangers dans la vallée. C'est deux fois plus que le nombre moyen des années 1990.

Dwivedi grimaça. Il ne soupçonnait pas que les morts seraient aussi nombreux.

— Où en est-on, pour Sethi ?

— Il a été arrêté et accusé d'incitation à la violence, mais il sera bientôt libéré sous caution.

Dwivedi prit quelques secondes pour réfléchir et parvint rapidement à une décision. *Ce salaud participe à un massacre et croit qu'il pourra s'en tirer.*

— Venez me voir après la réunion. Je crois avoir le moyen de le maintenir en prison. En attendant, nous allons donner du fil à retordre à nos amis du Pakistan. Si nous devons perdre Uri ou si les troupes régulières pakistanaïses entrent au Cachemire, je veux une attaque en plaine. En sommes-nous capables ?

— J'attendais que vous nous le demandiez, monsieur. J'ai un plan.

Le chef d'état-major de l'armée de terre brandit une épaisse pile de diapositives.



été solennellement présentés aux officiers, puis on leur avait servi un repas somptueux, auquel Rahul avait fait honneur. L'alcool avait coulé généreusement, et le général de brigade était aussi solide buveur que le caméraman.

Neha avait essayé de bavarder avec le jeune colonel qui les avait accueillis, mais elle en avait été dissuadée par son attitude hautaine, presque grossière. Le général, un Sikh bavard, compensait amplement le manque de conversation de Rathore. Lorsqu'il finit par s'en aller, un silence surnaturel sembla s'abattre sur la pièce. Rahul ne le remarqua pas trop, car il avait maintenant toutes les bouteilles pour lui seul. Neha, de loin la plus extravertie des deux, se sentit extrêmement gênée de rester là à regarder cet homme manger. Elle fit à nouveau quelques tentatives, mais le colonel se contentait de grignoter sa nourriture sans répondre grand-chose. Rahul avait depuis longtemps renoncé à le faire parler, mais Neha ne se laissait pas décourager aussi facilement. Elle réussit enfin à le tirer de sa coquille mais, au bout de quelques minutes, elle se rendit compte que le colonel lui était infiniment plus sympathique lorsqu'il fermait la bouche.

Rahul les observait depuis un petit quart d'heure. Ce qui avait commencé comme une conversation générale sur le rôle de la presse prenait maintenant un tour nettement personnel. Le colonel, qui avait été la politesse même jusque-là, était devenu plus hostile lorsque Neha avait suggéré que les institutions officielles, dont l'armée, redoutaient toujours que la presse ne s'approche d'elles, comme si elles craignaient que l'on ne dévoile leurs mauvaises actions.

— Ecoutez, mademoiselle Mehta, je n'ai pas demandé que vous veniez ici. La guerre est l'affaire des militaires et la présence de gens comme vous ne pourra que nous empêcher de...

— Attendez une minute, vous essayez de dire que vous n'avez pas envie d'avoir une femme dans les parages quand vous, les hommes, vous partez jouer avec vos gros fusils.

— Mademoiselle Mehta, je resterai poli parce que j'ai reçu l'ordre de vous accueillir ici. La situation va devenir très dangereuse et je veux simplement que vous restiez près de moi, tous les deux. J'espère que c'est clair. A présent, si vous m'excusez, je vais prendre congé.

Rathore se leva et sortit du mess, laissant derrière lui Neha furieuse et Rahul songeur.

— Connard. Connard misogyne !

— Calmez-vous, patron. Moi, je l'ai trouvé plutôt sympa. Il ne doit jamais être sorti de son tank, c'est pour ça qu'il ne sait pas trop s'y prendre avec les êtres humains. Et puis vous n'y êtes pas vraiment allée de main morte avec lui.

— C'est quand même un connard.

— Oui, à ma connaissance, c'est la première fois qu'un mec ne se

met pas à baver rien qu'en vous voyant, répondit Rahul en souriant jusqu'aux oreilles.

Quand Neha monta dans sa chambre, elle se demanda à quel point Rahul avait vu juste.

*Ni la loi ni le devoir ne m'ont ordonné de me battre,  
Ni les hommes publics ni les foules en liesse.  
Un élan de ravissement solitaire  
M'a conduit vers ce tumulte dans les nuages.*

W.B. YEATS,

“Un aviateur irlandais prévoit sa mort”.

Kohli maintenait son Sukhoï à une altitude de quatorze mille pieds. Avec son ailier, ils servaient de couverture à un vol de MiG-27, dans le cadre d'une mission d'attaque contre des positions moudjahidin.

Jusque-là, dans la guerre aérienne au-dessus du Cachemire, aucun des deux camps n'avait gardé longtemps l'avantage. Les F-15 ne permettaient plus aux avions indiens d'attaquer n'importe quelle cible à volonté. L'arrivée des Sukhoï et des MiG-29 avait en revanche rétabli l'équilibre. Les deux armées luttaient maintenant pour la maîtrise des airs. Deux pilotes de l'escadron de Kohli avaient déjà combattu contre les F-15 et l'un d'eux avait abattu un appareil. Lors des premiers combats, les mérites relatifs des divers avions étaient devenus évidents. Dans les *dogfights* à faible vitesse, le MiG-29 était plus manœuvrable que le Su-30 ou le F-15. Ces derniers l'emportaient sur le MiG en termes d'endurance et de portée radar. Somme toute, les forces étaient tellement équivalentes que, dans les combats, c'était l'habileté du pilote et la tactique qui faisaient la différence, plus que toute autre chose.

Kohli avait désactivé son radar d'interception : il se fiait à ses récepteurs d'alerte et à l'avion de détection qui volait à une centaine de kilomètres derrière pour le prévenir en cas d'attaque. Allumer ce puissant radar serait revenu à braquer une torche électrique dans le noir pour débusquer un cambrioleur. On finit peut-être par le trouver, mais on commence par se faire repérer à cause de la lumière. Et puis son chasseur était équipé d'un système de recherche infrarouge assez correct, qui lui permettrait de détecter “passivement” les émissions de chaleur des appareils ennemis sans allumer ses “phares”.

— Deux bandits à quarante kilomètres, cap un sept huit, vitesse cinq cents.

La voix de l'opérateur crépita dans les écouteurs de Kohli. Le lieutenant Zain Abbas, son navigateur officier système d'armes, assis près de lui, prit la parole.

— C'est le moment, chef.

— Oui, on allume tout.

De caractères on ne peut plus opposés, Kohli et Abbas se complétaient de manière admirable. Pour un pilote de chasse, Kohli était remarquablement introverti. Il abordait chaque problème avec la même démarche réfléchie. Beaucoup de ses amis se demandaient comment il avait pu faire la conquête de Roma, qui avait brisé plus d'un cœur. C'est dans le ciel qu'il se sentait vraiment chez lui et on le considérait comme un des meilleurs pilotes de combat de l'armée indienne. Il y en avait sans doute d'autres aussi doués que lui, mais peu avaient son sens tactique et cet instinct de tueur qui rend un pilote unique.

Abbas, de quatre ans plus jeune, n'en faisait qu'à sa tête et menait sa vie comme bon lui semblait. Toujours le premier arrivé au bar, il en partait toujours le dernier, généralement avec l'aide de Kohli. Sa pratique du piratage informatique lui avait valu pas mal d'ennuis dans son adolescence. Mais son goût de la provocation masquait un génie de l'électronique. On disait qu'il ne restait jamais trop longtemps avec la même fille, car aucune ne l'intéressait autant que son ordinateur. Face aux appareils sophistiqués du Flanker, Abbas était le complément idéal de Kohli.

Abbas alluma le radar en mode interception et les cibles apparurent immédiatement, s'approchant à toute vitesse des deux Sukhoï indiens. Sur l'écran qu'il avait sous les yeux, Kohli voyait des carrés verts légèrement à sa gauche. Il lut les chiffres indiqués par l'affichage tête haute : l'avion de tête pakistanais se trouvait maintenant à une cinquantaine de kilomètres et volait à environ huit mille pieds.

— Pas encore de radar, chef. Ça ne doit pas être des F-15. Ceux-là arrivent discrètement et ce n'est pas vraiment le genre des F-15.

— Pas vraiment, non. Falcon 2, je pars en tête, prenez son ailier. Abbas, R-27.

Abbas appuya sur un bouton du tableau de bord afin d'armer un missile air-air R-27 Alamo sous l'aile du Flanker. Kohli avait devant lui la même console et, en cas d'urgence, il aurait pu mettre en marche le système lui-même. Abbas avait également devant lui les mêmes fonctions que le pilote et devait pouvoir prendre les commandes de l'avion en cas d'accident.

— Chef, ils s'en vont. Leur détecteur radar a dû repérer quelque chose !

Kohli prit un pénible virage à 9 g et fondit sur les chasseurs pakistanais, accélérant à plus de sept cents nœuds.

La distance le séparant des avions ennemis continuait à diminuer : 40, 35, 28...

A vingt-cinq kilomètres, l'écran indiqua que le R-27 était prêt. Mais Kohli poursuivit sa route : il n'aurait probablement l'occasion de tirer qu'une seule fois, et il voulait que cette fois-là compte.

Les deux chasseurs pakistanais étaient descendus à moins de deux mille pieds, dans l'espoir de se perdre au milieu du fouillis d'échos. Cette tactique, qui aurait pu fonctionner avec les radars dont étaient jadis équipés les MiG-23, n'affecta nullement le Sukhoï. Le puissant radar avait bien verrouillé sa cible et, avec un avantage de vitesse de presque deux cents nœuds, le Sukhoï se rapprochait, menaçant.

— Quinze kilomètres, chef. Et il tourne en rond comme un chien enragé. Ça va être dur.

Kohli était à présent à sept mille cinq cents pieds et volait à sept cent cinquante nœuds. Son écran indiquait que seuls quatorze kilomètres s'étendaient entre l'avion pakistanais et lui. Tirer d'aussi haut n'était jamais facile. Kohli mit quelques instants à prendre sa décision. Deux secondes plus tard, son ailier visait l'autre appareil.

Le R-27 accéléra à plus de deux mille nœuds, couvrant la distance en un éclair. Le pilote pakistanais tenta d'esquiver, mais le missile heurta son aile droite, arrachant presque la moitié du fuselage en s'éjectant. L'autre R-27 manqua sa cible, qui se hâta de rentrer au bercail sans demander son reste.

— Bravo, chef. On en a eu un !

— Oui, mais c'était un Mirage !

A cette distance, Kohli distinguait les ailes triangulaires de l'autre Mirage fonçant vers la frontière.

— Allez, chef, poursuivons-le.

— Négatif. Nous n'avons pas assez de carburant. Notre mission est de couvrir les MiG, pas de jouer aux cow-boys avec des Mirage.

Les deux Sukhoï se regroupèrent et l'avion radar les aida à reprendre leur position initiale.

Le calme de Kohli ne pouvait masquer son excitation. C'était la première fois qu'il atteignait sa cible avec un missile air-air, ce dont rêve tout pilote, ce pour quoi il est formé ! Alors que la haute technologie rendait ce combat quasi impersonnel, ses mains tremblaient comme après une lutte corps à corps. Il savait que certains pilotes avaient du mal à se remettre d'avoir tué un homme qui leur ressemblait. Mais pour le moment, il ne sentait qu'une grande montée d'adrénaline. *Et en plus, le missile a réussi à s'éjecter, pas vrai ?* Puis une autre idée troublante lui traversa l'esprit...

Abbas avait dû lire dans ses pensées.

— Vous en faites pas, chef. La prochaine fois, je vous trouverai un F-15 à bousiller.

\*

Le colonel Swadheen Dowlah voyait maintenant très nettement la fumée s'élever des villages incendiés par les moudjahidin. L'histoire se

répétait : en 1948, l'avancée des Pakistanais avait été ralentie par leur désir de s'arrêter pour violer et piller en chemin. Le même phénomène se reproduisait : les moudjahidin n'étaient pas des soldats disciplinés et ils n'hésiteraient pas à attaquer des civils, surtout des hindouistes. Dans leur zèle, ils oubliaient souvent les différences de confession et s'attaquaient aux villages les plus proches. Par une ironie du sort, ceux qu'Illahi appelait "les libérateurs de l'Islam" s'en prenaient maintenant à leurs coreligionnaires. Alors que le Pakistan voulait depuis longtemps mettre la main sur le Cachemire, les Cachemiris avaient pratiquement refusé de prendre le parti du Pakistan, surtout après leur expérience douloureuse des mercenaires étrangers dans les années 1990. La majorité aspirait encore à l'indépendance, mais les attentats étaient devenus bien moins fréquents ; même si certaines poches de terrorisme étaient apparues pour soutenir l'offensive des moudjahidin et les assauts dévastateurs perpétrés par les mercenaires étrangers contre les forces indiennes dans la vallée, la plupart des civils cachemiris restaient neutres.

Dowlah avait pitié de ces malheureux villageois, mais il ne pouvait rien pour eux. Il était cependant résolu à ce que leur sacrifice ne soit pas vain. Leur mort lui avait accordé un temps inestimable pour préparer ses défenses, si bien qu'il pourrait les venger au centuple, le moment venu.

Il avait avec lui près de quatre cents soldats, ainsi que cinq mortiers et cinq lance-missiles antichars. Sa première ligne de défense était une petite colline à un kilomètre d'Uri, où il avait positionné tout son matériel avec une centaine d'hommes. Leur tâche était de tirer le premier coup sur l'ennemi, en essayant de faire le maximum de victimes. Ils ne chercheraient cependant pas à tenir la colline : dès l'approche des moudjahidin, ils se replieraient sur Uri. C'est là que les Indiens s'installeraient. La plupart des civils avaient déjà été évacués, mais une centaine de jeunes gens étaient restés pour défendre leur ville avec les Indiens. On leur avait donné des carabines et une formation rudimentaire, mais ils serviraient surtout d'éclaireurs dans la guérilla urbaine qui semblait désormais inévitable.

Dowlah s'estimait chanceux que les moudjahidin n'aient pas d'artillerie : la plupart de leurs canons avaient été détruits par les frappes aériennes initiales. Pourtant, leur supériorité numérique (on parlait de deux mille hommes) rendait l'artillerie superflue. Dowlah et ses soldats étaient établis à Uri depuis plus d'un an et ils avaient noué des liens solides avec les habitants. Beaucoup de ses hommes avaient aidé la population locale et, certains week-ends, Dowlah lui-même avait dispensé des cours dans la petite école municipale.

Il se rappelait encore les propos du vieux directeur de l'établissement, avant son évacuation : "Monsieur, détruisez la ville si

vous voulez, mais ne laissez pas ces brigands y entrer.”

Pour Dowlah, la défense d’Uri était bien plus qu’une mission ou un devoir. C’était une affaire personnelle. Issu d’une famille de la bourgeoisie musulmane de Vadovara, dans l’Ouest de l’Inde, il avait passé ses années les plus formatrices dans des villes de garnison où il avait suivi son père, *jawan* dans l’infanterie. Avec une paie aussi réduite, la vie n’avait pas toujours été facile, mais Dowlah avait acquis ce que l’argent ne peut pas acheter : la camaraderie et les traditions de l’armée indienne. Son père lui avait appris que la seule chose qui pousse un homme à accomplir des exploits, c’est le désir de protéger ses compagnons, quelle que soit leur foi ou leur caste. Et comme il avait grandi dans un environnement où des hommes de toutes les religions priaient ensemble, il savait qu’il était parfaitement absurde de diviser les êtres selon leurs croyances. Dowlah se souvenait encore d’avoir vu son père pleurer de joie lorsqu’il était devenu officier. Le vieil homme avait salué son fils en ces termes : “N’oublie jamais que tu es d’abord un *jawan*, et seulement après hindouiste ou musulman.”

Voir les mercenaires franchir la frontière au nom de l’islam le mettait hors de lui. Dowlah s’était toujours considéré comme un musulman pieux, mais il n’avait absolument rien en commun avec ces assassins qui pillaient les villages du Cachemire. Dowlah mourrait plutôt que de laisser Uri connaître le même sort.

En regardant ses hommes, il était sûr que les moudjahidin n’auraient pas la tâche facile. Alors qu’il inspectait les défenses, il offrait à chacun quelques mots d’encouragement.

Il ne prononçait ni discours extravagants ni platitudes solennelles. Il avait passé le plus clair de sa vie à mener les soldats au combat. Une petite plaisanterie ici, une tape sur l’épaule là, en appelant chaque homme par son prénom. Telles sont les qualités essentielles qui distinguent les vrais chefs depuis que les hommes ont commencé à manier le glaive et le bouclier, il y a plusieurs millénaires.

Ses soldats se préparaient pour ce qui devait être la lutte la plus désespérée qu’ils aient jamais connue. Tous sans exception, ils auraient donné leur vie pour ce grand officier barbu, décoré du Maha Vir Chakra pour ses hauts faits dans le désert neigeux du Siachen.

\*

Dans la petite ville, on entendit venir de loin le rugissement des moteurs. L’avion de reconnaissance MiG-25 avait quitté la veille sa base de Bareilly pour gagner Barmer, et il décollait maintenant de cette petite base avancée, voisine de la frontière indo-pakistanaise.

Dérivé du puissant intercepteur des années 1970, le MiG-25R conservait la vitesse impressionnante et les capacités en altitude du

chasseur mais, au lieu d'armes d'interception, il était chargé d'appareils photo. L'Inde en avait acheté un escadron au début des années 1980 et ils formaient encore l'essentiel de son matériel de reconnaissance. En 2006, ils avaient été officiellement mis au rancart mais, à cause du retard du système satellite censé les remplacer, quelques-uns étaient restés en service.

Le pilote prit un virage vers le sud-ouest, en direction de la mer d'Arabie, puis de sa cible, située à cinq cents kilomètres de Karachi, juste au-dessus du 24<sup>e</sup> parallèle.

Chargé de quatre réservoirs mais dépourvu d'armes, le MiG pouvait paraître vulnérable, pourtant comme il volait à soixante-quinze mille pieds, les Pakistanais auraient été bien incapables de l'intercepter.

C'était un vol assez ennuyeux. A cette altitude, le pilote n'avait pas grand-chose à faire sauf veiller à ce que son avion conserve la bonne direction, tâche cependant moins facile qu'il n'y paraît. Pour un appareil qui a l'habitude de dépasser la vitesse du son, la moindre modification d'itinéraire peut vous faire dévier de plusieurs dizaines de kilomètres en quelques secondes.

En s'approchant de sa cible, le MiG plongea lentement pour sortir de l'épaisse couverture nuageuse. Une fois stabilisé à cinquante mille pieds, le pilote alluma les cinq appareils photo nichés dans le nez de l'avion. Il n'avait de carburant que pour deux survols, mais il ne lui en faudrait pas plus.

Son détecteur de menace s'alluma un instant, lorsqu'un radar passa près de lui. Il faudrait être doué pour l'atteindre, car son avion volait plus vite que la plupart des missiles.

Après son deuxième survol, il prit le chemin du retour. Le système d'alerte Sirena 3 placé dans son empennage lui signala un lancement de SAM. Instinctivement, le pilote se serait détourné des missiles et aurait renoncé à sa mission. Pendant une fraction de seconde, il sentit que son heure avait sonné. Mais l'entraînement prit le dessus : il consulta ses instruments et se prépara à affronter la mort. L'ordinateur de bord indiquait qu'il s'agissait de Crotale, de missiles français. Le pilote largua quelques bandes d'aluminium dans l'espoir de troubler les missiles, puis eut recours à son arme la plus puissante : la vitesse. Le gros avion dépassa Mach 2 et s'éleva à plus de soixante mille pieds alors que les deux missiles tentaient vainement de le rattraper.

\*

— Colonel, je les vois. Ils sont à environ deux kilomètres. Je vois trois chars.

— Attendez que nous soyons à mille mètres pour les éliminer. N'ouvrez le feu avec vos mortiers que lorsqu'ils seront à cinq cents



mètres.

Dowlah savait que ce ne serait pas facile, mais le jeune major auquel il s'adressait était un soldat de valeur. C'était pourtant la première fois qu'il participait à un combat et, comme Dowlah le savait, l'essentiel en ce cas était de garder son sang-froid.

Le major Amit Dewan voyait maintenant très clairement les chars T-55 s'avancer vers sa position. Il avait l'avantage de la surprise et serait le premier à tirer. Mais il faudrait frapper fort car, avec les moudjahidin, ils luttaient à un contre dix.

Il avait défini un périmètre de défense classique, avec les trois lance-missiles Nag sur les flancs, deux à droite et un à gauche. Tous les mortiers étaient au centre pour fournir un tir concentré et ses quatre mitrailleuses avaient été positionnées à dix mètres en avant, en arc de cercle, dans l'espoir de protéger ses hommes de la contre-attaque ennemie.

Les véhicules ennemis étaient plus nombreux que d'après leurs estimations. Il voyait maintenant quatre chars et une dizaine de camions remplis de moudjahidin.

Il courut porter les instructions à chaque équipe : "Visez les camions." Les chars étaient des cibles plus prestigieuses, mais chaque camion atteint réduirait la supériorité numérique de l'ennemi. L'issue de cette bataille ne dépendrait pas des chars, mais du nombre d'hommes que les moudjahidin pourraient opposer à ses soldats.

— Ils sont maintenant à neuf cents mètres, major.

— Alors tirez, et visez bien !

Grâce à l'avantage de la surprise complète, ses hommes ne le déçurent pas. Les trois missiles Nag filèrent vers leur cible et détruisirent trois camions, tuant plus de vingt moudjahidin dès la première salve. L'ennemi apprenant vite, les soldats restants sautèrent à bas des camions afin d'être moins facilement visés. Les quatre chars ouvrirent le feu avec leur canon de 105 mm.

— Mettez-vous à couvert, les obus arrivent.

Les hommes de Dewan s'en tirèrent presque sans dommage, car les vieux T-55 tiraient de trop loin. Dowlah ne manqua pourtant pas de remarquer l'impact des explosions sur les plus jeunes recrues. *Ne me lâchez pas, les gars, ne me lâchez pas.*

— Mortiers à cinq cents mètres. Tir à volonté !

Les cinq mortiers tirèrent à quelques secondes les uns des autres et les obus explosèrent parmi les moudjahidin, soulevant des nuages de fumée et de poussière. L'ennemi riposta en tirant furieusement avec ses AK-47. Les moudjahidin n'avaient jamais directement affronté une armée professionnelle, et leur tactique avait été élaborée au cours d'attaques sporadiques contre les Russes puis d'attaques similaires contre les Américains en Irak. Leur expérience face à l'armée indienne

confirmait le vieil adage selon lequel la guérilla et la guerre sont deux choses bien différentes.

A cinq cents mètres, le major Mast Gul, commandant des moudjahidin, maudissait son manque d'artillerie et de roquettes, et pestait contre ses soldats indisciplinés qui couraient à l'aveuglette.

— Dites à ces imbéciles de se mettre à l'abri, le Coran n'arrête pas les balles indiennes ! Et les chars, ils se croient peut-être invisibles ?

En Afghanistan, ce blasphème aurait coûté sa vie à Gul. Mais ici, dans le feu de l'action, son expérience et ses compétences comptaient plus que sa ferveur religieuse.

Les lance-missiles indiens tirèrent à nouveau et atteignirent deux chars. Le premier se transforma en boule de feu ; moins spectaculaire, le second fut immobilisé instantanément, de la fumée noire sortant par tous ses orifices. Pourtant, les moudjahidin avaient pour eux la force du nombre, et ils se trouvaient maintenant à moins de deux cents mètres.

Dewan comprit que s'ils restaient un instant de plus, ils devraient s'engager dans un face-à-face qu'ils ne pouvaient que perdre.

— Les mitrailleuses vident deux magasins de cartouches et se replient vers la ville. Les mortiers couvrent leur retraite. Encore une salve et les lance-missiles s'en vont.

Les moudjahidin continuaient à avancer. D'aussi près, les canons de leurs chars commençaient à faire des ravages : au moins une mitrailleuse indienne avait été détruite. La dernière salve de missiles indiens n'eut pas cette précision, car les artilleurs étaient perturbés par les tirs des moudjahidin, et elle ne frappa qu'un seul camion.

— Repliez-vous, vite !

Les Indiens foncèrent vers la ville, abandonnant les lieux aux moudjahidin.

Ceux-ci se répandirent dans la colline, heureux de cette victoire facile. Gul était plus circonspect. Il savait que des combats sanglants les attendaient. Il savait que les Pakistanais avaient promis de venir uniquement si les moudjahidin réalisaient une authentique percée, sans quoi ils parleraient simplement de "soulèvement local" et se tiendraient à l'écart du conflit. La prise d'Uri était leur seul espoir réel. Dans le reste du Cachemire, les frappes indiennes avaient beaucoup affaibli leur offensive. Comme bien d'autres commandants sur le terrain, il reprochait au Pakistan d'utiliser les moudjahidin comme des pions, dont le sang coulait afin d'assurer une percée que les Pakistanais sauraient ensuite exploiter. A présent, il n'avait plus guère de temps pour ce genre de considérations : la prise d'Uri n'allait pas être une partie de plaisir. Il éprouvait déjà un respect sincère pour les capacités de l'armée indienne et ne partageait pas la vantardise de ses collègues plus fondamentalistes qui pensaient pouvoir "balayer d'un

coup tous les infidèles”. Ancien major de l’armée afghane, il savait que ferveur religieuse et tactique militaire vont rarement de pair.

Les résultats de la première escarmouche étaient mitigés. Les Indiens avaient perdu vingt hommes et deux de leurs mitrailleuses, mais avaient détruit trois chars et fait près de cent morts parmi les moudjahidin. Ces derniers gardaient malgré tout un avantage très net et, puisqu’ils s’étaient repliés en ville, les Indiens ne pouvaient plus s’enfuir.

\*

— Monsieur, nous venons de recevoir ceci, qui semble très intéressant.

Dwivedi examina les cinq photographies noir et blanc placées devant lui, sur la table. Prises à une altitude de plus de cinquante mille pieds, elles étaient d’une netteté remarquable, mais il faudrait un professionnel pour les décrypter vraiment.

— Alors, qu’est-ce que vous en pensez, vous autres ?

Le chef d’état-major de l’armée de l’air se leva pour s’adresser au Conseil de sécurité nationale.

— Messieurs, les images que vous avez sous les yeux ont été prises par un MiG-25 qui a survolé le convoi saoudien. Il se trouve actuellement à quatre cents kilomètres de Karachi et se déplace à une vitesse de dix nœuds environ.

Il alluma le projecteur et une version agrandie de la première photographie apparut à l’écran, derrière la longue table de conférence.

— Là-dessus, on distingue clairement sept vaisseaux importants et quatre navires plus petits.

Vint le tour du chef d’état-major de la marine, dont le renseignement avait passé des heures à analyser les images en question.

— Tous les sept sont apparemment des cargos transformés en navires de transport. Chacun mesure environ deux cents mètres, on peut donc parler de vingt-cinq mille tonnes de déplacement. Ce n’est pas énorme mais ça permet de transporter pas mal de choses. Parmi les navires plus petits figurent trois frégates saoudiennes, de type Al-Madinah. Conception française, assez moderne, avec une bonne capacité anti-air et anti-surface. L’une d’elles a lancé quelques Crotale sur le MiG de Sen. Le quatrième est une corvette non identifiée.

Le chef d’état-major de l’armée de l’air sourit et reprit la parole :

— Voici un autre agrandissement. Si vous regardez bien, l’essentiel de la cargaison est bâché, mais il y a un détail qui les trahit.

— Lequel ? demanda Dwivedi alors que Sen désignait un long tube noir dépassant de l’une des bâches.

Le chef d'état-major de l'armée de terre répondit à sa place :

— Bon sang, c'est un canon de char, et je parie mon salaire que c'est un M1. Illahi ne se donnerait pas tout ce mal pour obtenir deux ou trois merdes de nos amis saoudiens. Eh, Raman, combien de chars peut-on mettre dans ces bateaux ?

Percevant l'inquiétude de son homologue, le chef de la marine répondit :

— Je dirais entre dix et quinze gros chars comme le M1, avec l'équipement de soutien et le personnel.

— Deux régiments, merde ! Ils seront au front dans trois jours, à ce rythme-là !

— Eh bien, Singh, pouvons-nous faire face ?

Dwivedi s'était tourné vers le chef de l'armée de terre.

— Monsieur, je n'aime pas ça. Vraiment pas. Ces M1 seront probablement conduits par des soldats pakistanais bien entraînés, et ce sont d'excellents chars, qui donneront du fil à retordre à nos T-90. Deux régiments suffiraient à anéantir notre avantage qualitatif en matière de blindés.

— Alors bombardons le convoi. Lançons-leur un avertissement et, s'ils ne font pas demi-tour, nous les coulerons, ces salauds.

C'était précisément ce que Raman attendait.

— Monsieur, s'il s'agit bien de deux régiments de M1, les Pakistanais prendront la chose très au sérieux. Ils doivent avoir une couverture aérienne phénoménale. Nous aurons besoin d'aide pour l'anéantir lorsque nous frapperons le convoi.

— Je pense pouvoir m'en occuper, le moment venu, conclut Sen.

\*

Parti du QG de l'armée de l'air à Rawalpindi, Karim avait encore les articulations un peu endolories après la longue route jusqu'à Islamabad, où il avait eu un nouvel entretien frustrant avec Illahi.

Fidèle à son habitude, Karim évita l'ascenseur et monta à pied, deux marches à la fois. *Le jour où je n'en serai plus capable, je saurai que je deviens vieux.*

En entrant dans son bureau, il trouva Arif qui l'attendait.

— Tiens, quelle bonne surprise, Arif !

— Bonjour, Karim. Je passais en allant à la base et j'ai eu envie de venir te voir.

— Eh bien, tu as bien fait. Tu avais quelque chose en tête ?

Arif parut hésiter un instant avant de parler.

— Ecoute, allons nous promener. J'ai besoin de te parler d'un problème personnel.

— Bien sûr, bien sûr.

Karim et Arif gagnèrent l'immense pelouse qui longeait le bâtiment gris.

— Arif, qu'est-ce qui t'arrive ? Allez, sois franc, personne ne peut nous entendre.

— Karim, c'est cette histoire avec les Saoudiens. Ils nous ont envoyé des F-15 et des avions radars, et maintenant des chars, mais pourquoi ? Ils doivent bien avoir un intérêt quelque part. On raconte que c'est cet Imam fou qui aurait tout comploté depuis le début.

— Arif, je t'ai dit de ne pas t'inquiéter...

Arif perdit son calme et se tourna brusquement pour regarder Karim dans les yeux.

— Arrête ! L'Imam utilise notre pays pour parvenir à ses propres fins, tu le vois bien ! Notre sang coule pour satisfaire sa folie ! Nous devrions construire notre économie et apporter un confort basique à notre peuple, au lieu de faire la guerre. Et si c'est un conflit nucléaire, nous mourrons, mais pour quoi ?

Karim s'assit sur un banc, épuisé. Il savait pertinemment qu'il ne croyait guère en ses propres beaux discours. Il tenta de continuer sur le même ton, mais s'arrêta en comprenant à quel point toutes ses déclarations sonneraient faux. Il se contenta de lever les yeux vers son vieil ami. Il s'attendait à trouver Arif en colère, mais il découvrit son visage assombri par une expression de tristesse, presque de pitié.

— Ecoute, tu es l'un des rares qui puissent y changer quelque chose. Je ne suis qu'un bureaucrate, mais toi, tu es au sommet. C'est toi qui dois secouer le cocotier. On parle beaucoup, et beaucoup de gens pensent comme moi. Prends position, et tu ne manqueras pas de partisans. Réfléchis-y.

Arif s'éloigna, laissant Karim seul au milieu des jardins.

\*

Karim revint dans son bureau pour se tenir au courant des derniers progrès de la guerre au Cachemire.

La guerre aérienne en était maintenant à son cinquième jour mais la victoire ne se dessinait clairement pour aucun des deux camps.

La supériorité numérique de l'armée de l'air indienne avait joué, mais les F-15 avaient supprimé tout avantage qualitatif décisif. Les Pakistanais n'avaient plus que vingt-cinq F-16 en état de vol, qu'ils n'avaient pas encore engagés dans la bataille, préférant les réserver en vue du grand affrontement qui aurait lieu dans les plaines dès que les Indiens contre-attaqueraient. Par ailleurs, c'étaient les seuls chasseurs qui avaient une ombre de chance contre les Su-30 indiens, et on en gardait tout un escadron à Karachi pour protéger le convoi saoudien. Quant aux cent cinquante Mirage III et Airguard dont disposait

l'armée pakistanaise, ils ne faisaient pas le poids face aux Mirage 2000 et aux MiG-29 que possédait l'Inde.

Avec les sanctions imposées après sa nucléarisation, l'armée de l'air pakistanaise avait eu du mal à obtenir des pièces pour ses F-16, et la débâcle chinoise à Taiwan deux ans auparavant avait également entraîné un ralentissement du soutien apporté par la Chine. L'année précédente, enhardie par la réduction des forces américaines en Asie du Sud-Est, la Chine avait lancé une offensive navale et aérienne contre Taiwan, pour donner une leçon à la "province rebelle". L'Occident n'avait réellement aucune autorité morale pour condamner cette action unilatérale, compte tenu des attaques menées contre la Yougoslavie et l'Irak dans les dernières années du siècle précédent.

Pourtant, ce que l'armée chinoise n'avait pas prévu, c'était la ténacité de l'ennemi et sa formation bien meilleure. Avec leurs Mirage 2000 et leurs F-16, les Taiwanais avaient mis une raclée aux Chinois. L'escalade avait été empêchée par l'arrivée d'un groupe de bataille aéronaval américain. Conséquence : on attendait encore le fameux Su-27 que les Chinois devaient fabriquer par rétro-ingénierie.

Par comparaison, l'Inde avait une base locale assez avancée et avait modernisé sa flotte grâce à l'aide israélienne ou russe lorsque les compétences "indigènes" s'avéraient insuffisantes. L'avion de combat LCA tant espéré n'était toujours pas en vue et venait à peine d'effectuer ses premiers tests quand la guerre avait éclaté.

Selon la rumeur, deux escadrons avaient remplacé leurs vieux MiG-21 par des LCA, début 2008, mais de toute évidence, ces appareils n'étaient pas encore assez prêts pour que les Indiens les envoient au combat.

Néanmoins, le mélange d'avions modernes (Su-30, MiG-29 et Mirage 2000) et de modèles plus anciens mais remis à jour (MiG-21, MiG-27 et Jaguar) conférait à l'armée de l'air indienne un avantage assez décisif, sur le papier en tout cas. A quoi l'armée pakistanaise pouvait opposer une formation admirable et une détermination farouche à rendre coup pour coup. Le simple soldat pakistanais croyait véritablement que cette guerre avait été déclenchée par l'holocauste communautaire indien et volait au combat pour défendre sa nation et sa foi, sans se rendre compte qu'il n'était qu'un pion au milieu d'enjeux bien plus vastes.

Après tout, songea Karim, ses hommes se débrouillaient bien. Il se demandait seulement si c'était lui qui allait les laisser tomber.

Il resta calmement assis à son bureau pendant un temps qui parut très long.

Quelques mois auparavant, tout semblait encore si clair dans sa vie. Il aimait son pays, il aimait l'armée de l'air et il aimait sa famille. Karim voyait autrefois les choses en noir et blanc. Maintenant, il se

trouvait de plus en plus confronté à des questions embarrassantes. La voie qu'il avait empruntée correspondait-elle vraiment à ce qu'il souhaitait faire ?

Il n'avait jamais été un rebelle, pour la bonne raison qu'il avait toujours vécu avec la conviction absolue d'être du côté de la justice et du droit. Il lui suffisait de canaliser son énergie et ses compétences au service du bien.

Pour la première fois de sa vie, il commençait à se demander s'il n'avait pas oublié l'essentiel : quel but poursuivait-il vraiment ?

*Le général habile à l'attaque est celui dont l'adversaire ne sait pas ce qu'il doit défendre.*

SUN ZE

Les chars se pétrifièrent littéralement sur place. Coupés de la civilisation depuis près d'un mois, leurs conducteurs n'étaient en rien préparés pour le spectacle qui s'offrait à eux. On les avait prévenus de l'arrivée de journalistes, mais ils ne s'attendaient pas vraiment à voir débarquer une femme jeune et belle.

Habitée de longue date aux regards des hommes, Neha longea les rangées de chars sans se préoccuper de l'attention qu'elle suscitait.

— Eh, vous êtes venue filmer nos exercices ou c'est vous qu'on filme pour un défilé de mode ?

Neha se tourna vers Rathore, furieuse.

— Ce n'est sûrement pas vous qui allez m'apprendre à m'habiller.

Elle regretta à demi cette repartie hâtive en le voyant sourire. *Alors comme ça, le petit soldat fait de l'esprit ?*

— Sûrement pas, mais avec tout le sable qu'il y a ici, le short ne me paraît pas idéal. Vous ne pourrez pas dire que vous n'aviez pas été prévenue.

Sur cette dernière pique, Rathore partit vers son char.

Rahul avait maintenant rattrapé Neha. Il avait pris du retard en contemplant les alignements de chars qui les entouraient.

— Vous vous êtes encore engueulée avec notre colonel ?

— On oublie.

De la tourelle de son char, Rathore leur cria :

— Venez donc ! Qu'est-ce qu'il vous faut, un carton d'invitation ?

Neha et Rahul coururent vers lui.

Rahul bondit à l'arrière du char pour l'escalader. Neha hésita, puis vit Rathore lui tendre la main, souriant jusqu'aux oreilles. Elle réfléchit un instant avant d'accepter son aide.

— Bienvenue à bord !

\*

Le capitaine Rana s'approcha de l'écran du sonar lorsque l'opérateur signala un contact.

— Quatre mille mètres, douze nœuds.

Rana étudia le contact pendant une minute avant de se détendre.

— Ce n'est qu'un petit bateau de patrouille ! On ne bouge pas. Je ne



veux entendre aucun bruit.

Le *Sindhughosh*, un sous-marin de type Kilo, se trouvait à trente kilomètres au large de Karachi depuis maintenant dix jours, avec son sous-marin frère, le *Sindhudhwaj*. Alors que sa conception remontait à plus de quinze ans, le Kilo restait l'un des meilleurs sous-marins diesel au monde et il était pratiquement indétectable tant qu'il se déplaçait à moins de cinq nœuds. Rana exploitait à fond cet avantage : il se déplaçait à peine et ne faisait surface qu'une fois par jour pour recevoir les transmissions radio. Cette mission était d'un ennui mortel. Depuis deux jours, c'était la cinquième fois que les bateaux de patrouille pakistanais faisaient une sortie, à la recherche des sous-marins indiens qui devaient forcément être là. Cette activité renforcée indiquait à coup sûr que l'attente allait bientôt prendre fin.

La doctrine de la marine pakistanaise conseillait d'éviter tout affrontement direct avec la marine indienne beaucoup plus puissante. La flotte de surface devait garantir le libre accès aux fournitures en provenance du Golfe, en comptant sur la couverture aérienne pour les protéger des frappes partant du porte-avions indien. La seule arme offensive que les Pakistanais espéraient employer était leur flotte de six sous-marins français Agosta. D'une qualité comparable aux Kilo indiens, les Agosta avaient été adaptés pour transporter des missiles antinavires Exocet.

Quand le bateau de patrouille passa à deux mille mètres à peine, tout l'équipage du *Sindhughosh* retint son souffle. Dans un sous-marin, le silence est souvent le meilleur moyen de sauver sa vie, puisque le moindre bruit peut être capté par les senseurs ennemis.

— Capitaine, ça y est. Voilà toute la marine paki qui rapplique.

Le Kilo était armé de missiles de croisière Klub, de fabrication russe, dont la portée maximale théorique dépassait les cent kilomètres. Pourtant, lancer un missile d'aussi loin vers une cible mouvante (un navire de guerre, par exemple) diminuait les chances au point de rendre l'entreprise absurde. Pour frapper juste, il aurait fallu un guidage à mi-parcours que le sous-marin ne pouvait assurer à une telle distance, à moins de faire surface, ce qui était le meilleur moyen d'être abattu, en situation de combat. A moins qu'il n'y ait un avion ou un hélicoptère ami capable de fournir cette assistance, ce qui n'allait pas du tout de soi durant un combat. Pour une mission comme celle-ci, à proximité des côtes ennemies, avec des navires de surface comme cible principale et sans soutien aérien à espérer, la doctrine de la marine indienne était claire : les Klub ne devaient être utilisés de loin que pour attaquer des cibles statiques, des installations côtières, des plateformes pétrolières, etc. Contre les navires de guerre rapides, le mode d'attaque recommandé était encore la bonne vieille torpille. Une fois à portée de torpille, on pouvait lancer des Klub pour accroître la

confusion, car l'ennemi aurait alors deux menaces très différentes à gérer : l'une tombant du ciel à une vitesse supersonique, l'autre arrivant de sous les vagues.

Le sonar actif du Kilo était éteint, mais son sonar passif montrait de nombreuses émissions radars émanant du port de Karachi. L'opérateur pouvait identifier les navires de guerre en fonction de leur "signature" : les pales d'hélice permettaient d'évaluer la taille du contact, ainsi que les diverses émissions électroniques. En temps de paix, les sous-mariniers des deux camps passaient d'innombrables heures à repérer la signature de leurs adversaires possibles. Ces connaissances allaient maintenant être distillées durant les quelques secondes où allaient se succéder les décisions à un rythme frénétique.

— Le décompte des hélices indique quatre grands contacts et cinq petits. Cap un neuf cinq.

Rana aurait adoré s'avancer au milieu des vaisseaux pakistanais et tirer le premier, mais il voulait être sûr de ne pas trahir sa position uniquement pour couler quelques bateaux de pêche. Sa mission était d'éliminer les navires amiraux, et c'était exactement ce qu'il avait l'intention de faire.

— Vous avez quelque chose sur le radar ?

— Oui, trois Gearing, deux FRAM et cinq vedettes lance-missiles de type Hainan.

— Toute leur putain de marine. Attendez qu'ils soient à deux mille mètres, verrouillez sur les quatre plus gros et tirez à bout portant.

— Très bien, capitaine.

Dans l'espace confiné du sous-marin, la tension était presque tangible. Rana ferma les yeux pendant quelques secondes, priant en silence, puis s'agrippa à la console alors que son équipage se préparait au combat.

\*

Le capitaine Khan étudiait avec intérêt l'écran de son radar et celui de son sonar. Rien. Il savait pourtant que les Kilo indiens devaient être là. En tout cas, il n'allait pas leur simplifier la tâche : deux avions anti-sous-marins Atlantic survolaient la zone, larguant des bouées acoustiques devant sa petite flotte afin de perturber les Indiens. Jusque-là, ça n'avait guère marché.

La mission de Khan était dangereuse, et il était fier d'avoir été choisi pour l'accomplir avec son vaisseau, le PNS *Taimur*. Il devait rejoindre un convoi saoudien transportant du matériel de guerre essentiel et l'escorter jusqu'à Karachi, tout en repoussant les attaques éventuelles des navires ou sous-marins indiens. L'armée de l'air avait promis de fournir une couverture aérienne avec ses F-16, depuis Karachi, pour

éviter toute frappe indienne.

Son vaisseau était un vieux destroyer de la marine américaine. Bien qu'il fût modestement armé par rapport aux meilleurs navires indiens, ses six missiles Harpoon en faisaient le plus puissant combattant de surface de la marine pakistanaise. Surtout, son hélicoptère Sea King lui conférait une capacité anti-sous-marine très correcte, dont il aurait grand besoin pour cette mission particulière.

Khan maudit tout bas les Kilo, en espérant que les Agosta qu'on soignait tellement feraient leur travail. Cinq Agosta patrouillaient en ce moment toute l'étendue de la mer d'Arabie, pour prendre le groupe aéronaval indien par surprise.

Comme la plupart des navigateurs de surface, il détestait cordialement les sous-marins et ceux qui les pilotaient. En surface, le combat était loyal, mais les sous-marins passaient leur temps à se cacher pour frapper un ennemi qui ne pouvait pas les voir.

\*

— Obus de mortier en vue.

Dewan hurla cet avertissement alors que quatre obus explosaient autour de sa position. Avec cinq hommes, il occupait un poste de mitrailleuse près de l'école de la ville. Les moudjahidin étaient maintenant entrés en force dans Uri mais, s'appuyant sur leur connaissance de la géographie locale et aidés par la population, les Indiens leur tendaient embuscade sur embuscade.

Dewan se jeta derrière un bâtiment pour se mettre à couvert, mais le soldat qui se tenait à sa gauche eut moins de chance. Il le vit s'écrouler, apparemment frappé au visage. Dewan savait ce qui allait suivre : la charge des moudjahidin.

— Quatre chiens arrivent, cria un jeune officier subalterne pour confirmer ses soupçons.

— Du calme, ne tirez pas tout de suite.

Dewan n'avait que quatre hommes et une mitrailleuse. Chaque coup devait compter, pour qu'ils puissent se replier vers une nouvelle position de couverture avant que leurs attaquants ne l'emportent du simple fait de la force numérique.

Quand les quatre moudjahidin apparurent dans leur ligne de mire, les Indiens ouvrirent le feu avec la mitrailleuse. Trois attaquants moururent, frappés par la première salve, et l'autre se plaqua au sol.

— Il y en a d'autres là-bas, major !

Dewan vit une dizaine d'hommes courant vers lui. Il visa et tira un coup de sa carabine : un moudjahid tomba, les autres se mirent à couvert et tirèrent à leur tour. Leurs tirs étaient précis et concentrés. Dewan vit une main se crispier et un autre de ses hommes s'effondra

sans même pousser un cri.

La fusillade dura plusieurs minutes. Les Indiens étaient moins bien équipés et, avec une bonne dizaine d'armes braquées sur eux, Dewan n'avait souvent pas même le temps de viser. Il passait la tête, tirait, et revenait aussitôt derrière le bâtiment qui l'abritait. Il ignorait absolument s'il avait atteint quelque chose ou quelqu'un.

Lorsqu'il se remit en position pour tirer, il vit deux objets noirs volant dans le ciel en direction de sa position. Il devina sans peine de quoi il pouvait s'agir.

— Grenades !

Les Indiens coururent se mettre à couvert alors que les deux grenades effleuraient le sol et explosaient près de leur position. Comme la mitrailleuse était réduite à néant et que deux hommes étaient morts, ils se replièrent vers un bâtiment voisin.

Plus à l'est, Dowlah dirigeait la bataille depuis un bunker de fortune. Les Indiens s'étaient divisés en petites escouades comprenant entre quatre et huit soldats, et ils exploitaient le terrain au maximum pour tenir les moudjahidin en échec. La bataille s'était répandue à travers la ville et, tout en faisant de nombreuses victimes, les Indiens avaient été acculés dans un recoin proche de l'école.

— Combien d'hommes nous reste-t-il ?

— Je ne suis pas sûr, colonel, mais d'après les rapports des chefs d'escouade, nous devons être passés à deux cents qui sont parfaitement aptes au combat, avec une cinquantaine de blessés encore valides.

Dowlah savait que son unité avait été durement frappée. Dans un scénario "normal", de telles pertes auraient été handicapantes, mais il avait l'ordre très strict de tenir à tout prix. Comme beaucoup de militaires, il était d'un orgueil sans bornes et il avait prononcé les âneries habituelles annonçant qu'on se battrait jusqu'au dernier homme, jusqu'à la dernière balle. Cela semblait absurde, maintenant qu'il voyait ses petits gars se faire tuer tout autour de lui. Cela le mettait en rage, et il canalisait cette fureur pour la déchaîner contre l'ennemi. Il savait que ses hommes faisaient payer le prix fort aux moudjahidin mais, sans soutien supplémentaire, il serait littéralement réduit à se battre jusqu'au dernier homme. Il espérait seulement que ce sacrifice ne serait pas vain et que les gros bonnets n'oublieraient pas ce qu'ils enduraient dans les ruelles étroites de ce patelin.

— Merde, où sont ces putains d'avions ? Deux ou trois hélicos et on les zigouillerait tous, ces salauds !

A une centaine de kilomètres de Dowlah, un jeune lieutenant examinait attentivement un écran de télévision. Avec ses lunettes et son allure d'étudiant, il ne semblait pas du tout à sa place au milieu de cette guerre, assis devant un écran avec un joystick à la main.

Pourtant, il ne jouait pas à un jeu vidéo. Avec sa manette, il contrôlait les évolutions d'un drone Searcher qui survolait Uri. L'Inde avait acheté une dizaine de ces engins à Israël à la fin des années 1990. Capables de voler pendant plus de douze heures à cent cinquante nœuds, ils étaient équipés de caméras qui envoyaient des images en temps réel comme celles que regardait le lieutenant. La petite taille de ces avions les rendait invisibles pour la plupart des radars ennemis et leurs caméras étaient une arme de reconnaissance de première importance.

Dowlah était sur le point de gratifier les pilotes de quelques noms d'oiseaux, mais il sursauta lorsque sa radio se mit à crépiter.

— Fox 1, ici Hawk. Vous m'entendez ?

Dowlah vérifia rapidement son livre de code : Fox 1 y figurait bien, mais il n'avait jamais entendu parler de Hawk. C'était peut-être les Pakistanais qui essayaient de l'entuber.

— Ici Fox 1. Identifiez-vous.

— Fox 1, je n'ai pas le temps de jouer, et vous non plus. Je vous rappelle dans cinq minutes.

Dowlah se recroquevilla lorsqu'une grenade lancée par les moudjahidin explosa dans le voisinage.

— Je veux une mitrailleuse de ce côté-là, vite.

Dowlah se redressa, irrité par cette interruption superflue. Les moudjahidin étaient en train de former un nœud coulant autour des Indiens, et il se savait pris au piège.

Il s'était emparé de sa carabine et s'apprêtait à se diriger vers la mitrailleuse lorsqu'un des soldats cria :

— Colonel, regardez !

Dowlah se retint de hurler à l'adresse de l'objet inconnu lorsqu'il distingua les couleurs de l'armée de l'air indienne.

— C'est pas vrai ! Nous nous battons comme des chiens et, pendant ce temps-là, ces connards jouent au cerf-volant !

La radio bourdonna de nouveau.

— Fox 1, ici Hawk. C'est mon petit oiseau que vous voyez dans le ciel.

— D'accord, Hawk, il me plaît bien, ton oiseau. C'est pour que je regarde cette petite merde que tu m'appelles ?

— Fox 1, nos amis préparent une attaque en tenaille contre l'école, avec environ deux cents hommes venant du nord-est, et autant venant du sud. Leur QG est apparemment installé dans un bâtiment voisin du parc. Je serais vous, j'essaierais de m'inviter à leur petite fête. Ça pourrait être sympa.

— Merci, Hawk. On reste en contact.

— A propos, le chef d'état-major vous dit de tenir bon, les renforts arrivent.

Dowlah rassembla ses hommes et prit une carte de la ville. Dewan avait eu le temps de revenir, haletant et couvert de poussière.

— Dewan, vous allez partir en reconnaissance dans le parc, avec une petite équipe. Si ce Hawk dit vrai, je pense que nous pourrions donner une leçon à ces rigolos.

\*

Rana s'accrocha lorsque l'explosion voisine d'une charge de fond fit trembler la coque de son sous-marin. Cinq minutes auparavant, un hélicoptère pakistanais semblait avoir détecté le *Sindhughosh* et avoir disposé des bouées acoustiques dans l'espoir de mieux le verrouiller. Rana avait gardé son sang-froid et avait continué à se déplacer à la vitesse de deux nœuds. Les Pakistanais avaient alors changé de tactique, lâchant des charges de fond tout autour. Ils n'avaient pas exactement localisé le sous-marin indien, mais espéraient l'obliger à changer brusquement d'itinéraire ou de vitesse, trahissant ainsi sa position. Rana était un pilote expérimenté et il sut conserver son calme. Son jeune équipage commençait à s'agiter, mais la sérénité de leur capitaine les rassurait.

— A combien sommes-nous du destroyer le plus proche ?

— Mille cinq cents mètres. La cible se déplace à quinze nœuds.

— Et les armes ?

— J'ai de bonnes solutions de tir pour nos quatre cibles. Prêt à tirer quand vous le déciderez, capitaine.

— Non, attendez, laissons-les venir à mille mètres. Et peu important les hélicos : s'ils ne nous ont pas encore tiré dessus, c'est qu'ils ne savent pas où nous sommes. N'ouvrez pas les valves tant que je n'en ai pas donné l'ordre. Dès que nous lancerons les torpilles, ils nous repéreront avec le sonar et ils nous tomberont dessus comme des vautours.

Pour le jeune officier système d'armes, c'était un véritable cours de guerre sous-marine, et il buvait chaque mot. Rana prenait un risque mais, en cas de succès, il frapperait un grand coup.

A son grand soulagement, les Pakistanais donnèrent l'impression de renoncer à leurs recherches. Peut-être traquaient-ils maintenant le *Sindhudhwaj*, commandé par le meilleur ami de Rana, mais c'était désormais chacun pour soi.

— Distance et cap de la cible ?

— Neuf cent cinquante mètres, un sept un, six nœuds pour le destroyer de tête.

— Les armes ?

— Bon verrouillage pour les quatre torpilles.

— Ouvrez les valves et feu à volonté.

Quelques secondes plus tard, quatre torpilles russes E-53 quittèrent le *Sindhughosh*, accélérant rapidement à quarante nœuds, alors qu'elles atteignaient les navires pakistanais.

\*

— Capitaine, des torpilles approchent. J'en vois quatre !

Khan sursauta. Il savait que cela devait arriver, mais il fut pris entièrement au dépourvu.

— Évitez. Activez le système de leurre.

— C'est trop tard, capitaine.

Impuissant, Khan regarda la torpille qui fonçait sur son navire. Il ne pouvait plus faire grand-chose à part prier pour ne pas perdre trop d'hommes. Il empoigna sa chaise et cria aux autres sur le pont :

— Préparez-vous !

La torpille percuta le flanc du *Taimur*, projetant Khan à l'autre bout du pont et perçant le destroyer pakistanais. Deux autres frappèrent le destroyer *Badr*, le brisant en deux. La quatrième atteignit le grand navire lance-missiles *Baluchistan*, qui se désintégra.

En rouvrant les yeux, Khan découvrit un spectacle de dévastation totale. Le pont était jonché de débris de verre, et son visage le picotait comme si on y avait planté un millier d'aiguilles. Il vit plusieurs hommes étendus sur le pont, gémissant de douleur. C'est en tâchant de se relever qu'il s'aperçut avec stupeur qu'il ne restait qu'un moignon sanglant là où se trouvait auparavant son pied droit. Tout à coup, le *Taimur* se mit à pencher à bâbord. Une tristesse infinie s'empara de Khan lorsqu'il comprit que tout était fini. Il rassembla tout son courage pour faire en sorte qu'un maximum de ses hommes quittent le navire avec lequel, pour sa part, il avait décidé de sombrer.

\*

— Trois navires touchés, capitaine ! J'entends des craquements sur deux contacts !

— D'accord. Comptons deux navires coulés et un touché. Dirigeons-nous vers l'épave la plus proche. A dix nœuds.

Rana employait une vieille tactique de la marine russe, la première à avoir utilisé le Kilo. Simple et dangereuse, cette tactique avait été adaptée pour permettre aux sous-marins russes de se faufiler au cœur des formations navales américaines tout en ayant une chance de s'échapper. Le sous-marin attaquant plongeait sous l'épave d'une de ses victimes, en essayant de dissimuler son propre bruit sous les craquements du navire détruit, et profitait de la confusion pour

s'enfuir ou pour tirer à nouveau sur l'ennemi.

— Rien à signaler. Partons d'ici.

— Capitaine, ils partent tous vers le *Sindhudhwaj*.

Rana fit une prière silencieuse pour son ami. Leurs navires ayant été frappés, les Pakistanais allaient poursuivre sans relâche tout contact sous-marin indien.

— Soit, nous n'y pouvons pas grand-chose. Partons.

Les Pakistanais avaient maintenant repéré le *Sindhudhwaj*. Contrairement à Rana, son capitaine avait été pris dans les bouées acoustiques et le seul moyen de s'en sortir était la fuite. Le sous-marin filait maintenant à quinze nœuds, mais avec deux Sea King à sa poursuite, la course était perdue d'avance.

Comprenant la futilité de cette tentative, le capitaine du *Sindhudhwaj* fit demi-tour et se dirigea vers les navires pakistanais restants : il y en avait désormais six dans la zone de bataille : deux destroyers et quatre lance-missiles. Le *Taimur*, déjà atteint, était hors de portée.

A une distance de deux mille mètres, le sous-marin indien lança quatre torpilles autoguidées puis bifurqua dans l'espoir d'échapper aux Sea King. Mais c'était trop tard. Chaque hélicoptère tira une torpille Mark 46, qui fonça vers le Kilo à près de quarante nœuds. Le capitaine indien activa les contre-mesures, qui trompèrent l'une des torpilles, mais l'autre atteignit son but, envoyant le sous-marin et son équipage dans leur tombe liquide.

Pour Rana, la mort de son ami à bord du *Sindhudhwaj* était aussi réelle que s'il avait été abattu à côté de lui. Il entendit le craquement du sous-marin frappé et s'imagina ce que ressentaient les hommes prisonniers de ce cercueil de métal où ils vivaient encore quelques minutes auparavant.

La perte du *Sindhudhwaj* ne fut cependant pas vaine. Sur les quatre torpilles lancées vers les navires pakistanais, deux manquèrent leur cible, mais deux atteignirent leur objectif. Le destroyer *Noor Jehan* fut atteint et sombra immédiatement.

\*

L'amiral Shoaib Ahmed tressaillit en entendant la tirade dans laquelle Illahi venait de se lancer.

— A quoi bon venir ici ? Pour me montrer votre trogne honteuse ? Pendant que nos courageux moudjahidin versent leur sang au Cachemire et sont sur le point de capturer nos premières grandes villes, pendant que nos braves pilotes se battent dans le ciel, qu'avez-vous à produire, à part les épaves de vos navires ?

Ahmed avait consacré trente années de sa vie aux forces armées et,



pour une fois, il perdit son sang-froid.

— Monsieur, je vous l'avais dit, les Indiens ont une marine bien supérieure. Demander à nos hommes d'escorter le convoi n'est pas tactiquement sain, c'est le boulot de l'armée de l'air !

Face à cette insubordination, Illahi dressa la tête.

— C'est peut-être vos hommes qui ne sont pas capables de faire leur travail.

Ahmed comprit qu'il était allé trop loin.

— Monsieur, je n'avais pas l'intention d'élever la voix. Pris un par un, nos petits gars valent bien les Indiens. C'est juste que la marine a été complètement négligée : nos navires vieillissent, et alors que les Indiens ont fait d'énormes progrès question sous-marins et technologie missile, nous en sommes au même point qu'il y a dix ans. Je considère que c'est une grande réussite d'avoir pu couler un Kilo.

Illahi dut se maîtriser, sachant qu'il y avait beaucoup de vrai dans les propos d'Ahmed. Il ne connaissait réellement rien à la marine et s'était concentré sur la modernisation de l'armée de terre. Le problème était aggravé par la dépendance quasi totale de la marine envers le matériel occidental, qu'il était devenu difficile de se procurer depuis les sanctions imposées au Pakistan après les essais nucléaires de 1998. L'armée de l'air se portait à peine mieux, mais c'était essentiellement grâce à Karim.

— Très bien. Evitons simplement que ce genre de débâcle ne se reproduise.

Ahmed sortit, furieux, en espérant que l'un de ses sous-marins aurait de la chance. Cela lui clouerait le bec, à ce prétentieux qui n'y connaissait rien.

Illahi renvoya son secrétaire et resta assis à son bureau, caressant distraitemment sa barbe. Tous des imbéciles. Des faibles et des imbéciles. Au moins, les nouvelles du Cachemire n'étaient pas mauvaises.

Soudain, sans prévenir, cela recommença. Il se prit la tête entre les mains et se balançait dans son fauteuil. La migraine terrible revenait le tourmenter. Près d'une semaine s'était écoulée depuis la dernière crise, et il s'était habitué à vivre sans cette douleur intolérable.

C'était comme si son crâne allait exploser, et il avait du mal à voir clair. Illahi s'avança vers un meuble en titubant, il en tira un flacon de comprimés, renversa un vase qui se brisa en mille morceaux. Il dévissa le bouchon et avala deux pilules. Il réussit à regagner son fauteuil. Une fois assis, il reprit péniblement son souffle.

Comme le médecin le lui avait conseillé, il resta immobile, la tête posée sur les mains. Pendant un long moment, la souffrance resta intacte et il envisagea d'appeler le docteur. Puis, aussi subitement qu'elle était venue, la douleur s'évanouit.

Illahi se leva et essuya la transpiration sur son front. Il savait ce que c'était : Dieu lui signalait qu'il lui restait bien peu de temps à gaspiller.

\*

Neha regrettait de ne pas avoir écouté l'avis du colonel. Après avoir atteint la zone d'exercice, Neha, Rahul et Rathore étaient montés dans une jeep découverte, conduite par leur ami Tonk. Rathore s'était assis à l'avant tandis que Neha et Rahul étaient ballottés à l'arrière, Tonk s'étant lancé dans "son numéro de Michael Schumacher" (pour reprendre l'expression de Rahul) afin de suivre les énormes chars qui manœuvraient dans le désert. Le sable leur fouettait le visage à plus de cinquante kilomètres à l'heure et les jambes nues de Neha lui faisaient tellement mal qu'elle s'était recroquevillée sur son siège.

De temps en temps, Rathore marmonnait ce qu'il pensait être une explication de la tactique, mais les deux passagers n'y comprenaient goutte, surtout Rahul qui était déjà bien assez occupé à tâcher de filmer l'entraînement.

Neha découvrait Rathore sous un nouveau jour. Passionné par l'exercice, il ne semblait entendre aucune des nombreuses questions qu'ils lui posaient. Son visage intensément concentré n'était plus qu'un masque, et il paraissait tendu à l'extrême.

Tout à coup, il ordonna à la jeep de s'arrêter et il hurla dans sa radio.

— Arrêtez tout. Fox 2, pourquoi avez-vous continué alors que Fox 3 s'avançait clairement dans la ligne de tir ennemie ? Vous n'avez pas vu que c'était une cible flagrante ? Pourquoi n'êtes-vous pas resté en arrière pour l'aider ?

Pour la première fois, Neha crut discerner une véritable émotion sur le visage écarlate de Rathore qui fulminait.

A l'autre bout, une voix tremblante répondit :

— Colonel, nous luttons deux contre cinq et, si j'étais resté, mon char aussi aurait été abattu, alors j'ai cru que je servais mieux les objectifs de la mission si au moins l'un de nous deux s'en sortait...

Rathore ne lui laissa pas le temps de terminer.

— Conneries ! Pures conneries, Vohra. Votre mission n'est pas de protéger votre pauvre petit cul à vous. Abandonner un camarade est le pire crime que vous puissiez commettre. Si vous faites ça au combat, c'est moi qui abattraï votre char. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Oui, colonel.

Rathore semblait s'être calmé. Même Tonk, d'ordinaire si placide, parut surpris par cette colère.

— Très bien, les gars, on recommence.

Neha continua à observer l'impénétrable colonel. Son visage était

redevenu un masque dénué d'émotion.

\*

Il était près de 2 heures du matin et, comme il en avait pris l'habitude, Illahi veillait jusque tard dans la nuit pour étudier les rapports des événements au Cachemire. Le calme nocturne fut percé par la sonnerie du téléphone qu'il avait à côté de lui. En temps normal, son secrétaire filtrait les appels, mais ce n'était pas un téléphone ordinaire, c'était la hotline qui le reliait directement à l'Imam. Abdoul l'avait fait installer dès que les préparatifs avaient démarré, afin que l'Imam garde plus facilement le contact.

— Allô, Illahi à l'appareil.

Illahi n'avait pas entendu la voix grave de l'Imam depuis plusieurs mois.

— Bonjour, Illahi, les rapports que je reçois sont très bons. La première phase semble s'être déroulée sans obstacle, et les choses progressent bien au Cachemire. Je suis content du déroulement de l'opération. Je voulais simplement vérifier s'il y avait quoi que ce soit à faire.

— Non, Votre Sainteté. Maintenant, il suffit que le convoi arrive à bon port. Nous serons alors vraiment en position de force et, *Inch'Allah*, nous pourrions activer la deuxième phase sans trop de risques.

— Très bien, Illahi. Mais quelque chose vous tracasse, non ? Quoi ?

Même au téléphone, et à des milliers de kilomètres, l'Imam lisait clair dans ses pensées. Illahi se rappela sa première rencontre avec cet homme, peu après être arrivé au pouvoir au Pakistan. Il avait d'abord été frappé par le regard vif et pénétrant de l'Imam.

— Les Indiens ont causé de gros dégâts dans notre marine. Je m'inquiète pour le convoi. Il est essentiel pour nos projets.

— Illahi, tant que vous aurez foi en Allah et confiance en vous, vous n'avez pas à vous inquiéter. Comme dit le saint Coran, "et quand les mécréants conspiraient pour te garder prisonnier ou te tuer ou te chasser, ils conspiraient bien, mais Dieu conspirait lui aussi. Et Dieu est le meilleur des conspirateurs."

*L'ennemi avance, nous reculons. L'ennemi s'arrête, nous le harcelons. L'ennemi se fatigue, nous l'attaquons.*

MAO TSÉ-TOUNG

Le Sukhoï de Kohli était maintenant seul. Son ailier avait dû rentrer à Shrinagar cinq minutes auparavant, à cause d'un pépin de moteur. C'était exactement la mission que Kohli et Abbas attendaient : un combat offensif dans une zone connue pour être fréquentée par des F-15 pakistanais. Depuis plus d'une demi-heure, ils décrivaient des cercles paresseux, dans l'espoir d'attirer les chasseurs pakistanais. Sans succès. Désormais seul, Kohli n'avait aucune intention de traîner. Il s'apprêtait à faire demi-tour lorsque la voix d'Abbas retentit :

— Chef, bandit à quatre-vingts kilomètres, cap six un.

— OK, il va vite. Six cent quatre-vingts, ou même sept cents nœuds.

— Chef, je pense qu'on va enfin se faire un Eagle.

— Tout juste. Les choses sérieuses commencent.

Le Sukhoï pivota pour faire face à son adversaire tandis qu'Abbas armait un R-27.

Le lieutenant Hamid avait à présent le chasseur indien sur son radar. Au lieu de fuir, comme la plupart des avions ennemis quand leur détecteur de menace s'allumait, celui-ci leur fonçait droit dessus. Ça devait être un Flanker ou un Fulcrum. Les yeux rivés sur son affichage tête haute, Hamid arma un de ses AMRAAM.

Quand les chasseurs saoudiens avaient été livrés, Hamid avait quitté son vieux F-16 pour un F-15. Il en avait piloté un lorsqu'il était instructeur dans le Golfe ; ce n'était pas la première fois qu'il se retrouvait aux commandes de ce monstre mais, chaque fois, sa puissance l'émerveillait. Il avait déjà fait des victimes, un MiG-27 indien dès sa troisième sortie. Mais cet avion d'attaque sans escorte était une proie facile, avec sa lourde charge de bombes ; il l'avait abattu à faible distance avec un Sidewinder. Cette fois, ce serait une autre paire de manches.

Kohli avait verrouillé son R-27 à une distance de cinquante kilomètres, et les deux avions se poursuivaient à une vitesse de rapprochement bien supérieure à mille nœuds. Quand Kohli tira son missile, Hamid riposta avec un AMRAAM. Les derniers modèles de R-27 ressemblent aux AMRAAM, ils exigent de l'avion un verrouillage radar uniquement pour les premières étapes, puis, à environ vingt kilomètres, le radar du missile se met en marche et assure le guidage jusqu'à la cible. C'était un gros progrès par rapport à des armes plus anciennes comme l'AIM-7 Sparrow ou le R-23, qui avaient besoin d'un

verrouillage radar jusqu'à leur cible. Les deux missiles étaient entrés en service à peu près en même temps et, au départ, l'AMRAAM avait un avantage significatif sur le R-27. Le nouveau modèle que transportaient les Sukhoï indiens était bien plus puissant, et presque aussi bon que l'AMRAAM. L'armée indienne avait un petit stock de R-77, surnommés "AMRAAMski" à cause de leur ressemblance avec les missiles américains, mais du fait des problèmes d'approvisionnement auprès de la Défense russe, la plupart des chasseurs étaient encore équipés de R-27. L'Inde avait un ambitieux projet de missile air-air baptisé Astra mais, comme beaucoup d'entreprises nationales, il était encore loin de pouvoir entrer en service.

— Missile en vue, chef. Distance trente kilomètres.

Abbas utilisa toutes les contre-mesures électroniques dont il disposait pour tromper le missile. Quand celui-ci serait plus près, un leurre émettrait une "signature" radar très large afin de le détourner.

— Le missile se rapproche. Distance vingt et un kilomètres.

Sur son écran radar, Kohli vit son propre missile se diriger vers le F-15. Tout allait se décider très vite.

Kohli ne quittait pas des yeux son affichage tête haute. Quand le missile fut à moins de dix kilomètres, Kohli prit un léger virage et fonça vers lui.

— Chef !

Kohli entendit à peine le cri d'Abbas. Il se concentrait sur le point qui grossissait peu à peu devant lui, et qui pourrait transformer son avion en épave fumante en l'espace de quelques secondes.

Abbas activa deux leurres alors que le missile continuait à s'approcher.

Quand il fut à moins de cinq kilomètres, Kohli prit un nouveau virage qui le plaqua contre le dossier de son siège, sa tête se vidant de son sang. Pendant une fraction de seconde, tout devint noir, un black-out total avant qu'il ne surmonte les effets des forces g extrêmes auxquelles il avait soumis son corps. Le missile passa à côté du Sukhoï, séduit par un leurre.

— Debout là-dedans !

— Merde, chef, j'ai failli y rester ! Il est encore là, notre copain. A 3 heures.

Kohli sourit sous son masque : c'était agréable de savoir que l'ennemi connaissait les ficelles du métier. Ce qu'il ignorait, c'est que le pilote pakistanais avait eu nettement moins de difficulté à éviter son R-27. Bien que proches de l'AMRAAM, les capacités du missile indien n'en étaient pas moins sensiblement inférieures. Le Pakistanais avait donc un avantage infinitésimal sur Kohli.

— Abbas, arme le R-73. Il va falloir jouer serré.

Les deux chasseurs tournaient en rond l'un derrière l'autre,

cherchant une ouverture. Le F-15 passa le premier à l'action, lançant une salve de son canon de 20 mm contre le flanc du Sukhoï. Mais Kohli l'attendait de pied ferme : il bascula pour éviter cette volée de balles et plongea vers le sol. Il fut parcouru d'un léger frisson tandis que le Sukhoï s'éloignait et se demanda combien de balles l'avaient atteint. Hamid sentait que quelques obus avaient peut-être effleuré l'avion indien, mais cela ne suffirait évidemment pas à l'abattre. Il poursuivit l'assaut mais, lorsque le Sukhoï fut de nouveau dans sa ligne de mire, Kohli avait coupé son moteur et son chasseur avait brusquement pointé du nez vers le haut alors que sa vitesse aérienne tombait à moins de cent nœuds. D'autres avions auraient calé, mais le Sukhoï tint bon alors que le F-15 le dépassait. Cette manœuvre, mise au point avec le MiG-29, était connue sous le nom de Cobra de Pougatchov, du nom du premier pilote qui l'avait employée. Depuis, elle appartenait au répertoire des MiG-29 et des Su-27.

Alors que le F-15 tournait en tous sens pour se débarrasser du Sukhoï, Kohli prit bien soin de le suivre. Il savait que l'agilité du chasseur russe serait un élément décisif en sa faveur et il devait l'exploiter de son mieux. Son autre avantage était le système de poursuite intégré au casque qu'il pouvait utiliser avec le R-73. Il lui suffisait littéralement de regarder une cible pour lui lancer un missile. Le procédé avait ses limites, bien sûr, mais il donnait au pilote une enveloppe d'engagement accrue par rapport aux systèmes conventionnels. Hamid le savait pertinemment et il tâchait de sortir de l'enveloppe en question.

Kohli avait maintenant le F-15 bien en vue et il ne lâchait pas l'avion pakistanais, pour s'assurer qu'il restait dans l'enveloppe de tir du R-73. Il entendait dans ses oreilles le grondement indiquant qu'un R-73 était verrouillé et il balança un missile à une distance de deux kilomètres.

Le détecteur radar de Hamid émit un signal d'alerte strident, que le pilote entendit résonner alors qu'il imposait à son F-15 une série de virages serrés dans l'espoir de semer le missile. La tête chercheuse du R-73 ignore les leurres que Hamid avait largués et fonça sur le moteur du F-15. Hamid lâcha une nouvelle série de leurres et il eut la chance d'en sortir vivant alors que le R-73 se dirigeait vers eux, à vingt mètres à peine derrière son avion. La petite ogive explosa alors qu'elle atteignait les leurres, répandant un nuage meurtrier de fragments brûlants qui engloutit le F-15.

L'avion de Hamid fit une violente embardée quand des fragments de missile vinrent se planter dans le fuselage. L'empennage était gravement endommagé et un des moteurs tournait maintenant en sous-régime.

Kohli tourna à droite pour éviter de rencontrer les débris du F-15 et

vit l'avion disparaître en laissant une traînée de fumée noire. Mais le Sukhoï n'était pas prêt à lâcher sa proie.

Hamid savait que la bataille était perdue. Le mieux qu'il pouvait espérer était de s'en tirer sain et sauf. Il savait que le pilote indien le traquerait jusqu'au bout. A sa place, il en aurait fait autant.

Kohli avait maintenant le F-15 en plein dans sa ligne de mire.

— Chef, encore un R-73 ?

— Non. De toute façon, il est foutu. Contentons-nous de l'abattre.

Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'à l'heure des radars et des missiles longue portée, tous les pilotes rêvaient encore de se battre à coups d'obus.

Kohli tira deux salves avec son canon de 30 mm, qui atteignirent le F-15 sur son aile droite.

Les alarmes incendie de Hamid se mirent à sonner et il put difficilement maintenir le vol en palier. *Voilà, c'est la fin.* Il tira la poignée du siège éjectable, qui le propulsa dans les airs tandis que l'avion abattu dégringolait.

— Chef, ça se fête !

Kohli improvisa un looping victorieux. A son insu, une centaine de soldats indiens qui assistaient au combat joignirent leur enthousiasme à ses cris de joie et à ceux d'Abbas.

— Abbas, demande à l'avion radar de contacter la base la plus proche pour leur dire d'aller cueillir notre invité. Et comme je pense qu'il nous a touchés, nous aurions intérêt à vérifier si c'est sérieux. Rentrons à la maison.

\*

Quand Neha entra, Rathore était seul dans un coin du mess. Elle alla chercher son petit-déjeuner et s'approcha de lui.

— Bonjour.

Depuis longtemps, Neha attirait les sarcasmes parce qu'elle pouvait se montrer parfaitement réveillée le matin alors que tous les autres maudissaient encore l'obligation de devoir quitter leur lit. Elle vit que son effort d'amabilité n'avait aucun effet sur le colonel, mais elle n'allait pas changer ses habitudes pour ce crétin.

— Je peux m'installer à côté de vous ?

— Je vous en prie. Alors, comment trouvez-vous la nourriture militaire ?

Neha s'assit avec son assiette remplie de fruits.

— Excellente, pour tout vous dire.

Elle vit qu'une fois de plus, Rathore mangeait du bout des dents, perdu dans ses pensées. L'expérience des derniers jours lui avait appris qu'elle ne devait pas s'attendre à davantage que les deux phrases

qu'elle venait de lui arracher, à moins qu'elle ne relance elle-même la discussion.

— Eh bien, colonel, les exercices d'hier étaient formidables, c'était tout nouveau pour nous.

— Bien.

Puis un silence.

*Ce mec est vraiment doué pour la conversation.*

Neha continua à regarder Rathore manger, sans un mot. Elle se demanda pourquoi elle s'agaçait à ce point de son indifférence. *Eh, Neha, tu es en train de tomber amoureuse d'un militaire dingue qui ne desserre jamais les dents ?*

Rathore se leva brusquement, prêt à quitter la pièce.

— Mademoiselle Mehta, nous procédons aujourd'hui à des opérations de maintenance sur les chars. Si cela vous intéresse, vous n'avez qu'à venir derrière le champ de tir.

*Quel incorrigible romantique !* songea Neha tandis qu'il s'éloignait.

\*

Dewan avait dix hommes avec lui. Trois d'entre eux avaient un lance-roquettes à l'épaule ; les autres portaient des fusils d'assaut à lunette à infrarouge. Pour cette attaque, les Indiens avaient rassemblé toutes les armes de ce type dont ils disposaient. C'était une mission désespérée : une nouvelle nuit de combats acharnés à Uri avait fait douze morts dans leurs rangs et avait considérablement réduit leur stock de munitions. Avec plus de cinquante morts, les moudjahidin avaient essuyé de terribles pertes, mais ils s'approchaient maintenant en tenaille autour des Indiens bloqués près de l'école.

Peu après minuit, les onze hommes se déplacèrent silencieusement et s'arrêtèrent aux abords du grand parc du centre-ville. Le poste de commandement des moudjahidin était devant eux, exactement comme le leur avait promis le mystérieux Hawk.

Dewan estima que près de trois cents hommes devaient dormir à la belle étoile, le fusil posé près de leur tête. A une centaine de mètres, deux chars et une dizaine de camions étaient garés, les cibles principales de ce raid.

Dans son second message, Hawk avait signalé à Dowlah que les moudjahidin avaient empilé leur réserve de munitions dans cinq de ces camions. Curieusement, il avait aussi indiqué les numéros d'immatriculation. Dewan se servit de ses jumelles à infrarouge pour identifier les véhicules. Heureusement, c'étaient les plus proches.

Les Indiens se divisèrent en deux groupes. Cinq hommes rampèrent en direction des camions. Les cinq autres, menés par Dewan, se mirent en position de tir à l'extérieur du parc.



Le premier groupe n'était plus qu'à une dizaine de mètres des camions, profitant de l'obscurité et des arbres pour se cacher. Deux hommes montaient la garde ; sur ce point-là non plus, Hawk ne leur avait pas menti.

Deux des Indiens s'avancèrent, sans leur fusil, le couteau commando en main. Les gardes moudjahidin, qui ne s'attendaient en rien à une attaque indienne, furent pris entièrement par surprise. Ils moururent tous deux sans pouvoir donner l'alarme.

Dewan braqua son fusil sur les moudjahidin endormis le plus près des camions.

— Allez, les gars, choisissez vos cibles.

Trois autres soldats indiens visèrent dans la même direction que Dewan. Tout soldat moudjahid qui tenterait de s'approcher des camions verrait se terminer sa vie palpitante.

— C'est quand on veut.

Les Indiens étaient presque aux camions, un homme par véhicule.

Quand le premier soldat monta, Dewan leva son fusil à l'épaule.

A son grand soulagement, tous les hommes montèrent dans les camions sans aucun incident. Le grand moment était venu. Dans trois des camions, les clefs étaient sur le moteur et les Indiens n'eurent qu'à mettre le contact. Les deux autres, moins chanceux, tâtonnèrent dans le noir pour les démarrer. Dewan songea que c'était la première défaillance de Hawk : il leur avait dit que les moudjahidin avaient l'habitude de laisser les clefs à l'intérieur.

Dès que les moteurs se mirent à tourner, les moudjahidin se réveillèrent en sursaut, cherchant leurs armes autour d'eux. Au volant des véhicules, les Indiens allumèrent les phares pour désorienter l'ennemi. Comme toujours dans les vraies guerres, rien ne fonctionnait parfaitement : seuls deux camions avaient des phares en état de marche. Alors que les trois camions prenaient de la vitesse, les moudjahidin commencèrent à tirer. Des balles pénétrèrent dans la cabine des deux véhicules qui n'avaient pas démarré, tuant les deux soldats indiens.

— Rattrapez-les !

Dewan et ses soldats ouvrirent le feu, surprenant les moudjahidin. La première salve tua quatre hommes qui se retournaient pour affronter cette nouvelle menace.

Durant la fusillade, les balles échangées quadrillèrent le ciel nocturne. Les moudjahidin, à découvert, perdirent encore deux hommes avant que les Indiens ne filent se mettre à couvert.

Le soldat voisin de Dewan hurla plus fort que les coups de feu.

— Major, les camions sont partis !

— Faites sauter les autres.

Les trois Indiens munis de lance-roquettes antichars visèrent les

camions et tirèrent. Le ciel fut illuminé par une énorme flamme orange lorsque les deux véhicules remplis de munitions explosèrent. Les immenses boules de feu avalèrent des dizaines de moudjahidin tandis que d'autres couraient en quête d'un abri.

Dewan se sentit littéralement soulevé du sol par la force de l'explosion.

Quand l'onde de choc initiale fut retombée, il cria à ses hommes :

— On s'en va, les gars !

Les Indiens partirent dans la nuit alors que des explosions secondaires continuaient derrière eux, dans le parc.

Mast Gul était horrifié. Il n'avait rien prévu de semblable. Il rêvait de sa maison à Jalalabad lorsqu'il avait été réveillé par les détonations. Il avait foncé à l'extérieur et trouvé ses hommes en train de tirer sur les camions.

— Qu'est-ce que vous faites, bande d'imbéciles ?

A peine avait-il terminé sa question que la vérité lui apparut.

— Arrêtez les camions !

Il venait de s'élancer, le fusil à la main, lorsque les deux camions explosèrent. Gul fut propulsé en arrière par l'impact, un rideau de chaleur ondulant à travers l'espace.

Lorsqu'il se releva, il découvrit autour de lui un carnage complet. Son visage saignait à cause des éclats de verre qui volaient et il vit une bonne cinquantaine de moudjahidin étendus morts dans le parc, et au moins le double de blessés qui appelaient à l'aide.

Pour couronner le tout, trois des camions avaient disparu.

Gul s'assit et jeta son fusil sur le côté, furieux. Avec environ 70 % de ses munitions volées ou détruites, et au moins un cinquième de ses cinq cents hommes incapables de combattre, il était hors de question de poursuivre l'attaque.

Il envoya un message radio à la base de commandement pakistanaise.

Ce matin-là, la nouvelle se répandit très vite. La situation s'était renversée à Uri.

\*

Illahi était en rage lorsque quelqu'un entra. Il regarda le chef de l'armée de terre droit dans les yeux.

— Qu'est-ce qui se passe encore ? Shamsher, je pensais que nous étions censés contrôler Uri !

— Monsieur, il est toujours risqué de recourir aux moudjahidin. Ce ne sont pas des soldats professionnels comme les Indiens. Et puis nous n'avons pas voulu employer leur tactique. Vous avez exigé de confier tout ça aux hommes de Tariq.

Celui-ci se hérissa. Il était sur le point de répliquer, mais Illahi ne lui en laissa pas le temps.

— Shamsher, ce n'est pas le moment de vous renvoyer la balle. Quels sont nos plans pour la prise d'Uri ?

— Je ne comprends pas, pourquoi devrions-nous marcher sur Uri ?

La surprise perceptible dans le ton de Shamsher était éloquente.

— Eh bien, nous devons conquérir Uri avant d'avancer dans la vallée.

— Mais, monsieur, le plan prévoyait que les moudjahidin capturent au moins une ville. Nous aurions alors déclaré que c'était un soulèvement interne soutenu par des volontaires musulmans et nous aurions envoyé un soutien terrestre et aérien limité sous prétexte de les aider. Envoyer notre armée maintenant serait un acte d'agression caractérisé.

Il n'avait pas besoin d'ajouter que si la situation se gâtait au Cachemire, l'Inde riposterait dans les plaines et frapperait au cœur du Pakistan. Telle était la doctrine généralement acceptée depuis que les deux nations avaient commencé à se battre pour le Cachemire. Shamsher Ahmed n'avait pas non plus besoin de répéter que le rapport de forces était bien moins favorable dans les plaines qu'au Cachemire.

— Eh bien, Shamsher, le plan vient de changer. Nous ne pouvons plus reculer, maintenant que nous nous sommes engagés, il faut poursuivre. S'il faut élever les enjeux, soit. Nous n'aurons pas de deuxième chance, alors allons-y.

Après avoir suivi cet échange sans mot dire, Karim prit la parole.

— Monsieur, j'envisage la situation sous un autre angle. Nous ne sommes pas encore engagés aussi profondément que nous pourrions l'être. Nous n'avons pas déployé notre armée en territoire indien. Nous pouvons encore nous retirer si nous le souhaitons, et avec honneur. Cela dit, si nous poursuivons sur le terrain, nous ne pourrions plus revenir en arrière. Il y aura forcément des représailles indiennes, et nous entrerons dans une spirale où l'usage de l'arme nucléaire devient tout à fait possible.

— Karim, je comprends votre inquiétude, mais vous vous trompez. Nous ne pouvons plus nous retirer. Shamsher, que vos soldats se préparent à intervenir.

Shamsher connaissait Illahi depuis assez longtemps pour savoir quand il était inutile de discuter avec lui. Pourtant, sur un point aussi important, il décida de risquer une ultime tentative.

— Mais, monsieur, les M1 ne sont pas encore arrivés au front. Ils se trouvent encore à quelques jours de route. Si les Indiens contre-attaquent dans les plaines, nous n'aurons pas les M1 comme c'était initialement prévu.

— Alors nous devons nous débrouiller avec ce que nous avons.

D'un geste de la main, Illahi leur indiqua que la réunion était terminée, puis il partit dans son bureau.

Shamsher dévisagea Karim et leurs yeux se rencontrèrent pendant une minute. Quand Shamsher sortit, Karim crut avoir discerné dans le regard du vieux militaire le même souci que dans celui d'Arif.

Justement, Arif serait en ville le lendemain et ils devaient dîner ensemble. Ce serait bien agréable de boire quelques bières avec lui tout en se rappelant le bon vieux temps et en exprimant un peu de sa frustration.

\*

Ramnath vivait le cauchemar du commandant de toute équipe d'intervention. Un Sea King avait eu un contact sous-marin dix minutes auparavant et maintenant cinq hélicoptères fouillaient les eaux en quête du sous-marin pakistanais.

La formation de l'équipe d'intervention était censée garantir au *Vishaal* la sécurité maximale. Le porte-avions se trouvait approximativement au centre du groupe couvrant une superficie de près de vingt-cinq kilomètres carrés. A l'avant voguaient l'INS *Delhi* et l'INS *Godavari*, dont l'arrière était protégé par le navire frère du *Godavari*, l'INS *Ganga*. L'INS *Delhi* était le combattant de surface le plus puissant de la marine indienne, doté d'une force antinavire de seize missiles ss-N-25, d'une batterie de missiles surface-air Trishul et d'une capacité anti-sous-marine avec mortiers, torpilles et deux hélicoptères Sea King. Le *Godavari* et le *Ganga*, âgés d'une dizaine d'années, n'étaient équipés que de quatre missiles surface-surface, mais transportaient chacun deux Sea King qui leur conféraient une importante capacité anti-sous-marine. Les flancs étaient gardés par des frégates Khukri qui, pour leur taille, avaient une force non négligeable grâce à leurs missiles ss-N-25. Pour atteindre le *Vishaal*, un sous-marin pakistanais devrait affronter cet arsenal redoutable.

Les Indiens savaient que les Agosta, tous équipés de quatre Exocet, pouvaient lancer une attaque à une distance de cinquante kilomètres. Pour parer à cette éventualité, deux Sea King survolaient la mer autour de la force d'intervention.

Le groupe de Ramnath avait deux missions principales : anéantir le convoi saoudien dès qu'il en recevrait l'ordre et détruire les vestiges de la flotte pakistanaise subsistant après l'attaque des Kilo. Son souci immédiat était cependant d'affronter les sous-marins pakistanais.

— Missiles en vue. Vingt kilomètres, cap un six quatre !

Ramnath consulta l'écran radar et vit les deux Exocet s'approcher du groupe.

— Défenses aériennes, intrusion signalée. Que tous les navires

activent les contre-mesures. Lancez les Sea King sur ce salaud !

Les deux missiles effleuraient à peine la mer et fonçaient à plus de cinq cents nœuds. Le capitaine pakistanais avait visé la cible la plus large, et un missile se dirigeait vers le *Vishaal*. L'autre s'était verrouillé sur le *Delhi*. C'est précisément pour ce genre de situation que le *Delhi* était muni de trente-six missiles Trishul. Lors des tests, ce missile indien avait remporté un taux de réussite de 60 % par rapport aux armes subsoniques. Ramnath allait maintenant découvrir s'il fonctionnait aussi bien dans la réalité.

A quinze kilomètres, l'INS *Delhi* tira quatre Trishul, deux contre chaque Exocet. La traînée de fumée des Trishul se détachait sur le ciel bleu alors qu'ils fonçaient vers le missile pakistanais. Trois d'entre eux manquèrent leur cible et Ramnath songea que si, au combat, tout se passait aussi bien que dans les tests, il n'y aurait jamais de victimes, puisque chaque camp anéantirait les missiles de l'ennemi.

Le quatrième missile sol-air indien se verrouilla sur l'un des Exocet et explosa tout près de lui, le détruisant à bonne distance des navires. L'autre Exocet, en revanche, poursuivait sa route vers le *Vishaal*.

— Barak, défense rapprochée ! cria Ramnath à son officier système d'armes pour qu'il active le CIWS du porte-avions.

Le *Vishaal* était équipé de quatre mitrailleuses Gatling à canons multiples pour affronter ce genre de menace. Contrôlées par le radar principal du navire, ces mitrailleuses crachaient des balles au rythme de plus de trois mille par minute. En outre, le porte-avions avait une batterie de missiles Barak israéliens, spécialement conçus pour lutter contre les Exocet.

Deux Barak furent tirés à une distance de cinq kilomètres. Au grand désarroi de Ramnath, ils manquèrent tous deux leur cible. Les deux mitrailleuses situées à bâbord ouvrirent le feu, opposant une barrière de métal sur la route de l'Exocet. La première salve fut vaine, et le missile n'était plus qu'à un kilomètre. La deuxième fit exploser l'Exocet à quelques centaines de mètres du *Vishaal*. Les fragments du missile détruit atteignirent la coque du porte-avions indien, sans créer de dommages matériels sérieux. Pourtant, certains fragments avaient frappé un groupe de marins qui avaient eu l'idée stupide de regarder le missile arriver. Quatre d'entre eux furent assez grièvement blessés et durent être envoyés à l'hôpital du navire.

— Capitaine, nous l'avons repéré. Dix kilomètres, à dix nœuds, droit vers nous.

— Il a des couilles, l'animal. Il n'a pas encore renoncé.

Ramnath regarda son écran de contrôle lorsque le Sea King indien lâcha une torpille dans l'eau. La torpille fila vers l'Agosta et Ramnath la vit fusionner avec l'icône représentant l'hélicoptère.

— Négatif, il est encore là. Je pense qu'on vient de faire sauter un

leurre.

— Monsieur, seize kilomètres.

*C'est un dur à cuire*, se dit Ramnath. *Mais sans doute un peu trop agressif pour son propre bien*. A cause des hélicoptères et des navires d'escorte, le sous-marin pakistanais avait probablement été frustré dans son désir de se rapprocher du porte-avions indien, c'est pourquoi il avait pris le risque insensé de tirer des Exocet, trahissant ainsi sa position. Ce que Ramnath ignorait, c'était la pression mise sur les sous-marinières pakistanais pour qu'ils parviennent à un résultat. Jusque-là, la guerre en mer avait tourné à l'avantage presque exclusif des Indiens. D'où cette unique erreur du sous-marin dans un affrontement impeccable, erreur que Ramnath allait lui faire payer cher.

Le Sea King lança une autre torpille à bout portant.

— On l'a eu. Je confirme, sous-marin détruit.

A sa grande surprise, les cris de joie sur le pont du *Vishaal* cédèrent bientôt la place à des grognements. Ramnath regarda alors le message envoyé par le *Delhi*.

“Il faudrait se grouiller un peu, mon grand. Les missiles ne sont pas là pour qu'on les admire.”

L'équipage du *Delhi* ne se sentait plus, puisque son navire revendiquait tout l'honneur de la victoire, se targuant d'avoir abattu un Exocet et d'avoir envoyé l'hélico qui avait coulé le sous-marin. De son côté, le *Vishaal* ne s'en sortait pas fièrement.

*Eh bien, il faudra que ça change*. Ramnath savait qu'il s'en était fallu de peu ; la prochaine fois, il ne serait plus là pour s'occuper des sarcasmes de l'INS *Delhi* si un missile arrivait à franchir leurs défenses.

\*

— Eh, vous vous croyez où ?

Interpellé par le garde, le Patriote se retourna. Il savait qu'il était stupide d'être venu ici, mais le dernier message avait été très clair. Ils voulaient plus de détails. Ce qu'ils n'avaient pas l'air de comprendre, c'est qu'il n'avait pas directement accès à l'information et qu'il était risqué de chercher des précisions. C'est pourquoi il traînait aux alentours du Club nautique de Karachi, un dimanche après-midi.

Il s'adressa au garde, un jeune homme de vingt ans à peine.

— Qu'y a-t-il ?

— Vous ne savez pas qu'ici, c'est réservé à ceux qui louent un bateau ? Avec la guerre, on n'en loue plus.

— Excusez-moi, je n'avais pas vu le panneau.

Le Patriote repartit tranquillement et s'assit sur un banc. Il avait l'habitude d'employer des informateurs, auxquels il n'avait recours

qu'une seule fois, pour qu'ils n'en sachent pas plus que ce qu'il leur avait demandé. Il s'était assuré les services de certains d'entre eux pendant une période plus longue, moyennant finance et parfois par le biais du chantage. Ils ne le rencontraient jamais, évidemment. Pour eux, il était l'invisible Dr Dastur, qui leur téléphonait pour leur demander qu'un paquet soit livré à tel ou tel endroit.

Jusque-là, le système avait bien fonctionné. Un seul de ses agents avait été arrêté, un employé de l'armée auquel il avait offert cinquante mille roupies pour avoir accès à un dossier confidentiel. L'enquête n'était pas allée loin, puisque le pauvre type ne savait absolument rien de celui qui lui avait demandé ce service. Et le Patriote n'avait jamais été pris car il s'était rendu compte qu'un piège lui avait été tendu dès qu'il était arrivé dans la zone de dépôt : il avait simplement poursuivi son chemin. Mais il risquait fort d'être un jour compromis, c'est pourquoi il prenait toujours des précautions. Ce jour-là, le dépôt devait avoir lieu à 17 heures, mais il attendrait à partir de 16 h 30. Il avait inspecté les lieux et n'avait rien vu d'anormal. Il n'avait plus qu'à attendre son agent. Les informations d'aujourd'hui étaient relativement faciles à obtenir : les Indiens voulaient connaître les zones de déploiement opérationnel des Agosta. Le Patriote avait donc eu recours à un officier de la marine qu'il pouvait faire chanter parce qu'il avait des preuves de sa corruption (qui lui avaient coûté cent mille roupies).

A 17 heures, un homme entra dans le parc voisin du Club nautique. Le Patriote avait une vue dégagée sur les lieux et il vit l'homme jeter quelques regards furtifs autour de lui avant de tirer de sa veste une petite enveloppe qu'il jeta dans la poubelle, comme convenu.

Le Patriote n'essaya pas de se diriger vers la poubelle. Il se rendit calmement dans le café voisin, où il commanda son repas. Il passerait les deux prochaines heures à contempler la poubelle, en attendant qu'il fasse assez noir pour qu'il aille la fouiller sans qu'on le voie. C'est seulement alors qu'il s'en approcherait. Dans son métier, la patience était une vertu qui vous maintenait en vie.

*Quand le combat ne peut déboucher sur une victoire, il ne faut pas se battre, même si le souverain l'exige.*

SUN ZE

— C'est une excellente nouvelle ! Bon sang, j'aimerais bien rencontrer ce major pour le féliciter moi-même !

Pour la première fois depuis plusieurs jours, Dwivedi était de bonne humeur. La nouvelle du raid d'Uri s'était répandue très vite et les journaux en étaient pleins. Déprimée par l'avancée régulière des moudjahidin et l'incapacité de l'armée indienne à affirmer rapidement sa supériorité aérienne, la population avait reçu un double encouragement avec le succès de la marine au large de Karachi et maintenant la contre-attaque à Uri.

Dwivedi ne voyait autour de lui que des visages fatigués mais souriants. Ses chefs d'état-major, Singh, Raman et Sen, étaient sous pression depuis que le conflit avait commencé. Les deux derniers jours leur donnaient enfin une raison de se réjouir. Joshi était le seul à faire la grimace.

— Eh bien, Joshi, vous avez des choses à nous communiquer ?

Le chef du renseignement grattait son crâne presque chauve, geste dans lequel Dwivedi avait depuis longtemps appris à reconnaître un signe de nervosité.

— Monsieur, il y a un rapport du renseignement.

— Allez-y.

— Il émane du Patriote.

— Je comprends, mais vous pouvez au moins nous dire de quoi il retourne. Il appartiendra à ces messieurs de réagir à l'information.

Joshi se mit à parler à contrecœur.

— Monsieur, le Patriote dit que le Pakistan est sur le point de lancer une offensive terrestre au Cachemire pour s'emparer d'Uri. Elle devrait commencer d'ici un jour ou deux.

— Eh bien, notre ami s'avère enfin utile. Alors, Singh, quels renforts pouvons-nous envoyer à Uri pour nos hommes ?

Le chef d'état-major de l'armée de terre déchanta soudain.

— Monsieur, nous ne pourrons jamais acheminer des renforts substantiels à temps par voie terrestre. Comme vous le savez, les terroristes ont provoqué un glissement de terrain en faisant exploser une partie de la route. Nous sommes en train de le débayer, mais il nous faudra encore au moins deux jours. Le seul moyen serait de les aéroporter, mais Sen n'est pas d'accord. Nous en avons déjà discuté.

— Sen, de quoi s'agit-il ?



— Monsieur, nous n'avons pas encore une supériorité aérienne décisive. Il doit rester aux Pakistanais une douzaine de F-15, plus leurs avions radars. S'ils font un effort concerté, ils pourraient réduire à néant toute tentative d'aéroportage de notre part. Avec ces E-3, ils sauront que nous venons dès que nous aurons décollé.

Dwivedi ne voulait pas en entendre parler.

— Ces hommes ont réussi l'impossible, cette résistance leur a coûté de la sueur et du sang. Il est hors de question que je les laisse mourir. Nous irons là-bas ! Mettez-y la couverture aérienne qu'il faudra, mais nous ne perdrons pas Uri.

Puis, se tournant de nouveau vers Singh :

— Comme nous savons maintenant que ces salauds sont en marche, déclenchons notre attaque dans les plaines. Raman, coulons ce foutu convoi s'il refuse de faire demi-tour.

Joshi reprit la parole.

— Monsieur, le Patriote a en fait une autre information pour nous. Le 45<sup>e</sup> escadron de chasse, leur meilleur escadron de F-16, vient d'être envoyé à Karachi pour protéger le convoi.

Raman se tourna vers le chef de l'armée de l'air.

— Sen, le *Vishaal* à lui seul ne peut faire face au convoi et à un escadron de F-16 : il ne transporte que seize chasseurs. Vos hommes devront neutraliser Karachi lorsque nous attaquerons le convoi.

Alors que les chefs d'état-major portaient, Sen lança à Singh un regard interrogateur :

— C'est qui, ce Patriote ?

— Aucune idée. Une taupe que nous avons au Pakistan. A ce qu'il paraît, ça fait des années qu'il est là-bas. Il n'y a que le Premier ministre et les gros bonnets du renseignement pour savoir qui il est.

— Eh bien, en tout cas, il en sauve, des vies !

\*

Le silence complet se fit dans la grande salle lorsque le général Manoj Shetty monta à la tribune. Derrière lui, sur le mur, était projetée une immense carte de la frontière occidentale de l'Inde.

Shetty commandait le 12<sup>e</sup> corps de l'armée indienne, établi au Rajasthan. Force puissante, le 12<sup>e</sup> corps avait à sa disposition trois divisions d'infanterie, quatre régiments d'artillerie, deux brigades de chars T-72 et le régiment d'Arjun de Rathore. En tout, plus de 35 000 hommes, 250 chars, 200 pièces d'artillerie et 500 autres véhicules, dont le blindé de transport de troupes BMP, équipé de missiles. C'était une force de frappe considérable, et Shetty allait en présenter les objectifs.

Pendant son discours, Rathore perçut un frisson d'anticipation dans

la salle. Ça y est, les choses sérieuses allaient démarrer. Il savait que, plus au nord, le général Parvindar Sandhu, commandant le 11<sup>e</sup> corps au Pendjab, était chargé d'un briefing similaire. Le 11<sup>e</sup> corps serait le fer de lance de l'offensive indienne, et son objectif principal était de foncer vers Lahore. C'était leur unité la plus puissante, avec quatre divisions d'infanterie et une de blindés, entièrement équipée de T-90.

A mesure que les plans étaient exposés, Rathore éprouva une légère déception. Le 11<sup>e</sup> corps mènerait la partie, et le 12<sup>e</sup> corps se verrait uniquement confier une attaque de diversion au sud, obligeant le Pakistan à diviser ses ressources pour arrêter ce qui ressemblerait à une percée au cœur du pays. Pendant ce temps-là, le 11<sup>e</sup> corps marcherait vers Lahore. Il s'y attendait à demi : la crème des blindés indiens se trouvait dans le 11<sup>e</sup> corps, et il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'il prenne la tête de l'attaque en plaine.

Quand le briefing fut terminé, Rathore sortit. La plupart des officiers discutaient avec enthousiasme, mais il resta à l'écart. Quand le groupe se dispersa, il partit vers ses quartiers.

Il s'arrêta au bout de quelques mètres à peine. A droite, dans le passage qui reliait la salle de briefing au mess, Neha s'était assise sur un muret pour écrire. Rathore ne s'était jamais pris pour un poète mais, pour une fois, il regretta de ne pas avoir en tête de mot plus poétique que "belle". Le visage de Neha était auréolé par le soleil de l'après-midi et une brise légère soulevait ses cheveux noirs. Ses yeux étaient fixés au papier sur lequel elle griffonnait avec rage.

Rathore s'avança lentement vers elle, en se demandant à chaque instant s'il ne devait pas plutôt tourner les talons et filer dans sa chambre. *Allons, Rathore, tu te conduis comme un gamin de seize ans qui découvre l'amour.* Il avait eu le coup de foudre pour la jeune journaliste dès qu'il l'avait vue, mais il n'avait pas l'intention de lui faire des avances.

Il ne s'était jamais senti très à l'aise avec les femmes et il semblait naturellement doué pour dire tout ce qu'il ne fallait pas. Peu après qu'il était entré dans l'armée, la jeune fille qu'il aimait passionnément l'avait quitté ; il l'avait très mal vécu et cela l'avait rendu plus inhibé encore. Comme il l'avait dit un jour à un de ses proches, lorsqu'on est introverti, il faut un énorme effort pour s'ouvrir aux autres, pour afficher ses sentiments. Quand ça ne marche pas, on se retire encore un peu plus loin au fond de sa coquille, et il devient encore plus difficile de s'en extraire. Il comprit à ce moment combien il s'était montré abrupt dans ses rapports avec Neha. Elle ignorait les mille soucis qui le préoccupaient alors.

— Oh, bonjour, colonel. Quoi de neuf ?

Rathore se dit qu'avec un tel sourire, elle aurait pu illuminer une pièce obscure.

— Eh bien, je sors du briefing...  
— Oui, il paraît que nous allons partir demain, c'est bien ça ?  
— Tout à fait. Excusez-moi, il faut que j'aille vérifier les munitions du char.

Sur ce, Rathore s'éloigna. *Les munitions !* Et il se botta mentalement le postérieur en entrant dans sa chambre.

Neha commençait à comprendre ce colonel silencieux. Après leurs premiers entretiens, elle l'avait surpris à la contempler à plusieurs reprises. Evidemment, il détournait les yeux chaque fois qu'elle voulait le regarder. *Mais je me demande bien pourquoi il a toujours l'air aussi nerveux...*

\*

Kohli s'approcha de la salle de briefing pour rencontrer les pilotes. Il était tout excité par le succès remporté jusqu'ici par son escadron. Ils avaient abattu neuf avions ennemis, dont quatre F-15, et n'avaient perdu que quatre appareils durant les combats. L'escadron de MiG-29 également basé à Shrinagar avait fait presque aussi bien : six avions abattus, dont trois F-15, pour quatre perdus.

On l'avait chargé de choisir six hommes pour la mission, et il avait devant lui les onze candidats. C'était la crème de son escadron, et chacun d'eux avait abattu au moins un avion ennemi durant les combats au-dessus du Cachemire. Ils formaient l'élite de l'armée de l'air et avaient été triés sur le volet. Non seulement leur tâche au Cachemire était terminée, mais surtout, aux yeux de la hiérarchie, ils étaient les seuls à avoir une chance de réussir cette mission particulière.

— Les amis, le Cachemire est une région très pittoresque, je le sais bien, mais on nous envoie provisoirement à Jaisalmer pour une mission spéciale.

Comme il aurait pu s'y attendre, Abbas fut le premier à réagir.

— Mais, chef, on commençait tout juste à s'amuser. Encore une semaine, et on aurait pu le leur faire regretter, à ces Pakis !

— Les gars, vous avez fait du sacrément bon boulot, mais la nouvelle mission n'a rien à voir. Il s'agit d'un truc que je veux vous confier. La marine veut attaquer certains bateaux et, en bons marins qu'ils sont, ils se croient capables de faire des prouesses avec leur aéronavale. C'est sur l'eau qu'ils sont bons, pas au-dessus. Si on ne s'en mêle pas, ils sont capables d'amener leurs avions à faire des ronds dans l'eau.

Les hommes éclatèrent de rire. Dans l'armée de l'air, les avions de chasse de la marine étaient un vieux sujet de plaisanterie, même si les pilotes de l'aéronavale recevaient en réalité la même formation que les

autres.

— Donc ils veulent que nous allions les aider. Ecoutez, vous avez foutu une raclée aux F-15, alors maintenant c'est l'occasion d'aller mettre la pâtée aux F-16, et chez eux, en plus.

Tout en briefant ses hommes, Kohli sentit un très net changement d'ambiance. Ils étaient tout aussi excités que lui à la perspective de pouvoir enfin frapper le Pakistan là où ça ferait mal.

\*

Karim commanda encore une bière tout en regardant Shoaib et Shamsher assis en face de lui. Ils avaient pris place dans le Club des officiers, au cœur d'Islamabad, satisfaits de l'intimité que leur procurait cette table isolée.

Les trois hommes ne se connaissaient pas très bien, même s'ils travaillaient ensemble depuis plus de quatre ans. Karim avait décidé qu'il était temps d'agir. Il avait encore en tête sa dernière conversation avec Arif et il remerciait Dieu de lui avoir donné un tel ami, avec qui il pouvait parler de tout. Il n'avait pas évoqué les derniers événements avec Meher, car il ne voulait pas qu'elle s'inquiète. C'est sur le conseil d'Arif qu'il avait fixé ce rendez-vous avec les autres chefs d'état-major. Il n'avait qu'une vague idée de ce qu'il voulait leur dire : il n'avait pas l'ombre d'un "plan", mais il savait que sa conscience ne l'autoriserait pas à emprunter certaines voies. Et s'il voulait vraiment influencer sur le cours des choses, il avait désespérément besoin de mettre ces deux hommes de son côté ou, dans le pire des cas, de s'assurer leur neutralité.

Ils avaient tous trois un peu trop bu, dans l'espoir de fuir, même de façon temporaire, les tensions et les frustrations de leur métier. Shamsher et Shoaib ignoraient que Karim poursuivait un objectif précis, mais ils appréciaient cette pause bien nécessaire par rapport au labeur quotidien.

— Eh bien, Shamsher, que pensez-vous de l'offensive terrestre ?

Shamsher redressa la tête, mais ses larges épaules restèrent voûtées.

— Vous savez ce que je ressens, Karim. Vous le savez tous les deux, et j'imagine que vous êtes du même avis que moi.

D'ordinaire réservé, Shoaib prit la parole avec plus d'émotion que Karim ne se rappelait lui en avoir vu manifester.

— Mais merde, nous sommes des militaires de carrière, nous n'avons pas à nous poser de questions ! Nous sommes là pour danser sur la musique que jouent les politiciens.

Shoaib avait presque craché ces mots, et Karim vit les larmes perler dans les yeux de l'amiral. C'était le plus âgé des trois hommes et, en temps normal, le moins prompt à trahir ses sentiments. Mais Karim

pouvait deviner la raison de ce débordement : son fils aîné était mort à bord du *Taimur*.

Il décida de jouer cartes sur table.

— Et si cette musique ne nous plaît pas ?

Il avait posé cette question à voix basse, et Shamsher et Shoaib sursautèrent tous deux, en levant les yeux pour voir s'il plaisait. Le visage de Karim indiquait qu'il était parfaitement sérieux.

Les deux hommes avaient été pris au dépourvu, et c'est Shoaib qui répondit :

— Nous démissionnons. Sinon, ce serait une mutinerie, une trahison.

— Une trahison contre qui ? Contre la population ? Vous croyez vraiment ? A votre avis, comment réagirait le peuple pakistanais, qui ne sait rien parce que Tariq et ses sbires tiennent la presse sous leur coupe ? Nous avons un devoir envers le Pakistan et sa population, pas envers Illahi.

— Alors vous suggérez quoi, un coup d'Etat ? Enfin, pour le meilleur et pour le pire, nous sommes en pleine guerre. Si la pagaille s'installe ici, cela ne fera que nous affaiblir face à l'Inde.

— Shamsher, vous seriez étonné de savoir combien d'officiers pensent comme nous. Et je ne propose pas de faire quoi que ce soit qui avantagerait les Indiens. Je ne les aime pas plus que vous ne les aimez. Mais il faut être pragmatique. Une guerre comme celle-ci ne sert à rien, sauf aux intérêts de l'Imam et d'Illahi. Rappelez-vous que la frontière est ténue entre la mutinerie et l'action en faveur de notre pays.

— Mais, Karim, comment sait-on quand on doit la franchir ?

— C'est à nous de le déterminer, Shoaib. Personnellement, j'agirai si on décide d'utiliser l'arme nucléaire. Et pour être franc, au rythme où vont les choses, c'est plutôt "*quand* on le décidera" que "*si* on le décide".

Les deux autres gardèrent un moment le silence, puis Shamsher parla. Shoaib hochait fréquemment la tête pour signifier son approbation.

— Karim, là-dessus, je suis d'accord, c'est à nous de fixer les limites. En attendant, nous devons accomplir notre devoir et poursuivre cette guerre. Toute défaillance de notre part affaiblirait le pays, et nous donnerions aux Indiens une occasion de nous frapper.

— Oui, qu'on en finisse en vitesse pour qu'on puisse dormir, nous avons tous une guerre à mener.

— Ecoutez-moi, les gars, vous avez passé toute la semaine à m'expliquer ce qui se passe sur le sous-continent indien, mais pas ce que nous devrions faire. Je n'ai pas besoin d'un putain de commentaire en direct, j'ai besoin de vrais conseils.

Le secrétaire à la Défense, John Whitewater, répondit. Officier de carrière, il partageait le mépris du président pour ce qu'il percevait comme une inaction honteuse de la part des Etats-Unis.

— Monsieur le président, étant donné la situation, je pense que l'un des deux camps va forcément passer au nucléaire. Il est temps d'agir, maintenant.

— Allons, John, riposta Bill Winters, le secrétaire d'Etat, nous avons déjà connu ça. Quoi que nous fassions, l'Imam deviendra plus populaire que jamais, et il y aura encore quelques fanatiques de plus qui voudront notre peau.

— Allons, Bill, nous savons tous que tôt ou tard, nous devons éliminer l'Imam, si ce n'est tout de suite, du moins au cours des dix années qui viennent. Il attend de nous frapper, probablement en fermant le robinet à pétrole. A mon avis, il mettra d'abord la main sur quelques fusées nucléaires, et je pense que c'est tout ce qu'il cherche. S'il passait à l'action maintenant, il aurait l'air d'un criminel et tout l'Occident serait contre lui, sans parler du Japon et de la Russie. Il est en train de se construire une base de soutien. Il a parlé d'une nouvelle croisade, et je pense que c'est exactement à ça qu'il veut arriver. Vous savez que nous avons déjà essayé de l'avoir, nous avons envoyé des missiles, il y a même eu quelques missions clandestines qui ont échoué. Ce salaud est trop malin, voilà tout. Il ne se déplace jamais en plein jour, il change toujours de domicile, et ainsi de suite. Si l'occasion se présente, il faut lui tomber dessus à bras raccourcis.

— C'est exactement ce que je dis. Si nous agissons, Illahi lui refilera quelques ogives et nous n'aurons fait que précipiter l'affaire.

Chatham regardait ses deux conseillers se disputer. Il savait qu'ils étaient les meilleurs membres de son équipe. Chacun d'eux avait en partie raison, mais le président savait que les Etats-Unis ne pouvaient se contenter de rester plus longtemps en coulisses.

— Les gars, ce débat est brillant, mais nos satellites ont montré que les troupes pakistanaises se préparent en vue d'une attaque terrestre au Cachemire. Comme la route est impraticable, les Indiens devront essayer d'aéroportier les renforts pour leurs soldats qui sont dans ce patelin dont le nom m'échappe.

— Uri, susurra Bill.

— C'est ça, Uri. Et avec tous ces F-15 et ces avions radars, ils risquent de s'amuser.

Whitewater avait complété la phrase, croyant pouvoir mettre le président dans sa poche. Mais cela parut allumer une étincelle dans la

tête de Chatham.

— Vous savez, John, ça n'est pas non plus très bon pour notre image, ces avions américains que les forces travaillant pour l'Imam utilisent contre une démocratie.

— Alors que proposez-vous, monsieur ? On ne va pas commencer à envoyer des Tomahawk sur Islamabad ?

Winters n'était pas prêt à capituler aussi facilement.

— J'ai une idée. Et nous n'aurons pas besoin d'ouvrir le feu.

Tout le monde se tourna vers Whitewater.

— Monsieur, nous pourrions nous arranger pour que tous les E-3 que nous avons vendus aux pays étrangers... pour qu'ils se plantent. Vu leur puissance, nous nous sommes toujours méfiés de ce qui arriverait s'ils tombaient en de mauvaises mains.

Cette idée retint aussitôt l'attention de Chatham.

— Continuez.

— Monsieur, si on retire l'électronique, l'E-3 n'est qu'un avion de transport plutôt lent. Tout est dans la puce. Nous essayons depuis un moment différents moyens d'insérer un virus "Cheval de Troie", que nous pouvons déclencher en cas de besoin. Ça permettrait de neutraliser les ordinateurs de l'avion. Dernièrement, nous en avons établi une version plus élaborée grâce à laquelle on peut créer des données fausses, mais les avions radars saoudiens sont équipés de systèmes de la première génération. Enfin, ça devrait suffire si nous voulons nous en servir.

— Qu'est-ce que vous en dites ?

L'attitude de Chatham indiquait qu'il avait déjà pris sa décision, mais il voulait que ses proches collaborateurs l'approuvent pour une mesure aussi importante.

— L'Arabie Saoudite était notre alliée, mais elle ne l'est plus. Nous ne pensions pas devoir en arriver là. Mais allons-y. En veillant à ce que notre intervention reste discrète.

— Autre chose, je veux qu'un plan de contingence soit mis en place si le Pakistan essaie d'utiliser l'arme nucléaire. Je n'ai aucune envie de chambouler l'équilibre déjà instable de cette partie du monde, mais nous ne pouvons pas rester les bras croisés quand les gens commencent à se taper dessus à coups de missiles.

— Avec plaisir, monsieur.

\*

— Le revoilà. Amiral, je vous jure que c'est lui.

Ramnath adressa un sourire au jeune opérateur sonar. Il savait que ce gamin très doué devait avoir repéré l'un des meilleurs sous-marins pakistanais, qui traquait la flotte indienne depuis plus de dix minutes

sans que les Indiens arrivent à le localiser.

— Envoyez un autre oiseau. Ce type est d'humeur à jouer à cache-cache.

Un Sea King décolla du pont du *Vishaal* pour rejoindre les deux hélicoptères déjà en chasse. Les hélicos indiens avaient déployé leur sonar plongeant et changeaient constamment de position pour essayer de mieux repérer le sous-marin.

— Là ! Je l'ai !

Ramnath courut vers l'opérateur.

— Du calme, fiston. C'est le moment de garder son calme. Oui, nous l'avons. Distance ?

Ramnath regarda l'écran qui, outre les données envoyées par le sonar monté sur la coque du navire, relayait aussi celles que fournissait le sonar du Sea King.

— Trente kilomètres, amiral.

— Assez près pour tirer. Il veut sans doute être sûr de nous atteindre.

— Amiral, il vire vers l'arrière du convoi !

Ramnath grimaça. Ce sous-marinier pakistanais était un dur à cuire. Il devait savoir qu'il avait été détecté, et il se dirigeait vers l'extrémité de la force d'intervention, la moins bien défendue. Il avait bien évalué les défenses de l'équipe. A l'avant, le *Vishaal* était protégé par des navires moins nombreux mais plus compétents, le *Delhi* et le *Godavari*. A l'arrière, il y avait plus de navires, mais bien moins capables. Voulant limiter les risques, le capitaine pakistanais se dirigeait vers la zone où les cibles étaient plus nombreuses et plus faciles. Ramnath devina qu'il avait affaire à un ennemi malin, qui ne voulait pas se jeter sur le porte-avions indien comme l'avaient fait plusieurs autres sous-marins, mais qui cherchait prudemment le meilleur endroit où frapper.

Les Sea King étaient maintenant au-dessus de lui, lâchant bouées acoustiques et charges de fond dans l'espoir de l'obliger à faire surface. Mais il conservait son itinéraire.

A vingt kilomètres, le sous-marin pakistanais tira quatre Exocet.

L'un des Sea King du *Vishaal* repéra l'endroit exact d'où partaient les missiles et largua deux charges de fond, qui explosèrent à quelques mètres de la coque du sous-marin. L'Agosta coula sans laisser aucun survivant. Par la suite, Ramnath devait se demander à quel point les Pakistanais étaient désespérés s'ils étaient prêts à sacrifier leurs meilleurs atouts pour des attaques qui, même en cas de succès, ne laissaient à l'attaquant qu'une faible chance d'en réchapper. Ce désespoir était dangereux, surtout quand l'adversaire en question possédait une centaine d'ogives nucléaires.

Les quatre Exocet étaient maintenant à moins de dix kilomètres et



fonçaient vers les navires indiens. Le *Delhi* avait tiré une salve de Trishul, et le *Godavari* avait lancé quelques missiles SA-N-4, plus anciens et moins puissants. Deux des Exocet furent atteints mais les deux autres poursuivirent leur route vers la frégate légère *Kuthar*.

Les défenses anti-sous-marines du *Kuthar* étaient dérisoires par rapport à celles du *Delhi*, mais il réussit à lancer deux Trishul. L'un des Exocet fut atteint à cent mètres et explosa sans faire de grands dégâts. L'autre, en revanche, frappa le *Kuthar* juste au-dessous du pont. Le missile pénétra dans la coque du navire sur plus d'un mètre avant que l'ogive n'explose.

Ramnath tressaillit et, quand la fumée se fut dissipée, il brandit ses jumelles pour découvrir le trou béant qui s'ouvrait dans le flanc du *Kuthar*. Le navire penchait légèrement sur tribord et il vit plusieurs marins à la mer.

— Envoyez des hélicos les chercher ! Et essayez de joindre le *Kuthar* par radio.

— Amiral, le capitaine du *Kuthar* est mort, ainsi que la moitié de l'équipage. Je suis en liaison avec un officier radio devenu hystérique.

Ramnath prit la radio.

— Comment vous appelez-vous, mon petit ?

— K... Kishore, amiral. Amiral, tout le monde est mort, le capitaine...

— Du calme, petit. On vous envoie quelqu'un tout de suite.

Deux Sea King partirent du *Vishaal*, remplis de personnel médical et d'une équipe chargée de s'occuper du navire.

La frégate pourrait probablement rejoindre le port le plus proche, mais il y avait plus de cinquante morts. La trentaine de membres d'équipage qui restaient étaient tous blessés ou sous le choc. Les dix hommes de l'équipe d'urgence envoyée par le *Vishaal* s'efforcèrent de ramener le navire au port.

Ramnath se retira dans sa cabine, vidé de toute énergie. Il savait qu'en temps de guerre, les victimes sont inévitables, mais cette réalité était toujours difficile à admettre.

*Si l'ennemi laisse une porte ouverte, tu dois t'y précipiter.*

SUN ZE

Le lieutenant de vol en charge de l'E-3 commençait à s'ennuyer. L'intérieur du Boeing 707 reconverti semblait sorti d'un film de science-fiction, avec ses écrans d'ordinateur et ses capteurs un peu partout. L'E-3 avait besoin d'un équipage de seize personnes pour le piloter et pour manœuvrer tout son équipement. Deux E-3 saoudiens étaient venus aider l'armée pakistanaise et il y en avait toujours un qui survolait le Cachemire. Avec son puissant radar, l'E-3 pouvait détecter n'importe quel avion indien à plus de trois cents kilomètres.

Jusque-là, la journée avait été relativement calme. Seuls deux appareils indiens avaient été repérés : ils volaient en direction de la frontière mais avaient fait demi-tour quand l'avion radar avait dirigé vers eux les chasseurs pakistanais. Le jeune officier pilotait l'E-3 depuis plus de deux ans, mais il s'étonnait encore de ses ressources technologiques. Un seul avion radar pouvait surveiller une bataille aérienne impliquant des centaines de chasseurs sur une zone de plus de mille kilomètres carrés. En outre, ses brouilleurs et son système CME trompaient la plupart des radars ennemis. On pouvait réellement "voir" les avions de détection indiens, à plus de deux cents kilomètres, flanqués de quatre chasseurs.

L'officier se versa une nouvelle tasse de café et s'assit. Encore trois heures avant de s'accorder un sommeil nécessaire pendant que l'autre E-3 prendrait la relève.

— Contacts multiples, lieutenant !

Il courut vers l'opérateur radar et contempla, fasciné, l'écran qui se remplissait rapidement de contacts.

— Vingt-deux, vingt-trois, vingt-cinq !

L'opérateur tout excité criait à tue-tête. L'officier répliqua sèchement :

— Je sais compter ! Indiquez-moi plutôt leur direction.

Après cette réprimande qui s'imposait, l'opérateur procéda à quelques calculs rapides.

— Lieutenant, ils font du trois cents nœuds, cap un six quatre. Aucune émission radar pour l'instant. Ils seront au-dessus d'Uri dans vingt minutes.

— Trois cents nœuds. Ça n'a pas l'air d'être des avions d'attaque...

Avant qu'il ait pu terminer sa phrase, l'officier pakistanais comprit.

— Qu'avons-nous comme appareils en vol en ce moment ?

— Nous avons quatre F-15 en patrouille aérienne de défense juste à

l'est d'Uri, lieutenant. Ils viennent de décoller, donc ils sont pleins. Nous avons aussi quatre Airguard prêts, à Abbottabad.

— Guidez les Eagle vers une solution d'interception, et faites tout de suite partir les Airguard !

\*

Le colonel Rang Singh Thapa détestait les avions, à bord desquels il se sentait impuissant. A terre, il contrôlait beaucoup mieux la situation. Il avait son fusil et son couteau pour se battre, et ses jambes pour s'enfuir, si nécessaire. Dans le ciel, il était complètement à la merci de ces connards de pilotes. Mais il s'y était habitué de longue date. En tant que commandant du 5<sup>e</sup> bataillon de paracommandos indiens, il en était venu à accepter les avions comme un moyen de rejoindre l'ennemi plus vite, et ce compromis fonctionnait depuis cinq ans. Avec ses quatre cent cinquante commandos, ils allaient être lâchés au-dessus d'Uri par douze An-32 de transport.

Les paras étaient ce que l'armée indienne avait de plus proche d'une force d'opérations spéciales, à la manière des rangers aux Etats-Unis. L'Inde avait de petites unités spéciales comme la Garde de sécurité nationale pour libérer des otages, etc., mais pour les opérations d'infanterie de grande envergure, les paras s'imposaient.

*Visiblement, l'armée de l'air a décidé de ne pas prendre de risques*, songea Thapa en apercevant les avions d'escorte. Douze MiG-29 et Su-30 planaient à leurs côtés, pour s'opposer à tout chasseur pakistanais qui oserait s'approcher.

Thapa consulta sa montre. *Plus que cinq minutes*. En regardant ses quarante hommes installés dans l'avion, Thapa vit que quelques jeunes soldats essayaient de plaisanter et riaient nerveusement de leurs propres blagues. Leurs aînés plus aguerris gardaient le silence, contrôlant de temps à autre leurs armes et leur équipement.

\*

— Lieutenant, nos F-15 ne sont plus qu'à quatre-vingts kilomètres des avions indiens. Leur système de détection indique que les chasseurs ennemis les suivent. Les Airguard sont à vingt kilomètres à l'arrière. D'après les transmissions radars, ces douze bandits sont des avions de transport, indiqua l'opérateur en balayant l'écran d'un geste de la main.

Chaque fois qu'il regardait les écrans de l'E-3, le lieutenant de vol se rappelait les jeux vidéo qui l'amusaient, enfant. Les Indiens, qui approchaient à une vitesse régulière de trois cents nœuds, étaient

représentés par douze petites flèches dans le coin supérieur droit de son écran. Uri était figurée par un point, au centre. De la gauche arrivaient rapidement les chasseurs pakistanais.

— Quel genre d'avions de chasse ?

— Huit Fulcrum et quatre Flanker.

— Oh oh ! ils ont du pain sur la planche. Faisons-leur une faveur. Commençons par brouiller les radars indiens et indiquons à nos amis à bord des Eagle le meilleur moyen d'atteindre les avions de transport.

— Brouillage lancé, lieutenant.

A douze contre huit, les chasseurs indiens avaient l'avantage, même si quatre des chasseurs pakistanais étaient des F-15 équipés d'AMRAAM. Cependant, une fois leurs radars perturbés par le puissant équipement de brouillage des E-3, la balance pencherait vite en faveur des Pakistanais.

L'officier commandant l'avion de détection observait attentivement les deux groupes d'avions en train de fusionner sur son écran radar. D'un instant à l'autre, les F-15 lanceraient leurs AMRAAM. Il avait déjà été décidé que les premières cibles seraient les avions de transport.

Puis, sans crier gare, l'écran radar s'éteignit.

— Merde, qu'est-ce qui se passe ?

L'opérateur se mit à manipuler comme un fou tous les contrôles placés devant lui. Il n'avait pas la moindre idée de ce qui s'était produit.

L'officier regarda autour de lui. Même scénario sur toutes les consoles. Les radars et les systèmes de CME et de brouillage ne marchaient plus. A présent, l'E-3 n'était plus qu'un gros avion de transport comme un autre... et une proie facile pour n'importe quel pilote de chasse digne de ce nom.

— Foutons le camp ! Les chasseurs devront se démerder tout seuls !

\*

Les chasseurs indiens avaient été momentanément désorientés par le brouillage, mais une sorte de miracle eut lieu ensuite : l'E-3 coupa son radar et tourna les talons !

L'avion radar indien avait désormais le champ libre. Moins sophistiqué que l'E-3, il faisait quand même la différence, sur le terrain. Il se mit à guider les chasseurs indiens vers des positions où ils auraient les meilleures chances d'abattre les appareils ennemis. Deux MiG-29 foncèrent à la poursuite de l'E-3 tandis que les autres se dispersèrent pour attaquer les chasseurs pakistanais, à l'exception des deux qui restaient à l'arrière afin de protéger les avions de transport.

Pour les guider, les F-15 pakistanais comptaient sur l'E-3 dont ils recevaient les images radars sur leurs écrans quand ceux-ci s'étaient

tout à coup éteints. Une fois privé de la couverture CME de l'E-3, leur système de détection se mit à lancer des alertes. Les quatre Airguard n'avaient aucune idée de ce qui se passait et, avec leur radar à faible portée, ils ne pouvaient pas voir les chasseurs indiens leur tomber dessus.

\*

Thapa et ses hommes, maintenant debout, virent s'abaisser la rampe située à l'arrière de l'avion. Thapa avait fait plus d'une centaine de sauts, mais c'était la première fois qu'il allait sauter pendant un véritable combat.

Tous les paras vérifièrent une fois de plus leurs armes et leurs munitions. Thapa avait les yeux rivés à la lumière rouge voisine de la rampe. Dès qu'elle passerait au vert, ils pourraient se jeter dans le vide. Pour éviter de tomber derrière les lignes ennemies, leur zone de largage commençait à trois kilomètres au sud-est d'Uri.

Quand la lumière devint verte, Thapa fut le premier à sauter, en se demandant où il allait arriver alors qu'il flottait dans les ténèbres de la nuit.

\*

Deux MiG surprirent l'avion de détection à quinze kilomètres de sa destination, la base aérienne pakistanaise de Sargodha. Le pilote de l'E-3 fit une tentative désespérée pour leur échapper, mais c'était perdu d'avance. Deux R-73 atteignirent le gros avion, détruisant ses deux moteurs droits, alors que l'E-3 piquait du nez vers le sol. Les MiG firent demi-tour pour rejoindre la bataille aérienne.

Pour les Airguard, la première salve s'avéra décisive. Quatre Sukhoï leur étaient tombés dessus par-derrière, guidés par l'avion radar indien, et les avaient pris par surprise. Six R-27 traversèrent le ciel et firent exploser trois des quatre chasseurs pakistanaïes. Le dernier put rentrer au bercail, suivi par une traînée de fumée car les missiles l'avaient manqué de peu.

Les F-15 se mêlèrent avec les MiG-29. A quatre contre six, les pilotes pakistanaïes avaient la chance contre eux, mais ils se défendirent courageusement. Le premier point fut marqué par un F-15 qui déchiqueta le cockpit d'un MiG à coups de canon. Les Indiens eurent leur revanche lorsqu'un Fulcrum tira deux R-73 à bout portant. L'un des deux manqua sa cible, mais l'autre détruisit l'Eagle. Un autre MiG tira une longue salve de son canon de 30 mm et une dizaine d'obus lacérèrent l'aile d'un Eagle, dont le pilote dut s'éjecter. Puis les

Eagle revinrent à la charge et l'un des pilotes pakistanais lança avec succès un missile Sidewinder. Mais en moins d'une seconde, un autre Eagle succomba à un R-73 tiré par l'un des Sukhoï qui avaient rejoint la bataille, avant que le dernier F-15 ne rentre à la base.

Quand les chasseurs indiens se regroupèrent pour évaluer les pertes, ils comprirent que la bataille aérienne au-dessus du Cachemire venait de basculer en leur faveur.

\*

Thapa roula un moment à terre avant de pouvoir s'accroupir. Il détacha aussitôt son harnais, remballa son parachute et se mit à chercher ses hommes. Le point de ralliement choisi était une prairie à trois kilomètres d'Uri. Il partit au petit trot et, une fois dans le pré, trouva ses soldats qui l'attendaient.

— Tout le monde est là ?

Le subedar baraqué fit le salut militaire.

— Oui, colonel. Tout le monde sauf Tej et Nar Bahadur. Nous essayons de les dégager d'un arbre. Ils ont cru faire peur aux Pakis en jouant à Tarzan.

Tous les hommes éclatèrent de rire et Thapa en fit autant. Un peu d'humour n'était pas mauvais, cela montrait que ses soldats avaient le cœur à se battre.

— Très bien, les gars, rassemblement.

Il traça à terre un rectangle avec sa baïonnette.

— Je répète : ça, c'est Uri. La compagnie A monte au nord-ouest de la ville pour contrôler les faubourgs : c'est là que les moudjahidin sont censés s'être regroupés en attendant leurs amis pakistanais. Vous créez un périmètre défensif ici, et là. La compagnie B suit et la compagnie C bloque le sud-ouest pour que ces salauds ne puissent pas rentrer. La compagnie D avec moi. On rejoint nos copains et on commence à nettoyer l'intérieur.

Les hommes émirent des grognements d'approbation puis se mirent en marche, l'arme prête à tirer.

\*

Dwivedi trouva que Sen avait l'air aussi exalté qu'un petit garçon à qui on vient d'offrir un cadeau qu'il désirait depuis longtemps.

— Monsieur, c'est incroyable ! Nous avons abattu un avion radar et sept chasseurs pakistanais, en ne perdant que trois MiG. C'est notre plus grande victoire aérienne jusqu'ici.

Dwivedi avait lu le rapport et une question lui brûlait les lèvres.

— C'est formidable, Sen. Mais que s'est-il passé ? Les Pakistanais ne se sont jamais montrés aussi bêtes.

Sen prit un air authentiquement penaud.

— En fait, monsieur, je n'en sais rien. On dirait que leur avion radar a éteint tous ses systèmes avant de rentrer à la base.

— Et l'autre ?

— On ne l'a pas vu. J'imagine qu'il a dû y avoir un dysfonctionnement.

Dwivedi n'avait jamais beaucoup cru aux coïncidences, et il n'allait pas commencer maintenant.

— Peut-être, Sen, peut-être. Mais j'ai du mal à admettre que les deux avions de détection aient pu tomber en panne en même temps. En tout cas, nos hommes sont là-bas ?

— Oui, monsieur. Les Pakistanais sont sur le point d'atteindre Uri. Nous devrions être prêts à les accueillir.

Sen se leva pour partir. En ouvrant la porte, il trouva Joshi qui s'apprêtait à entrer. Les deux hommes se saluèrent et Joshi pénétra dans la pièce en fermant la porte derrière lui.

En levant les yeux, Dwivedi découvrit sur le visage du chef du renseignement l'expression soucieuse dont il était coutumier. On racontait que son expression ne changeait jamais, quoi qu'il arrive.

— Eh bien, Joshi, nous avons enfin de bonnes nouvelles du Cachemire.

— Monsieur, je ne sais pas si elles sont bonnes ou mauvaises.

— Pourquoi...

— Monsieur, le Patriote vient de nous transmettre ceci. En deux mots, l'armée pakistanaise ne comprend pas ce qui s'est passé. Les radars se sont littéralement éteints en plein vol, comme si quelqu'un avait appuyé sur un bouton. Ils croient que nous avons trouvé le moyen de brouiller les avions radars.

— Ce qui n'est pas le cas. Je crois que personne n'en serait capable.

— Sauf les Américains.

Dwivedi faillit bondir sur son fauteuil.

— Que dites-vous ? Comment pourraient-ils faire ça ?

— Vraisemblablement en implantant un virus dans les systèmes avant de vendre les avions. Des sortes de bombes à retardement. Comme les autres virus informatiques, sauf qu'ils sont activés sur commande, par exemple depuis un satellite. Nous savons que les Français et les Américains font ça sur leurs systèmes d'armes avancés.

— Mais pourquoi les Américains nous aideraient-ils après être restés si longtemps silencieux ?

— Monsieur, ils détestent l'Imam encore plus que nous. Et honnêtement, il pourrait devenir pour eux une menace très sérieuse. Ils ont sans doute voulu veiller à ce qu'il ne devienne pas trop fort.

— Parfait, Joshi. Mais dans la vraie vie, les cadeaux désintéressés n'existent pas. S'ils ont fait ça, je me demande ce qu'ils exigeront de nous.

\*

Tranquillement assis sur une petite chaise pliante, le général Sandhu sirotait une tasse de thé, presque indifférent à l'agitation alentour. Il se leva lentement et se dirigea vers son véhicule de commandement, un ancien blindé de transport de troupes. Une dizaine de sujets différents le préoccupaient. Sur son ordre, le 11<sup>e</sup> corps lancerait la plus grande attaque blindée de l'histoire du sous-continent, et il devait s'assurer d'avoir tout prévu.

Il se trouvait à moins de dix kilomètres de la ligne de front. Sandhu n'aurait pas imaginé de rester à l'arrière et de diriger la bataille depuis un bureau à Delhi. Bien entendu, il n'allait pas participer directement au combat, mais il voulait être aussi près que possible.

Il regarda son aide de camp et hocha la tête.

— Très bien, déclenchons l'opération Payback.

Ceux qui avaient pris part aux précédentes guerres indo-pakistanaïses auraient eu du mal à comprendre la manière dont celle-ci allait être menée. La frontière serait franchie en premier lieu non par des chars, ni même par des avions de frappe, mais par six drones Searcher. Les six appareils survolèrent la frontière sans se presser, à une vitesse de deux cents nœuds, et leurs caméras fournirent des détails sur les batteries d'artillerie et les emplacements défensifs pakistanais. Les drones étaient trop petits pour être repérés par les radars ennemis. Les E-3 auraient pu les détecter, mais ils avaient disparu. Longs d'à peine plus de deux mètres et équipés de deux turbopropulseurs, ils ne dégageaient pas assez de chaleur pour être frappés par des missiles sol-air. Ils ne pouvaient être abattus que par une mitrailleuse antiaérienne qui aurait eu beaucoup de chance. C'était extrêmement peu probable car, à cinq mille pieds, leur petite taille les rendait quasi invisibles.

Dans son centre de commandement, Sandhu assemblait les morceaux d'un puzzle qui, une fois terminé, lui montrerait en détail exactement quel ennemi il allait affronter. D'après ce qu'il savait déjà, la partie était loin d'être gagnée. Les Pakistanais avaient apparemment réuni au moins deux cent cinquante T-80, avec deux divisions d'infanterie ou davantage. Les T-80 donneraient aux Indiens pas mal de fil à retordre ; si on y ajoutait les hélicoptères d'attaque Cobra, alors les chars indiens allaient devoir payer au prix fort la moindre avancée en territoire pakistanais. Le général savait qu'il pouvait compter sur le soutien promis par l'armée de l'air, maintenant qu'elle



n'était plus bloquée par les combats au-dessus du Cachemire. Autre source d'inquiétude constante pour les Indiens, les avions radars que les Pakistanais allaient sans doute envoyer au-dessus des plaines. Cela risquait de compliquer les choses, car ces appareils pourraient aussi identifier des cibles terrestres. En apprenant que les avions de détection pakistanais étaient subitement tombés en panne, et que l'un d'eux avait même été abattu, Sandhu avait accéléré son programme, en se dispensant des méthodes qu'il avait péniblement conçues pour camoufler ses concentrations d'artillerie.

Le Pakistan possédait ses propres drones, semblables au Searcher indien, et certains étaient même mieux équipés en caméras et en senseurs. Pourtant, une fois leurs avions radars éliminés, alors que leurs homologues indiens restaient très actifs au-dessus du champ de bataille, les drones pakistanais pourraient être repérés et abattus depuis le sol. Au moins trois drones pakistanais avaient déjà succombé à des tirs concentrés alors qu'ils étudiaient les positions indiennes. Les Indiens n'avaient perdu qu'un drone et, dans la guerre du renseignement, l'Inde commençait à prendre nettement le dessus. La neutralisation des avions radars allait avoir des répercussions bien plus considérables que la seule bataille d'Uri.

Depuis quelques jours, l'entourage de Sandhu collationnait les informations sur les déplacements des forces pakistanaises et il savait assez précisément où il rencontrerait la plus vigoureuse résistance lorsqu'il donnerait l'ordre d'avancer. Mais sa première cible devait être l'artillerie pakistanaise, pour l'empêcher de tirer sur ses forces lorsqu'elles s'approcheraient. A présent, tandis qu'il marquait des positions sur sa carte, les Searcher indiquaient les positions exactes des batteries d'artillerie ennemies, près de Wagah et d'Atau, à trente kilomètres de la frontière.

Sandhu ne voulait pas attendre de tout savoir ; dès qu'il aurait une vague idée des positions, il donnerait l'ordre de tirer.

\*

On aurait cru un énorme coup de tonnerre. Debout ou accroupis dans les environs, les hommes s'étaient mis du coton dans les oreilles pour ne pas perdre l'audition. Plus de deux cents pièces d'artillerie indiennes ouvrirent le feu pour une salve meurtrière contre leurs homologues pakistanais. Ceux-ci avaient deux régiments d'artillerie près d'Atau et à Wagah. La première salve détruisit près d'un tiers des canons d'Atau, et à peine moins à Wagah.

Les artilleurs pakistanais stupéfaits passèrent à l'action, mais leur force était déjà amoindrie. Ils connaissaient mal les positions indiennes, puisqu'ils n'avaient ni drones ni avions de détection, mais

ils reconstituèrent la trajectoire des obus ennemis grâce à leur radar de ciblage, et ripostèrent avec leurs propres salves.

Sandhu savait qu'il essuierait des pertes importantes lors des premiers échanges. Les artilleurs pakistanais étaient très compétents et leurs obusiers de fabrication américaine valaient ses canons. Mais il avait pour lui l'élément de surprise complète et il savait beaucoup mieux où se trouvait l'ennemi ; passé les premières salves, l'artillerie pakistanaise cessa d'être un facteur décisif sur le terrain.

Les chars indiens et les blindés de transport de troupes se mirent à franchir la frontière en masse. Et pour la première fois depuis plus de trente ans, les armées indienne et pakistanaise s'affrontèrent pour une guerre totale.

\*

Sur le tarmac, Kohli regardait les quatre Su-30 qu'on chargeait en vue de leur mission. Deux appareils, dont le sien, seraient équipés chacun de deux missiles KH-31P à guidage radar, ainsi que de deux roquettes de 130 mm et d'une batterie de six missiles air-air (deux R-27 de moyenne portée et quatre R-73 à courte portée). Les deux autres auraient la même charge air-air, mais chacun transporterait quatre réserves de bombes antipistes.

Il regagna son bureau pour étudier une fois encore les plans de la mission. Ce serait de loin la mission la plus difficile et la plus dangereuse qu'aucun des pilotes ait affrontée. Il s'estimait heureux que les avions radars pakistanais aient été neutralisés mais, même sans eux, ce ne serait pas une partie de plaisir.

C'est à ce moment qu'Abbas entra. Fait exceptionnel, il discerna une certaine inquiétude dans les yeux de Kohli.

— Eh, chef, tout va bien se passer. Ne vous en faites pas.

Kohli lui sourit tristement et sortit.

Abbas savait bien qu'il avait exprimé une conviction qu'il était loin de ressentir.

*Celui qui est doué pour l'attaque brille au plus haut des cieux.*

SUN ZE

Dowlah s'était aussitôt pris de sympathie pour Thapa, et ses hommes avaient chaleureusement accueilli les paras. Ils avaient passé la soirée à festoyer, avec tout ce qu'ils avaient pu trouver à manger et à boire. Des bouteilles de rhum étaient miraculeusement apparues et les guides locaux avaient fourni de la viande qu'on avait cuisinée sur un feu, en plein air, près de l'école. Les moudjahidin s'étaient repliés vers les faubourgs et Dowlah avait permis à ses hommes de s'amuser un peu, sachant que le lendemain serait une journée de combats intenses.

Les troupes régulières pakistanaïses n'étaient plus qu'à vingt kilomètres et seraient bientôt à portée d'artillerie. Heureusement, sur ce terrain, il était difficile de déplacer vite les plus grosses pièces, sans quoi une pluie d'obus pakistanaïses se serait déjà abattue sur Dowlah et ses hommes.

Au petit matin, Dowlah n'eut pas à attendre longtemps le message qui annoncerait le début des combats.

— Fox 1, levez la tête. Nos amis sont en marche. Comptez sur leur aide.

Dowlah écouta le message radio et se mit à diriger ses hommes. Depuis quatre jours, le mystérieux Hawk était leur compagnon constant et ce drone était devenu un symbole d'espoir pour ses hommes assiégés.

En levant les yeux, il vit six MiG-27 passer au-dessus d'Uri, filant vers l'artillerie pakistanaïse. Dowlah et Thapa contemplèrent ces silhouettes de poignards tandis que leurs hommes encourageaient les pilotes.

Les Pakistanais avaient accompli des progrès rapides, sachant que l'armée indienne aurait du mal à les atteindre. Ils ignoraient à quel point la situation aérienne s'était transformée.

Le colonel pakistanaïse commandant la force qui devait rejoindre les moudjahidin fut entièrement pris par surprise quand les MiG arrivèrent. Il y avait des centaines de soldats et de véhicules à découvert, mais les chasseurs indiens avaient clairement identifié leur cible : la dizaine de canons de 88 mm que les Pakistanais avaient tractés.

Les MiG plongèrent pour tirer des roquettes. La première série détruisit quatre canons, et les Pakistanais tentèrent de se regrouper pour riposter. Quelques Stinger furent lancés en direction des avions

indiens, mais les Pakistanais n'avaient pas eu le temps de verrouiller leurs missiles, qui se révélèrent donc inoffensifs. Les MiG revenaient déjà pour leur deuxième attaque quand l'armée de l'air pakistanaise fit son entrée en scène.

Le commandant de la base aérienne d'Abbottabad savait que la chance était contre lui mais, en entendant les appels à l'aide de ses compatriotes, il décida de risquer le tout pour le tout. Durant les conflits antérieurs, l'armée de l'air pakistanaise avait été très critiquée pour avoir refusé son assistance aux forces terrestres et pour s'être trop concentrée sur les combats strictement aériens, plus prestigieux mais d'une importance stratégique moindre. Le commandant d'Abbottabad avait reçu de Karim même l'ordre de ne pas laisser ce genre de situation se reproduire, du moins dans le secteur critique d'Uri.

Quatre F-7 Airguard se mirent à pourchasser les MiG, les obligeant à renoncer à leur plan. Quand les avions indiens plongèrent pour échapper aux chasseurs pakistanais, quatre MiG-29 firent leur apparition. L'avion de détection indien avait repéré les F-7 dès qu'ils avaient franchi la frontière et avait guidé les Fulcrum dans leur direction.

Durant le bref combat qui suivit, deux F-7 furent abattus sans aucune perte dans le camp indien. Les deux chasseurs pakistanais restants firent demi-tour. L'armée de l'air pakistanaise venait de survoler Uri pour la dernière fois.

\*

Neha était bien consciente de l'enthousiasme et de l'affairement tout autour d'elle. Le 11<sup>e</sup> corps venait de lancer son offensive quelques heures auparavant, et le 12<sup>e</sup> devait passer à l'action le lendemain matin.

Les hommes semblaient courir en tous sens et créaient une impression de confusion, d'anarchie même, alors qu'ils vérifiaient leur équipement, écrivaient des lettres ou passaient des coups de téléphone. *Alors, qu'est-ce que nous mijote le colonel ?* se demanda Neha, en cherchant des yeux Rathore.

Elle se dirigea vers ses quartiers et trouva la porte entrouverte. En entrant, elle fut aussitôt frappée par l'obscurité totale. Rathore était assis dans un coin, la tête entre les mains.

— Excusez-moi, tout va bien ?

— Allez-vous-en, je vous en prie. Je veux rester seul.

Neha tourna les talons mais quelque chose la retint. Elle s'approcha de l'officier et alluma la lampe. Rathore était assis sur le bord de son lit, les yeux rouges. Sur sa table était posée une bouteille de rhum à

moitié vide.

Neha s'assit à côté de lui.

— Vous allez bien ?

— Ça ne vous...

Rathore s'interrompit en croisant le regard de la jeune femme.

— Ecoutez, Vikram, vous permettez que je vous appelle par votre prénom ?

Quand Rathore eut hoché la tête, elle poursuivit :

— Je ne sais pas ce qui se passe, ou si même je peux vous aider, mais ça fait parfois du bien de parler à quelqu'un, de se soulager quand on a un poids sur le cœur. Si vous voulez en parler, je suis là.

Rathore garda le silence pendant quelques secondes. Quand Neha se leva pour partir, il lui prit la main.

— Asseyez-vous.

Et il se mit à parler. Il évoqua la pression intense qu'il subissait, en tant qu'officier, son père qui n'avait jamais atteint le sommet de la hiérarchie et qui tenait farouchement à ce que son fils unique accomplisse ses rêves. Il évoqua ce soir funeste, deux ans auparavant, où tout était parti en fumée.

C'était un exercice d'entraînement de pure routine, jusqu'au moment où tout avait déraillé. Le canon principal de son T-72 s'était enrayé et avait eu un raté. Cela arrivait une fois sur un million, et l'obus avait explosé. Le char avait pris feu en l'espace de quelques secondes. Sur les quatre hommes présents à bord, deux avaient pu sortir et se mettre à l'abri. Le canonnier, Ram Lal, gisait dans une mare de sang. Le croyant mort, Rathore avait commencé à s'extraire du char. Puis il avait entendu les cris. Ram Lal était vivant et suppliait Rathore de l'aider. Rathore était à l'extérieur de la tourelle, debout sur le char brûlant et, à travers un rideau de flammes, il discernait Ram Lal qui agitait frénétiquement les bras. Rathore avait essayé de passer une main à l'intérieur, mais n'avait réussi qu'à se brûler grièvement. La chaleur était telle qu'il avait l'impression que ses pieds allaient prendre feu. Mais il croyait qu'en tenant un peu plus longtemps, il pourrait tirer Ram Lal de là.

C'est alors que c'était arrivé.

Rathore avait sauté à bas du char et s'était enfui. L'enquête l'avait lavé de toute accusation de négligence car, aux yeux de la commission, il n'aurait pas survécu s'il était rentré dans le char.

Pourtant, Rathore ne s'était jamais pardonné. Au bout de six mois, il avait été réintégré, mais les séquelles psychologiques persistaient. Et les cauchemars. Et les sarcasmes de quelques officiers : il était lâche, il s'en était tiré grâce au grade de son père dans l'armée. Et depuis deux ans, il essayait constamment de prouver de quoi il était capable, de le prouver aux autres et surtout à lui-même.

Lorsqu'il eut terminé, il avait les larmes aux yeux, et il serrait vigoureusement la main de Neha comme pour y trouver un soutien.

— Oh mon Dieu, j'ignorais totalement... Mais, Vikram, vous devez faire une croix là-dessus. Vous n'êtes pas responsable de la mort de cet homme.

Rathore prit un ton amer.

— En fait, la question n'est pas de savoir si j'aurais pu rentrer dans le char ou non. Sur le moment, je ne l'aurais pas fait. J'étais terrorisé. Pétrifié. J'aurais au moins pu tenter de le sortir de là...

Les larmes s'étaient mises à couler librement.

Neha lui passa un bras autour des épaules et dit doucement :

— Vikram, vous ne pouvez pas vivre éternellement avec les fantômes du passé. Il faut mettre tout ça derrière vous. Et le meilleur moyen est d'affronter vos peurs au lieu de les fuir. Vous ne pouvez pas consacrer votre vie entière à vous prouver votre courage. Vous n'avez rien à prouver à quiconque. Dès que vous en serez convaincu, la bataille sera gagnée.

Rathore s'essuya les yeux et regarda Neha avec un sourire embarrassé.

— Merci. Je me sens mieux. J'espère que je n'ai pas été trop ridicule.

Il essayait de redevenir son personnage habituel, et Neha ne voulut pas le mettre mal à l'aise.

— Mais pas du tout, Vikram. Vous n'avez pas du tout été ridicule. Parfois, il faut se laisser aller. Reposez-vous, maintenant, j'imagine que la journée de demain sera rude.

Neha se leva et se dirigea vers la porte, quand Rathore l'arrêta en prononçant ces mots :

— Vous voudriez bien rester un peu ?

En revenant vers lui, elle vit qu'il sanglotait encore, et elle tendit la main pour le réconforter. Il enfouit sa tête au creux de son épaule en la serrant fermement. Tout alla ensuite très vite. Neha ne savait pas trop comment cela avait commencé, mais leurs lèvres semblaient mutuellement attirées. Ils s'embrassèrent d'abord timidement, puis avec de plus en plus de fougue. Rathore se mit à parler, comprenant sans doute que les choses allaient bien au-delà de ce qu'ils avaient prévu l'un ou l'autre, mais Neha plaça un doigt sur ses lèvres pour le faire taire alors qu'il l'entraînait vers son lit.

\*

— Des obus ! hurla Dewan avant de se mettre à couvert.

L'obus solitaire atterrit un peu plus loin et explosa avec un petit bruit sourd. Dewan se leva, souriant d'un air penaud. En entendant ses

cris, tout le monde avait couru se mettre à l'abri et semblait maintenant aussi gêné que lui.

— Eh bien, leur artillerie n'est vraiment pas fameuse. Que l'armée de l'air soit bénie, elle a enfin réussi à les écraser.

Après le raid aérien de l'après-midi, les Pakistanais n'avaient plus qu'un canon, menace bien dérisoire pour les Indiens qui tenaient Uri. Mais toute une brigade pakistanaise était encore en marche qui, avec les moudjahidin, représentait une force attaquante de près de mille cinq cents hommes. Malgré les renforts, les Indiens n'étaient que six cents environ. Les Pakistanais conservaient l'avantage numérique mais, face à la supériorité aérienne quasi totale des Indiens, ils payaient très cher chaque centimètre qui les rapprochait d'Uri. La principale force se trouvait maintenant à six kilomètres de la ville et, d'après les éclaireurs, les Pakistanais avaient six blindés de transport de troupes M-113 et quatre chars Type 59. Dowlah avait déployé tous ses lance-roquettes antichars à l'extérieur de la ville, sur la colline où s'était déroulée la première escarmouche avec les moudjahidin, mais la partie était pour l'heure entre les mains de l'armée de l'air.

Dewan était en train de manipuler une mitrailleuse pour épater les paras. Il était devenu une sorte de célébrité depuis qu'on savait qu'il avait mené la fameuse contre-attaque sur le camp des moudjahidin.

— Regardez !

Dowlah leva la tête et vit quatre avions filer vers l'ouest. *Les pauvres connards*, songea-t-il en se représentant les Pakistanais qui avançaient sous des attaques aériennes presque incessantes.

Quelques minutes plus tard, les quatre avions repassèrent au-dessus d'Uri, l'un d'eux suivi d'une traînée de fumée. Trois colonnes de fumée noire montant au loin apprirent à Dowlah et à ses hommes que les chasseurs indiens n'avaient pas manqué leur cible.

Thapa s'approcha de Dowlah, le fusil d'assaut à la main.

— Eh bien, major, nous sommes prêts ?

— Oui, allons-y.

Le plan indien était simple, et la clef de son succès était la surprise. Malgré leurs pertes, les Pakistanais devaient bien savoir qu'ils avaient encore un avantage numérique considérable, et ils ne s'attendaient sûrement pas à une attaque indienne.

Dewan menait une force combinée de cent hommes, uniquement armés de fusils d'assaut et de grenades. Les seules armes lourdes dont disposaient les Indiens, quatre mortiers et trois lance-roquettes antichars, étaient toutes sur la colline dont les Pakistanais s'approchaient rapidement. Thapa et Dowlah s'y trouvaient avec tous les soldats restants.

Dewan était parti trente minutes auparavant, entraînant les hommes dans une marche forcée pénible qui leur prendrait près de deux heures

et qui les placerait derrière le flanc gauche pakistanais. Pour ne pas attirer l'attention, ils avaient descendu la petite vallée au nord-ouest d'Uri. Leur avancée avait été lente et difficile, et, lorsqu'ils étaient enfin parvenus à leur destination, presque tous les Indiens étaient couverts de plaies et de bosses.

Une fois de plus, Hawk les avait guidés. Les troupes régulières pakistanaises formaient l'avant-garde, avec les moudjahidin sur les flancs et l'arrière. Ces derniers, pour leur part, étaient à Uri depuis le début ; leur nombre et leur moral avaient été sérieusement entamés par les combats et les frappes aériennes. C'était le point faible où les Indiens allaient frapper.

\*

— Abbas, les coordonnées sont entrées ?

— Oui, chef. Maintenant, on peut s'asseoir et regarder le paysage.

Kohli savait que ce ne serait pas aussi simple. Les quatre Sukhoï volaient à une altitude d'à peine cinq cents pieds, les pilotes arrière utilisaient le radar de suivi de terrain pour maintenir les gros avions à une aussi basse altitude. Les coordonnées de leur vol avaient déjà été saisies dans l'ordinateur de navigation. A vol d'oiseau, la distance entre Jaisalmer et Karachi est inférieure à cinq cents kilomètres mais, pour minimiser le temps passé au-dessus d'un espace aérien hostile, les avions partiraient vers le sud, survoleraient le Gujarat puis remonteraient vers leur cible, au nord. Soit un parcours de plus de mille cinq cents kilomètres, et le Sukhoï était le seul appareil auquel l'armée indienne puisse confier pareille mission.

Kohli voyait le sol défiler sous son avion, qui maintenait une vitesse de quatre cents nœuds. Au bout d'une demi-heure de vol, ils trouvèrent leur premier repère, au-dessus de la mer d'Arabie.

— Les pieds dans l'eau. Motus. Bonne chasse, les gars.

A partir de maintenant, et tant qu'ils n'auraient pas atteint leur cible, il n'y aurait plus aucune émission radio ou radar. Les pilotes arrière se servaient des systèmes passifs et du récepteur d'alerte radar pour détecter d'éventuelles menaces. Il restait trois cents kilomètres en ligne droite jusqu'à Faisal, la principale base aérienne pakistanaise, juste à côté de Karachi. Kohli sourit en songeant à cette ironie du sort. La base portait le nom d'un monarque saoudien de la dynastie qu'Abou Saïd avait renversée, et servait maintenant les intérêts de l'Imam.

A cent kilomètres, Abbas arma ses deux missiles KH-31P, tout comme son ailier. Tandis que Kohli se concentrait sur le pilotage à basse altitude, Abbas se penchait au-dessus de son ordinateur pour analyser les signaux radars de la base pakistanaise. Il avait déjà identifié les



radars antimissiles de la base et, à une distance de soixante kilomètres, il verrouillerait et tirerait ses missiles. Le KH-31P était une arme antiradar, qui se verrouillait sur les émissions radars. Les Indiens utilisaient une tactique inaugurée par les Etats-Unis. Après avoir essuyé de lourdes pertes initiales au Viêtnam à cause des missiles sol-air fournis par les Russes, l'armée de l'air américaine avait conçu des missions spéciales de chasse aux SAM. Les avions employés pour cela étaient d'anciens F-105, les Wild Weasel, et partaient détruire les missiles sol-air ennemis avant les frappes aériennes. Les premiers missiles qu'ils transportaient pouvaient être trompés simplement en éteignant le radar, mais les versions plus récentes comme le HARM américain et le KH-31P se "rappelaient" où se trouvait le radar et frappaient même lorsqu'il était éteint.

Kohli et son ailier, Bhatia, volaient à cinquante kilomètres devant les deux autres Sukhoï. Ils seraient les premiers à frapper et les premiers à être visés. Ils volaient lentement et bas pour échapper aux radars. Sans avion de détection, l'armée pakistanaise aurait du mal à les repérer. Normalement, quelques F-16 patrouillaient constamment au-dessus de la base, mais la mission indienne avait été programmée pour arriver au-dessus de sa cible au moment de la relève, lorsqu'il n'y aurait aucun F-16 en vol. Cette situation ne durait que quatre minutes, et Kohli savait que les planificateurs avaient passé des heures à faire en sorte que les Sukhoï arrivent à cet instant précis. Kohli se demandait comment l'armée avait obtenu des informations aussi précises, mais il espérait surtout qu'elles étaient justes.

— Chef, j'ai trois batteries de Hawk et un Crotale.

Abbas utilisait son ordinateur et ses systèmes passifs pour identifier la menace qu'ils allaient affronter. Le cercle rouge au centre de son affichage tête haute indiquait qu'il avait un bon verrouillage. Il appuya sur la détente de son joystick. Une seconde après, il verrouilla sur un autre radar Hawk et tira son deuxième missile. Les deux KH-31 quittèrent l'aile du Sukhoï dans une bouffée de flammes et de fumée, et Kohli suivit leur trace alors que les missiles fondaient vers leurs cibles. A sa droite, il voyait les missiles de Bhatia traverser le ciel de l'aube.

— Et voilà, Abbas. On y va. Allumage.

\*

— Alors, quoi de neuf, Shah Nawaz ?

Depuis son bureau, à Islamabad, Shamsheer Ahmed dirigeait personnellement la bataille de Lahore, comme la presse l'appelait désormais. Il était exceptionnel qu'un chef d'état-major participe aux opérations tactiques, mais il s'agissait sans doute de la bataille la plus

cruciale que l'armée pakistanaise ait jamais menée.

La voix sonore du général Shah Nawaz retentit à l'autre bout du fil. A son exubérance habituelle avait succédé un ton plus grave. A l'arrière-plan, Ahmed entendait un bruit d'artillerie.

— Monsieur, ça s'annonce plutôt mal.

— Tenez bon, Nawaz.

Ahmed consulta la grande carte accrochée au mur. Les unités indiennes y étaient représentées par des marqueurs rouges et les pakistanaises par des bleus. La principale avancée indienne avait frappé un coup terrible. Le barrage d'artillerie et les frappes aériennes continues étaient en train de saigner ses forces à blanc. L'armée pakistanaise avait essayé de leur disputer la maîtrise du ciel, mais Ahmed savait qu'il ne pouvait plus faire grand-chose. Sans avions radars et sans F-15, avec tout un escadron de F-16 retenu à Karachi, ils étaient battus d'avance. L'attaque d'artillerie et les raids aériens visaient à affaiblir les défenses pakistanaises et ils avaient été suivis d'une offensive blindée massive.

Les Pakistanais luttaien désespérément mais ils cédaient du terrain devant le mastodonte indien. Les Indiens étaient déjà en territoire pakistanais et, à ce rythme-là, ils seraient à portée de Lahore dans un délai de six à dix heures.

Ahmed devait agir. L'attaque indienne en plaine avait pris les Pakistanais au dépourvu. Ils s'attendaient à ce que les Indiens passent à l'action dès que les troupes régulières pakistanaises seraient entrées au Cachemire, mais les Indiens semblaient avoir été prévenus de leur arrivée. On parlait de plus en plus d'une taupe indienne qui aurait infiltré le renseignement ou l'armée, mais aucune preuve concrète n'avait encore été découverte. De toute façon, il savait qu'en cas d'affrontement musclé, les Indiens l'emporteraient, et comme les M1 étaient encore à une journée du front, il fallait retenir l'ennemi au moins jusque-là. Le convoi se trouvait maintenant à moins de cent kilomètres de Karachi et devait décharger dans quatre heures. Il resterait encore un millier de kilomètres à parcourir jusqu'au front, au Pendjab. L'armée de l'air pakistanaise était incapable de transporter ces monstres de cinquante tonnes et les chars seraient emportés par un train express. L'équipage des chars était avec eux à bord des bateaux et suivait depuis quelques mois un entraînement intensif. Les hommes seraient prêts à se battre dès qu'ils arriveraient au front. Le train devait les amener près d'Islamabad dans une douzaine d'heures. C'était à peu près six heures de plus que ce dont disposait Ahmed.

Il regarda longuement la carte, dans l'espoir d'y trouver une idée. Puis ce fut l'illumination. Il s'approcha du mur et dessina deux cercles noirs : le premier à Kasur, une petite ville située à dix kilomètres de la frontière, vers laquelle les Pakistanais reculaient (il savait que Shah

Nawaz prévoyait de s'y installer), le second à dix kilomètres au nord-ouest de Kasur, à vingt kilomètres de Lahore. Ahmed traça une flèche de Kasur vers le second point. Il griffonna furieusement sur son bloc-notes et, quand son idée eut pris corps, il passa deux coups de fil. Il appela d'abord Shah Nawaz, puis Karim.

\*

Dewan était couché sur le ventre et ses hommes formaient une longue ligne à côté de lui, en bordure du ravin. Les Indiens avaient contourné l'avancée pakistanaise qui se dirigeait vers Uri, et Dewan voyait les soldats moudjahidin à une centaine de mètres. Ils ignoraient dans quelle embuscade ils allaient tomber.

Sur le signal de Dewan, les Indiens fixèrent leurs baïonnettes à leurs fusils. Dewan ferma les yeux une seconde, priant pour que la chance soit avec eux. Puis, avec un cri de guerre strident, il bondit et courut de toutes ses forces vers les Pakistanais.

Les Indiens se mirent à tirer, les uns s'arrêtant pour s'agenouiller et viser, les autres tirant en courant. Plusieurs lancèrent des grenades sur l'ennemi.

Complètement surpris, une dizaine de moudjahidin tombèrent dès la première salve. Le temps que les autres se regroupent, les Indiens étaient sur eux.

Dewan n'était plus qu'à dix mètres des moudjahidin. Leurs tirs avaient tué quelques soldats indiens mais, dans l'ensemble, les moudjahidin n'avaient pu opposer une résistance organisée. Les quelques soldats pakistanais présents sur les flancs tentaient de se battre mais eux aussi avaient été pris au dépourvu. Dewan vit devant lui un grand moudjahid et le faucha en tirant trois balles. Un soldat pakistanais se jeta sur lui, le fusil brandi comme une massue. Quand l'homme lui tomba dessus, Dewan para à droite avec son propre fusil, puis lui asséna un coup de crosse sur la tempe. Quand il fut à terre, Dewan lui mit un coup de baïonnette dans la gorge. Il avait déjà tué des hommes, mais de loin, avec un fusil. C'était la première fois qu'il tuait un homme dans un corps à corps. Pendant un instant, sous le choc, il contempla avec effroi le Pakistanais mort. Il avait réagi par instinct, suivant sa formation, mais le résultat lui donnait presque envie de vomir. Une balle qui siffla tout près de son crâne le rappela à la réalité.

Quand il leva la tête, les moudjahidin se repliaient. Voyant leur arrière bloqué, ils couraient en avant, avec les Indiens à leur poursuite.

Le major dirigeant les Pakistanais se trouvait à deux kilomètres de la colline. Sachant que les Indiens avaient des armes antichars, il avait

caché ses véhicules un kilomètre plus loin, avec ses M-113. Il les utiliserait comme couverture d'artillerie, et avait disposé devant lui une dizaine de mortiers. Il prévoyait de se servir des chars et des mortiers en une unique salve pour affaiblir les défenses indiennes. Puis il chargerait. Il estimait à quatre cents le nombre de défenseurs indiens, et il savait qu'il faudrait probablement plus d'une charge pour les déloger. Il avait encore l'avantage, à trois contre un, et il comptait bien en profiter.

Il était sur le point de donner à ses chars l'ordre d'ouvrir le feu quand la panique éclata dans les rangs. Les moudjahidin couraient frénétiquement, hurlant qu'ils avaient été attaqués par-derrière par un millier de soldats indiens. Leur leader, Gul, essayait de les rassembler mais ils ne formaient plus une force organisée, ils n'étaient plus qu'une poignée d'hommes effrayés qui fuyaient pour sauver leur peau. Les Pakistanais étaient des soldats professionnels, mais deux jours de raids aériens incessants leur avaient sapé le moral, et beaucoup commencèrent à hésiter.

— Ne les écoutez pas, bande d'imbéciles, tirez !

Mais il savait qu'il était trop tard.

Dewan et ses hommes avaient maintenant renoncé à la traque, leur mission était simplement de créer le désordre dans les rangs pakistanais, pas de se suicider en courant affronter une force dix fois supérieure en nombre. Ils remontèrent le ravin et regagnèrent Uri.

Le major pakistanais savait qu'il ne pouvait désormais plus lancer son attaque et il ordonna un repli. Il était animé d'une rage folle à l'encontre des moudjahidin, mais il souhaitait avant tout que son armée se retire en bon ordre.

Une fois regroupés à cinq kilomètres de la ville, ils comptèrent leurs pertes. Le total des victimes n'était pas très élevé : quarante moudjahidin et vingt-six Pakistanais morts, mais ils n'avaient trouvé qu'une dizaine de cadavres indiens. Les vrais ravages n'étaient pas matériels mais psychologiques. Ses hommes savaient que les Indiens n'étaient pas bloqués, comme on le leur avait laissé croire. Bien que moins nombreux, les Indiens avaient su prendre l'initiative.

\*

L'officier pakistanais manœuvrant le lanceur mobile Hawk repéra l'avion indien à soixante-dix kilomètres. Il verrouilla et tira deux missiles. C'est alors qu'il aperçut les missiles indiens. Il ne pouvait y avoir qu'une seule raison pour qu'on lance des missiles à une telle distance. Il éteignit son radar et, privés de guidage, les Hawk devenus inoffensifs poursuivirent leur vol.

Se déplaçant à une vitesse supersonique, les KH-31 atteignirent leur

cible en moins de deux minutes. Deux lanceurs Hawk, de part et d'autre des deux pistes principales, furent détruits instantanément. Le troisième, à gauche de la piste plus petite qui coupait les deux grandes, fut gravement endommagé. La batterie de Crotale près de la tour de contrôle, en revanche, fut la seule rescapée, car le KH-31 vint se planter dans le sol à vingt mètres derrière la batterie pakistanaise.

Deux F-16 se trouvaient sur la piste 2, tout près de la tour de contrôle : ils venaient de se poser après leur mission de patrouille de défense. Ils n'avaient plus beaucoup de carburant, mais ils étaient armés et les pilotes étaient encore à bord. Dès que les missiles indiens frappèrent, les pilotes reprirent les commandes de leurs appareils pour décoller et affronter les attaquants. Leurs successeurs subissaient encore le contrôle pré-vol sur la piste 1, à un kilomètre au sud, près des hangars.

Kohli approchait à plus de cinq cents nœuds, à une altitude de huit cent cinquante pieds. A une vitesse pareille, il ne pourrait tirer qu'une fois. Il ciblait les deux F-16 situés au sud de la base, que ravitaillait un grand camion-citerne.

Il visa le camion et, lorsqu'il l'eut en ligne de mire, tira une longue salve de son canon de 30 mm. En survolant les F-16, il vit ses balles frapper la citerne. Le camion explosa en une énorme boule de feu, projetant de l'essence enflammée sur une superficie d'un kilomètre carré. Les deux F-16 furent aussitôt détruits ; tout près, un hélicoptère Alouette prit feu également et explosa.

Bhatia s'était attaqué à la batterie de Crotale, sur laquelle il tira toutes ses roquettes. Les Pakistanais lancèrent un missile avant que la batterie ne soit détruite mais, à une si faible altitude, le Crotale manqua sa cible.

Les deux canons antiaériens Oerlikon pivotaient pour affronter les avions indiens quand les deux autres Sukhoï arrivèrent.

L'un fonça droit vers la piste 2 et lâcha ses quatre bombes Durandal puis remonta très vite alors que les obus traceurs de l'Oerlikon partaient vers lui.

La Durandal est une arme antipiste. Quand on la lâche, un parachute s'ouvre pour en ralentir la descente, afin de permettre à l'avion porteur de remonter à une altitude hors de danger. De petites fusées placées à l'intérieur de la bombe la propulsent vers le sol et l'ogive explose uniquement quand la bombe s'est plantée dans la piste, pour mieux en fissurer le béton.

Les bombes frappèrent alors que les F-16 se préparaient au décollage. L'une d'elles explosa à quelques mètres des chasseurs, les détruisant tous deux. La deuxième n'explosa pas, mais les deux autres Durandal firent mouche.

Le dernier Sukhoï avait visé la piste 1 et, bien que mitraillé par des

armes de petit calibre, largua deux de ses quatre bombes avant de repartir.

Kohli et Bhatia couvrirent le repli des deux autres avions, après quoi Bhatia partit vers les Oerlikon qui crachaient du feu sur les avions indiens. Il abattit l'un des canons, mais l'autre lança une douzaine d'obus sur l'arrière du Sukhoï. Kohli vit avec horreur le gros avion basculer puis exploser en s'écrasant. Il n'y avait pas de parachutes. A si basse altitude et à une telle vitesse, aucun pilote indien n'aurait sérieusement envisagé de s'éjecter une fois touché.

Kohli avait conservé ses roquettes et il s'attaqua à l'Oerlikon, pour venger Bhatia en le détruisant. Il prit ensuite de l'altitude et tourna pour frapper la tour de contrôle.

L'un des soldats pakistanais avait trouvé une mitrailleuse sur le périmètre et visait l'avion qui s'approchait.

Il vida le chargeur dans une tentative désespérée alors que le chasseur indien déchiquetait la tour de contrôle avec ses roquettes.

Kohli remontait lorsqu'il sentit les balles l'atteindre. L'avion trembla un moment, puis se stabilisa.

— Eh, Abbas, c'est grave ?

Il n'y eut pas de réponse du siège arrière.

Kohli reposa la question, qui resta sans réponse. Il se retourna et vit Abbas affalé sur son siège, la tête penchée sur le côté. La peur lui glaça les entrailles mais il tenta de se concentrer pour quitter la zone.

Il rejoignit les deux autres avions à cinquante kilomètres de là. La mission avait été un succès retentissant, mais personne ne prononça un seul mot durant le vol retour. Kohli n'avait qu'une idée en tête : trouver des secours pour Abbas.

*Qu'on ne nous parle pas de généraux qui triomphent sans faire couler le sang. Les massacres sont horribles à voir, mais ils obligent à respecter la guerre.*

KARL VON CLAUSEWITZ

Il était 22 heures quand le Patriote pénétra à l'intérieur du bâtiment. La sécurité était plus stricte que d'habitude et il comprit qu'il devrait se montrer exceptionnellement prudent. Il savait à peu près où se situait la pièce et il n'aurait qu'à trouver son chemin une fois à l'intérieur du complexe principal.

Il avait entendu parler d'un plan pakistanais visant à retenir les Indiens près de Lahore et l'assurance avec laquelle ce projet avait été évoqué avait aussitôt attiré son attention. Il n'avait pu obtenir d'autres détails de ses sources, c'est pourquoi il prenait le risque de se rendre lui-même au QG de l'armée.

Il fut fouillé deux fois, et son autorisation fut vérifiée trois fois. Ce n'était pas bon signe : plus il serait remarqué, plus il y aurait de gens pour se souvenir qu'il était venu.

Au bout de cinq minutes, il arriva dans la pièce qu'il cherchait : le bureau du secrétaire du chef d'état-major. Il avait demandé à une de ses sources de soudoyer le balayeur pour qu'il laisse la porte ouverte ; il était évidemment hors de question qu'il soit directement impliqué.

Il regarda à droite et à gauche dans le couloir pour s'assurer qu'il n'y avait personne. Une fois certain d'être seul, il poussa doucement la porte. Elle ne s'ouvrit pas.

La gorge nouée, il poussa un peu plus fort. Et, à son immense soulagement, la porte céda.

Il faisait nuit noire à l'intérieur. La pièce fut brièvement éclairée tandis qu'il tenait la porte entrouverte, et il profita de ces quelques secondes pour s'orienter avant de refermer.

Il se dirigea tout droit vers le grand bureau, placé contre le mur à l'autre bout de la pièce. Il tâtonna dans l'obscurité, promenant la main sur le dessus du meuble, et jura lorsqu'il fit tomber un presse-papiers. Heureusement, l'objet ne fit guère de bruit sur le sol moqueté.

Il trouva une épaisse liasse de papiers et tira de sa poche une petite lampe torche pour mieux l'examiner. C'était un dossier contenant une dizaine de pages agrafées. La page de garde ne portait que deux mots : "Plan A".

Il sortit le document et tourna la première page pour découvrir une carte de la région de Lahore. *Et voilà !* Il allait se mettre à lire lorsqu'il

entendit des pas dans le couloir. Il s'arrêta pour voir si quelqu'un allait entrer. A son grand désarroi, la poignée de la porte tourna et il put entendre deux voix : un homme et une femme. Il rangea rapidement le dossier et, à défaut d'autre cachette, se recroquevilla sous le bureau, en se collant contre le mur. Il retint sa respiration quand les deux personnes entrèrent.

— Shakeel, tu es sûr que nous sommes à l'abri ici ?

— Détends-toi, personne ne risque de venir ici en pleine nuit.

Le Patriote reconnut la voix de l'homme comme étant celle de Shakeel Ahmed, le secrétaire du chef d'état-major. Mystère, en revanche, quant à l'identité de la femme qui l'accompagnait. Elle semblait très jeune, alors que Shakeel était quadragénaire, marié, père de deux enfants.

Il remercia les dieux car, aussi soucieux de discrétion que lui, Shakeel et sa compagne s'abstinrent d'allumer la lumière. D'après leurs gestes hâtifs et leurs gémissements, il devina que Shakeel n'avait pas entraîné la jeune femme dans la pièce pour évoquer des questions officielles. Il prit note de cet incident qui pourrait s'avérer utile et lui donner de quoi faire chanter Shakeel mais, pour le moment, leur activité l'empêchait simplement d'accomplir sa tâche.

Il sourit en songeant à l'absurdité de la situation : le couple s'était étendu sur le bureau pour faire l'amour alors qu'il était caché dessous. A en juger par tout le bruit qu'ils faisaient, ils ne l'auraient probablement pas entendu s'il s'était mis à chanter.

Il resta accroupi dans cette position inconfortable jusqu'à ce que Shakeel et la jeune femme aient terminé. Il avait ainsi appris trois choses : que Shakeel trompait sa femme, ce qui pourrait lui coûter son emploi et, selon la charia, sa vie, que sa maîtresse se prénomrait Hina, et que, pour sa part, il n'essaierait plus jamais de jouer les James Bond.

Le couple se rhabilla et Shakeel sembla fouiller les papiers qui se trouvaient sur le bureau.

— Le patron voulait voir un truc. Il faut que j'y aille.

Dès que la porte eut claqué, le Patriote sortit de sa cachette et tâtonna pour retrouver le dossier là où il l'avait laissé. Il comprit avec horreur qu'il n'était plus là ! Il chercha pendant ce qui parut une éternité, mais il n'y avait plus trace du document. Convaincu que Shakeel l'avait emporté, il quitta la pièce, désespéré. Il serait incapable d'envoyer un avertissement aux Indiens. Ils devraient trouver eux-mêmes ce que Shamsheer et ses hommes leur réservaient.



avait abattu deux Agosta, mais ce succès était anéanti par la perte du *Kuthar*. Aux yeux de la marine, les sous-mariniers étaient les héros de l'histoire : ils avaient abattu six engins ennemis en ne perdant qu'un seul Kilo. Le *Vishaal* avait maintenant l'occasion de montrer de quoi il était capable. La nouvelle du raid de l'armée de l'air sur Karachi avait été accueillie avec enthousiasme par tout le monde sur le *Vishaal*. Faisal, la base pakistanaise, étant condamnée à l'inaction pendant au moins quatre heures, le convoi devenait une cible facile. Il n'était plus qu'à cinquante kilomètres de Karachi et à cent cinquante kilomètres du *Vishaal*. Le groupe d'intervention indien gardait ses distances pour rester hors de portée des missiles Harpoon que transportaient les navires saoudiens et pakistanaïs.

Il jeta un coup d'œil sur le pont et vit deux chasseurs MiG-29K prêts à décoller. Il s'agissait de la version navale de leurs cousins terrestres, modifiée afin de fonctionner à partir d'un porte-avions, mais aussi compétente à tous points de vue. Chacun était équipé de quatre missiles antinavires KH-31. Tous les quatre seraient sans doute nécessaires pour couler ne serait-ce qu'un seul des grands vaisseaux du convoi, mais Ramnath ne voulait pas d'un massacre, il voulait simplement faire peur aux Saoudiens pour qu'ils prennent la fuite.

Les deux chasseurs décollèrent et tournoyèrent lentement au-dessus du porte-avions. Sur son ordre, ils attaqueraient le plus gros navire du convoi. Il espérait ne pas devoir en arriver là.

Avant de donner cet ordre, Ramnath était censé laisser une chance au convoi. Son officier radio établit le contact avec la frégate saoudienne Al-Madinah.

— Je suis le vice-amiral Ramnath, de la marine indienne. Veuillez vous identifier.

Une grosse voix répondit.

— Bonjour, amiral. Je suis le capitaine Niazi. Que puis-je faire pour vous ?

Ramnath n'était pas d'humeur pour un échange de politesses.

— Capitaine Niazi, nous avons des raisons de penser que vous transportez du matériel de guerre qui sera utilisé contre l'Inde. Si vous ne faites pas demi-tour, je devrai traiter votre convoi comme une force ennemie et il me faudra couler vos navires.

Niazi sourit intérieurement. Avec un escadron de F-16 pour le couvrir, il y avait peu de chances que les Indiens atteignent facilement ses vaisseaux. Il n'était pas au courant du raid sur Karachi, qui s'était déroulé quinze minutes auparavant ; les Pakistanais s'efforçaient de limiter l'effet désastreux que cette nouvelle aurait sur le moral des troupes. Le Patriote avait pourtant signalé aux Indiens la réussite du raid avant même que les avions indiens n'aient quitté l'espace aérien pakistanais.

— Amiral, nous sommes en eaux internationales. Vous ne pouvez me donner aucun ordre. Si vous essayez de vous opposer à notre progression, nous verrons là un acte de guerre et nous nous défendrons.

Ramnath eut presque pitié de cet arrogant capitaine lorsqu'il ordonna à ses avions d'agir. Les MiG devaient survoler le convoi vite et bas afin de pouvoir bien voir les missiles et décider s'il serait judicieux de poursuivre. Les règles d'engagement étaient très claires : ils ne devaient pas tirer sur les vaisseaux saoudiens avant que ceux-ci n'aient ouvert le feu sur les Indiens.

L'Al-Madinah repéra les chasseurs sur son radar à une distance de quatre-vingt-dix kilomètres. Rien que deux avions, se dit Niazi en demandant par radio des renforts à Faisal. Il n'y eut pas de réponse. Il tenta frénétiquement de rétablir le contact, mais il n'obtint qu'un bourdonnement parasite. Les MiG indiens n'étaient plus qu'à trente kilomètres. Sans les F-16, il allait se faire abattre s'il ne réagissait pas. Niazi ordonna à son opérateur radio de verrouiller sur le MiG de tête et, quelques secondes plus tard, deux missiles sol-air Crotale quittèrent leurs lanceurs sur le pont de l'Al-Madinah.

— Monsieur, missiles en vue.

Sachant leurs chances bien réduites, Ramnath avait espéré que les Saoudiens n'en viendraient pas là. Mais il ignorait que le convoi saoudien n'était pas informé du sort de Faisal. Dans le brouillard de la guerre, les deux camps se lançaient dans un affrontement que ni l'un ni l'autre ne désirait. Mais une fois arrivé à ce point, Ramnath tenait à s'en sortir vivant. Il écouta la radio tandis que le pilote imposait au MiG des manœuvres redoutables pour éviter les missiles saoudiens, puis il entendit les mots qu'il redoutait le plus.

— Je suis touché. Mayday. Mayday. Je suis touché !

Le MiG avait été raté de peu mais un de ses moteurs avait été détruit par les débris que le missile avait projetés en explosant. Par chance pour le pilote, l'autre moteur fonctionnait et il entreprit de ramener l'avion au *Vishaal*. Ramnath n'eut pas besoin de réfléchir longtemps pour savoir ce qu'il lui restait à faire.

— Feu à volonté.

Dans sa radio, Niazi hurla l'ordre d'engager des contre-mesures alors que les quatre missiles du second MiG filaient vers son convoi. A une distance de trente kilomètres, il lança une salve défensive de Crotale, mais n'atteignit qu'un missile. Les trois autres étaient maintenant trop près. Le premier frappa le navire frère, le *Tabha*, tandis que les autres frappaient le navire-citerne le plus proche, le *Badr*.

Le KH-31 toucha la principale soute à poudre du *Tabha* et il s'ensuivit une terrible explosion. Le navire ne sombra pas, mais prit feu de la

poupe à la proue. Le *Badr* était presque neuf fois plus lourd, et pouvait donc résister à beaucoup de choses, mais de toute évidence un incendie avait éclaté à bord. Niazi assista à la scène avec une rage impuissante : le *Tabha* commençait à gîter alors que l'eau envahissait le vaisseau frappé.

La voix calme de Ramnath se fit de nouveau entendre.

— Capitaine, je n'ai aucun désir de couler tous vos navires. Veuillez faire demi-tour à présent. Si vous attendez les F-16, sachez qu'ils ne pourront pas décoller avant quatre heures. D'ici là, ils n'auront plus rien à protéger.

\*

Neha se sentit animée du même enthousiasme qui s'était emparé de tous les hommes du 5<sup>e</sup> régiment de chars. A peine une heure auparavant, le 12<sup>e</sup> corps s'était mis en marche. Leur objectif était d'avancer aussi loin que possible en direction de Multan, au cœur du Pakistan.

Elle regarda Rathore, à côté d'elle. Le visage luisant de sueur, il coordonnait les déplacements de plus de cinquante chars. Tout autour d'eux, alignés sur plusieurs kilomètres, des blindés et des chars fonçaient vers le Pakistan.

Ils n'avaient pas eu beaucoup de temps pour évoquer la nuit précédente et Neha pensa que ce serait peut-être seulement après la guerre qu'elle pourrait en parler. Cependant, elle savait maintenant deux choses : elle était plus que certaine d'être en train de tomber amoureuse, et l'insondable officier était loin d'être aussi insensible qu'il voulait le paraître, surtout lorsqu'il était au lit, seul avec elle.

Rahul avait remarqué un changement presque tangible dans les relations entre Neha et Rathore, mais il n'avait pas eu l'occasion de lui poser la moindre question. Il était trop occupé à filmer les hommes et le matériel d'une armée en marche.

— Par ici, Neha ! cria Rathore en montant sur la plateforme réservée au chef de véhicule, la tête et les épaules dépassant de la tourelle de son char.

Neha le rejoignit. Ils étaient un peu serrés, mais la vue était à couper le souffle. Partout, les véhicules soulevaient d'épais nuages de poussière. A sa gauche, elle aperçut Rahul dans la tourelle d'un autre char, en train de filmer.

Levant les yeux vers le ciel, elle vit une dizaine de chasseurs partir vers la frontière, leur boum sonique arrivant une fraction de seconde plus tard. Comme pour le 11<sup>e</sup> corps, toute l'énergie de l'attaque indienne se consacrait à repousser les Pakistanais. Jusque-là, le régiment de Rathore n'avait pas vu le combat, mais ils savaient tous

que cela allait bientôt changer. Le régiment de T-72, à six kilomètres au sud, s'était uni à une force mixte, composée de Type 59 et de M-113 équipés de missiles tow. Les rapports restaient imprécis, mais les Pakistanais s'étaient repliés avec des pertes considérables. Le régiment pakistanais, ou ce qu'il en restait, était censé avoir pris la route.

Rathore parla dans son émetteur radio :

— Arrêtez tous jusqu'à nouvel ordre. L'ennemi est devant.

Rathore avait sur les yeux des jumelles de forte puissance et il avait évidemment repéré les forces pakistanaises.

— Neha, il faut descendre à l'intérieur, maintenant.

En replongeant dans le char, elle vit s'impatienter les deux autres membres d'équipage, Ram Singh, le canonnier, et Pratap, le conducteur. Ram Singh devait repérer les cibles ennemies grâce à son viseur, qui envoyait ensuite les données à l'ordinateur de contrôle de tir de l'Arjun. Celui-ci s'adapterait automatiquement à la hauteur et à la vitesse du vent pour proposer une solution de tir optimale. A l'entraînement, tout cela fonctionnait à la perfection, mais en temps de guerre, l'ennemi se déplaçait pour éviter d'être frappé et ripostait aussi.

Normalement, avec le système de visée du char, qui permettait de grossir huit fois des objets situés jusqu'à plus de trois mille mètres, le chef de véhicule pouvait passer son temps à chercher les cibles, comme le faisait Rathore. Cependant, le régiment venait d'entrer dans une zone fortement boisée, et la visibilité en ligne droite n'était que de quelques centaines de mètres. Il y avait une petite clairière sur le côté : si les Pakistanais venaient à leur rencontre, ce serait sûrement par là.

— Ram, ils sont à 310 degrés.

Sur ces mots de Rathore, la tourelle du char pivota vers la droite pour diriger son canon de 120 mm face à la cible.

Cette première expérience du combat avait rendu Singh nerveux, mais sa formation et son entraînement reprirent le dessus. Son cerveau et ses mains se mirent au travail, presque sans qu'il en soit conscient.

— Colonel, Type 59 à mille six cents mètres. Ils nous tournent le dos !

Rathore sourit. Il aurait en plus l'avantage de la surprise.

— Ennemi à droite, à partir de mille cinq cents mètres. Bonne chasse.

— Colonel, cible visée.

— Chargez le sabot.

Singh sélectionna les munitions requises sur le système automatique de chargement.

— Feu !

Neha fut déséquilibrée par le recul lorsque le gros canon cracha du feu. Elle contemplait l'écran principal, fascinée, tandis que la silhouette du char ennemi atteint disparaissait dans la fumée et les flammes.

— Bravo, Ram. Encore un à 285 degrés.

Pratap fit pivoter le char vers la droite pour que Singh repère plus vite la cible. Il réussit encore une fois.

Pendant plus d'une minute, Neha n'entendit rien d'autre que le bruit sourd des explosions chaque fois que l'Arjun tirait.

Par-dessus ce vacarme, elle entendit la voix grave de Rathore.

— Cessez le feu. Cessez le feu.

Il fallut quelques secondes pour que tous les chars indiens arrêtent de tirer. Au bout de quelques secondes encore, Rathore l'appela.

Elle fut choquée en découvrant le carnage. Rahul était déjà sorti d'un bond, caméra au poing, mais, en voyant le résultat d'une vraie guerre, il blêmit et resta planté les bras ballants.

Une dizaine de Type 59 brûlaient autour d'eux. Dans les derniers instants de l'affrontement, les chars indiens s'étaient approchés à moins de trois cents mètres de l'ennemi et, de si près, Neha ne voyait pas seulement les véhicules en feu mais sentait aussi l'odeur écœurante de la mort. Dans certains cas, l'équipage pakistanais avait fait une tentative désespérée pour s'enfuir, et elle distinguait les corps calcinés à l'extérieur des chars. Elle sentit la nausée monter jusqu'à sa bouche et fit de son mieux pour se maîtriser.

Les Pakistanais avaient été entièrement pris par surprise ; seuls trois ou quatre avaient réussi à se retourner pour tirer sur les Indiens. Deux Arjun avaient été frappés par les obus de 105 mm et avaient explosé : il n'y avait de survivant dans aucun des deux chars.

Rahul s'avança timidement vers le char pakistanais le plus proche. Il marchait d'un pas hésitant, il avait toujours conçu la guerre comme une lutte héroïque où les soldats accomplissaient des actes de bravoure. A présent, il découvrait la réalité brutale et impitoyable du combat.

Il sentit la poigne ferme de Rathore sur son épaule.

— Rahul, les journaux parleront d'une victoire. J'ai perdu six hommes, des hommes avec lesquels je vivais et m'entraînais depuis des années. Six familles recevront une lettre mal dactylographiée les informant que leur fils ne rentrera jamais à la maison. J'imagine qu'il y aura beaucoup de lettres de ce genre dans les deux camps avant que la guerre soit finie.

Neha avait rejoint les deux hommes et observait Rathore. Il se tourna vers elle, arborant un sourire triste.

— Maintenant, vous savez pourquoi le soldat est toujours le dernier à souhaiter la guerre, parce que nous nous entraînons pour devenir

très bons dans ce domaine.

Rahul avait allumé sa caméra pour garder la trace des dégâts tout autour d'eux et des propos du jeune colonel. Moins de deux jours plus tard, la cassette arrivait à Bombay. Ayant obtenu le visa de l'armée, le reportage fut diffusé sur toutes les grandes chaînes d'information et apporta l'horreur de la guerre dans des millions de salons sur tout le sous-continent.

\*

Le général Sandhu était comblé. Ses forces étaient entrées massivement au Pakistan et progressaient comme il n'aurait osé l'imaginer. Il était là-bas avec ses hommes, se déplaçant dans son BMP converti, à quelques kilomètres des troupes de front.

Après les tout premiers affrontements, les Pakistanais semblaient capituler. La nuit précédente avait été marquée par plusieurs combats acharnés, lorsqu'un régiment de T-80 avait tenté une contre-attaque locale. Sandhu avait perdu vingt T-90 et douze BMP dans la bataille qui avait duré plus de cinq heures, avec une série de rebondissements culminant dans un face-à-face. Malgré ses pertes, Sandhu était satisfait du résultat. L'attaque pakistanaise avait été écrasée, avec plus de trente chars détruits dans la bataille et dix autres anéantis par les frappes aériennes alors que les troupes vaincues se repliaient.

Voilà quel avait été le succès du 11<sup>e</sup> corps jusque-là. Initialement, les Pakistanais avaient opposé une résistance farouche, mais avaient été forcés de faire machine arrière, surtout à cause de la maîtrise quasi totale du ciel par les Indiens.

Le souci immédiat de Sandhu était de dépasser les emplacements défensifs de Kasur, vers lesquels les Pakistanais semblaient converger. Il avait envisagé de demander des frappes aériennes massives pour les affaiblir, avant de faire avancer ses troupes.

— Général, les Pakistanais se dispersent. C'est une retraite, je pense !

Sandhu ne put en croire ses oreilles. D'après ce qu'il avait vu auparavant, les Pakistanais étaient animés d'une volonté de combattre jusqu'au bout.

Mais, en examinant les images transmises par les Searcher, il dut en croire ses yeux. Les Pakistanais semblaient en plein désarroi et la plupart de leurs blindés lourds partaient en désordre vers le nord-ouest. Il ne restait à Kasur qu'une force dérisoire. Sandhu se demanda si c'était une ruse, mais décida que non en voyant que les forces se dirigeaient vers un point d'où elles ne pourraient en rien l'empêcher d'attaquer Lahore. Maintenant, il n'avait plus qu'à anéantir les troupes laissées à Kasur, et il serait littéralement aux portes de Lahore.

— Docteur, est-ce qu'il va s'en tirer ?

Ce n'était pas la première fois que Kohli posait cette question au médecin de la base, et chaque fois, il obtenait une réponse évasive. Abbas était dans un état critique. Il avait reçu deux balles juste au-dessous du cou et il avait perdu beaucoup de sang.

— Mon petit, nous faisons de notre mieux. Allez vous reposer, maintenant.

Kohli avait passé les vingt dernières heures assis à l'extérieur de la chambre d'hôpital et Roma avait dû littéralement l'entraîner avec elle pour les repas. Cela faisait trois ans qu'il volait avec Abbas, mais il comprenait seulement maintenant à quel point ils étaient devenus proches, et quel vide se creuserait dans sa vie s'il arrivait quelque chose à Abbas. Il en va souvent ainsi de vos amis les plus proches : leur présence paraît aller de soi jusqu'au moment où l'on se trouve confronté à la perspective de les perdre. C'est alors que les plus petits détails reviennent vous torturer. La nouvelle du raid sur Karachi s'était répandue comme une traînée de poudre : avec son goût pour l'exagération, la presse évoquait "la frappe aérienne la plus téméraire de toute l'histoire". Kohli savait que les médailles et les citations suivraient mais, pour le moment, il aurait volontiers échangé tout cela contre la certitude qu'Abbas s'en sortirait.

*Toute guerre repose sur la tromperie... Il faut tendre des appâts pour attirer l'ennemi. Feindre le désordre, puis l'écraser.*

SUN ZE

*Dieu merci, ce crétin de Niazi n'est pas complètement stupide, après tout,* se dit Ramnath en apprenant que le convoi faisait bel et bien demi-tour.

Le suspens avait duré près d'une heure après la première frappe. Niazi attendait sans doute des ordres de Riyad. Les Saoudiens devaient avoir du mal à digérer le fait qu'un de leurs navires de guerre ait été touché. Mais pour l'instant, ils ne pouvaient pas y faire grand-chose. Ramnath savait qu'il avait commis une erreur en visant la frégate. L'idée était de frapper les deux tankers, afin de causer des pertes minimales en termes de vies humaines. Pourtant, le capitaine du *Tabha* avait pris un peu trop au sérieux son devoir de protéger le convoi et il avait placé son vaisseau sur la route des missiles. *Un imbécile courageux*, songeait tristement Ramnath. Le gouvernement indien avait déjà contacté les Saoudiens pour déclarer que les morts du *Tabha* étaient une regrettable erreur, mais le message était clair : si Riyad s'impliquait davantage dans le conflit, il fallait se préparer à d'autres accidents de ce genre.

Le navire saoudien le plus proche, un croiseur lance-missiles, le *Herat*, ne se trouvait qu'à cent quarante kilomètres du porte-avions indien. Les Saoudiens semblaient faire demi-tour, mais Ramnath ne voulait pas prendre de risques : il avait deux hélicoptères Sea King équipés de Sea Eagle qui volaient à quatre-vingts kilomètres des vaisseaux saoudiens. Le Sea Eagle était un missile antinavire britannique de modèle déjà ancien, mais il offrait aux hélicoptères Sea King, tout aussi vénérables, une force de frappe qui en décuplait les capacités.

Puis cela arriva. Le *Herat* se tourna vers le porte-avions indien et accéléra à plus de trente nœuds. Ramnath n'eut qu'une minute pour donner l'ordre de couler le navire avant qu'il ne soit en mesure de lancer ses Harpoon. Il adressa aux Saoudiens un bref avertissement, mais n'obtint aucune réponse. Il décida qu'il ne pouvait pas plus longtemps mettre en danger ses hommes et ordonna de tirer.

Le Sea King de tête lança ses deux Sea Eagle alors que le *Herat* était à quatre-vingts kilomètres. Les deux missiles effleurant les vagues passèrent à une vitesse de six cents nœuds en approchant du petit bateau.



Le capitaine saoudien du *Herat* avait pris sa propre décision. Soldat plein de fierté, il avait refusé de céder. Contrairement à Niazi qui était l'un des rares marins professionnels à avoir survécu aux purges révolutionnaires, c'était un fidèle disciple de l'Imam. Il savait que Niazi serait châtié pour sa lâcheté, mais il n'avait aucun désir de décevoir son maître. Il avait armé ses quatre Harpoon et s'apprêtait à les lancer lorsqu'il fut frappé par les Sea Eagle. L'explosion transforma le *Herat* en une énorme boule de feu, visible à des kilomètres à la ronde, puis le navire sombra sans laisser de trace.

Ramnath avait entendu parler de la bravoure fanatique des hommes de l'Imam, et maintenant il la voyait de ses yeux. Il comprit alors à quel genre d'adversaire les troupes présentes au Cachemire se mesuraient.

\*

Le poing d'Illahi s'écrasa sur la table.

Shamsher et Karim gardèrent leur calme. Shoaib, en revanche, parut tressaillir lorsque le Premier ministre se mit à délirer.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Voilà que nous nous retrouvons seuls ! D'abord, vous me dites que le système radar n'a pas fonctionné et, maintenant, que notre marine ne peut pas escorter ce putain de convoi. Vous avez failli dans votre devoir envers la nation.

A ces mots, Karim releva soudain la tête. *La nation, voyez-vous ça ?*

Contrairement à son habitude, Shoaib parla le premier.

— Le commandant saoudien a pris la décision de faire demi-tour, monsieur. Honnêtement, sans couverture aérienne, ils auraient été décimés. Nous ne pensions pas que les Indiens pourraient attaquer Karachi.

Furieux, Illahi se tourna vers Karim mais celui-ci prit la parole avant lui.

— Monsieur, sans radars, il était presque impossible d'empêcher cette attaque. Nos amis à Riyad auront peut-être l'amabilité de nous dire ce qui s'est passé.

Il lança à Abdoul un regard lourd de signification.

Après la débâcle du système de détection aéroporté et à présent la reculade du convoi, l'envoyé de l'Imam eut du mal à expliquer pourquoi les choses tournaient aussi mal alors que le plan promettait d'être quasiment imparable.

— Tout d'abord, il faut bien comprendre une chose. Si le convoi a fait demi-tour, il s'agit d'un acte de lâcheté du commandant, car un vrai croyant aurait couru au-devant d'une mort héroïque, à l'instar du vaillant équipage du *Herat*.

— Ça nous aurait fait une belle jambe ! J'aurais dû aller repêcher

tous les chars au fond de la mer !

Shamsher mesurait quinze centimètres de plus qu'Abdoul et il profitait de cette supériorité physique pour traiter de haut l'émissaire de l'Imam.

Abdoul n'était pas homme à se laisser impressionner.

— Bien sûr, mais où était donc votre chère armée de l'air, à ce moment-là ? Vous n'êtes pas capable de protéger votre propre base, alors comment pourriez-vous protéger notre convoi ?

Karim ne pouvait plus supporter les élucubrations de cet hurluberlu.

— Ecoutez, arrêtez vos conneries, merde ! Qu'est-il arrivé à votre système de détection radar ?

Abdoul fut pris au dépourvu et ne sut que répondre. L'Imam avait évidemment attribué l'incident aux Etats-Unis, mais il n'avait aucune preuve. Simplement, la mémoire de tous les ordinateurs de l'E-3 avait été effacée. Shamsher affronta Illahi en le regardant droit dans les yeux. Après ses discussions avec Karim, il sentait qu'il n'était pas seul, et il n'hésiterait pas à s'opposer à une guerre qui lui semblait perdue d'avance.

— Monsieur, vous connaissez déjà les réserves que ce conflit nous inspire. La seule chance que nous avons de mener à bien une offensive dépendait des M1 et du système radar. Sans ces atouts, nous revenons à la case départ. Ajoutez à cela l'attaque indienne en plaine, et l'avenir ne s'annonce pas brillant du tout. Ce que je vous promets, en tant que soldat, c'est que nous retiendrons les Indiens à Lahore. Mais si vous voulez mon opinion, je vous prie de demander un cessez-le-feu avant que toute cette affaire nous échappe.

Illahi grimaça à la mention d'un cessez-le-feu.

— Quand je voudrai votre opinion, je vous la demanderai. Maintenant, partez exécuter votre devoir, et laissez-moi me débrouiller pour gérer la situation.

Tandis que les hommes sortaient, Illahi sentit la douleur revenir. Désormais, elle l'atteignait quotidiennement et il avait doublé sa dose de médicaments. Pourtant, le traitement semblait impuissant à atténuer ses souffrances. Il se prit la tête entre les mains et s'effondra dans son fauteuil, en tâchant d'anéantir la douleur par un effort de volonté.

\*

Trente minutes auparavant, Sandhu avait donné l'ordre de marcher sur Kasur. Après un bref barrage d'artillerie, l'armée de l'air passa à l'acte. Il vit six Jaguar arriver à basse altitude et revenir après avoir largué leurs bombes. Il n'y avait guère de tirs au sol. *Qu'est-ce qu'ils mijotent, ces Pakis ?* s'étonna le général. Cela devenait un peu trop

facile. Il avait déployé la plupart de ses chars sur le flanc nord. Ils seraient les premiers à frapper les positions pakistanaises. Son infanterie, transportée par plus de cent cinquante BMP, arriverait par le centre.

Une fois une percée réalisée, ils devaient poursuivre vers Lahore, tandis que les quelque dix mille hommes restants prendraient le contrôle des territoires conquis. La situation avait évolué si vite que Sandhu n'avait pas encore reçu le feu vert du gouvernement pour savoir si ses forces devraient entrer dans Lahore au cas où elles parviendraient aussi loin. Avant le début de la guerre, on lui avait dit de ne pas pénétrer dans cette ville densément peuplée, et ce jusqu'à nouvel ordre.

Les opérations de reconnaissance montrèrent qu'il y avait à peine cinquante chars face à sa force principale. Les Pakistanais avaient quelques fortifications antichars, mais les anéantir ne serait qu'une question de temps. L'armée de l'air pakistanaise avait disparu depuis vingt-quatre heures et les forces terrestres étaient parties vers le nord. Sandhu avait ordonné à un Searcher de partir à leur poursuite, mais il avait été abattu par un missile sol-air tiré à l'épaule.

Pour le moment, il ne s'en souciait guère. Ses chars seraient bientôt à portée de tir des défenses de Kasur.

Tout à coup, ce fut l'enfer.

Vingt hélicoptères AH-1 Cobra déboulèrent du nord : c'était toute la flotte pakistanaise restante. Le Cobra est un puissant hélicoptère d'attaque, qui peut transporter jusqu'à huit missiles antichars téléguidés. Jusque-là, l'armée pakistanaise les avait utilisés avec parcimonie, et les Indiens en avaient abattu six. Après cela, les Cobra étaient restés à l'écart, l'armée pakistanaise ayant sans doute compris que des hélicoptères d'attaque ne pouvaient survivre si l'ennemi jouissait de la supériorité aérienne. Mais à présent, ils arrivaient, inlassablement. Avant même qu'ils ne soient assez près, les défenses indiennes ouvrirent le feu. Les chars étaient accompagnés de véhicules à chenilles transportant des missiles sol-air SA-8, et ils s'attaquèrent aux Cobra. Quatre hélicoptères furent abattus avant que les autres ne soient à portée de tir et ne se mettent à lancer leurs missiles téléguidés. Plusieurs chars indiens explosèrent alors que les autres manœuvraient pour se mettre à l'abri. Les canons antiaériens ZSU-23 passèrent à l'acte et quelques Cobra tombèrent encore. Mais d'autres arrivaient sans cesse. Sandhu regardait, fasciné. Pour ces hélicoptères, c'était pratiquement du suicide. Le général demanda une couverture aérienne et, en quelques minutes, quatre MiG-23 apparurent dans le ciel.

Puis il se passa quelque chose d'encore plus inattendu. Une dizaine de F-7 vinrent attaquer les MiG. Avertis par les avions radars en orbite

au-dessus du champ de bataille, ceux-ci purent tirer les premiers avec leurs missiles longue portée, abattant deux Airguard. Comprenant que l'ennemi était bien plus nombreux, ils appelèrent des renforts. Quatre MiG-29 en stand-by arrivèrent avant que les F-7 ne soient à portée de tir des MiG-23. Une fois de plus, grâce à leurs missiles longue portée, les Indiens furent les premiers à tirer et abattirent deux autres F-7. Mais les avions pakistanais se rapprochaient toujours. Avec sept F-7 contre huit MiG-23 et 29, les pilotes pakistanais avaient un sérieux handicap, mais cela ne les décourageait pas. Alors que les Indiens croyaient avoir eu leur dose de surprises, six F-16 attaquèrent en survolant très bas le champ de bataille. Les Pakistanais avaient adopté une stratégie courageuse, sacrifiant les F-7 moins puissants aux missiles longue portée indiens pour ne lancer les F-16 que dans un second temps. La situation en était complètement retournée. Les Indiens avaient encore abattu deux F-7 en ne perdant qu'un seul MiG-23, mais l'arrivée des F-16 les plaçait en état d'infériorité numérique. Le premier à tomber fut un MiG-23 frappé par un Sidewinder. Puis un autre explosa alors qu'un F-16 le détruisait à coups de canon. Un MiG-29 vengea ses camarades en frappant l'un des F-16 avec un R-73, et la bataille continua.

Une dizaine de MiG-21 foncèrent se joindre à la bataille. Moins puissants que les F-16 ou les MiG-29, ils étaient les jets les plus proches, et l'armée de l'air indienne en avait deux escadrons dans une base voisine. Six nouveaux F-7 vinrent ajouter à la confusion. Au sol, les F-7 et les MiG-21 se ressemblaient déjà beaucoup. Tournoyant en l'air à cinq cents nœuds, ils étaient quasiment impossibles à distinguer.

Au sol, quelques soldats indiens prirent le temps d'admirer l'affrontement titanesque qui se déroulait dans le ciel mais, pour la plupart, ils étaient déjà assez occupés à éviter de se faire tuer. Les Cobra, maintenant débarrassés des chasseurs ennemis, causaient des ravages parmi les forces indiennes. Le premier assaut avait éliminé six chars et ils s'en prenaient maintenant un par un aux véhicules indiens. Deux autres Cobra furent abattus par des SA-8, mais les Pakistanais ripostèrent en frappant plus d'une dizaine de chars en moins de cinq minutes. Ayant épuisé la plupart de leurs missiles, les Cobra se mirent à lancer des roquettes courte portée sur les véhicules indiens. C'était une tactique dangereuse, et plusieurs furent abattus par des SA-14 tirés à l'épaule.

Dans le ciel, l'armée indienne semait la panique, mais de nouveaux appareils pakistanais surgissaient constamment. Karim avait briefé les pilotes personnellement et ils avaient juré de revenir les pieds en avant plutôt que d'opérer une retraite. Et ils tenaient parole. Tandis que, dans les deux camps, de nouveaux jets rejoignaient la mêlée, on

vit se produire le plus grand affrontement entre avions dont le sous-continent ait été le théâtre, et la plus grande bataille aérienne depuis la guerre du Viêtnam. Malgré leurs pertes, les pilotes pakistanais veillaient à ce que les chasseurs indiens ne puissent intervenir dans le conflit au sol.

Il ne restait maintenant plus que deux Cobra, mais Sandhu était douloureusement conscient des dégâts qu'ils avaient faits. A deux kilomètres, il comptait plus de trente véhicules indiens en flammes et il savait que le bilan s'alourdirait encore. Quand le dernier Cobra fut atteint et s'écrasa, le général crut la bataille finie.

En regardant à droite, il sut qu'il se trompait. Les chars pakistanais "manquants" étaient réapparus du nord et attaquaient l'assaillant indien désorienté. L'agresseur était devenu l'agressé et Sandhu songea qu'il s'était laissé prendre à un piège très intelligent. Les Indiens se réorganisèrent et ripostèrent, mais souffrirent de lourdes pertes initiales. Lorsqu'ils purent enfin abattre les chars pakistanais, l'ennemi se replia vers Kasur.

Dans le ciel, les derniers chasseurs pakistanais regagnèrent leur base.

Par la suite, les spécialistes d'histoire militaire diraient que, pour le Pakistan, ce pari désespéré était le seul moyen de sauver Kasur. Vingt Cobra avaient été abattus par les tirs au sol. L'Inde avait perdu seize avions, mais vingt-deux chasseurs pakistanais avaient péri, dont huit F-16. Le prix à payer était terrible, mais le Pakistan avait ému l'offensive indienne.

Sandhu avait perdu plus de cent chars et blindés, ainsi qu'une trentaine d'autres véhicules, alors que seuls trente chars ennemis avaient été anéantis. L'équilibre des forces à Kasur avait connu un renversement spectaculaire.

Le général savait que les Pakistanais avaient pour ainsi dire sacrifié toute leur capacité offensive durant cette bataille. Mais il savait aussi qu'il n'était désormais plus question de pousser vers Lahore.

\*

La nouvelle de la débâcle de Kasur fut accueillie à Delhi avec incrédulité et désarroi. Dwivedi convoqua le Conseil de sécurité nationale pour une réunion d'urgence.

Joshi entra le premier et remarqua la mine déconfite du Premier ministre.

— Monsieur, c'est ma faute. Le Patriote ne nous avait pas avertis.

Un sourire triste traversa le visage de Dwivedi.

— Non, Joshi. Ces choses-là arrivent en temps de guerre. Nous n'avons plus qu'à déclencher le plan de contingence. C'est un gros

risque, mais c'est le mieux que nous puissions faire.

Les différents chefs d'état-major étaient entrés. Sen, qu'on aurait pu croire satisfait des terribles pertes infligées à l'armée de l'air pakistanaise, semblait aussi morose que les autres. En fait, les Pakistanais avaient empêché ses chasseurs de participer à la bataille au sol. Parler de dégâts infligés à l'ennemi n'avait aucun sens lorsque les objectifs essentiels n'étaient pas atteints. Singh arborait une expression lugubre. Il savait que les Pakistanais s'étaient montrés plus malins que lui sur le terrain.

— Monsieur, j'ai besoin de votre permission pour activer le plan de contingence. Un détachement blindé du 12<sup>e</sup> corps partira vers le nord pour attaquer Kasur par le sud. En même temps, le 11<sup>e</sup> corps poursuivra son avancée. Grâce à ce double assaut, nous devrions prendre la ville.

Sen déclara sans grand espoir :

— Ils ont deux cents kilomètres à parcourir, et ils devront se battre constamment. Je leur donnerai tout le soutien aérien possible, mais ce sera dur.

Singh garda le silence, mais Dwivedi conclut :

— Messieurs, c'est notre seule chance. Allons-y.

\*

Karim était chez lui. Il avait appelé Arif et l'attendait. Meher ne l'avait pas vu aussi bouleversé depuis longtemps, et se rendit à contrecœur chez une amie pour laisser son mari seul.

Arif pénétra dans le salon en sifflotant un vieil air, mais il s'interrompit en voyant le visage de son ami.

— Karim, qu'est-ce qui se passe ?

— Assieds-toi.

Arif s'installa sur le canapé en face de Karim et l'observa en attendant qu'il dise quelque chose.

Quand il parla, les mots semblèrent à peine sortir de sa bouche.

— Arif, j'ai du sang sur les mains.

A présent, les larmes ruisselaient sur les joues de Karim, qui pleurait librement devant son ami.

Arif prit Karim par les épaules et l'obligea à se redresser.

— Karim, que dis-tu ? demanda-t-il à voix basse, presque inaudible.

— Cette putain de victoire à Kasur. J'ai ordonné aux petits gars de se battre jusqu'à la mort, et ils m'ont obéi. Pour quoi ? Pour qu'Illahi puisse s'en glorifier, pour que toute cette folie continue ?

Arif vit que son ami était brisé. Il devrait se montrer prudent.

— Karim, tu as agi comme un bon soldat est censé agir. Ces soldats sont morts pour leur pays, et pour toi.

Karim fixa du regard les yeux de son ami, et Arif continua.

— Tu ne dois pas te considérer comme responsable de la mort de ces jeunes gens. S'il y a un responsable, c'est Illahi. Il a mené notre pays au bord du désastre. Si tu veux t'assurer que tes soldats ne sont pas morts pour rien, tu dois mettre un terme à tout ça.

Karim essuya ses larmes. A la tristesse avait succédé une ferme détermination.

\*

— Bonjour, je suis Neha Mehta et je vous parle depuis un char Arjun qui fonce vers le nord.

Alors qu'ils roulaient à près de cinquante kilomètres à l'heure, Rahul avait peine à garder son équilibre tout en filmant Neha debout à l'intérieur du char de Rathore. Avec ces deux civils en plus, l'équipage était serré comme des sardines, mais apparemment cela ne dérangeait pas les soldats. Ils venaient de recevoir des ordres enthousiasmants. La nouvelle de la défaite du 11<sup>e</sup> corps avait été un choc mais, aussitôt après, le 5<sup>e</sup> régiment blindé avait reçu l'ordre de lancer une nouvelle offensive vers Lahore, par le sud.

Après le premier affrontement avec les Type 59, le régiment de Rathore était resté relativement inactif, le seul autre contact avec l'ennemi étant la rencontre inopinée de deux M-113 qui avaient été détruits en quelques secondes. C'était maintenant l'occasion d'avoir leur part de gloire.

Sur un signe de Neha, Rahul éteignit sa caméra. La prochaine fois que les chars s'arrêteraient, il changerait de véhicule pour avoir un autre point de vue. Comme d'habitude, la cassette serait rangée dans un boîtier spécial qu'un hélicoptère viendrait chercher dès que possible.

Rathore semblait totalement concentré sur le repérage des cibles. Neha avait du mal à comprendre pourquoi, car il n'y avait rien à voir, sur des kilomètres.

Rathore se méfiait pourtant. Il était hors de question que les Pakistanais les laissent entrer aussi facilement dans Lahore.

*Je crois que n'importe qui peut surmonter sa peur en faisant les choses qu'il a peur de faire.*

ELEANOR ROOSEVELT

La veille, les chars de Rathore avaient parcouru plus de cent kilomètres. Les Pakistanais, s'attendant à ce que le 12<sup>e</sup> corps continue vers Multan, s'étaient repliés après avoir souffert dans les premiers affrontements. Ainsi, quand le régiment de Rathore et les unités de soutien se mirent à foncer vers le nord, ils furent obligés de les pourchasser. Les chars de Rathore avaient bien résisté à cette épreuve, même si trois d'entre eux étaient tombés en panne et avaient dû être abandonnés. Jusque-là, ils n'avaient rencontré aucune opposition sérieuse. L'essentiel des troupes pakistanaises au Pendjab étaient concentrées près de Lahore et, même si elles avaient retenu les Indiens, elles avaient subi des pertes très graves. La menace aérienne étant largement éliminée, Rathore et ses hommes avaient pu progresser sans interruption. Ils en étaient venus à accepter les MiG-27 et les Jaguar planant au-dessus d'eux comme des compagnons constants. Rathore n'avait eu besoin de leur assistance qu'une fois, lorsque six M-113 pakistanais équipés de missiles téléguidés avaient attaqué ses chars. Il avait perdu deux véhicules, avant que les Jaguar ne détruisent quatre des M-113 à coups de roquette. Ses chars avaient anéanti les deux autres sans pertes supplémentaires.

Neha se trouvait dans le char de Rathore et tentait de son mieux de comprendre ce qui se passait. Rahul était dans le char le plus proche. Ni l'un ni l'autre des deux journalistes n'avait surmonté la poussée d'adrénaline du combat.

Rathore écoutait attentivement les informations transmises par les avions de détection et les Searcher qui précédaient son régiment. Jusque-là, il n'avait pas été question d'une force pakistanaise substantielle, mais il savait que plus il s'approcherait de Lahore, plus les Pakistanais essaieraient de lui mettre des bâtons dans les roues. Il avait poussé sans pitié ses chars et ses hommes, ce qui était à la fois une bonne et une mauvaise chose. Une bonne, parce que ses véhicules avaient magnifiquement avancé et n'étaient plus qu'à trois heures de Lahore. Une mauvaise, parce qu'il était le seul à avoir progressé autant : au cas où une opposition sérieuse se présenterait, il serait seul pour l'affronter.

— Les gars, on va bientôt avoir de la compagnie.

Rathore parla sans bouger d'un poil, les yeux collés à son périscope,



ses écouteurs sur les oreilles.

Neha scruta l'horizon par-dessus les épaules de Ram pour voir l'ennemi.

Rien.

Pourtant, Rathore avait repéré quelque chose et sa voix tendue indiquait clairement qu'il y avait de quoi se faire du souci.

— Meute de loups droit devant ! J'ai tout un régiment de Type 59 qui se dirige vers nous. L'ennemi est à sept kilomètres au nord. Je répète, un régiment de Type 59. Comptez sur le soutien aérien, mais à mon commandement, passez en formation offensive.

Neha nota que le char n'avait pas du tout ralenti.

— Eh, alors on va droit sur...

Rathore ne la laissa pas terminer et aboya dans la radio.

— MAINTENANT !

Vu du ciel, c'est à un ballet macabre que se livrèrent les chars dans le désert. Face au Type 59, l'Arjun avait un réel avantage de portée et Rathore voulait l'exploiter au maximum. Il savait que l'ennemi était un peu plus nombreux : sans doute cinquante-cinq chars contre les quarante qu'il dirigeait. Il fallait donc que le premier tir soit efficace.

— Ennemi à cinq mille mètres. Attendez mon ordre pour tirer.

Les chars indiens fonçaient maintenant à travers le désert, alignés sur près d'un kilomètre.

— Les avions amis arrivent.

Quatre Hind survolèrent les chars indiens en se dirigeant vers les Type 59. Après les terribles pertes subies à Kasur, l'armée de l'air pakistanaise ménageait ses forces. Les avions d'attaque et les hélicoptères indiens avaient donc relativement le champ libre.

Tandis que les Hind choisissaient leurs cibles, les Pakistanais se mirent à tirer avec les canons antiaériens montés sur leurs chars. Ces tirs ne firent aucun dégât mais perturbèrent suffisamment les Hind pour que leur précision en pâtisse. Et comme les Type 59 fonçaient à toute vitesse en changeant constamment de direction, un seul des seize missiles lancés par les Hind atteignit son objectif.

Rathore écouta la nouvelle sur sa radio.

Il tourna vers Neha un visage lugubre.

— Ça y est, on y va.

Puis il s'adressa à ses hommes.

— Ennemi à trois mille cinq cents mètres. Feu à volonté. Il y en a quarante-sept. Que chaque coup fasse mouche. Bonne chance.

\*

— Que voulez-vous dire ?

Illahi regardait Shamsher d'un air menaçant. Il n'avait jamais

beaucoup aimé qu'on lui annonce de mauvaises nouvelles mais, depuis quelques jours, on ne lui apportait rien d'autre.

— Monsieur, nous sommes trop peu. Je doute que nous puissions empêcher les Indiens de pousser vers Lahore. Nous luttons à un contre deux et, s'ils font une percée, nous ne pourrions pas faire grand-chose à part nous replier dans la ville et essayer de les retenir par une guérilla urbaine.

— Eh bien, alors, c'est ce que nous ferons.

Karim prit la parole, après avoir écouté patiemment jusque-là.

— Monsieur, la situation devient critique un peu partout. Dans les airs, la seule solution qu'il nous reste serait quasiment suicidaire. La défense de Kasur a démoralisé nos escadrons du front. Demander à nos hommes de repartir à l'attaque serait les condamner à mort.

Illahi se tourna vers Tariq.

— Et vous, Tariq, qu'en pensez-vous ?

Shamsher et Karim échangèrent un regard. Jusqu'à présent, Tariq et ses hommes n'avaient pas participé aux combats. A leurs yeux, Tariq n'était pas un soldat professionnel, mais un tueur engagé pour satisfaire les caprices d'Illahi.

— Monsieur, je pense que nous renonçons trop facilement.

Tariq s'exprima de son habituelle voix pesante. Son tic nerveux était flagrant. Une longue cicatrice en zigzag courait le long de son œil droit. Il avait reçu cette blessure d'un obus russe en Afghanistan. Malgré toutes les années écoulées, la cicatrice restait profonde et les séquelles nerveuses se traduisaient par ce tiraillement constant.

Shamsher n'était pas prêt à supporter les conseils de ce mercenaire.

— Tariq, vous ne savez rien de ce qui se passe sur le champ de bataille. Se battre jusqu'à la mort n'a rien de glorieux. Surtout lorsqu'il est encore possible d'écouter la voix de la raison.

— De la raison ou de la lâcheté, Ahmed.

Abdoul venait d'entrer, sa longue robe flottant au vent. Avant que Shamsher ait pu répliquer à ce commentaire, il s'approcha d'Illahi pour lui parler à l'oreille.

— Illahi, Sa Sainteté désire vous parler. L'Imam vous rappellera dans une heure. Il veut vous donner son point de vue sur l'orientation que nous devons prendre.

Illahi congédia ses chefs d'état-major. En sortant, Shamsher et Karim savaient que ce qu'ils ressentaient ou disaient n'aurait guère d'influence sur le déroulement des opérations.

\*

— Cible à deux mille huit cents mètres.

Avant même que Rathore ait terminé sa phrase, Ram avait repéré le

Type 59 et tiré. Le char fit une embardée à cause du recul du canon. Ils roulaient encore à près de quarante kilomètres à l'heure et n'avaient pas du tout ralenti pour attaquer l'ennemi. L'une des particularités de l'Arjun était que, contrairement à la plupart des chars, il était plus précis lorsqu'il tirait en mouvement. Cela avait été un sérieux problème durant ses premières années, quand sa précision au repos était très faible. Récemment, ce défaut avait été corrigé, notamment par le biais d'un système de contrôle de tir plus exact, mais sa précision restait meilleure quand il tirait en mouvement. Rathore savait exploiter cette bizarrerie.

Pris individuellement, les chars qu'il affrontait ne faisaient pas le poids face aux Arjun. Le Type 59 était la version chinoise, obtenue par rétro-ingénierie, du vieux T-55 soviétique des années 1960. Bien que modernisé pour les Pakistanais, sa technologie avait une génération de retard par rapport à l'Arjun. C'était pourtant tout ce dont le Pakistan disposait pour contrer l'avancée-surprise vers le nord. Plus de la moitié des T-80 étaient employés pour protéger Lahore, et les autres, au sud, devaient parer à une poussée vers Multan qui n'eut jamais lieu.

Neha n'entendit pas grand-chose lorsqu'une trentaine de chars tirèrent à quelques secondes les uns des autres. Ils tiraient un peu au-delà de la portée du canon principal de l'Arjun, mais il fallait tirer le meilleur parti possible de l'avantage que ce premier tir leur procurerait sur les vieux chars pakistanais.

Ayant appris qu'il affrontait un ennemi bien moins nombreux, le commandant pakistanais s'était attendu à une petite force et non à tout un régiment d'Arjun. Cette désagréable réalité s'imposa à lui lorsqu'une dizaine de ses chars explosèrent dès la première salve indienne. Dépourvu du soutien aérien et des appareils de reconnaissance dont profitaient les Indiens, il comprit qu'il s'était aventuré dans une situation pour laquelle il n'était pas préparé. Oui, mais il était trop tard pour reculer. Il ordonna à ses chars d'avancer pour affronter l'ennemi.

Quand les Type 59 tirèrent leur premier coup, les Arjun avaient déjà eu le temps d'attaquer à nouveau et d'abattre six chars de plus. On se battait maintenant comme au corps à corps, et tout dépendrait du talent des différents chefs de véhicule. Les Indiens avaient l'avantage numérique, à presque deux contre un, et la distance les séparant de l'ennemi était si faible qu'ils devaient prendre garde à ne pas frapper un de leurs propres chars. En un sens, l'initiative tactique appartenait désormais aux Pakistanais, qui pouvaient manœuvrer et tirer bien plus librement.

Le char de Rathore avait abattu trois blindés ennemis et s'apprêtait à en attaquer un autre lorsqu'un obus l'atteignit. C'était un tir oblique

et l'obus rebondit sur la carapace de l'Arjun. S'il s'était agi d'un de ces projectiles modernes, renforcés, que lançaient des chars comme le T-80, Rathore et son équipage auraient été tués.

Rathore s'accrocha pour ne pas perdre l'équilibre alors que son char vacillait. Neha fut projetée en arrière et sa tête heurta le sol.

— Merde ! C'est grave, Pratap ?

Soulagé de l'avoir échappé belle, le conducteur n'en avait pas moins le visage livide, et il lui fallut un puissant effort de volonté pour parvenir à répondre.

— Colonel, tout va bien. Quelques petits dégâts mécaniques, mais nous n'avons pas pris feu. Je pense que nous ne perdrons pas plus de cinq kilomètres à l'heure.

— Bien. Ram, cible suivante.

Abasourdie, Neha se frottait l'endroit douloureux à l'arrière du crâne. Alors qu'elle n'en revenait pas d'être toujours en vie, Rathore passait tranquillement à une nouvelle cible.

— Feu !

Le char fut secoué par le recul, et la cible explosa à moins de mille mètres.

Puis, aussi brusquement qu'ils avaient commencé, les tirs cessèrent.

Rathore enleva son calot. Il suait à grosses gouttes.

— Bon Dieu, je pense que ça y est.

Il ouvrit la tourelle et sortit. Neha le suivit, et découvrit ce à quoi elle s'était maintenant habituée : le résultat d'un combat de blindés. A perte de vue, des chars en flammes.

Rathore sauta à terre et regarda autour de lui, stupéfié par la tactique des Pakistanais. Ils s'étaient littéralement battus jusqu'au dernier char et jusqu'au dernier homme. Normalement, quand une unité de combat perd plus de 50 % de sa force, elle est censée se replier ou du moins attendre des renforts. Mais les Pakistanais avaient continué à charger. Un de leurs chars s'était même jeté sur un Arjun, entraînant sa propre destruction en même temps que celle du véhicule indien. Rathore avait entendu parler des avions kamikazes de Kasur et il se demandait à quel point les Pakistanais étaient désespérés. Et jusqu'où l'Inde devait les pousser. Avec l'arme nucléaire suspendue comme une épée de Damoclès au-dessus des deux pays, il ne faudrait pas longtemps pour que ce désespoir sur le champ de bataille inspire le recours à la bombe. Il sortit ses jumelles pour évaluer ses pertes. Il compta quinze Arjun détruits ou gravement endommagés. Les Pakistanais semblaient avoir perdu une quarantaine de chars. En y ajoutant les pertes infligées par les Hind, leur régiment paraissait décimé.

Neha se tourna vers la gauche et vit Rahul à la tourelle d'un char, en train de filmer. Il lui fit signe de le rejoindre, mais à peine avait-

elle fait quelques pas que, sur sa droite, des soldats se mirent à crier.

Un Type 59 avait tout à coup surgi et mitraillait les chars indiens. Le véhicule pakistanais était en feu, il avançait lentement, de façon irrégulière, mais il se dirigeait vers le char sur lequel était perché Rahul. Le chef de véhicule, comprenant la menace, tira le journaliste à l'intérieur.

Rathore assista impuissant à l'incident. Un obus pénétra dans le flanc du char indien. Une seconde après, trois Arjun tirèrent sur le Type 59 qui explosa en une énorme boule de feu.

Neha hurla en voyant que le char de Rahul avait été frappé. Pendant un instant, la fumée envahit tout et, quand elle se fut dissipée, le char indien était en flammes.

L'obus avait atteint les chenilles de l'Arjun. S'il avait touché le corps du char, l'explosion aurait tué tout le monde instantanément mais, en l'occurrence, l'équipage avait une chance de s'en sortir.

Neha était pétrifiée de peur. Deux soldats couraient vers l'Arjun, des extincteurs à la main. Elle crut entendre quelqu'un dire : "Il ne peut plus y avoir de survivants."

Rathore regardait le char en feu. Tout semblait se passer au ralenti. Il tenta de héler ses hommes, mais il était incapable d'articuler le moindre mot. Une vieille crainte, une peur paralysante, abrutissante, revenait le hanter. Pendant un instant, la réalité fut troublée par les souvenirs qu'il avait en tête, comme s'il avait entendu des cris, comme s'il était juché sur un char qui se consumait, comme s'il fuyait les flammes.

Sans qu'il s'en rende compte, Neha lui avait pris la main. Elle disait quelque chose, mais sans aucun effet. Il songea amèrement : *C'est donc ainsi que cela devait finir, le même cauchemar revient dans la vraie vie et dévoile le lâche que je suis.*

Il entendit un de ses hommes crier qu'il y avait un survivant à l'intérieur, puis une voix (il aurait juré que c'était celle de Neha) disant : *Vous devez affronter votre peur.* Soudain, tout devint très clair. La crainte était encore là, mais elle était étouffée sous un sentiment beaucoup plus fort, la volonté absolue de ne pas laisser la scène se reproduire. La volonté de débarrasser enfin son esprit des démons qu'il abritait.

Neha sursauta lorsque Rathore se dégagea de son étreinte et courut vers le char en feu. Il écarta deux soldats qui essayaient de l'arrêter, et il disparut bientôt dans l'épaisse fumée.

Neha fit quelques pas en titubant. La tête lui tournait : Rahul, Rathore, tous morts ? Elle n'arrivait pas à garder ses idées claires. Ses yeux étaient embrumés par la fumée et par les larmes qu'elle laissait maintenant couler, tout en s'approchant de l'épave en flammes.

Shamsher était exceptionnellement silencieux. L'effort de guerre l'avait épuisé et ce grand gaillard semblait presque s'être tassé sur lui-même. Les chefs d'état-major se détendaient au Club des officiers, juste après leur briefing quotidien avec Illahi.

Shamsher examina les cartes et les graphiques extravagants que ses collaborateurs avaient préparés. Des tableaux indiquaient des détails sur la consommation en carburant, l'épuisement du stock de munitions, etc. Et tous pointaient dans une direction : si les Indiens décidaient de pousser l'offensive, il suffirait de quelques jours pour que les forces pakistanaises s'effondrent. L'attaque au Cachemire était au point mort ; les moudjahidin contrôlaient encore certaines zones, mais une contre-attaque indienne visant à les repousser au moins derrière la frontière d'avant-guerre était inévitable. La bataille de Kasur était l'une des rares occasions de se réjouir, mais l'armée de l'air avait été saignée à blanc. Selon Shamsher, le cessez-le-feu était la seule option valide. Pourtant, en dernière analyse, ce n'était ni son opinion ni les éléments concrets qu'il pouvait présenter qui décideraient de la suite des événements.

Karim semblait perdu dans ses pensées, comme s'il n'avait pas vu le verre de bière placé devant lui. Il regarda Shamsher et dit tout haut ce qu'il pensait depuis le début de la journée.

— Shamsher, et si Illahi refusait le cessez-le-feu, même si les Indiens le proposent ?

Le chef de l'armée de terre prit une longue gorgée de whisky et répondit.

— Eh bien, alors, des milliers d'autres soldats pakistanais mourront pour rien. Mais ce que je ne vois pas, c'est où Illahi pense que tout ça va nous mener. Il n'est certainement pas stupide au point de ne pas comprendre que nous sommes condamnés.

Shoaib jouait avec les frites qui se trouvaient dans son assiette. Il en fourra une dans sa bouche et dit ce qu'ils avaient tous les trois en tête bien qu'aucun n'ait osé l'avouer, comme si la chose était taboue.

— Croyez-vous qu'il envisage sérieusement le recours à la bombe ?

Karim frémit malgré lui.

— Ça ne me paraît pas impossible. Avec cet Imam, rien n'est exclu.

Les trois hommes savaient que, dans sa dernière déclaration publique, Illahi avait fait une allusion transparente au fait que, si l'Inde souhaitait ne pas être la première à utiliser l'arme nucléaire, le Pakistan ne s'était engagé à rien de tel. La déclaration s'adressait pourtant moins à l'Inde qu'à des pays islamiques comme les Emirats arabes unis, qu'Illahi essayait encore d'entraîner dans la guerre aux côtés du Pakistan. Shamsher déplaça sa chaise de quelques

centimètres pour se rapprocher de Karim.

— Karim, vous vous rappelez la discussion que nous avons eue ici ?

Karim regarda Shamsheer et attendit un long moment avant de répondre.

— Oui, je m'en souviens. Vous pensez qu'il est temps ?

— Pourquoi pas ? Si nous patientons encore, il sera peut-être trop tard.

Shoaib termina son verre et se mit à rassembler ses affaires.

— Les amis, je vous ai déjà dit que j'étais d'accord avec vous sur ce point. Cependant, et j'espère que vous comprendrez, je ne veux pas être directement impliqué. J'ai perdu mon fils, et ma famille n'a pas encore surmonté cette épreuve. Je ne veux pas la faire souffrir davantage.

Shamsheer se leva, comme pour retenir Shoaib, mais Karim lui tint la main.

— Laissez-le partir, Shamsheer. Dieu sait à quoi nous allons nous exposer. J'y ai moi-même beaucoup réfléchi, et je ne lui reproche pas son choix.

Shoaib sortit. Shamsheer rangea les plans de bataille préparés par son équipe et plaça une feuille blanche devant Karim et lui. Ils allaient passer les cinq heures suivantes à établir un autre type de plan de bataille.

Un plan dont dépendrait la survie du Pakistan.

\*

Illahi venait de prendre ses antalgiques quotidiens lorsque le téléphone rouge sonna. Il écarta le dossier qu'il consultait et décrocha le combiné.

Il reconnut aussitôt la voix.

— Bonjour, Illahi. Je pense que tout va bien et que nous sommes sur la bonne voie, *Inch'Allah*.

Illahi faillit céder à la colère, mais il se raisonna. Engueuler l'Imam serait le plus sûr moyen de mettre un terme rapide à sa carrière politique.

— Votre Sainteté, nous sommes franchement en position précaire. Nous avons repoussé les Indiens à Lahore, mais voilà qu'ils nous attaquent par le sud. Sans avions radars, sans M-1, je ne crois pas que nous puissions tenir beaucoup plus longtemps.

Il y eut un bref silence. Illahi eut l'impression d'entendre un tintement métallique à l'autre bout du fil. Il savait que l'Imam aimait porter de lourdes chaînes. On prétendait qu'il s'agissait des plaques d'identité de militaires russes. L'Imam en arborait une pour chaque soldat qu'il avait tué en Afghanistan. Illahi n'avait pas de mal à le

croire.

— Illahi, Illahi, voyons. Ne me dites pas que vous perdez la foi.

Illahi fut aussitôt sur ses gardes. Mais il se surprit à parler plus librement qu'il ne l'aurait cru possible. C'était peut-être le fruit de la tension de ces derniers jours, combinée à la frustration accumulée.

— Votre Sainteté, nous sommes vraiment acculés. Au début, beaucoup de choses ont réussi, mais beaucoup d'autres choses ont échoué. Aucun de nos frères islamiques n'est venu à notre secours, l'ennemi a un avantage énorme en matière d'équipement, et sans avions radars ni M1, je ne vois pas comment...

— Assez.

Ces deux syllabes avaient été prononcées avec douceur. L'Imam n'avait pas même élevé la voix, mais l'autorité de ce mot obligea Illahi à laisser sa phrase en suspens.

— Illahi, permettez-moi de vous raconter une histoire.

Mal à l'aise, Illahi changea de position dans son fauteuil. Il n'avait aucune idée de ce qui allait suivre. L'Imam reprit après une courte pause.

— Il y a bien des années, voyons, il y a plus de cinq siècles, si j'ai bonne mémoire, notre foi dut résister aux croisades. La plus grande victoire fut remportée lors de la conquête de Constantinople qui brisa véritablement le Saint-Empire romain. Savez-vous comment elle fut remportée ?

Illahi chercha la réponse. Il n'avait jamais aimé l'histoire, à l'école.

— Pas vraiment. Je crois me souvenir que le château de Constantinople fut assiégé par le sultan Mehmet II.

— Très bien, Illahi, très bien. Mais ce ne fut pas une bataille ordinaire. Voyez-vous, pendant des années, nos guerriers s'efforcèrent de percer les murailles de Constantinople. En vain. Puis un incident historique se produisit.

Illahi ignorait où l'Imam voulait en venir, mais il écouta sans l'interrompre.

— Voyez-vous, après des années passées à briser des poutres et à lancer des pierres contre les murs de Constantinople, Mehmet II acquit une arme nouvelle, une pièce d'artillerie conçue par un ingénieur hongrois : un énorme canon, d'une puissance sans équivalent. Et au bout de quelques heures de bombardement, les murs commencèrent à s'écrouler. Eh bien, quelle morale en tirez-vous ?

Illahi réfléchit pendant une minute.

— Cela signifie qu'il suffit d'une arme ou d'une tactique décisive pour que le cours de la guerre prenne un tournant crucial.

— Très bien, Illahi. C'est exactement ça.

— Mais, Votre Sainteté, nous n'avons aucune arme innovante...

— Non, Illahi. Sur ce point, vous vous trompez. Nous avons une



arme qui est par rapport à vos armes conventionnelles ce que l'énorme canon était par rapport aux mousquets.

Un frisson parcourut l'épine dorsale d'Illahi. Il s'était souvent demandé ce qu'il ferait s'ils en arrivaient là, mais il s'était convaincu qu'avec l'aide militaire saoudienne, cela ne se produirait jamais.

— Votre Sainteté, nous ne pouvons pas utiliser l'arme nuc...

— Illahi, Dieu vous donne l'occasion de vous faire un nom dans l'histoire de notre foi. Pourquoi redoutez-vous tant d'employer cette arme ?

— Parce qu'il ne s'agit pas d'une arme comme les autres.

— Illahi, il ne s'agit pas non plus d'une guerre comme les autres. Je ne vous dis pas de déclencher l'holocauste de notre peuple. Je ne parle que d'une démonstration limitée, qui enverrait un message très clair aux incroyants. Et si vous suivez mon plan, vous ne serez pas perçu comme l'agresseur.

Illahi écouta sans poser aucune question. Lorsque l'Imam eut terminé, Illahi dut reconnaître que c'était un plan intelligent, peut-être même un peu trop. C'était comme jouer avec le feu. Et Illahi n'avait pas l'intention de se brûler.

Il pria en silence tout en rassemblant ses forces.

— Votre Sainteté, c'est un excellent plan...

— Mais qu'avez-vous à perdre personnellement ? Vous n'avez pas de famille et il ne vous reste que six mois à vivre. Pourquoi tant réfléchir ?

Il fallut un moment pour que ces propos fassent leur effet. Ils avaient été énoncés de manière si désinvolte, sans la moindre trace d'émotion, qu'Illahi eut du mal à croire qu'ils avaient bel et bien été tenus.

— Je suis désolé, je ne...

L'Imam lui coupa la parole. Sa voix était toujours douce, sans rien qui trahisse la colère ou une quelconque émotion, et c'est cela qui la rendait plus sinistre encore.

— Vous savez exactement de quoi je veux parler, Illahi. Il est inutile que je répète.

Le cœur d'Illahi lui martelait la poitrine, sa gorge s'était asséchée. Il aurait voulu répliquer, mais il avait perdu l'usage de la parole.

L'Imam poursuivit, avec une cruauté quasi jubilatoire.

— Permettez-moi de lire votre rapport. Tumeur au cerveau d'une variété rare. Aucun remède connu. Espérance de vie maximum : deux ans. Cela vous laisse moins de six mois. Dois-je continuer ?

Illahi posa l'écouteur, ne voulant pas en entendre davantage. Il s'accrocha aux bras de son fauteuil, les articulations blanchies par l'effort. C'est alors que la porte s'ouvrit pour laisser entrer Abdoul.

— Illahi, je pense que vous devriez reprendre le téléphone.

Illahi reprit le combiné d'une main tremblante. Il ne remarqua même pas qu'Abdoul avait évidemment suivi leur conversation. L'Imam se remit à parler comme si de rien n'était.

— Tout compte fait, Illahi, je pense que c'est un marché correct. Vous accédez à la gloire et à l'immortalité, et en contrepartie ? Même si vous échouez, vous n'aurez pas à le supporter bien longtemps. En tout cas, si vous craignez toujours les conséquences, vous pourrez vous enfuir avec Abdoul.

Sur ce, l'Imam raccrocha. Illahi resta assis devant le téléphone, à contempler l'objet d'un air hébété. Il ne savait ni que faire, ni que dire. Abdoul lui posa délicatement une main sur l'épaule.

— Illahi, nous devons maintenant nous concentrer sans crainte aucune sur notre objectif. Il est temps de se mettre au travail.

*La justice sans la force est impuissante, la force sans la justice est tyrannique.*

PASCAL

Pour l'essentiel, le feu était désormais éteint, et une dizaine d'extincteurs à main aspergeaient le char de mousse, mais la fumée restait irrespirable.

Neha tomba à genoux, n'arrivant pas à avancer davantage. Elle se cacha la tête dans les mains, incapable de contempler la vision d'horreur qui s'offrait à elle. Puis elle entendit une voix familière, et tous les hommes autour d'elle pousser des cris de joie.

En levant les yeux, elle vit Rathore descendre du char. Il avait les cheveux roussis et le visage noirci par la fumée. Il portait Rahul, jeté comme un paquet par-dessus son épaule. Rathore fit quelques pas mal assurés avant de s'effondrer à terre. Ses hommes accoururent aussitôt.

Neha écarta deux soldats pour voir Rahul, miraculeusement sain et sauf, assis, buvant l'eau qu'un soldat lui avait apportée. Rahul leva les yeux et adressa un clin d'œil à Neha.

— C'est lui qui m'a tiré de là, patron. J'étais coincé sous un autre gars, c'est sans doute à cause de ça que j'ai vécu assez longtemps pour que Rathore vienne me chercher.

Neha lui toucha la joue et vit que ses brûlures n'étaient que superficielles.

— Et les autres ?

Rahul secoua la tête tristement.

Elle se tourna ensuite vers Rathore, étendu à terre. Sa main gauche semblait grièvement brûlée et sa respiration était saccadée, haletante. Neha prit un chiffon des mains d'un soldat et le mouilla avec l'eau d'une gamelle.

Elle s'agenouilla près de Rathore et se mit à lui nettoyer le visage qui, par chance, était intact. Un autre soldat venait d'arriver avec la trousse de premiers secours et put panser la plaie qu'il avait à la main.

Rathore ouvrit les yeux et regarda Neha. Il fit une grimace de douleur en ouvrant la bouche.

— Est-ce qu'il...

Neha le serra dans ses bras, les joues ruisselant de larmes.

— Oui, il est sauvé. Pourquoi avoir fait une folie pareille ? Et s'il t'était arrivé quelque chose ?

La question resta sans réponse. Rathore prit la main de Neha dans la sienne.

— Il fallait que je le fasse. Souviens-toi, c'est toi qui m'as parlé

d'affronter mes peurs. Eh bien, j'aurais difficilement pu trouver une meilleure occasion.

Sans même penser qu'elle était entourée par plus d'une centaine d'hommes, Neha empêcha Rathore d'en dire plus en pressant ses lèvres sur les siennes. Une seconde après, elle se leva, visiblement embarrassée en comprenant ce qu'elle venait de faire. Tandis qu'on aidait Rathore à se mettre sur pied, elle entendit Rahul dire à un soldat :

— Oui, chez nous, c'est comme ça qu'on traite les brûlures.

\*

Au Conseil de sécurité nationale, l'humeur était au beau fixe. On venait d'apprendre l'issue du combat de chars quelques heures auparavant, et tout indiquait que le régiment d'Arjun envoyé en éclaireur avait réalisé une avancée spectaculaire. Pourtant, Dwivedi ne voulait pas se contenter d'évoquer les progrès accomplis. Il jugeait bien plus important d'aborder le problème de l'orientation que l'Inde devait maintenant prendre.

C'était la raison pour laquelle il avait veillé à ce que les principaux décideurs soient présents : Prasad, le ministre de l'Intérieur, Joshi, pour la Commission conjointe de renseignement, et les trois chefs d'état-major. Dwivedi assurant lui-même le rôle de ministre de la Défense, toutes les branches du gouvernement concernées étaient représentées.

Dwivedi commença par demander aux chefs d'état-major leur point de vue sur le déroulement du conflit et sur la réaction possible du Pakistan. Singh se leva pour commencer le briefing.

— Monsieur, je diviserai mon exposé en trois fronts : le Cachemire, Lahore et Multan.

Il appuya sur la télécommande et une carte du Cachemire apparut sur le mur.

— Uri est désormais entièrement sous notre contrôle et, à l'instant où je vous parle, une compagnie d'infanterie renforcée y est larguée pour compléter les forces déjà en place. Dans un jour ou deux, nous aurons assez d'hommes pour lancer une véritable contre-attaque. Ainsi que vous pouvez le voir sur la carte, l'ennemi est encore en territoire indien, à huit kilomètres de la frontière. Nous estimons que cette force compte environ mille cinq cents hommes (c'est un mélange de moudjahidin et de troupes régulières), mais ils sont très mal en point. Comme nous les soumettons presque quotidiennement à des frappes aériennes et à des tirs d'artillerie longue portée, ce n'est qu'une question de temps avant que nous puissions les repousser.

Il y eut des hochements de tête satisfaits dans tout l'auditoire.

Chacun savait qu'il s'en était fallu de peu. Si Uri était tombée, cela aurait ouvert les vannes.

— Repoussons-les et reprenons l'ensemble du Cachemire occupé par le Pakistan.

Ram Prasad, le ministre de l'Intérieur, était plus connu pour ses talents de tribun que pour sa maîtrise de la stratégie. Il avait fait profil bas pendant plusieurs jours après l'épisode de Ram Sharan mais, depuis peu, il avait repris ses rododromes.

Dwivedi regarda le gros homme vêtu comme à son habitude d'un *dhoti* blanc immaculé, et secoua la tête d'un air de désapprobation. *Cet homme pense que la gestion des relations internationales est aussi simple que de truquer les élections dans son Etat.*

— Prasad, laissez Singh terminer. Puis nous aborderons ces questions.

Singh adressa à Prasad un regard plein de mépris et reprit, après s'être éclairci la gorge.

— Maintenant, passons au front de Lahore. La bataille de Kasur a été pour nous un revers mais, d'un autre côté, en retenant notre avance, les Pakistanais se sont vidés de leur sang. Tous leurs Cobra sont détruits et leur armée de l'air a subi un coup fatal. Si nous attaquons à nouveau, ils ne pourront résister. Et comme la poussée de nos blindés vers le nord est couronnée de succès, nous devrions l'emporter sans mal à Lahore. Donnez-nous deux jours et nous entrerons dans la ville. Par ailleurs, au sud, notre feinte en direction de Multan a fonctionné. Nous n'avons sans doute pas assez d'hommes pour avancer vraiment, mais nous pouvons repousser une éventuelle contre-attaque pakistanaise, qui paraît très improbable. Autrement dit, ils sont coincés.

Sen et Raman hochèrent la tête lorsque Singh termina sa présentation et se rassit.

Dwivedi était satisfait de ce briefing détaillé et il était temps de passer à la partie difficile : la prise de décision. Il demanda que des boissons soient à nouveau servies avant qu'il ne commence. Il voulait que tout le monde ait pu se rafraîchir avant de se lancer.

— A mon avis, nous n'avons réellement que deux possibilités. Nous jeter sur eux et leur briser les reins, ou reculer et proposer un cessez-le-feu.

Tandis que les autres acquiesçaient, Prasad prit la parole avec vigueur.

— Un cessez-le-feu ? Pas question. On peut leur faire ce qu'on veut, à ces salauds. Allez, on les écrase !

Sen parla ensuite. Dwivedi le trouvait parfois trop prudent, mais il estimait que la prudence s'imposait maintenant.

— Monsieur, si nous poursuivons, nous courons au désastre. Si les

Pakistanaïse se considèrent comme accusés, il y a de grands risques qu'ils aient recours à l'arme nucléaire. Je pense que nous leur avons donné une leçon, à eux comme à l'Imam, alors pourquoi aller plus loin ?

Singh se déclara à son tour en faveur de ce point de vue.

— Et au sol, les combats risquent de dégénérer. Si nous écrasons leurs défenses pour marcher sur Lahore, nous nous retrouverons empêtrés dans une guérilla urbaine qui n'est absolument pas dans notre intérêt. Je suis partisan du cessez-le-feu. Mais en imposant des conditions qui nous soient favorables.

Alors que Dwivedi méditait ces avis, Prasad essaya une fois encore d'imposer sa conception.

— Non, non et non. Ils n'utiliseront pas la bombe. C'est uniquement une arme dissuasive, c'est bien pour ça qu'il y a eu la guerre froide. Ils n'oseront pas l'utiliser. Donnons-leur une vraie leçon. Il faut bombarder Lahore, pas l'occuper. Montrons-leur qu'on en veut.

Dwivedi réfléchit quelques secondes avant de s'exprimer.

— J'ai recueilli vos opinions et voici ma conclusion. Nous proposons un cessez-le-feu, en demandant le retrait immédiat de toutes les forces ennemies hors du Cachemire, la fermeture de tous les camps d'entraînement et de soutien au terrorisme dans la zone occupée par le Pakistan. En échange, nous reviendrons à l'intérieur de la frontière d'avant-guerre et nous mettrons un terme au blocus de Karachi.

Prasad était sur le point d'intervenir mais Dwivedi ne lui en laissa pas le temps.

— J'en arrive à votre argument, Prasad. Vous avez raison, la guerre froide s'est faite autour de la notion de dissuasion, simplement parce que les enjeux étaient trop élevés : un affrontement entre les superpuissances aurait anéanti toute forme de civilisation. Entre deux petites puissances nucléaires, les enjeux sont bien moindres. Bien sûr, des millions d'individus mourraient, mais ce ne serait pas la fin du monde. C'est un aspect bien établi de la doctrine nucléaire : un conflit entre deux petites puissances est bien plus vraisemblable que ne l'était la perspective d'une guerre nucléaire entre l'URSS et les Etats-Unis pendant la guerre froide. Ajoutez à ça l'incertitude sur qui gouverne au Pakistan, et nous courons à la catastrophe.

Joshi sourit lorsque la réunion prit fin. C'était tout Dwivedi : il écoutait les autres, il assimilait leurs arguments, puis il prenait sa propre décision. Joshi savait que sa charge de travail allait en être multipliée. Il lui faudrait plus que jamais avoir recours au Patriote pour comprendre ce qui se passait au Pakistan. Et le projet spécial auquel le Patriote travaillait ne semblait pas encore avoir donné de résultats concluants.

Illahi s'apprêtait à lire la lettre indienne à haute voix, pour tous les autres participants de la réunion. Peu lui importait le contenu de cette lettre, car il s'était déjà engagé dans un sens précis. Mais, aux yeux des autres, il devait faire mine de prendre connaissance du message.

Karim avait deviné ce qui s'annonçait lorsque Illahi les avait convoqués en fin de soirée. Il espérait de tout cœur que les Indiens ne se montreraient pas trop exigeants, et qu'Illahi aurait le bon sens d'accepter une proposition de cessez-le-feu raisonnable.

Illahi prit le papier et se mit à parler d'une voix sonore, presque théâtrale.

*Oh, oh, apparemment, nous avons des ennuis*, songea Karim lorsque Illahi commença. Il connaissait depuis longtemps le côté fanfaron du Premier ministre, qui était généralement le prélude à des mesures draconiennes.

— Ces lâches infidèles nous écrivent.

Le grand numéro avait démarré.

— *Cher Illahi.*

Il s'arrêta pour ricaner et reprit.

*— Ceci est une requête personnelle, pour que vous m'aidiez à mettre un terme à la folie dans laquelle notre sous-continent a sombré. Quels que soient les incidents qui ont tout déclenché, il doit être évident, pour vous comme pour votre gouvernement, que la situation ne tourne pas comme vous l'aviez peut-être envisagé. Votre assaut sur le Cachemire a été stoppé et nous sommes en mesure de repousser les envahisseurs. En plaine, nous sommes prêts à lancer une grande offensive contre vos principales villes. Votre armée de l'air est affaiblie, de même que votre marine. Prolonger ce conflit ne pourrait qu'entraîner un bain de sang inutile.*

*Le gouvernement indien souhaite proposer un cessez-le-feu à effet immédiat. Cela suppose que vous retiriez vos forces du Cachemire et que vous ouvriez aux inspecteurs internationaux les camps d'entraînement de la zone occupée. En retour, toutes les forces indiennes se replieront de l'autre côté de la frontière d'avant-guerre et notre marine laissera le port de Karachi retrouver son fonctionnement normal.*

*Une fois encore, je vous demande d'exercer votre jugement et de mettre un terme aux combats.*

*Dans l'espoir que cette lettre, etc.*

Illahi reposa le papier. Karim le dévisagea pour guetter sa réaction. Horrifié, il vit le Premier ministre se mettre à rire.

— Le chien ! Il pense que nous allons accepter la défaite ! Tariq, préparez une réponse disant que nos forces de libération au Cachemire ne céderont pas si facilement et que les Indiens cherchent la paix uniquement parce que nous sommes sur le point de libérer le

Cachemire. Dites-leur que la lutte continue. Et envoyez-en une copie à la presse du monde entier.

Il continua à parler, mais Karim ne l'écoutait plus. Il savait maintenant ce qu'il avait à faire. Il regarda Shamsher qui, contrairement à ses habitudes, ne s'opposa pas le moins du monde à la décision d'Illahi. Il se pencha vers Karim et dit simplement ces deux mots : "Allons-y."

\*

Le colonel Hanif Mohammed regardait ses hommes assis autour de lui, en pensant combien les choses avaient changé. Avec ses troupes, il était entré au Cachemire en croyant qu'il n'aurait qu'à porter le coup final pour occuper Uri et que, grâce aux exploits de l'armée de l'air pakistanaise, il n'y avait guère de quoi s'inquiéter.

Puis tout était parti de travers. Les moudjahidin étaient maintenant en lambeaux et le moral de ses propres troupes vacillait. Chaque jour amenait de nouvelles frappes aériennes indiennes et parfois un barrage d'artillerie. Depuis trois jours, Mohammed et ses hommes avaient appris à utiliser le terrain pour minimiser l'impact de ces attaques, qui faisaient désormais très peu de victimes. Leur effet psychologique restait pourtant considérable.

Il savait qu'à tout moment, les Indiens lanceraient une contre-attaque terrestre, et il n'était pas sûr que ses hommes tiennent bon. Il avait désespérément demandé des renforts, mais toutes les forces disponibles étaient mobilisées en vue d'une éventuelle avancée indienne vers Lahore.

Mast Gul, le leader des moudjahidin, s'approcha de Mohammed.

— Colonel, ça paraît mal engagé, non ?

Mohammed se tourna en grimaçant vers cet homme plus âgé que lui. Gul était l'un des rares soldats professionnels parmi les moudjahidin et il avait acquis une certaine réputation pendant les combats.

Mohammed prit une gorgée d'eau et tendit sa gamelle à Gul. Ce faisant, il crut distinguer un mouvement dans les montagnes, à sa gauche. Il détacha ses jumelles de son cou et les dirigea vers l'endroit où il avait vu quelque chose bouger.

Ses yeux repérèrent deux mules de bât et un homme qui venait vers eux en gravissant un chemin tortueux.

— Gul, regardez là-bas. Bizarre, non ? Ce type arrive du côté pakistanaise. Ce doit être un imbécile de fermier qui s'est perdu.

— Oui, chassons-le d'ici.

Mohammed courut vers l'homme et, une fois plus près, s'aperçut que l'une des mules tirait une carriole contenant une assez grosse



caisse. L'homme lui-même restait un mystère, le visage dissimulé par un châte noir.

Mohammed fit quelques pas dans sa direction et lui cria :

— Eh, toi ! Recule. Ici, c'est la guerre.

A sa grande stupeur, l'homme resta droit et le salua par son nom.

— Colonel Mohammed, je viens de l'Unité spéciale des commandos d'élite. Voyager par la route est trop dangereux, avec les Indiens qui tirent sur tout ce qui bouge, alors il fallait que j'arrive par surprise.

Gul avait maintenant rattrapé le colonel, et son étonnement était comparable.

— Mais qu'est-ce que vous foutez ici, et pourquoi on devrait vous croire ?

L'homme, le visage toujours dans l'ombre, brandit une feuille de papier.

*Soldats du Pakistan et de la foi. Mes compliments pour votre bravoure. Tenez bon, car les secours sont imminents. En attendant, je vous demande de conserver la caisse que transporte le porteur de cette lettre. Son contenu vous sera révélé en temps utile, quand des renforts vous auront rejoints. Pour le moment, je le répète, ne l'ouvrez pas et n'en parlez à personne.*

*Illahi Khan,  
Premier ministre.*

Autant que Mohammed pouvait en juger, l'en-tête était authentique et la signature paraissait réelle, tout comme la carte d'identité présentée par l'individu.

Après tout, il ne s'agissait que d'une caisse.

— Très bien, mettez-la dans cette tente, là-bas.

Il se tourna vers Gul, qui souriait jusqu'aux oreilles.

— Dites donc, ces types des services secrets ! Ils se prennent tous pour James Bond. Il y a quoi, dans la caisse, d'après vous ?

Mohammed la souleva.

— Elle a l'air drôlement lourde. Aucune idée. Peut-être du matériel de communication, quelque chose comme ça.

L'homme des forces spéciales partit très vite, tandis que Gul et Mohammed débattaient du contenu de la caisse. Au moins, cela les empêchait de s'inquiéter quant à la prochaine frappe aérienne indienne.

\*

C'est dans une pièce complètement enfumée que Karim et Shamsher griffonnaient des notes en étudiant des cartes. Shamsher avait renoncé

à la cigarette des années auparavant, mais chaque fois que la tension devenait trop forte, comme ces dix derniers jours, il replongeait.

La femme de Karim entra avec une nouvelle cafetière pleine. Karim lui avait dit ce qu'il voulait faire et, à son grand soulagement, elle l'approuvait de tout cœur.

Au Club des officiers, la séance de brainstorming de Karim et Shamsher avait débouché sur un pêle-mêle d'idées quant aux mesures qui s'imposaient. Maintenant qu'ils avaient eu le temps d'y repenser, Karim voulait aboutir à une approche un peu plus organisée.

— Shamsher, je pense qu'il est important de déterminer les principes et les objectifs essentiels de cette mission, à la fois pour clarifier notre réflexion et pour en laisser une trace au cas où quelque chose nous arriverait, à vous ou à moi, ou à tous les deux.

— Je suis d'accord. A vous.

Shamsher appuya sur le bouton "Enregistrer" du petit magnétophone posé devant lui sur la table, et Karim commença à parler.

— Objectif principal : prendre le contrôle de l'arsenal nucléaire pakistanais pour éviter son utilisation dans le conflit en cours. Objectifs secondaires : 1) capturer Illahi Khan et la valise contenant les codes de lancement des bombes ; 2) investir le QG de Tariq, où les codes de lancement sont conservés sous bonne garde ; 3) prendre le contrôle des quatre lanceurs mobiles Hatf qui sont actuellement armés d'ogives nucléaires ; 4) faire en sorte que les douze ogives largables par des avions de Kahuta et de Sargodha ne soient pas utilisées ; 5) mettre la main sur les têtes non assemblées, au nombre de six, qui sont conservées à Kahuta ; 6) s'emparer des douze lance-missiles statiques, et des vingt-quatre ogives correspondantes.

Shamsher éteignit le magnétophone lorsque Karim eut fini de détailler le déploiement des armes nucléaires.

— Excellent résumé, Karim. Je pense que le principe devrait être de minimiser les effusions de sang. Nous ne voulons pas que nos soldats se battent entre eux. J'ai ordonné au 24<sup>e</sup> régiment de paracommandos de rester stationné aux portes d'Islamabad. Je commande cette unité depuis dix ans, ils m'obéiront.

Karim contempla la carte déployée sous ses yeux.

— Très bien. Une petite unité se porte sur la maison d'Illahi près du Parlement. Le gros de la troupe part attaquer le QG de Tariq au sud, dans Murree Road. Je veille à ce que les ogives largables par avion ne bougent pas. Voilà pour les points 1, 2 et 4. Et les autres ?

Shamsher réfléchit un moment.

— Bon, je pense que nous pouvons nous occuper des objectifs 5 et 6. J'enverrai un petit détachement pour récupérer les têtes non assemblées et les lanceurs fixes. Nous pouvons dire que nous voulons

les mettre à l'abri en cas d'attaque indienne. Mais pour les lanceurs mobiles, c'est plus difficile. Ils sont dispersés entre quatre unités conventionnelles et, comme ils sont mobiles, justement, ils sont très faciles à déplacer. Nous devons en prendre le contrôle dans les minutes qui suivront l'attaque du QG de Tariq.

Karim étudia les cartes en silence. Il savait que la tâche serait ardue. Depuis qu'Illahi avait été porté au pouvoir et à cause de l'influence croissante de l'Imam, le Pakistan avait connu des changements radicaux dans sa structure de commandement nucléaire. Autrefois, l'autorité était entre les mains du gouvernement civil, et l'armée pouvait avoir recours à l'option nucléaire uniquement sur décision du gouvernement. Même après le coup d'Etat de 1999, la maîtrise de l'arsenal n'avait pas été placée entre les mains d'un seul homme. Avec sa méfiance caractéristique, Illahi avait renversé la situation. Les codes de lancement étaient conservés dans le QG lourdement gardé de Tariq, à Islamabad, indice supplémentaire du pouvoir montant de l'homme des forces spéciales. Alors que les armes largables par avion se trouvaient dans des bases aériennes, et donc hors de son contrôle, Illahi avait compris qu'en cas de crise, les quatre lanceurs mobiles seraient sa carte maîtresse. Et il avait veillé à s'en assurer le contrôle. Ils étaient répartis entre diverses unités d'artillerie conventionnelle et commandés par des officiers fidèles à Tariq.

Karim regarda Shamsher.

— Vous savez, je ne sais pas ce qui sera le plus difficile : neutraliser Illahi et Tariq ou trouver ces fichus lanceurs mobiles.

— Oui, mais nous n'avons pas le choix. Prions simplement pour que tout se passe bien.

\*

La caisse reposait à un mètre cinquante de Mohammed, qui dormait profondément. Assis un peu plus loin, Gul lisait le Coran à la lumière d'une bougie. Les Indiens n'avaient procédé qu'à une attaque limitée, la veille, et les Pakistanais avaient reculé un peu plus. Ils n'étaient maintenant plus qu'à quatre kilomètres de la frontière. Mohammed attendait les ordres pour se replier vers la sécurité relative du Cachemire occupé par le Pakistan.

Gul jeta un coup d'œil en direction de la caisse noire puis reprit sa lecture. Il avait dû traîner la caisse pendant leur retraite, et cela ne lui avait pas laissé un souvenir très agréable. Il avait fallu une dizaine d'hommes pour la déplacer et, plus d'une fois, des obus de mortier indiens avaient atterri tout près. Gul se demandait bien ce que la caisse pouvait contenir de suffisamment important pour que six autres hommes des forces spéciales soient venus en assurer la garde. Mais il

savait obéir aux ordres, et les ordres étaient très clairs : rien ne devait arriver à cette caisse.

Indifférente aux hommes, la caisse contenait une petite ogive nucléaire de deux kilotonnes, dotée d'un pouvoir destructeur suffisant pour anéantir tout un pâté de maisons. Son cerveau informatique dormait comme Mohammed, attendant les impulsions électriques qui le réveilleraient. A ce moment-là seulement, elle déchaînerait sa terrible puissance.

*Il n'y a pas de peuples belliqueux, il n'y a que des dirigeants belliqueux.*

RALPH BURKE

Le jeune lieutenant ne comprenait pas ce qui se passait. Mais il ne pouvait laisser voir à ses hommes son incertitude, ni lui permettre de faire obstacle à son devoir. Avec quatre de ses soldats, il devait attaquer la maison du Premier ministre et capturer Illahi. Il avait été stupéfait d'être appelé par Shamsheer Ahmed en personne. Le jeune homme avait jadis été formé par Shamsheer, quasiment adulé en héros dans son régiment. Si étrange que la mission puisse paraître, le lieutenant l'accomplirait donc. Tout ce que Shamsheer leur avait confié, c'est qu'Illahi allait recourir à l'arme nucléaire alors que la paix était une des options véritablement accessibles. Les hommes n'avaient pas besoin d'en savoir plus. Tous les cinq portaient un treillis noir et chacun était armé d'un Uzi à silencieux. Shamsheer s'était montré tout à fait explicite sur un point : pas de victimes, sauf si c'était absolument inévitable. Eh bien, cela lui convenait, car il n'appréciait guère la perspective de devoir tirer sur d'autres soldats.

Il sortit ses jumelles de vision nocturne et fut surpris en observant la résidence luxueuse d'Illahi. La sécurité semblait moins forte qu'à l'ordinaire. Le plus dur serait de traverser les quelque trois mètres de jardin séparant la rue de la maison, car ils seraient à découvert. Mais il y avait pensé.

Il fit signe à l'un de ses hommes, qui lança une grenade fumigène de l'autre côté de la rue. La grenade ricocha sur le trottoir et partit exploser avec un bruit sourd dans une ruelle. L'explosion et l'épais nuage de fumée attirèrent aussitôt l'attention des quatre gardes en faction dans la guérite, et deux d'entre eux partirent vérifier de quoi il s'agissait. Les deux autres restèrent dans la guérite, mais tout en regardant la fumée. Grâce à cette diversion, les cinq commandos purent traverser le jardin en silence.

Le lieutenant força la fenêtre la plus proche et s'introduisit dans la maison, suivi de près par ses soldats.

Une fois entré, il prit le temps de réfléchir. Jusque-là, tout avait été presque trop facile. Ils se trouvaient dans le couloir principal. D'après les schémas qu'il avait vus, Illahi pouvait être dans la troisième ou la quatrième des pièces situées à droite, respectivement sa chambre et son bureau. Il devait y avoir trois gardes en face de sa chambre mais, si tout se passait bien, ils ne se réveilleraient même pas.

Il fit signe à deux de ses hommes de couvrir la guérite. Un autre

s'abrita derrière un vase, couvrant le bout du couloir. Le quatrième se plaça près de la fenêtre. Le lieutenant, quant à lui, se dirigea vers la chambre d'Illahi. Il essaya la poignée et eut l'agréable surprise de trouver une porte non verrouillée. Il la poussa et, en même temps, se plaqua au sol, roula et vint s'accroupir au pied du lit sur lequel il braqua son arme. Rien.

Déçu, il sortit et tenta le bureau. Rien non plus.

Il hésitait sur la conduite à tenir lorsque les gardes d'Illahi le tirèrent d'embarras. Réveillés par le bruit, deux hommes étaient sortis de leur chambre, les yeux ensommeillés, tenant leurs armes entre leurs mains engourdies. Tous deux s'écroulèrent en quelques secondes, un commando les ayant abattus d'une balle précise.

Le lieutenant évalua la situation. Soit Illahi était déjà parti ailleurs, soit il se trouvait ailleurs dans la maison. Il élimina la seconde possibilité : à 3 heures du matin, il y avait peu de chances pour que le Premier ministre soit dans une autre pièce de la maison. Dehors, les gardes n'avaient toujours pas pris conscience de ce qui se déroulait à l'intérieur, et il savait que plus longtemps il y resterait, plus il risquait d'être découvert. Les choses pourraient ensuite mal tourner. Il fit signe à ses hommes de déguerpir. L'un d'eux sortit par la fenêtre et s'accroupit au pied du mur, couvrant la guérite avec son arme, tandis que les autres traversaient le jardin à quatre pattes.

Depuis le moment où le fumigène avait été lancé, en tout deux minutes s'étaient écoulées, et les gardes en faction à l'extérieur se demandaient encore comment réagir à l'incident de la grenade. Ils ne remarquèrent pas les formes noires qui disparurent dans la nuit.

\*

Rahul s'était toujours considéré comme très doué pour juger les individus et interpréter leurs actes. Enfant, il formulait des prophéties sur qui tomberait amoureux de qui. Etant donné leur taux de réussite élevé, ses prédictions en la matière étaient très recherchées, surtout par ses camarades de classe qui voulaient savoir de qui ils ou elles allaient susciter la passion.

Il trouva amusant de se remémorer ce détail à présent, alors qu'il venait à peine de surmonter le choc reçu lors de l'incendie du char. Le régiment avançait maintenant à plus de quarante kilomètres à l'heure et n'était plus qu'à deux heures de Kasur, où il devait rejoindre une importante force indienne.

Mais, après tout, ce souvenir n'avait rien d'absurde, car il éprouvait le même genre de sensation. Oui, cela ne faisait aucun doute, Neha était amoureuse du colonel.

Dans le char voisin de celui où Rahul avait pris place, Rathore

aboyait des ordres à ses hommes. Malgré ses brûlures assez graves, il avait catégoriquement refusé de ralentir et il obligeait ses soldats et ses véhicules à foncer.

Lorsqu'il eut le temps d'y repenser, Rathore comprit que cet incident avait eu sur lui un impact des plus profonds : il en ressentait une légèreté quasi physique. Il avait exorcisé les démons qui le hantaient depuis deux ans. Il leva les yeux et vit Neha enregistrer son reportage sur un petit magnétophone. Elle termina et le regarda, avec un sourire pour lequel beaucoup d'hommes auraient tué.

Pratap et Ram échangèrent un sourire discret. Comme la plupart des autres hommes du régiment, ils avaient remarqué le petit manège de leur colonel et de la journaliste, et ils étaient contents que leur chef ait finalement trouvé quelqu'un.

Rathore se leva pour utiliser le périscope. L'armée de l'air avait signalé qu'il n'y avait pas d'avions ennemis avant au moins vingt kilomètres, et même ceux-là partaient rapidement renforcer les défenses de Lahore.

Neha posa alors la question que tous les soldats avaient en tête :

— Et maintenant ?

Rathore réfléchit. Il n'entrait pas dans ses projets d'être obligé de combattre une guérilla problématique dans les rues de Lahore. Il avait uniquement prévu d'écraser les défenses pakistanaises et de rejoindre le 11<sup>e</sup> corps à Kasur. Presque tout le monde supposait que cela n'irait pas plus loin et que, si Lahore était sérieusement menacée, un cessez-le-feu serait imminent. Maintenant qu'Illahi avait repoussé cette proposition, tout redevenait possible.

— Je ne sais pas du tout. Le plus simple, maintenant, c'est d'aller à Kasur. Comme les Pakis ont refusé le cessez-le-feu, ça devient risqué.

Pratap et Ram écoutaient attentivement. Leur famille à tous les deux vivait près de la frontière et la perspective d'une guerre nucléaire pesait lourdement sur leur esprit.

Neha posa LA question :

— Vous croyez qu'ils vont employer la bombe ?

Rathore attendit très longtemps avant de répondre.

— J'espère que non. Prions pour qu'ils s'en abstiennent.

Rathore et ses hommes savaient qu'ils avaient de grandes chances de survivre à une attaque nucléaire, sauf si leur unité se trouvait exactement dans la zone frappée. Les chars Arjun pouvaient être hermétiquement clos contre les radiations et les armes biologiques.

Mais ils savaient aussi que leur famille ne jouissait d'aucune protection de ce genre.

Shamsher menait personnellement l'attaque contre le QG de Tariq. Il avait déjà été informé de l'échec du raid au domicile d'Illahi, qu'il soupçonnait de s'être terré avec Tariq.

Il était assis dans un blindé de transport de troupes, avec près de deux cents hommes autour de lui. Le QG de Tariq était fortifié et gardé par une cinquantaine de membres des forces spéciales. Shamsher savait qu'en cas d'affrontement, le combat serait sans merci.

Le jour ne s'était pas encore levé et les soldats profitaient de l'obscurité pour se déplacer discrètement. Les quatre blindés étaient restés bien à l'arrière, pour que leur bruit n'alerte pas les gardes. Shamsher prit un haut-parleur et s'approcha du bâtiment. Il n'était plus qu'à cinquante mètres du portail principal. Ses soldats étaient tous cachés derrière des buissons et des voitures. Il s'arrêta lorsqu'il jugea la distance suffisamment réduite pour que les hommes des forces spéciales l'entendent. Puis il se mit à parler dans le haut-parleur. Le bruit soudain brisa le silence du matin et les gardes accoururent, mitrailleuse à la main. Des lumières s'allumèrent dans le bâtiment et dans les maisons voisines.

— Je suis Shamsher Ahmed, chef d'état-major de l'armée de terre. Je vous ordonne de laisser entrer mes hommes. Vous n'êtes pas en faute, il ne vous sera fait aucun mal. Nous voulons arrêter Tariq, pour activités antinationales.

Les deux gardes les plus proches semblèrent hésiter, puis un coup de feu éclata.

Tariq observait la scène depuis une pièce du deuxième étage et il se savait pris au piège. Illahi lui avait laissé ses instructions et il devait le rejoindre avant midi.

Dès que Shamsher commença à parler, Tariq chargea son Uzi et se mit en position. Pour lui, le seul moyen de s'échapper serait de créer une diversion. Cela signifiait sacrifier la vie de ses soldats qui ignoraient tout de son plan, mais cet aspect de la question ne lui vint pas un instant à l'esprit.

Les balles effleurèrent l'épaule droite de Shamsher et le grand soldat s'effondra, plus par un vieil instinct le poussant à se mettre à couvert qu'à cause de l'impact de la fusillade. Il se releva pour dire à ses hommes de suspendre les tirs, mais il était déjà trop tard.

Un jeune capitaine, à un mètre derrière lui, avait vu son officier subir le feu ennemi. Indigné par cet acte de trahison, il visa et déchargea tout son fusil sur la fenêtre d'où semblaient être partis les tirs.

Tariq se baissa et quitta la pièce en courant tandis que la fenêtre d'où il avait tiré se désintégrait. Il s'arrêta un instant pour choisir le comportement à adopter. Il savait qu'il avait été maladroit : il aurait dû détruire tout le complexe de bâtiments pour éliminer toute trace du



plan d'Illahi. A présent, le mieux qu'il pouvait espérer était de s'en sortir vivant. Rester sur les lieux et résister aurait été du suicide.

Shamsher assista au spectacle, horrifié, tandis que ses hommes ouvraient le feu sur le QG de Tariq. Deux roquettes lancées à l'épaule détruisirent le bunker des gardes alors que deux M-113 s'approchaient du grand portail, arrosant le bâtiment de mitraille. Il y eut un échange de tirs nourri, et quatre hommes tombèrent en sortant des blindés de transport de troupes. Les paracommandos luttèrent à quatre contre un et, malgré les pertes, ils entrèrent bientôt dans le bâtiment principal.

Shamsher s'apprêtait à ordonner le cessez-le-feu lorsque, du coin de l'œil, il aperçut une jeep qui quittait l'enceinte. En voyant la masse solitaire de ce véhicule, il n'eut pas besoin qu'on lui dise qui il transportait. Après avoir franchi le petit portail, la jeep fonça, renversant un soldat sur son passage.

Shamsher sortit son revolver et visa avec soin. Le véhicule se trouvait maintenant à vingt mètres et s'éloignait rapidement. Dans sa jeunesse, il avait été un tireur d'élite et avait représenté le Pakistan lors des Jeux asiatiques. Il tira six coups précis en direction de la jeep.

Tariq se croyait déjà libre lorsque la première balle le frappa à l'épaule droite. Il s'affaissa sous l'impact, tandis que les autres balles atteignaient leur destination. Quatre d'entre elles touchèrent le pare-brise et la dernière lui troua le dos. Le volant lui échappa, la jeep mordit sur le trottoir et se heurta à une voiture garée avant d'exploser.

Shamsher tressaillit en voyant les flammes s'élever dans le ciel. Le décès de Tariq ne lui inspirait guère de remords, mais il savait que le monstre avait poussé la plupart des jeunes soldats du QG à une mort inutile. Il ordonna aussitôt à ses hommes de cesser le feu. Les tirs depuis le bâtiment s'arrêtèrent en quelques secondes. Les membres des forces spéciales sortirent, les mains en l'air. Shamsher s'approcha de leur commandant, un grand lieutenant tout en muscles.

Après avoir consulté son badge d'identification, il lui dit :

— Lieutenant Khalid, vous et vos hommes n'avez rien fait de mal. Il est bien regrettable que certains d'entre vous aient été tués. Nous n'avons rien contre vous, vous n'avez pas à vous considérer comme prisonniers.

Le jeune homme, visiblement soulagé, baissa les mains et exécuta le salut militaire.

— Très bien, maintenant emmenez-moi où se trouve Illahi. Il n'était pas dans la jeep avec Tariq.

Le jeune officier eut l'air authentiquement surpris.

— Général, le Premier ministre n'est plus ici. Il est venu il y a plusieurs heures et il est reparti avec une petite sacoche.

A peine avait-il terminé sa phrase que Shamsher se précipita vers le bâtiment. Il passa la tête dans quatre pièces avant de trouver ce qu'il

cherchait : une épaisse porte en bois où étaient gravés les mots “Accès limité”.

Il ne prit pas la peine de demander une clef. Il se recula et donna un grand coup de pied dans la porte qui s'ouvrit, arrachée à ses gonds. Shamsher entra dans la pièce en courant. Il s'immobilisa en voyant le gros coffre-fort dans un coin de la pièce.

Le coffre était grand ouvert, et vide.

Il sortit et appela Karim.

\*

La tension qui régnait dans la salle pesait comme un nuage malveillant. Karim était assis dans un angle, la mine lugubre. Shamsher faisait les cent pas, tandis qu'Arif, assis au bureau, leur préparait à boire à tous les trois.

Karim brisa ce silence embarrassé.

— Mes amis, rien ne va plus. Nous ignorons où se trouve Illahi. Il a sans doute la mallette contenant les codes, et ce n'est pas fini.

Shamsher venait de rejoindre les deux autres et il ne savait pas ce qu'ils avaient découvert.

— Karim, que voulez-vous dire ?

Il se retourna pour regarder Arif qui répondit à la place de Karim.

— Eh bien, l'un des lanceurs mobiles a disparu, tout comme une ogive de deux kilotonnes fabriquée à Kahuta. Je suppose qu'Illahi a pris la mallette, mais il semble que l'ogive ait été emportée il y a au moins quatre jours.

— J'imagine qu'Illahi avait déjà un plan et que nous sommes arrivés trop tard, dit Shamsher.

— Qu'est-ce que cela signifie exactement pour nous, et pour l'éventualité d'une frappe nucléaire ?

Arif venait de donner leurs verres à Karim et à Shamsher. Contrairement aux chefs d'état-major, il n'était pas au courant des complexités de la structure de commandement nucléaire du Pakistan.

Karim sirota sa limonade (il ne voulait rien boire qui aurait pu lui embrumer l'esprit) et se chargea d'éclairer son ami.

— Je vois plusieurs scénarios possibles. Le lanceur mobile peut se trouver n'importe où, mais son système de ciblage ne peut être activé que depuis le centre de lancement mobile, c'est-à-dire la mallette qui est entre les mains d'Illahi, ou depuis le centre de contrôle principal dans le QG de Tariq, dont nous avons pris le contrôle. Quant à l'ogive, elle ne peut être transportée par avion car aucun chasseur ne peut décoller sans mon approbation. Et comme nous avons mis la main sur tous les missiles, je pense qu'elle a été envoyée quelque part où celui qui la transporte peut appuyer sur le détonateur, à moins qu'Illahi ne

le fasse à partir de sa mallette.

— On ne peut pas intercepter les signaux qu'Illahi envoie depuis le centre principal ?

Shamsher s'assit. Il but une grande gorgée de whisky avant de répondre.

— Non. Illahi a veillé à ce que son système soit impénétrable. Ce salaud a toujours été un malin.

— Alors ne faudrait-il pas prévenir les Indiens ? Si Illahi fait une connerie et déclenche un affrontement nucléaire, notre action n'aura servi à rien.

Karim réfléchit un instant.

— Arif, je crois que la première chose à faire est de former un gouvernement provisoire et d'annoncer dès que possible que nous acceptons le cessez-le-feu indien. Je ne sais pas si nous devons leur révéler ce qui se passe. Ce serait un terrible aveu de faiblesse et ils pourraient en profiter. Attelons-nous donc aux formalités. Je ne veux pas d'un nouveau coup d'Etat militaire. Nous agissons dans l'intérêt de la nation, et nous céderons la place à un gouvernement démocratiquement élu dès que la situation sera stabilisée. Entre-temps, efforçons-nous de trouver Illahi et de mettre un terme à cette démençe.

— A mon avis, il fait tout ça sous la pression de l'Imam. Abdoul, ce serpent, a lui aussi disparu. J'imagine qu'il aimerait déclencher un conflit nucléaire avant de se volatiliser. Si les choses tournent bien, il jouera les héros. Si elles tournent mal, il ira se planquer auprès de l'Imam.

L'analyse de Shamsher ne manquait pas de pertinence.

— Pour lui, le seul moyen de s'enfuir rapidement est la voie aérienne. Ordonnons à tous les aérodromes de nous signaler les vols non autorisés à destination de l'Arabie Saoudite ou de l'Afghanistan.

— C'est comme si c'était fait.

Arif se leva, vida sa tasse de thé et rassembla ses affaires.

— J'ai une idée. Puisqu'il s'est enfui il y a quelques heures tout au plus, il essaiera peut-être de partir d'Islamabad, si on admet qu'il choisisse l'avion. Je vais aller voir moi-même à l'aéroport. Il prendra peut-être un vol commercial. Il est assez malin pour savoir que nous clouons au sol tous les vols militaires.

\*

Encore une de ces réunions à l'aube, songea Joshi en maugréant silencieusement. Le tout récent "gouvernement provisoire du Pakistan" avait accepté le cessez-le-feu proposé par l'Inde et cette nouvelle inattendue était tombée à peine une heure auparavant.

Comme le savait le chef du renseignement, tout le monde se tournerait vers lui pour obtenir des précisions. Les renseignements précis et exacts fournis par le Patriote avaient rendu les Indiens exigeants. Joshi commençait maintenant à douter de l'aide que pourrait lui apporter le Patriote. Selon toute vraisemblance, il n'aurait pas vraiment accès à ce qui se passait. A en croire son dernier message, la tâche ne serait pas facile. En entrant dans la pièce, il vit que tous les participants étaient déjà là.

Dwivedi sirotait son habituelle tasse de thé du petit matin. Il était désormais entièrement guéri de sa blessure et l'acceptation du cessez-le-feu par le Pakistan l'avait beaucoup ragaillardé.

— Eh bien, Joshi, ne faites pas cette tête ! On dirait bien que tout est fini.

Joshi n'aimait pas jouer systématiquement les oiseaux de mauvais augure. Pourtant, c'était peut-être en cela que consistait son travail.

— Je crains que ce ne soit pas si simple, monsieur. Il semble qu'une sorte de coup d'Etat ait eu lieu, sans doute mené par quelques officiers supérieurs.

— Et ils veulent arrêter cette fichue guerre. Alors où est la mauvaise nouvelle ?

Singh avait complété la phrase pour Joshi. Il était clairement soulagé que ses hommes n'aillent pas s'empêtrer dans une guérilla urbaine à Lahore.

— Général, veuillez me laisser terminer.

Singh et Joshi étaient des intimes, et l'emploi du titre officiel était la forme la plus véhémence de réprimande que Joshi puisse employer à l'égard de son ami.

— Monsieur, mes sources m'indiquent que les Pakistanais bloquent tous les vols militaires. Selon des rapports non confirmés, ils fouillent frénétiquement la cargaison de tous les avions.

— Quelle conclusion en tirez-vous ?

— J'ai le sentiment qu'Illahi s'est enfui. Et voici ce que je viens de recevoir du Patriote. Ce message est pour le moins inhabituel : il est un peu obscur, et je soupçonne que notre ami était pressé.

— Que dit-il, Joshi ?

— Je vais vous le lire : "Possible ogives manquantes stop." Donc, si j'interprète correctement ce message, la menace nucléaire persiste. Illahi semble avoir pris le contrôle d'au moins une arme, dont il pourrait très bien se servir.

Un murmure parcourut l'assemblée, mais Dwivedi imposa le silence en prenant la parole.

— Nous risquons donc peut-être une attaque nucléaire, mais sans que le gouvernement pakistanais l'ait autorisée. Alors comment devons-nous réagir ?

— On les écrase avec nos bombes à nous.

Singh était connu pour ses vues extrémistes en matière d'armement nucléaire. Il avait beaucoup accéléré l'acquisition d'armes tactiques au début des années 2000.

Dwivedi lui répliqua très fermement.

— Allons, Singh, réfléchissons un peu. S'ils bombardent Delhi ou Bombay, j'admets l'idée de représailles sévères. Mais s'ils se contentent de viser nos forces, par exemple le 12<sup>e</sup> corps près de Lahore ? Que ferons-nous alors ?

Ram Prasad, qui n'avait qu'une connaissance rudimentaire de ces questions, croyait pourtant maîtriser la situation.

— Vivek, ils ne peuvent pas frapper nos forces si près de la frontière. Ils subiraient aussi les retombées radioactives, n'est-ce pas ?

— Pas nécessairement.

Tout le monde se tourna vers Sen, généralement considéré comme l'expert en armes nucléaires.

— Une cible située sur le champ de bataille, comme une concentration de troupes, ne nécessite qu'une petite ogive, de cinq ou dix kilotonnes. Si je voulais minimiser les retombées, je ferais exploser l'arme dans le ciel, à une hauteur comprise entre deux mille et cinq mille pieds. Avec ce scénario, il n'y a pas de retombées et on peut envoyer l'armée sans danger au bout de quelques heures. Il suffit de confier l'ogive à un avion ou à un missile.

Prasad blêmit légèrement, et Dwivedi rebondit sur ces propos.

— Ecoutez, Illahi n'a pas pu disparaître avec tout l'arsenal pakistanais. Ses hommes et lui ne contrôlent probablement que quelques ogives dans le pire des cas. Comment pourraient-ils les lancer, et comment pouvons-nous lutter ?

— Il y a deux possibilités, selon que la bombe est transportée par un F-16, voire un A-5, ou par un de leurs missiles. Le transport par avion est toujours risqué, car l'appareil risque d'être abattu en vol. Et si Illahi ne dispose que de quelques ogives, cette option me paraît exclue, surtout vu notre supériorité aérienne.

— En outre, Sen, puisqu'un nouveau gouvernement a été créé, un F-16 ne pourrait pas décoller avec des bombes sans qu'il en soit averti.

— Tout à fait, monsieur. Et cela vaut aussi pour les missiles, donc la seule alternative logique est qu'Illahi possède aussi un de leurs lanceurs mobiles. Cela expliquerait la panique au Pakistan.

Dwivedi se tourna vers son chef du renseignement.

— Joshi, votre homme se montre vraiment avare de détails, cette fois.

— Je sais, monsieur. Il doit être assez bousculé.

Raman s'exprima pour la première fois de la matinée.

— Ou bien il a été découvert. Et ce pourrait être une ruse

pakistanaise pour nous tromper quant à leurs véritables intentions.

Tout le monde sursauta en entendant le chef d'état-major de la marine, et plusieurs personnes se mirent à parler en même temps. Ce fut la confusion totale pendant quelques minutes, jusqu'à ce que Joshi doive presque crier pour ramener le calme.

— Je ne crois pas qu'il ait été découvert.

— Comment en être sûr ?

Joshi fut surpris de constater que même Dwivedi semblait douter.

— Monsieur, je connais cet homme. Il travaille pour nous et met sa vie en danger pour nous depuis près de vingt ans. Il se suiciderait plutôt que de se laisser surprendre.

— Joshi, je sais que vous lui faites toute confiance, mais nous ne pouvons écarter l'hypothèse que les Pakis l'aient pris sur le fait.

— Monsieur, c'est exclu. Nous procédons à des analyses graphologiques chaque fois que nous recevons un message. Celui-ci coïncide parfaitement avec les précédents envois.

— Joshi, les Pakis ont pu le torturer et l'obliger à écrire tout ce qu'ils voulaient.

— Monsieur, nous nous aventurons dans un domaine purement subjectif. En ce cas, toutes les suppositions sont permises, et c'est la parole d'un homme contre celle d'un autre.

Dwivedi soupira et griffonna quelque chose sur son bloc-notes.

— Or nous n'avons pas le temps d'en débattre. Nous devons maintenant faire un choix et agir.

Joshi prit la parole. *Ça va foirer. Si je me trompe, j'y laisse mon boulot.*

— Monsieur, selon moi, nous devrions traiter ce message comme authentique. Je crois qu'aucun d'entre vous ne connaît vraiment l'homme auquel nous avons affaire. Je vais vous donner quelques détails et vous pourrez juger vous-mêmes. Monsieur, vous connaissez son existence, mais vous ne savez pas toute l'histoire. Je ne vous révélerai évidemment pas son identité, mais je vais vous en dire un peu plus sur l'homme que nous appelons le Patriote.

Il but une gorgée du verre placé devant lui. La tension de la matinée commençait à le fatiguer, et des gouttes de transpiration étaient apparues sur son front. Il les épongea délicatement avec son mouchoir et reprit.

Tout l'auditoire l'écouta, captivé.

— Il y a plus de vingt ans, dans les années 1980, alors que j'étais encore un relativement jeune membre du renseignement indien, j'étais chargé du Cachemire. Pendant l'un des nombreux massacres qui marquèrent les vrais débuts du militantisme, les terroristes avaient anéanti une famille hindouiste de la vallée. Il n'y avait qu'un survivant, un adolescent. Nous formions alors de jeunes Cachemiris afin de les infiltrer dans la zone occupée par le Pakistan pour savoir ce

que mijotaient les Pakis. Certains revenaient, d'autres pas. Le jeune homme dont je vous parle s'avéra tout à fait exceptionnel. Contrairement à la plupart de ceux que nous envoyions de l'autre côté de la frontière, il était issu d'un milieu assez aisé et avait fait des études brillantes. Mon supérieur eut une idée géniale : pourquoi ne pas voir beaucoup plus grand ? Nous lui avons fait la proposition, en lui présentant tous les risques, tout ce à quoi il devrait renoncer. Et il accepta : il n'avait plus rien ni personne et, s'il pouvait venger ce qui était arrivé à sa famille, cela en vaudrait la peine. Après l'avoir formé pendant un an, nous l'avons donc converti à l'islam et envoyé là-bas. Je n'entrerai pas dans les détails, mais il s'est vite élevé dans la hiérarchie du gouvernement et il ne nous a jamais fait défaut. Pour le coup d'Etat d'Illahi, il nous avait prévenus une semaine avant et, dans la crise actuelle, son aide est inestimable. Je ne l'ai plus revu depuis qu'il s'est établi au Pakistan, mais je le connais : jamais il ne nous trahirait, malgré toute la pression qu'il pourrait subir. Je pense que nous devons tenir compte de son avertissement.

Comme personne ne parlait, Dwivedi fit connaître son sentiment.

— Allons-y. Mais pourquoi le gouvernement pakistanaï ne nous a-t-il rien dit ?

— Monsieur, ils pensent sans doute que ce serait un grand signe de faiblesse. Ils craignent que nous ayons l'impression qu'ils ne maîtrisent pas la situation et que nous passions à l'offensive.

— Très bien, alors, à supposer que nous ayons affaire à quelques ogives, comment pouvons-nous lutter ?

C'est Sen qui répondit.

— Monsieur, s'il s'agit d'un ou de plusieurs lanceurs mobiles, nous avons peu de chances de les détruire avant qu'ils ne tirent. Pendant la guerre du Golfe, malgré leur supériorité, les Alliés n'ont pu abattre aucun lanceur de Scud mobile : ils sont trop simples à cacher et à déplacer. Dès qu'ils tirent, ça devient moins dur, mais ça reste difficile. Si c'est un Ghaznavi ou un Hatf, comme cela paraît vraisemblable, ce n'est pas du tout la même histoire : ils sont beaucoup plus rapides et surtout beaucoup plus précis que les Scud. Rappelez-vous, même pendant la guerre du Golfe, les Américains n'arrivaient pas à grand-chose avec leur système antimissile Patriot. Dans la plupart des cas, ils pouvaient juste dévier les Scud. Avec le nucléaire, même quand on manque la cible de peu, ça marche. Delhi et Bombay sont plutôt bien loties. Nous avons un système antimissile balistique qui protège ces deux villes et, s'il ne s'agit que d'un ou deux missiles, nous avons pas mal de chances de les intercepter.

— Que signifie "pas mal de chances" ? demanda Dwivedi.

— Entre 50 % et 60 %.

Des grognements se firent entendre à travers la pièce.

— C'est bien pire dans le cas de villes plus petites ou de cibles tactiques. Un corps d'armée comme le 12<sup>e</sup> dispose de beaucoup de missiles sol-air mais, étant donné le temps de vol depuis n'importe quel point de lancement, on n'a pas le temps de les prévenir avant qu'ils soient touchés.

Dwivedi remarqua qu'il avait pratiquement mâchonné tout le bout de son stylo. Il fronça les sourcils : c'était une mauvaise habitude dont il essayait depuis longtemps de se débarrasser.

— Merci à tous. Voici ce que nous devrions faire selon moi.

Tout le monde regardait Dwivedi. Beaucoup se félicitaient de ne pas avoir eu à exprimer une opinion sur la manière de se tirer de ce pétrin.

— D'abord, essayons de nous défendre. S'ils nous lancent un missile, nous ferons tout ce qu'il est humainement possible de faire pour tenter de l'intercepter. Ensuite, représailles proportionnelles. S'ils frappent nos troupes, nous frapperons les leurs ; s'ils frappent une de nos villes, nous frapperons les leurs. Enfin, nous leur annonçons tout cela.

Tout le monde resta un moment sous le choc, puis Singh protesta, suivi par Raman.

— Du calme. Nous leur disons que nous sommes ravis qu'ils acceptent le cessez-le-feu, mais que nos satellites ou nos vols de reconnaissance ont remarqué qu'un de leurs lanceurs mobiles a disparu. Qu'ils nous assurent qu'ils contrôlent la situation, ou bien le cessez-le-feu n'entre pas en vigueur. Et s'ils lancent un missile, nous en ferons autant. Cela devrait les dissuader de vouloir plaisanter avec nous.

\*

Karim lut le fax que les Indiens venaient de lui envoyer.

— Shamsher, il y a un problème. Nous avons intérêt à retrouver très vite Illahi ou ce lanceur, sans quoi nous aurons de gros ennuis.

L'officier étudia le fax avec un mépris avoué.

— Avec leurs foutus satellites, est-ce qu'ils ont pu voir de quel lanceur en particulier il s'agissait ?

— Je n'en suis pas sûr. Les Américains peuvent lire les plaques d'immatriculation depuis l'espace. Les Indiens n'en sont pas encore là. Mais ils sont très actifs sur le marché de l'imagerie satellite commerciale. Rappelez-vous cet incident qui remonte à janvier 1999, je crois. Les Américains bombardaient l'Irak et avaient besoin d'évaluer les dégâts. Mais ils n'avaient aucun satellite qui passait par là. Ils ont donc acheté des photos satellites aux Indiens. Sérieux avertissement, si on y repense : avec leurs satellites, les Indiens pouvaient distinguer au moins les cibles de la taille d'un bâtiment.



Depuis, ils ont peut-être fait des progrès.

— Ou bien ça pourrait être du bluff.

Shamsher avait sorti une cigarette, mais il résista à l'envie de fumer.

— Peut-être, mais je n'ai pas envie de prendre le risque, Shamsher.

— Oui, je suis d'accord. Dépêchons-nous de retrouver ce salaud. Où est Arif ?

— Il a dit qu'il partait pour l'aéroport.

— Oui, bonne idée. C'est un malin, votre copain.

— Sans lui, je ne sais pas où j'en serais !

*Le seul moyen de gagner une guerre atomique est de s'assurer qu'elle n'aura pas lieu.*

GÉNÉRAL OMAR BRADLEY

Le chasseur de Kohli se maintenait à une altitude de vingt mille pieds. Il lui semblait étrange de ne plus faire équipe avec Abbas, mais Kohli savait que son remplaçant était un bon copilote. En outre, ce ne serait qu'une question de temps. Les médecins avaient finalement déclaré l'état d'Abbas stationnaire. Il ne revolerait pas de sitôt, mais c'était agréable de savoir qu'il s'en était sorti.

Ce soir-là, pourtant, Kohli était préoccupé par d'autres problèmes. Son escadron venait de décoller en hâte, une demi-heure auparavant. Son avion faisait partie d'une énorme armada, qui comptait près d'une centaine de chasseurs, déployée sur toute la frontière. Faire voler tant d'appareils représentait un effort colossal, et Kohli avait déjà été informé de deux crashes. Les chefs d'escadron avaient été briefés sur leur mission. Aux autres, on avait dit qu'ils devaient guetter l'arrivée d'éventuels "intrus" pour les abattre. Kohli savait précisément ce qu'il était censé chercher. Et cette idée le faisait frissonner.

Juste avant le décollage, il avait appelé Roma. Il lui était évidemment défendu de lui révéler ce qui se passait, mais il avait eu envie d'entendre le son de sa voix. Qui sait, c'était peut-être la dernière fois.

Son radar principal était allumé et il servait de système de détection pour les avions plus anciens, les MiG-21 et 23. S'il repérait des missiles, il tenterait de les détruire, mais il devrait aussi guider vers eux les chasseurs dépourvus de radar sophistiqué. C'était indispensable car, même si les quatre avions radars indiens étaient en vol, certaines zones restaient non couvertes. Kohli savait que si un missile apparaissait sur l'un de ses écrans, la lutte serait bien difficile. Les seuls chasseurs de l'armée indienne capables d'abattre des missiles balistiques étaient probablement les Su-30 et, dans une moindre mesure, les MiG-29. Même pour eux, la tâche serait ardue. Le missile arriverait à deux fois la vitesse du son. Kohli n'aurait droit qu'à un seul tir, et il faudrait un petit miracle pour faire mouche. L'armée de l'air avait déployé tellement d'avions de combat que cela indiquait bien à quel point la situation était désespérée.

Il surveillait ses écrans, à l'affût du moindre signe annonçant un ou plusieurs missiles, mais il priait pour n'en voir aucun.

— Mais non, attention, imbécile ! Pas la peine que les Pakis nous tuent, tu vas t'en charger avant eux !

A ces mots, le jeune soldat qui avait trébuché alors qu'il manipulait le réservoir de propulseur liquide trembla et, tout penaud, posa le conteneur avec un sourire gêné. Le commentaire du major déclencha les rires nerveux de la dizaine d'hommes réunis autour du véhicule.

Ce que faisait le soldat n'était guère dangereux, mais le major avait cru bon de divertir un peu ses troupes, si tant est que cela fût possible, vu les circonstances.

Alors que ses hommes s'affairaient autour des deux véhicules, le major alluma une cigarette et se dit que son métier était bien curieux. On passe toutes ses heures de travail à s'entraîner pour faire du mieux qu'on peut, et le reste du temps à prier pour ne pas avoir à le faire.

Il regarda les deux engins garés devant lui. Il s'agissait de deux véhicules à roues, conçus dans un objectif précis. Chacun était équipé d'un petit écran de contrôle, outre le tableau de bord ordinaire d'une voiture. L'arrière avait été adapté au transport d'un unique missile sol-sol ss-150 Prithvi. Les deux missiles que le major avait à ses pieds portaient chacun une ogive de cinquante kilotonnes et, dès qu'il en recevrait l'autorisation, iraient larguer leur charge mortelle sur Karachi et Islamabad respectivement.

Cette fuite donnait à Illahi l'impression d'être un voleur en cavale. Mais lorsqu'il fut informé du raid sur son domicile et de l'attaque du qg de Tariq, il s'estima heureux d'avoir suivi le conseil d'Abdoul. Il portait des vêtements civils, un grand chapeau et des lunettes pour dissimuler son apparence au maximum. Abdoul avait également troqué sa robe habituelle contre une chemise et un pantalon. Ils étaient partis dans la voiture personnelle d'Abdoul et se dirigeaient vers l'aéroport. Ils devaient embarquer dans un cargo saoudien pour un vol commercial à destination de Djeddah.

Alors qu'ils étaient aux portes de l'aéroport, il vit dix moudjahidin armés jusqu'aux dents, chargés de veiller à la sécurité de l'avion. Cependant, ils ne devaient intervenir que si Illahi ou Abdoul avaient des ennuis, l'idée étant que les deux fuyards passent inaperçus.

Lorsque Illahi sortit de la voiture, tout le monde aurait pu le prendre pour un homme d'affaires muni de son ordinateur portable. L'aéroport était presque vide, la plupart des civils évitant ce quartier à cause de la guerre.

Illahi et Abdoul pénétrèrent à l'intérieur du terminal. Le policier en

faction ne leur prêta pas grande attention. Leurs billets étaient valides, sous des noms d'emprunt, bien sûr, et ne semblaient poser aucun problème. Les deux hommes se dirigèrent vers le comptoir saoudien et furent enregistrés à bord d'un avion qui devait décoller deux heures plus tard. Après les formalités, ils s'installèrent dans le salon d'embarquement.

Illahi essaya de lire le journal, mais il avait l'esprit ailleurs. Il avait hâte d'être dans l'avion et d'en avoir terminé. Il savait que Karim et ses hommes le chercheraient, et il n'avait absolument pas de temps à perdre.

— Abdoul, qu'est-ce que fout votre bonhomme ?

— Patience, il va arriver. Sa Sainteté en personne a briefé l'équipe. Je pense que vous pouvez vous détendre, maintenant.

Illahi resta nerveux pendant les cinq minutes suivantes, jusqu'à ce qu'un homme en uniforme saoudien s'approche d'eux.

Avant qu'Illahi ait pu prononcer un mot, il dit simplement : "Suivez-moi."

Illahi et Abdoul passèrent avec lui devant le bureau d'immigration. Le Saoudien marchait d'un pas vif, comme s'il ignorait que les deux hommes le suivaient. Quand Illahi le vit entrer dans la zone fret, il s'arrêta et regarda Abdoul.

— Eh, qu'est-ce qui se passe ?

Abdoul n'avait encore jamais vu Illahi aussi agité. Il espérait qu'il garderait son calme mais, dans le cas contraire, ses instructions étaient claires : lui soutirer les codes, le tuer et exécuter le plan lui-même. Abdoul savait qu'il y aurait de la casse, et il pria en silence pour qu'Illahi ne pète pas les plombs.

— Illahi, ne vous en faites pas, c'était prévu. Nous allons embarquer avec le fret. C'est un vol sans passagers. Si nous avions pris un vol normal, Karim l'aurait sûrement fait annuler dès le début du plan.

— Oui, c'est logique.

Malgré la climatisation, Illahi se mit à transpirer et prit le temps de s'essuyer le front avant de suivre Abdoul en direction de la zone fret. Il retira ses lunettes et aperçut un homme en uniforme, à vingt mètres. Il ne put le reconnaître, mais il l'avait incontestablement déjà vu quelque part. Oh, sûrement lors d'un défilé militaire. Il franchit la porte de la zone fret et la referma derrière lui.

\*

Arif inspectait l'aéroport depuis près de deux heures et il commençait à perdre espoir. Il était allé prendre un café au bar lorsqu'il avait vu l'homme qui se dirigeait vers la zone fret. *C'est bizarre, seuls les membres d'équipage ont le droit d'y aller.* Puis l'homme s'arrêta et

sembla tourner la tête vers lui. Arif faillit renverser son café, stupéfait de voir le visage d'Illahi Khan. Il essaya de se rappeler si Illahi pouvait le reconnaître, puis il comprit que c'était de la paranoïa. Le Premier ministre n'avait aucune raison d'identifier un officier de l'armée de l'air. En regardant Illahi qui entrait dans la zone fret, Arif remarqua la mallette qu'il avait à la main.

Il sut alors qu'il devrait agir vite.

Il avait avec lui quatre hommes de la police de l'armée de l'air, que Karim et lui avaient spécialement briefés en vue de cette mission. Il les contacta tous les quatre par radio et leur demanda de gagner la zone fret dans les plus brefs délais.

Les hommes arrivèrent en quelques minutes. Ils étaient tous très jeunes, l'aîné n'avait pas vingt ans ; ils cherchaient à avoir l'air courageux mais ils étaient visiblement terrifiés. Ils étaient cachés derrière le bar, d'où ils surveillaient parfaitement la zone fret. Arif leur expliqua ce qu'il avait vu et l'un d'eux prit la parole.

— Monsieur, j'ai contrôlé les listes d'embarquement. Il y a un cargo saoudien, un Hercules, qui doit décoller dans moins d'une heure, de la piste 1.

Arif était si excité qu'il saisit le jeune homme par les épaules.

— Comment fait-on pour aller de la zone fret aux avions ?

Le soldat resta abasourdi.

— Euh... on ne peut pas. Je veux dire, personne ne fait ça. Il y a un tapis roulant qui transporte le fret.

— On peut y aller ?

— Je ne crois pas. Regardez !

Arif leva les yeux : six moudjahidin armés de fusils d'assaut s'approchaient de la zone fret et se plantèrent devant la porte en bavardant entre eux. Arif ne pouvait rien faire, car les moudjahidin jouissaient d'une grande liberté de mouvement et, depuis que la guerre avait éclaté, ils étaient souvent appelés en renfort des autorités civiles. Arif secoua la tête, dégoûté à la pensée que ces mercenaires ignorants étaient censés maintenir l'ordre.

Il consulta sa montre. Moins de vingt-cinq minutes. Après tout, Illahi était peut-être déjà dans l'avion. *Réfléchis, réfléchis*. Il calcula ses chances. Il n'avait pas d'armes et les quatre soldats n'avaient qu'un revolver chacun. Ils ne pourraient jamais franchir la barrière des moudjahidin. Et même à supposer qu'il parvienne jusqu'à Illahi, que pourrait-il bien faire alors ?

Arif comprit que les quatre hommes attendaient ses directives et il regretta de ne pouvoir leur avouer qu'il n'avait aucune idée. Il sortit son téléphone portable et appela le bureau de Karim.

Dès que Karim décrocha, Arif lui raconta tout en hâte. Karim garda le silence jusqu'à ce que son ami termine, presque à bout de souffle.

— Arif, j'envoie tout de suite les hommes de Shamsher. Ils seront là dans moins d'une demi-heure. En attendant, demande l'aide des flics de l'aéroport.

— Karim, il sera trop tard. Nous n'avons plus le temps. Et qu'est-ce que je dirais aux flics ? “Bonjour, j'ai besoin d'arrêter le Premier ministre” ? Nous n'avons aucune preuve qu'il complotte quelque chose. Tu n'as pas officiellement pris le pouvoir. Et nous n'avons pas le temps d'essayer de persuader des flics débiles. Non, il faut qu'on se débrouille tout seuls. A supposer que je rejoigne Illahi, qu'est-ce que je fais ?

Karim resta muet un moment. Prendre le QG de Tariq s'était avéré facile, mais des gangs de moudjahidin étaient tombés sur les hommes de Shamsher et des combats acharnés avaient éclaté à travers Islamabad. Tant que ces fusillades n'auraient pas cessé, il était hors de question de prendre le contrôle du pays. Finalement, il pensa à la mallette qu'Arif avait mentionnée et il prit sa décision.

— Arif, tu sais que c'est grave. Arrête-le. Par n'importe quel moyen.

— Alors, j'ai besoin que tu me confirmes une chose. Si je dois le tuer, tu es d'accord ?

Nouveau silence.

— Arif, fais tout ce que tu jugeras nécessaire.

\*

Arif entraîna les quatre soldats un peu plus loin.

— Ecoutez, vous savez déjà pourquoi nous sommes ici. Il est impératif d'arrêter Illahi. Et c'est à nous de le faire, car les renforts n'arriveront jamais à temps. Donc j'ai besoin de vous pour détourner l'attention des six gugusses. Pas de bêtises, je veux vous récupérer vivants, mais éloignez-les de cette porte assez longtemps pour que je puisse entrer dans la zone fret. Vous avez exactement cinq minutes pour inventer un truc. J'ai des choses à aller chercher.

Arif partit vers les toilettes, laissant les quatre soldats, dont deux n'avaient encore jamais abattu un homme, réfléchir à un moyen de faire diversion.

Arif entra dans l'un des cabinets et ferma la porte. Il se mit à genoux et fouilla derrière la cuvette pour en retirer un petit sac de toile qu'il avait apporté. En tant que responsable de la maintenance de l'armée de l'air pakistanaise, il était souvent chargé d'aider les autorités de l'aviation civile, surtout en cas d'enquête sur un accident. Il était connu à l'aéroport et n'avait pas dû passer par les contrôles de sécurité. Pourtant, il n'avait pas voulu prendre le risque d'être repéré avec ce sac, qu'il avait donc caché dans les toilettes.

Il ouvrit le sac et en sortit un 9 mm. Il avait sur lui deux chargeurs.

Il en fourra un dans la poche de son pantalon, puis enclencha l'autre dans le pistolet et introduisit une cartouche dans la chambre. Il glissa l'arme dans sa poche droite, puis tira du sac l'autre objet qu'il contenait. On aurait cru un réveil, s'il n'avait pas eu à l'arrière comme une épaisse couche de pâte à modeler, et sur le dessus deux petits fils électriques.

Arif souleva l'objet dans ses mains. Il ne pesait pas plus de cinq kilos, mais Arif savait quels ravages il pouvait faire. Il régla le cadran et remit l'objet dans le sac. Puis il sortit des toilettes.

\*

Arif repassa devant les soldats et, sans ralentir, dit simplement : "Maintenant !"

Il s'assit au bar et regarda les quatre hommes agir.

Deux d'entre eux partirent en direction des moudjahidin, qui les regardèrent un instant puis semblèrent se désintéresser d'eux. Après avoir attendu environ cinq secondes, un homme courut après ses camarades en criant. Le quatrième était resté derrière le bar.

— Au feu ! Au feu !

Une épaisse fumée montait de derrière le bar. Les serveurs paniqués se mirent à courir alors que les alertes incendie se déclenchaient. Les moudjahidin hésitèrent mais n'osèrent pas quitter leur poste. L'un des soldats s'approcha d'eux et parla à celui qui était le plus proche.

— Eh, vous êtes dingue ? Il y a le feu, là-bas. Foutez le camp !

Les moudjahidin virent jaillir du bar des flammes grandes comme un homme. A contrecœur, ils se mirent à suivre les soldats vers la sortie de secours, à gauche.

Du même pas, Arif s'avança vers la zone fret. Des gens couraient à travers le terminal et, dans la confusion, personne ne le remarqua. Il entra rapidement et referma la porte qu'il verrouilla derrière lui.

\*

L'hélicoptère noir volait à six mètres au-dessus des vagues. Il était hérissé d'équipement électronique et de brouilleurs qui le rendaient pratiquement invisible pour les radars. Il transportait une équipe de dix hommes de la Delta Force américaine. Ils patrouillaient depuis deux heures, depuis qu'on leur avait signalé que les Pakistanais installaient un lanceur mobile en position de tir.

Les Indiens n'étaient pas les seuls à rechercher les ogives pakistanaïses manquantes.

Depuis qu'Illahî avait repoussé la proposition de cessez-le-feu, et

surtout après les événements tumultueux d'Islamabad, les satellites et les avions espions américains recherchaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre le lanceur mobile disparu. Grâce à la technologie qui leur permettait de lire la couverture d'un livre de poche depuis l'espace, les Etats-Unis avait soigneusement répertorié l'emplacement de tous les lanceurs de missiles mobiles pakistanais. La tâche avait été difficile, et quelques équipes clandestines avaient finalement été envoyées sur le terrain.

Pour une mission dont les enjeux étaient aussi élevés, il était inévitable de recourir aux méthodes éprouvées. Il n'y aurait ni missiles de croisière, ni bombardiers furtifs. Il n'y aurait qu'une poignée d'agents très spéciaux.



*Ce que les scientifiques ont dans leurs valises est terrifiant.*

NIKITA KHROUCHTCHEV

Illahi venait de boucler sa ceinture lorsqu'il entendit l'alarme se déclencher. Il se pencha vers Abdoul, assis deux rangées devant lui.

— Abdoul, qu'est-ce qui se passe ? Vous croyez qu'ils nous ont repérés ?

Abdoul répondit sans tourner la tête. Il ne voulait pas qu'Illahi voie le mépris qui se lisait sur son visage.

— De toute façon, il est trop tard. Faites simplement ce que vous avez à faire.

Illahi sentit la migraine revenir. Tout à coup, elle fondit sur lui avec une telle intensité qu'il lâcha la mallette et se prit la tête à deux mains.

Abdoul entendit le bruit et se leva. Il parla, mais d'une voix dénuée de sympathie.

— Illahi, ressaisissez-vous, ou je m'occupe moi-même de notre affaire !

Illahi fouilla dans ses poches et en extirpa un flacon de comprimés. Il en ingurgita deux et se rassit, les yeux fermés. Il sursauta en entendant le vacarme des moteurs qui se mettaient en marche.

Il regarda par le hublot et vit plusieurs voitures de pompiers foncer vers le terminal, mais aucun signe d'incendie. Ce ne devait pas être un feu bien important. Pas au point de les empêcher de décoller, en tout cas.

Il ramassa la mallette et la posa sur ses genoux pour l'ouvrir. Un profane n'y aurait vu qu'un ordinateur portable et, de fait, cela y ressemblait fort, comme les "bombes-valises" quasi légendaires, conçues pour donner aux présidents américain et russe le contrôle de leur arsenal nucléaire pendant les années 1960 et 1970.

Dès qu'il toucha un bouton, l'écran s'anima.

Illahi entra son mot de passe et, en attendant que l'écran principal s'affiche, il prit le temps de penser à ce qu'il allait provoquer. Le plan de l'Imam paraissait très simple, mais il pouvait aisément prendre des proportions que nul ne pourrait contrôler, et surtout pas lui-même.

Le menu principal s'afficha et Illahi utilisa le trackpad pour naviguer jusqu'à l'option désirée. Il commença à taper une séquence alphanumérique, puis attendit. Il savait que, dès qu'il l'aurait terminée et qu'il appuierait sur *Enter*, des impulsions électriques déclencheraient une explosion nucléaire au Cachemire. L'explosion

d'une ogive placée parmi les forces pakistanaises et moudjahidin. Il se demandait comment Allah le jugerait pour avoir directement causé la mort de milliers de ses propres soldats, dont le seul crime, pour ainsi dire, était d'avoir obéi à ses ordres. Bien sûr, l'Imam avait justifié ce geste comme étant un grand sacrifice, nécessaire pour le plus grand bien de la foi. Mais, à présent, Illahi avait des doutes. *Je devrais peut-être ressortir et me rendre. Vivre en prison les quelques jours qui me restent.*

Mais lorsqu'il releva la tête, il sut qu'il avait brûlé tous ses vaisseaux. Abdoul était assis face à lui, un revolver à la main. Il n'eut pas besoin de dire ou de faire quoi que ce soit. Illahi sut alors qu'Abdoul le tuerait sans hésiter.

Il tapa une lettre de plus, et s'arrêta de nouveau, pour chercher la feuille de papier glissée dans un coin de la mallette. Y était rédigée une déclaration qui serait diffusée dans le monde entier dix minutes après l'explosion, condamnant l'Inde pour avoir utilisé la première des armes nucléaires tactiques contre les forces pakistanaises et les combattants de la liberté au Cachemire. Puis il saisisrait une série de coordonnées pour le lanceur Hatf, dont le responsable lancerait le missile sur les forces indiennes massées près de Lahore.

Ensuite, le plan devenait un peu plus flou. Tout dépendait de l'Imam. Quelle que soit la tournure que prendraient les événements après l'échange nucléaire initial, l'Imam saluerait Illahi comme un héros de la foi pour avoir résisté au chantage nucléaire et publierait une déclaration disant que l'Islam ne se laisserait pas intimider. Si la situation leur échappait, le Pakistan serait cité comme un exemple des menaces contre la foi et inspirerait des actions anti-Occident dans toute cette partie du monde. En cas d'escalade, Illahi se réfugierait en Arabie Saoudite.

Le coup d'Etat de Karim avait un peu bouleversé ce programme. Mais, d'après les calculs d'Illahi, ils ne pourraient officiellement prendre le pouvoir que dans la matinée. Les hommes d'Abdoul y veilleraient. D'ici là, il serait trop tard.

\*

Arif pénétra dans la zone fret et n'y trouva personne. La plupart des membres d'équipage s'étaient enfuis dès que l'alarme incendie s'était déclenchée et on ne voyait nulle part Illahi et Abdoul. Il y avait des caisses et des paquets un peu partout ; à droite, cinq grands tapis roulants menaient aux véhicules qui emporteraient les bagages vers leurs pistes respectives.

Arif commença par le tapis roulant situé au bout de la salle pour vérifier à quel vol il correspondait. Pakistan International Airlines. Le

suisant était celui d'un vol Air Lanka et le troisième sortait les caisses d'un avion cargo de l'armée de l'air. Il ne restait que les deux derniers, mais ni l'un ni l'autre n'était chargé de bagages. Arif n'avait aucun moyen de déterminer quel tapis menait à l'avion saoudien dans lequel Illahi devait se trouver. Il décida de recourir au système séculaire de prise de décision : pile ou face.

Il grimpa sur le tapis roulant immobile et entra dans le tunnel sombre où il disparaissait. Après moins d'une minute, il se retrouva face à un avion de transport Hercules C-130 à marquage saoudien. *Bingo*. Les quatre gros moteurs tournaient déjà. Résistant à l'envie de courir vers l'appareil, il se dirigea vers la porte de chargement ouverte à l'arrière. Il y avait un seul membre d'équipage, un adolescent saoudien, qui procédait à des contrôles de dernière minute avant de fermer la porte.

Le jeune homme s'interrompit en voyant Arif. Ne sachant que faire et voyant son uniforme, il choisit la méthode la plus sûre. Il salua.

— Officier, que puis-je faire pour vous ?

— Je suis le capitaine Arif Ansari, de l'armée de l'air pakistanaise. Vous devez avoir entendu l'alarme incendie.

— Oui, capitaine.

Arif mobilisa toute sa matière grise pour inventer un prétexte.

— C'était une alerte à la bombe.

Epouvanté, le jeune homme écarquilla les yeux. Ce n'était pas un soldat et il ne voulait pas être mêlé à la guerre et aux bombes. Son précédent emploi consistait à charger du ballast sur des péniches, et son oncle l'avait fait engager dans les réserves aériennes. Jusque-là, il n'avait pas vraiment vu la différence : il chargeait des caisses dans des véhicules. Sauf que cela lui donnait l'occasion de pas mal voyager en avion.

— Eh bien, voyons, laissez-moi passer. Il faut que j'entre au cas où il y aurait une bombe à l'intérieur. Elle serait cachée dans un sac jaune. Vous en avez vu ?

Ayant remarqué l'expression terrorisée du garçon, Arif avait joué le tout pour le tout. Le Saoudien obéit et s'écarta pour le laisser entrer.

Arif se mit ostensiblement à retourner toutes les caisses. Tandis qu'il s'enfonçait dans la soute, le Saoudien restait à distance. Craignant la bombe possible, il ne tenait pas à s'approcher.

A l'abri d'un énorme carton, Arif plaça son sac contre la paroi séparant la soute de la cabine. C'était une précaution superflue, mais il tenait à positionner le paquet aussi près d'Illahi que possible.

En sortant, il lança un regard au jeune Saoudien, qui parut tout à fait soulagé.

— Bon vol.

Illahi se détendit un peu dès que l'avion se mit à circuler sur la piste. Quand l'appareil prit de la vitesse, il vit par son hublot le terminal et les contours de la ville. Il se demanda s'il les reverrait un jour.

Enfin, le sort en était jeté. Plus moyen de revenir en arrière.

Lorsque l'avion atteignit son altitude de croisière, Illahi sortit son tapis de prière et s'y agenouilla.

En levant les mains pour prier son dieu, il implora compréhension et pardon. Agacé, Abdoul le regardait avec impatience. Finalement, quand Illahi se leva pour rejoindre son siège, il lui cria presque :

— Illahi, vous aurez tout le temps de prier après. Finissons-en.

Illahi reprit la mallette et l'ouvrit. Il avait déjà saisi tous les codes. Il n'avait plus qu'à les confirmer à nouveau avant d'appuyer sur la touche *Enter*.

Il allait faire le geste ouvrant le menu final lorsqu'il sentit derrière lui un brusque courant d'air chaud. Puis tout se produisit en quelques secondes. Le visage d'Abdoul déformé par la terreur. Un voile de flammes fonçant vers lui. Puis les ténèbres. La dernière pensée d'Illahi fut : *Mais je n'ai même pas appuyé sur la touche.*

Le capitaine pakistanais chargé du lanceur Hatf était intrigué. On lui avait explicitement annoncé qu'il recevrait les codes de lancement dans l'après-midi. Isolé dans le marais de Kachchh, près de la frontière, avec l'ordre très strict d'éviter toute transmission radio, il n'avait aucune idée de ce qui se passait. *Les Indiens ont-ils anéanti notre centre de contrôle ?*

Autour de lui, ses hommes commençaient aussi à s'agiter. Ils ne connaissaient pas les instructions spécifiques qu'il avait reçues, mais ils se plaignaient constamment d'être stationnés au milieu de nulle part depuis plusieurs jours. Les dix commandos des forces spéciales nommés pour garder le lanceur étaient bien plus stoïques et semblaient presque se réjouir de la déconfiture des "réguliers".

Le capitaine essayait de son mieux de retarder l'inévitable. Dans l'idéal, il aurait attendu l'ordre formel autorisant le lancement. Mais il savait qu'arrivé à ce point, il devrait agir de sa propre initiative. Les instructions étaient très claires : attendre une heure, puis tirer sur la cible, sauf contrordre. Cette dernière précision avait été ajoutée par Abdoul. Autrement dit, le plan devait être à toute épreuve et avoir une chance de réussir même si Abdoul et Illahi étaient arrêtés.

Le capitaine regardait les minutes s'écouler une à une. Quand il ne resta plus qu'une demi-heure, il se mit à genoux pour prier.

— Pardonnez-moi, Seigneur, pour ce que je suis sur le point de faire. Donnez-moi la force d'exécuter ce qui est mon devoir.

\*

L'hélicoptère américain Black Hawk volait à sa vitesse maximale. Les coordonnées de sa cible avaient été transmises par un avion espion U-2 une heure auparavant. Impossible de dire s'il s'agissait bien du lanceur avec sa bombe. Mais ce n'était pas le moment de prendre des risques. Le lanceur se trouvait dans un lieu frontalier isolé, camouflé pour tromper tous les senseurs et caméras sauf les meilleurs, et gardé par un contingent anormalement nombreux : tout cela renforçait les chances que ce soit le bon.

Dans l'hélicoptère, les opérateurs de la Delta Force se noircirent le visage et vérifièrent leurs armes, pratiquement sans dire un mot. Les hommes savaient qu'ils allaient accomplir la mission la plus importante de leur carrière.

\*

A présent en paix avec lui-même et avec son dieu, le capitaine pakistanais se leva avec lassitude et rassembla ses hommes. Lorsqu'il se mit à leur donner les ordres nécessaires au lancement, il vit se refléter sur les visages un peu de cette crainte qu'il avait dû trahir. Mais il les avait bien entraînés et ils exécutèrent leurs tâches avec précision.

Les hommes des forces spéciales virent là le signe qu'il était temps pour eux de se préparer à lutter contre tout ce qui aurait pu empêcher la réussite de ce tir. Deux commandos, armés de missiles antiaériens tirés à l'épaule, se placèrent sur une colline voisine, scrutant le ciel pour y détecter une éventuelle menace. Les autres décrochèrent leurs pistolets-mitrailleurs et se positionnèrent autour du missile.

Le capitaine avait terminé les vérifications préliminaires et s'apprêtait à saisir les dernières coordonnées, lorsqu'il se retourna brusquement en entendant un des commandos tirer une roquette. Il vit le panache rouge d'un missile s'élever dans le ciel. Croyant que l'armée de l'air indienne l'avait repéré, il se mit à taper le numéro aussi vite qu'il le pouvait. Dans deux minutes, les Indiens ne pourraient plus rien pour l'arrêter.

\*

Le Black Hawk fit une embardée et déploya une douzaine de leurres,

qui brouillèrent sans peine le vieux missile Anza que l'homme des forces spéciales pakistanaises avait tiré. L'hélicoptère s'en sortit sain et sauf, mais ce tir eut quand même une conséquence. Ignorant l'intensité des défenses antiaériennes au-devant desquelles il allait, le pilote américain se posa deux cents mètres plus loin que sa zone de largage prévue. Il ne faudrait que quelques secondes aux opérateurs de la Delta Force pour couvrir cette distance supplémentaire. Mais des secondes, il n'y en avait déjà que trop peu pour les gaspiller ainsi.

\*

Le capitaine pakistanais avait commencé à saisir les codes de lancement, quand il vit s'écrouler tout près de lui un homme des forces spéciales, dont la tête explosa presque, l'arrosant de sang et de cervelle. Ebranlé, le capitaine se plaqua au sol, instinctivement, en se demandant quels démons pouvaient tirer d'aussi loin avec une telle exactitude. Accroupi près de la remorque du missile, il vit des soldats pakistanais tomber tout autour de lui. Il n'avait pas encore identifié l'ennemi, mais il apercevait des formes noires qui se déplaçaient de couvert à couvert, tirant avec des armes munies de silencieux. Il avait cru que les hommes des forces spéciales étaient bien entraînés, mais ces attaquants les fauchaient avec une précision fatale et impitoyable. C'est alors qu'il comprit deux choses : d'une part, que toutes ces formes noires semblaient converger vers lui et, d'autre part, qu'en plongeant comme un lâche, il avait perdu de précieuses secondes.

Il se releva et ouvrit l'écran de contrôle pour terminer de saisir les codes, lorsqu'une douleur aiguë dans le flanc le fit retomber. Son cerveau enregistra vaguement le fait qu'il avait reçu une balle, mais il tâcha de surmonter la douleur pour accomplir sa mission. Cette fois, une balle vint se planter dans l'arrière de son crâne. Puis ce fut le noir total.

Les opérateurs de la Delta Force attachèrent des explosifs au lanceur de missiles, avant de disparaître en silence dans les ténèbres. Dix-huit soldats pakistanais gisaient morts autour de la zone de lancement. Deux Américains blessés furent évacués par leurs camarades. Dix secondes plus tard, le lanceur de missiles se transforma en une énorme boule de feu, réduisant en cendres la dernière carte dans le jeu nucléaire d'Illahi.

Depuis le moment où le missile avait été tiré sur le Black Hawk, il ne s'était pas écoulé plus de deux minutes.

\*

Dwivedi était au bord de la panique.

Il avait passé une nuit blanche à se demander ce qui se passerait si le Pakistan lançait bel et bien une bombe nucléaire. Il savait qu'il avait accepté le principe d'une "riposte graduée". Mais qu'est-ce que cela voulait vraiment dire ? Où se situait la limite ? Il semblait assez facile de tenir des propos du genre : "S'ils tuent un million des miens, je tuerai un million des leurs", mais n'y avait-il pas un proverbe disant qu'on ne répond pas au mal par le mal ? En outre, comment pourrait-il vivre en sachant qu'il avait décidé la mort de plusieurs millions d'individus ?

Dès qu'il entra, Joshi devina ce qui se passait dans l'esprit de Dwivedi. Contrairement à ses habitudes, il ne s'était pas rasé. Il était assis à la fenêtre et contemplait d'un regard vide la pelouse entourant sa maison.

Joshi s'éclaircit la gorge pour attirer l'attention du Premier ministre.

— Ah, bonjour, Joshi. Des nouvelles du Pakistan ?

— Monsieur...

Avant que Joshi n'ait pu terminer, le téléphone du bureau se mit à sonner.

Dwivedi décrocha et entendit une voix inconnue au bout du fil.

— Monsieur Dwivedi, permettez-moi de me présenter. Je suis Ashfaq Karim, chef d'état-major de l'armée de l'air pakistanaise, et je dirige le gouvernement provisoire en attendant que des élections soient organisées.

— Oui, maréchal, j'ai beaucoup entendu parler de vous. Dites-moi, où en est-on pour les lanceurs de missiles ?

— Monsieur Dwivedi, j'ai le plaisir de vous informer que nous avons la situation bien en main et que nous avons déjà demandé à nos forces de respecter l'accord de cessez-le-feu, avant même qu'il n'entre officiellement en vigueur.

Dwivedi fut entièrement pris au dépourvu. Tout en continuant à parler, il fit signe à Joshi de décrocher l'autre extension.

— Maréchal, pouvez-vous nous expliquer ce qui s'est passé ? Cela fait un moment que nous nous inquiétons.

— Eh bien, un lanceur nous avait échappé, mais nous en avons repris le contrôle. L'ex-Premier ministre, Illahi Khan, avait apparemment ordonné que le lanceur tire sur vos forces.

— Qu'est-il arrivé à Illahi ?

— J'ai le regret de vous annoncer qu'il est mort dans un accident d'avion alors qu'il essayait de s'enfuir. Personne n'est à l'abri du jugement de Dieu, je suppose.

Bien entendu, Karim se garda bien de mentionner la petite ogive nucléaire découverte par les forces pakistanaises au Cachemire alors qu'elles se retiraient, et les circonstances assez mystérieuses entourant

la destruction du lanceur mobile.

Surtout, il omit tout détail concernant la mort d'Illahi. C'était une chose que très peu de gens savaient, et il préférait qu'il en soit ainsi.

Quand Dwivedi raccrocha, il vit Joshi sourire.

— Eh bien, vous avez l'air de bonne humeur, aujourd'hui.

— Monsieur, excusez mon langage, mais un accident d'avion, mon cul !

Dwivedi s'amusa de cette grossièreté exceptionnelle de la part de son chef du renseignement, dont la correction habituelle était presque agaçante.

— Monsieur, voici le dernier rapport du Patriote.

Dwivedi prit le temps de lire et de relire le rapport long d'une page, en revenant sur certains passages, notamment ceux qui évoquaient les combats à Islamabad et les événements au qg de Tariq. Il s'attarda particulièrement sur le dernier paragraphe.

— Joshi, voilà qui nous en dit long sur notre ami Karim. De toute évidence, il a gardé beaucoup de choses pour lui.

— Je ne comprends pas, monsieur.

— Eh bien, depuis que la presse a eu vent des événements au Pakistan, on a publié beaucoup de bêtises sur une nouvelle ère d'amitié, et ainsi de suite. Je me demande si les choses vont vraiment changer. L'Imam est toujours là. Karim et compagnie essaieront peut-être de le tenir à distance, mais il est indéniable que son influence s'étend de jour en jour. Le Cachemire reste un sujet de discorde et je ne crois pas que Karim nous l'offre sur un plateau. Joshi, beaucoup de questions doivent être réglées.

— Oui, monsieur. Mais au moins, pour le moment, cette affaire est terminée.

— Comme vous dites.

Alors que le chef du renseignement allait sortir, Dwivedi l'arrêta.

— Joshi, je suis très impatient de rencontrer ce Patriote. Dans cette guerre, il a sans doute fait plus pour nous que toutes nos bombes et tous nos missiles.



*Le fait que tout soit différent n'implique pas que quelque chose ait changé.*

IRENE PETER

Dwivedi observait l'homme debout à côté de lui. Tous deux étaient au garde-à-vous tandis que l'on jouait l'hymne national indien. Ils s'étaient déjà rencontrés, mais ils n'avaient jamais eu l'occasion de passer beaucoup de temps ensemble, alors que c'était précisément l'objectif premier lors de cette visite. Quand la musique cessa, les contingents se mirent en marche.

Le défilé de la fête nationale indienne est toujours un grand spectacle, une illustration de la diversité culturelle du pays et un déploiement de force militaire. Cette année-là, plus que jamais, les gens avaient les yeux collés à leur téléviseur pour regarder l'armée qui, moins de deux mois auparavant, avait remporté une victoire pourtant loin d'être gagnée d'avance au départ.

Dwivedi était conscient de la valeur de l'armée indienne, mais il savait aussi que la victoire devait beaucoup à quelques coups de chance inespérés. Dans certains cas, il ne s'agissait pas vraiment de chance, comme lors de la bataille aérienne au-dessus du Cachemire. Rien n'avait été officiellement révélé, mais il savait qu'il devait ce petit miracle à l'homme qui se tenait à côté de lui.

Se tournant vers la droite pour faire face à son visiteur, il sentit un élanement pénible dans son épaule. La tentative d'attentat n'était plus qu'un lointain cauchemar mais cette douleur lui rappelait qu'il avait bien failli périr ce soir-là. Son visiteur avait lui aussi l'habitude des balles puisqu'on lui avait tiré dessus trois fois depuis la guerre du Golfe, ce qui lui avait valu la médaille du Mérite militaire.

Arnold Chatham admirait la procession des missiles avec intérêt. Par le passé, les Etats-Unis s'étaient vigoureusement opposés au programme d'armement indien, mais il était peut-être temps de repenser cette attitude.

— Eh bien, Arnold, ça vous plaît ?

— Beaucoup, Vivek, beaucoup.

Chatham était arrivé avec une proposition de coopération militaire et économique accrue. Dwivedi s'était montré prudent. Il savait que rien n'avait réellement changé. Il fallait même s'attendre à de nouveaux ennuis. Plus actif que jamais, l'Imam citait le conflit comme exemple de collusion entre l'Occident et l'Inde contre le Pakistan islamique. Alors que le Pakistan retrouvait tant bien que mal sa stabilité, la frange fondamentaliste restait puissante et influente.

Dwivedi savait qu'il ne ferait que polariser la situation davantage s'il choisissait ouvertement le camp américain. Les événements des derniers mois lui avaient montré qu'il suffisait d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres et détruire le fragile équilibre communautaire de son pays. Comme il était hors de question de donner l'impression d'un combat des hindouistes contre les musulmans, il avait poliment décliné la plupart des propositions de Chatham.

Cela ne signifiait pas qu'il allait se croiser les bras. Il ne pouvait se permettre d'ignorer que l'Inde ne se serait pas aussi bien tirée de cette guerre sans le secours des Etats-Unis. Les puissances du Moyen-Orient avaient finalement décidé de s'abstenir, essentiellement à cause de la pression américaine, mais le risque qu'un pays comme les Emirats arabes unis prenne ouvertement le parti du Pakistan dans un conflit armé avait tiré le gouvernement indien de sa torpeur.

Pendant les mois d'autocritique qui avaient suivi, Vivek avait pris conscience de l'isolement de son pays. L'alliée traditionnelle de l'Inde, la Russie, n'était plus que l'ombre d'elle-même, une parodie de la superpuissance qu'elle avait été. Parmi ses voisins immédiats, l'Inde était de plus en plus isolée ; dans un cercle géographique plus étendu, Israël était peut-être la seule nation prête à la soutenir en cas de guerre. L'Inde se retrouvait donc avec bien peu d'amis sur qui compter, à part les Etats-Unis. Arnold Chatham le savait fort bien et il était venu en Inde avec un double objectif : tendre au pays une main amicale, tout en rappelant au gouvernement indien de quelle influence les Etats-Unis disposaient.

Pour être peu visible, l'impact de ces facteurs n'en était pas moins réel. Vivek Dwivedi avait bloqué le développement du premier sous-marin indien porteur de missiles de croisière. Les Etats-Unis avaient accepté de fermer les yeux sur la modernisation massive des forces conventionnelles de l'Inde, mais ne toléreraient rien de ce qui leur semblait inutile pour les questions de sécurité immédiate du pays.

On dit que chaque guerre porte en elle la semence de la suivante. Dwivedi commençait à mesurer la sagesse de ce dicton. Il ne faudrait pas longtemps avant que l'Imam devienne assez puissant pour menacer les intérêts occidentaux et jouer avec les réserves pétrolières. Une guerre totale serait alors inévitable. Dwivedi était résolu à tenir l'Inde en dehors de tout cela, mais tout dépendait en grande partie du futur gouvernement civil pakistanais.

\*

— Karim, il ne faut pas que ces salauds participent aux élections !

Karim sourit à son ami. La semaine précédente, ils avaient eu cette

discussion au moins une fois par jour. Arif et Karim étaient en train de préparer les élections, prévues dans six mois. Avec Karim et Shamsher à la barre, le Conseil provisoire était encore loin de gouverner. Ils avaient déjà assez à faire pour restaurer l'ordre dans le pays. Après la prise de pouvoir, des violences sporadiques avaient éclaté, suscitées par des groupes fondamentalistes alliés à l'Imam, et seule une répression sévère menée par les militaires avait permis d'éviter la guerre civile. Les forces armées se remettaient de leur affrontement bref mais intense avec l'Inde. L'armée de terre avait été la moins touchée, mais la marine avait perdu beaucoup de ses navires et les escadrons de frappe de l'armée de l'air avaient été durement touchés.

Dans l'ensemble, Karim n'appréciait guère cette incursion dans la politique.

— Arif, c'est tout l'intérêt des élections démocratiques. S'il y a des gens qui votent pour eux, c'est très bien.

Ils parlaient du Jamaat-e-Islami, le plus grand parti fondamentaliste du Pakistan, étroitement lié à l'Imam.

— Plutôt la dictature que de laisser ces dingues gouverner le pays !

Karim mit la main sur l'épaule de son ami.

— Tu sais que tu ne penses pas ça, Arif. C'est exactement l'erreur que des pays comme l'Algérie ont faite dans les années 1980 et 1990. Ils croyaient pouvoir réduire les islamistes au silence en leur interdisant de participer aux élections, ou même en ne tenant pas compte du résultat des élections quand ceux-ci gagnaient. Tu vois où ils en sont maintenant.

— Mais, Karim, nous avons besoin d'une alternative forte. Les leaders existants sont les mêmes imbéciles mous et cupides qui ont laissé Illahi prendre le pouvoir. Comment veux-tu qu'ils inspirent la population ? Les gens préféreraient sans doute les fondamentalistes.

— Sur ce point, je suis d'accord.

Karim crut la discussion close et se mit à débarrasser la table. La veille, ils avaient festoyé pour saluer la naissance du fils de Shamsher, et Meher avait exigé que les hommes fassent le ménage ensuite. Quand Karim avait protesté, elle avait simplement dit : "Ce ne sont pas mes amies qui étaient couchées, ivres, dans leurs assiettes."

Arif posa brusquement son verre et cria presque :

— Eurêka ! J'ai trouvé !

Shamsher, qui venait d'entrer, trouva Arif en train de danser sur la table, sous l'œil amusé de Karim.

— Arif, vous avez complètement perdu la tête ?

Arif s'arrêta et s'approcha de Shamsher.

— C'est génial ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

— Mais quoi donc ?

— Allez, Karim, viens ici. Comment cela sonnet-il, "Ashfaque Karim,

Premier ministre du Pakistan” ?

Karim s'interrompt et regarda Arif d'un air plus sérieux.

— Arif, je suis un soldat, pas un homme politique. Ça ne tient pas debout.

Arif le dévisagea et Karim le connaissait suffisamment pour savoir qu'il ne plaisantait pas.

— Karim, je suis tout à fait sérieux. A la naissance, personne ne porte l'étiquette “soldat” ou “homme politique”. Chacun est ce qu'il fait de lui-même. En plus, le meilleur moyen de servir ton pays est de participer aux élections. Tous les grands partis aimeraient t'avoir pour candidat. Au cas où tu ne le saurais pas, tu es un héros national !

— Mais...

— Non, Karim, laisse-moi finir. Tu es probablement la meilleure chance que nous ayons de battre les fondamentalistes. Pourquoi rejoindre un parti ? Pourquoi ne pas les réunir tous en un front d'opposition à l'Imam ?

Tandis que Shamsheer et Arif nettoyaient la pièce, Karim s'isola dans un coin.

*Premier ministre*, cela ne sonnait pas si mal.

\*

Abbas pouvait maintenant marcher sans béquille et parler sans trop de difficulté. L'unique fragment d'obus qui avait atteint sa hanche avait menacé de le paralyser à vie, mais sa guérison tenait du prodige. Il garderait jusqu'à la fin de ses jours les cicatrices sur son visage, mais il pourrait bientôt reprendre du service. Plusieurs mois s'écouleraient avant qu'il ne se remette à voler : il ne monterait d'abord que dans des appareils d'entraînement, plus lents, pour se réhabituer. Plus tard, il pourrait de nouveau participer à des combats.

Pour marquer son retour au sein de l'escadron, Kohli et Roma avaient organisé une fête chez eux.

Dès qu'Abbas eut franchi le seuil, toute la maison sembla exploser. Chantant particulièrement faux, Kohli entonna la chanson *Car c'est un bon camarade*, rejoint par tous les autres pilotes accompagnés de leur famille. Abbas ne s'était jamais cru très sentimental, mais il sentit les larmes lui monter aux yeux.

Kohli courut vers lui et le serra dans ses bras.

— Bienvenue à la maison, mon coéquipier !

— Oui, patron, c'est formidable de vous retrouver. C'était un peu déprimant d'organiser des batailles de bassins de lit, à l'hôpital.

— A propos, on est bons pour le Maha Vir Chakra. Tous les deux !

Pour leur brillant succès lors du combat aérien au-dessus du Cachemire et leur rôle dans le raid sur Karachi, le duo avait été

honoré de la seconde distinction militaire indienne.

— Oui, il paraît. Eh bien, je suis content que ce soit fini.

La plupart des jeunes pilotes s'étaient rassemblés autour de Kohli et d'Abbas pour les entendre raconter leurs exploits. Kohli ne put s'empêcher de remarquer que son camarade avait l'air beaucoup moins dynamique qu'autrefois.

Cela venait en partie des blessures, mais il savait que cela tenait aussi en partie au fait qu'Abbas savait qu'il s'écoulerait longtemps avant qu'il puisse remonter dans un avion de chasse, si cela s'avérait même un jour possible.

Jadis, Kohli avait souvent reproché à Abbas de boire trop ou de faire trop le fou lors des fêtes. A présent, il aurait donné n'importe quoi pour retrouver son ami tel qu'il était alors. Il se dirigea vers Abbas penché vers Roma pour lui parler à voix basse.

En s'approchant, Kohli l'entendit murmurer :

— Eh, où sont les boissons ?

— Maintenant, je sais que tu es guéri !

\*

Rathore se trouvait dans un cadre qui lui était totalement étranger. Après avoir pour ainsi dire vécu dans le désert pendant des années, il avait du mal à s'adapter à l'atmosphère ultra-urbaine de Bombay. Il venait de se rendre à Delhi pour recevoir le Maha Vir Chakra, décerné pour faits de guerre, et il en avait profité pour passer un peu de temps avec ses parents.

A présent, il voulait faire une dernière chose avant de regagner son unité : visiter Bombay.

Il examina la carte de visite cornée qu'il tenait à la main, tout en cherchant les points de repère dont on lui avait parlé.

— Stop, stop, je crois que c'est ici.

Il paya le chauffeur de taxi et s'avança vers le bâtiment blanc.  
*Allons, arrête de t'emballer comme un gamin.*

Il monta l'escalier jusqu'au deuxième étage et sonna.

— Une minute.

Cette voix le ramena à la réalité de son acte. Il était là, un bouquet à la main, devant la porte de l'appartement d'une femme. Eh bien, il était trop tard pour s'enfuir, à présent.

La porte s'ouvrit et il se trouva face à Neha, après pas loin de trois mois. Elle était visiblement étonnée.

— Ça alors, je... Entrez donc, colonel.

— Bonjour, je passais par Bombay et je me suis dit que c'était l'occasion de vous voir.

— Vous avez bien fait. Entrez.

Rathore pénétra dans un salon petit mais impeccable. En s'asseyant sur le canapé, il se souvint de ses fleurs.

— Euh... c'est pour vous.

— Merci. Je me demandais si vous alliez les garder toute la journée. Eh bien, qu'est-ce qui vous amène à Bombay ?

Rathore chercha une réponse spirituelle, puis songea que la franchise serait la meilleure politique.

— Vous.

Neha rougit légèrement, et Rathore se demanda s'il allait tout faire rater. Elle n'avait pas pensé à grand-chose d'autre depuis qu'elle avait regagné Bombay.

Dans la confusion qui avait suivi la guerre, elle n'avait eu qu'une conversation téléphonique rapide avec Rathore, et elle commençait à s'interroger sur le sens et l'avenir de cette histoire.

Elle aimait à penser que le temps qu'ils avaient passé ensemble, et surtout cette nuit partagée, ne se réduisait pas à la rencontre sans lendemain de deux âmes solitaires qui avaient pris un peu de réconfort là où elles l'avaient trouvé. Pourtant, elle n'avait pas vraiment osé y croire. Jusqu'au moment où elle avait vu le colonel sur le pas de la porte.

— Je peux vous servir un verre ?

— Non, non. Enfin, je voulais vous parler.

Neha s'assit à côté de lui sur le canapé et posa le bouquet sur la table basse.

— Je vous écoute.

— Ça paraît peut-être idiot, et je vais peut-être trop vite...

— Dites-le, simplement.

Rathore ne savait pas quoi faire de ses mains, mais il reprit ses esprits et fixa Neha du regard.

— Je n'ai fait que penser à... Et puis, au diable ! Je suis fou de vous, voilà.

Neha resta immobile, à le regarder.

Rathore guetta une réaction mais elle n'en eut aucune. Il était sûr d'avoir une fois de plus tout raté.

— Je suis désolé. J'aurais sûrement mieux fait de me taire.

Quand il se leva pour partir, Neha lui prit la main et le regarda dans les yeux.

— Pourquoi a-t-il fallu si longtemps ?

Rathore ne savait que faire ni que dire, mais ce dilemme fut résolu lorsque Neha approcha ses lèvres des siennes. Il n'était pas doué pour la conversation et manquait d'expérience pour les affaires de cœur, mais il ne fallait pas être un génie pour imaginer quelle suite donner à ce geste.

Tandis qu'ils s'embrassaient, Rahul entra dans l'appartement, muni

d'un pack de six bières, fredonnant une vieille chanson de Ronan Keating.

— Eh, patron, vous êtes mutée au service étranger. Je me suis dit que...

Il s'arrêta en voyant Rathore qui tenait les mains de Neha et émit un sifflement admiratif.

— Formidable ! Comme dans le film *Officier et gentleman*. Allez, colonel, trinquons !

# ÉPILOGUE

*Le patriotisme est la vertu des brutes.*

OSCAR WILDE

Enfant, Karim rêvait de se poser à Delhi avec son avion de chasse pour anéantir le gouvernement indien, tout en évitant des centaines de missiles et de MiG. Eh bien, songea-t-il en souriant, il allait bientôt se poser à Delhi dont il voyait approcher les bâtiments, mais il n'y aurait évidemment ni MiG ni missiles, et il ne venait pas faire la guerre mais au contraire signer la paix.

Ce serait la première visite en Inde d'un chef d'Etat pakistanais depuis de nombreuses années, et il espérait contribuer à panser quelques-unes des plaies que la guerre avait ouvertes, près d'un an auparavant. Certaines choses n'avaient absolument pas changé. En Inde, Dwivedi restait aux commandes et s'était lancé dans un ambitieux programme de militarisation, avec au moins deux sous-marins nucléaires et un arsenal de missiles longue portée d'ici la fin de la décennie. Tout cela ne serait pas utilisé contre le Pakistan, mais servirait d'arme de dissuasion contre toute agression externe à venir, comme celle des forces de l'Imam pendant la guerre. Pourtant, cela n'apaisait guère les fondamentalistes pakistanais qui ne manquaient pas une occasion de critiquer Karim et son gouvernement jugé trop faible.

Karim savait que cela n'avait aucun sens. Les islamistes se plaignaient en réalité de leur position marginale dans la vie politique du pays par rapport au pouvoir qu'ils avaient eu du temps d'Illahi. Suivant la suggestion d'Arif, Karim avait formé une alliance avec les principaux partis non fondamentalistes. Grâce à son parcours impeccable, et à quelques fuites judicieuses concernant les dangers que l'Imam et Illahi avaient fait courir au Pakistan, Karim avait remporté une victoire triomphale lors des élections.

Mais la menace de l'Imam continuait à planer à l'arrière-plan. Karim savait qu'il attendait son heure pour frapper à nouveau. Et cette fois-là, le Pakistan aurait peut-être moins de chance.

La situation nationale ayant été largement normalisée, un autre défi attendait Karim : la normalisation des relations avec l'Inde. Certains problèmes restaient en suspens, notamment le Cachemire ; étant donné les conceptions diamétralement opposées des deux camps, Karim jugeait peu vraisemblable une solution diplomatique. Mais cette visite ne visait pas à résoudre le problème du Cachemire. Elle était bien davantage symbolique et cherchait à montrer que les deux gouvernements étaient assez mûrs pour oublier le passé et tenter de



repartir sur des bases saines.

Karim avait démissionné avant les élections et il était accompagné du nouveau chef d'état-major de l'armée de l'air, sans oublier Shamsheer et Shoaib. Ni bien sûr Arif, qui avait lui aussi quitté l'armée pour rejoindre le nouveau gouvernement en tant que conseiller à la Défense. S'il y a bien une chose qui avait aidé Karim à surmonter les difficultés des derniers mois, c'était la présence constante d'hommes sur qui il pouvait compter.

Quand le Boeing s'arrêta, des gardes de sécurité se placèrent devant la porte tandis qu'un escalier était apporté face à l'avion. Karim fut le premier à sortir. *Les Indiens ont vraiment déroulé le tapis rouge.* Le tarmac était noir de monde. A droite, un contingent militaire salua Karim en tirant vingt et un coups de canon. Quelque part, une fanfare jouait l'hymne national des deux pays. Karim se mit au garde-à-vous au pied de l'escalier et, une fois les hymnes terminés, se remit à marcher. Il n'eut pas de mal à reconnaître Dwivedi, après toutes les heures de reportages télévisés qu'il avait vues depuis des années. Mesurant cinq centimètres de plus que son homologue pakistanais, le Premier ministre indien était plus grand que Karim ne s'y attendait. Il était entouré des chefs d'état-major et de divers bureaucrates.

— Monsieur Karim, c'est un plaisir de vous rencontrer enfin.

Karim prit la main qu'on lui tendait et la serra, en remarquant la fermeté de la poigne de Dwivedi.

— Tout le plaisir est pour moi, monsieur le Premier ministre. Souhaitons que ce jour marque le début de meilleures relations entre nos peuples.

— Souhaitons-le. Permettez-moi de vous présenter mes chefs d'état-major.

Karim salua tous les hommes. Lorsqu'il arriva devant Sen, les deux vieux ennemis se dévisagèrent un instant. Karim soutint son regard, n'ayant rien à se reprocher. Ses hommes s'étaient aussi bien battus que ceux de Sen.

Arif se trouvait juste derrière Karim, qui le présenta à Dwivedi.

— Vivek, je vous présente Arif Ansari, un vieil ami et collègue, et qui est aujourd'hui mon conseiller à la Défense.

Dwivedi serra la main d'Arif tandis que Karim faisait connaissance avec le reste du contingent.

Avant de se retourner pour présenter les membres de son équipe, Dwivedi regarda Arif dans les yeux pendant quelques secondes.

Le Patriote regarda le Premier ministre indien et sourit.

Ouvrage réalisé  
par le Studio [Actes Sud](#)  
En partenariat avec le CNL.



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par  
Isako [www.isako.com](http://www.isako.com) à partir de l'édition papier du même ouvrage.

# Sommaire

Couverture

Le point de vue des éditeurs

Mainak Dhar

Flashpoint

*Note de l'auteur*

PROLOGUE : L'HISTOIRE DU FUTUR

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

ÉPILOGUE